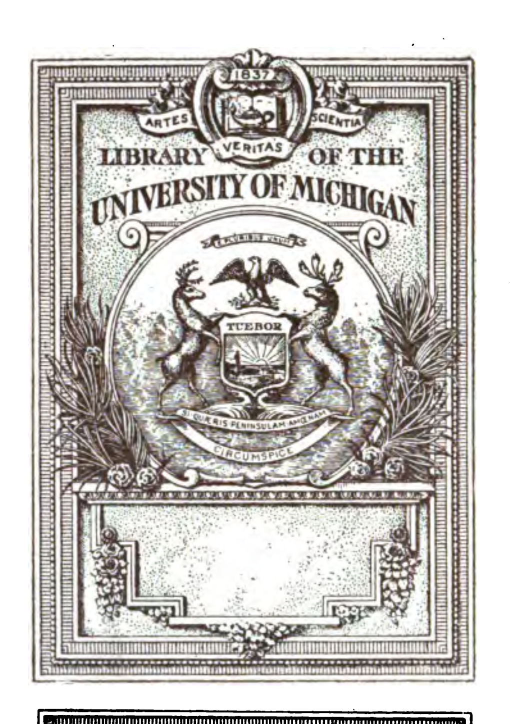
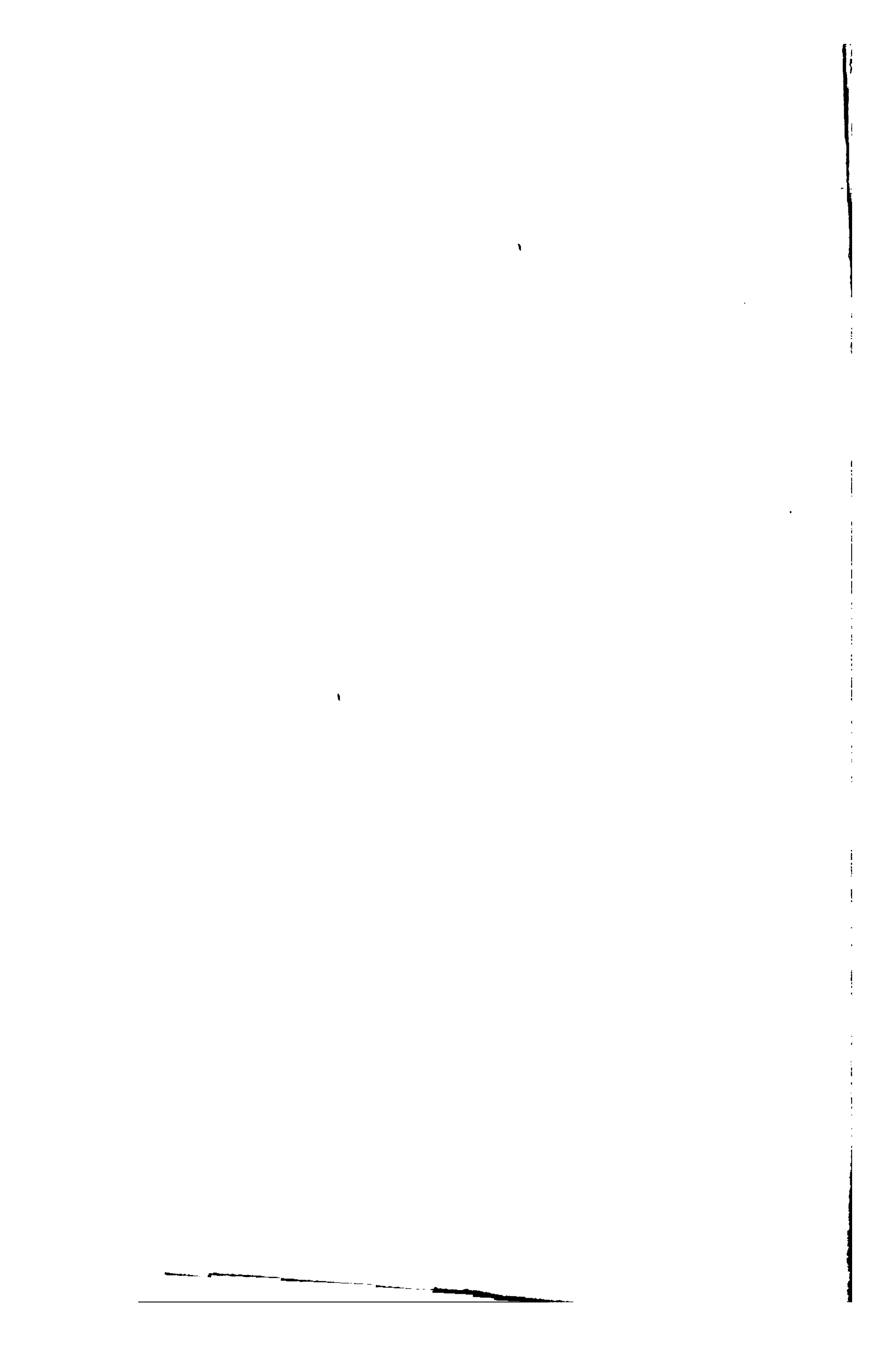

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

LES SEMAINES LITTÉRAIRES

Hippolyte Rigault — M. Cuvillier-Fleury
Mme Swetchine et M. de Falloux — M. Victor Cousin — M. Guizot
MM. L. de Gaillard et Ch. de Mazade
M. Edmond About — MM. de La[illegible] et P. Mesnard
Royer-Collard — M. L. Vitet — Le marquis d'Argenson
MM. Saint-Marc Girardin et Prévost-Paradol
M. Paul de Molènes — Le général Moline de Saint-Yon
M. Alfred Nettement
Le R. P. Xavier de Ravignan — Chateaubriand et M. Sainte-Beuve
M. Edgar Quinet — MM. Taine et Louis Ratisbonne
M. Victor de Laprade — MM. Paul Perret et Paul Deltuf
M. Octave Feuillet, auteur dramatique — M. Louis Veuillot
Eugène Scribe

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1873

SE

LES

SEMAINES LITTÉRAIRES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES (nouvelle édition)	1 vol.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES (2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES (2e édition)	1 —
CAUSERIES DU SAMEDI, 2e série des CAUSERIES LITTÉRAIRES, (nouvelle édition)	1 —
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI (2e édition)	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI (2e édition)	1 —
LES SEMAINES LITTÉRAIRES (nouvelle édition)	1 —
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES (2e édition)	1 —
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES (2e édition)	1 —
NOUVEAUX SAMEDIS	18 —
LE FOND DE LA COUPE	1 —
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU (6e édition)	1 —
ENTRE CHIEN ET LOUP (2e édition)	1 —
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX (nouvelle édition)	1 —
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE (nouvelle édition)	1 —
CONTES ET NOUVELLES (nouvelle édition)	1 —
LA FIN DU PROCÈS (nouvelle édition)	1 —
OR ET CLINQUANT (nouvelle édition)	1 —
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE (nouvelle édition)	1 —
LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN (2e édition)	1 —
LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS (3e édition)	1 —
LA MANDARINE (2e édition)	1 —
LE RADEAU DE LA MÉDUSE (2e édition)	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEUX MÉLOMANE, (2e édition)	1 —
LETTRES D'UN INTERCEPTÉ (nouvelle édition)	1 —

F. Aureau. — Imp. de Lagny

LES

SEMAINES

LITTÉRAIRES

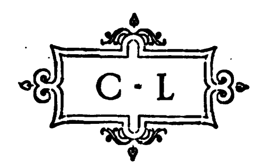
TROISIÈME SÉRIE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

Augustin Joseph Marie Ferrard

ARMAND DE PONTMARTIN, comte

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

DEUX PAGES DE CRITIQUE CONTEMPORAINE

I

HIPPOLYTE RIGAULT—M. CUVILLIER-FLEURY

En inscrivant en tête de ces pages deux noms, l'un si regretté, l'autre si estimé, nous voudrions agrandir un peu la question et toucher à quelques points souvent controversés dans la critique contemporaine. On nous a parfois accusé d'exagération rigoriste : nous acceptons le reproche, mais non pas dans toutes ses conséquences. On se tromperait étrangement, sinon sur nos croyances, au moins sur nos prétentions, si l'on nous attribuait la ridicule pensée de réduire le critique moderne au rôle d'exécuteur public, chargé de frapper sans pitié toute œuvre suspecte de la plus légère atteinte aux plus sévères lois de l'orthodoxie religieuse, morale et littéraire. Parmi les inconvénients de ce rôle, il en est un que l'on a pu signaler dans ces derniers temps et que le sentiment de notre faiblesse doit nous rendre fort redoutable. Une fois

[1] Hippolyte Rigault, *OEuvres complètes*. — M. Cuvillier-Fleury, *Dernières Études historiques et littéraires*.

qu'on a pris cette attitude de redresseur de torts, qu'on a déclaré cette guerre d'extermination aux infidèles, aux modérés et aux tièdes, on est tenu d'être soi-même impeccable et de pratiquer ses maximes. Si, par malheur, on s'oublie un moment dans les jardins d'Armide, si l'on interrompt ses exercices de voltige ou d'escrime absolutiste pour raconter des histoires dont une fille bien élevée doive interdire la lecture à sa mère, l'on donne contre soi un immense avantage aux malintentionnés, aux sceptiques, à ces modérés surtout que l'on a dénoncés comme coupables de connivence avec les mauvaises doctrines. Justement, je trouve à la page 344 du quatrième volume d'Hippolyte Rigault une preuve du parti que peut tirer un écrivain spirituel et sensé de cette situation bizarre, de ce contraste qui serait scandaleux s'il n'était, avant tout, grotesque.

Sérieusement, nous croyons qu'à des époques troublées comme la nôtre, dans un monde vieilli où les idées et les caractères s'amoindrissent de compagnie, il faut des critiques d'avant-garde et de bonne volonté, décidés à faire, de temps à autre, un exemple, à prendre une initiative hardie contre des œuvres dangereuses et de fausses gloires; de même que, dans une armée, il faut des soldats prêts à marcher en avant et à se faire tuer pour établir un point d'attaque ou enlever un poste important. Ma comparaison est ambitieuse, mais je la crois juste. En effet, le critique dont je parle doit savoir d'avance qu'il est sacrifié, et compléter, en s'y résignant sans amertume, la tâche à laquelle il s'est consacré. Quatre-vingts ans de révolutions ont si bien morcelé, dans les meilleurs esprits, les notions du mal et du bien, du faux et du vrai; tant d'opinions, d'intérêts, de sentiments, de souvenirs, ont été tour à tour froissés, vengés, déplacés,

divisés, contredits, qu'il est presque impossible aujourd'hui de ne pas offenser par un endroit ceux-là même que l'on satisfait par un autre, et qu'un critique tout d'une pièce, condamnant ou approuvant au nom de vérités indivisibles, s'expose sans cesse à rencontrer, non pas, hélas! des adhésions parmi ses adversaires, mais des contradictions parmi ses amis. Ce n'est pas tout encore : de deux choses l'une ; ou il s'attaque à des renommées, à des œuvres trop vigoureusement constituées, trop bien gardées par la faveur populaire pour qu'il puisse les entamer ; et alors sa stérile tentative d'iconoclaste n'excite que la raillerie ; — ou bien il frappe juste, mais trop tôt, sur des idoles dont le pied d'argile n'est encore aperçu que par une minorité clairvoyante ; et alors il lui arrive un accident singulier : au moment même de l'attaque, sa témérité lui attire une grêle de sarcasmes et d'invectives ; puis, quand l'heure est venue où la statue tremble décidément sur sa base, et où il y a concurrence de marteaux pour la renverser, on se garde bien d'en faire revenir l'honneur à celui qui porta le premier coup : non, il est oublié, il ne compte plus, il a eu le tort d'avoir raison trois ou quatre ans avant les habiles et les illustres ; il a le plaisir de retrouver ses idées, ses aperçus, ses phrases, confisqués par quelque docte personnage, trop occupé d'histoire et de philosophie transcendante pour soupçonner même son existence. On le voit, cette critique offensive, ce rôle de tirailleur d'avant-poste au service de la vérité, a plus d'épines que de fleurs. Mais ceci n'est qu'un désagrément personnel : ce qu'il y aurait de pire, à un point de vue plus général, c'est que, dans ce système exclusif, si l'on y bornait les attributions de la crititique, on arriverait à trop restreindre son influence et son domaine, à décourager une foule d'intelligences dont la

neutralité répugne aux partis extrêmes, à supprimer, en littérature, tous ces *milieux* dont on ne saurait se passer, puisqu'ils sont, quoi qu'on fasse, les traits d'union les plus ordinaires entre l'art et la société, entre les ouvrages de l'esprit et l'immense majorité des lecteurs. Annuler ces intermédiaires, ne vouloir reconnaître, dans les lettres, que deux grandes classes, les prédicateurs et les corrupteurs, rompre violemment avec tout le reste, ce serait exactement comme si, dans les temps fabuleux de nos Chambres constitutionnelles, on avait voulu faire de la politique avec l'extrême droite et l'extrême gauche, sans admettre ni centre gauche ni centre droit.

Nous n'éprouvons donc aucun embarras en abordant des noms et des livres tels que ceux de Rigault et de M. Cuvillier-Fleury, et en les recommandant sans autres réserves que celles qu'indique tout naturellement la différence des situations et des *guérites*. D'ailleurs, quelle dissidence de détail ne s'effacerait dans le sentiment de tendre et douloureuse sympathie qu'éveille le souvenir de Rigault? Ce confrère dont nous étions fiers, si jeune encore et déjà si mûr, si fidèle à l'indépendance et à l'honneur des lettres, d'un atticisme si exquis qu'il avait fini par triompher de l'esprit de collége, nous était enlevé, il n'y a pas plus de deux ans, au moment où son talent avait paru, dans de nouveaux cadres, redoubler de verve, de souplesse et de grâce. Il succombait dans tout l'éclat de sa belle et laborieuse jeunesse, dans tout le charme de ce bonheur domestique que le travail littéraire nous rend à la fois plus nécessaire et plus doux; aimé de tous, même de ceux qu'avaient effleurés ses légères malices; honoré de tous, même de ceux qui eussent voulu le voir prendre un parti plus décidé entre la vérité et l'erreur. Sans abuser de ces formules où la

conjecture ressemble presque à une offense contre la réalité, on peut dire, on peut croire que cet excellent esprit, sous une précieuse et charmante influence, se serait de plus en plus rapproché de nous, qu'il se fût de plus en plus débarrassé de cette pointe semi-voltairienne, de ce grain de sel universitaire qui ne manque pas de saveur, mais qui parfois contrarie les gosiers très-délicats. Il est possible enfin que Rigault, en présence de certains événements récents, eût cessé d'être retenu et éloigné de nous par cette idée, très-fausse assurément, mais naguère fort répandue, que la religion catholique, étant trop aimée, trop protégée par le pouvoir, y contractait je ne sais quel air officiel et convenu, plus fâcheux que les persécutions, et fait pour détourner les esprit indépendants. Voilà bien des sujets de sympathie et de regrets, et ces regrets s'accroissent encore à mesure qu'on lit ces quatre beaux volumes publiés par M. Hachette avec un zèle si intelligent, un si honorable dévouement à la bonne littérature et à la mémoire de Rigault.

L'avouerons-nous? Une pensée moins noble et plus égoïste se mêle à la sérieuse estime que ces livres nous inspirent. Leur mérite et leur succès sont au nombre des meilleurs arguments que nous puissions opposer aux esprits chagrins ou superbes, lesquels, s'appuyant sans doute sur les œuvres monumentales dont ils ont doté ou doteront un jour leur siècle et la postérité, traitent de haut en bas les écrivains assez présomptueux pour rassembler et remettre sous les yeux du public une série d'articles de journal : « Faites un livre ! » disent-ils dédaigneusement à l'homme qui, depuis dix ans, vingt ans peut-être, consume son temps et ses forces à lire les livres des autres, à en extraire le suc et la séve, à y chercher souvent ce que l'auteur n'a pas su y mettre, à ré-

sumer le tout en quelques pages, et à y attirer l'attention de milliers de lecteurs qui, sans lui, connaîtraient à peine l'œuvre et l'ouvrier. Si l'on nous accorde que la tâche privilégiée de l'esprit français pourrait se caractériser en trois mots : « Vulgariser, simplifier, abréger, » si l'on convient que parmi les écrivains, même distingués, de second ordre, qui tiennent pourtant depuis trois siècles une place assez notable dans notre littérature, il en est peu, bien peu, dont on lise l'œuvre tout entière ; que pour la plupart, on se borne à lire ou à rappeler un chapitre, des pages, de rares bonnes fortunes de pensée ou de style, on sera amené, j'en suis sûr, à faire les parts moins inégales et à reconnaître qu'un recueil d'articles piquants, substantiels, ingénieux, tels que ceux d'Hippolyte Rigault ou de M. Cuvillier-Fleury, n'est pas absolument inférieur, sur l'échelle des productions de l'intelligence, à une comédie blafarde, à un drame larmoyant, à un roman médiocre, voire même à un gros traité de morale ou d'économie politique. Voilà un critique, un journaliste pris au dépourvu par la mort : il n'a pas pu faire ce qui est notre devoir à tous, grands et petits : retoucher, remanier, rajuster au point de vue du lendemain ces articles, destinés, semblait-il, à naître, à vivre, à réussir et à passer du matin au soir. Et cependant ils offrent une lecture très-intéressante et ils auront une valeur durable : ils seront lus encore lorsque les pièces de M. Doucet et les livres de M. Capefigue seront depuis longtemps oubliés. Que dis-je? Rigault lui-même va me fournir la plus complète de mes preuves : le premier volume de cette publication posthume se compose en entier de son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes;* un *livre*, cette fois, dans toute l'acception du mot, et un livre des plus estimables, auquel nous avons rendu, dans le temps, l'hommage qu'il

méritait. Eh bien! je parierais volontiers que ce n'est pas cette partie de son œuvre que les lecteurs iront chercher de préférence, qu'un attrait plus vif les ramènera vers ces délicates études sur Chapelle et Bachaumont, sur Bussy-Rabutin, sur le livre burlesque de M. Nicolardot, sur Charles de Bernard ; vers ces charmantes esquisses, les *Jouets d'enfans*, l'*Oiseau*, la *Morale au théâtre*, les *Prix de vertu*, où Rigault essaya avec tant de succès une nouvelle manière, et acheva, avant de disparaître, de préciser son aimable physionomie. Est-ce frivolité puérile de la part de ses lecteurs? Non; c'est que ces petits cadres, où se jouait en mille traits heureux ce bon sens aiguisé d'esprit, répondaient mieux au goût du temps, à ces procédés expéditifs que nous appliquons à toutes choses, qu'il s'agisse de lire ou de voyager, de nous amuser ou de nous instruire.

Les positions bien établies, le genre bien accepté, que nous reste-t-il à faire pour que notre sympathique témoignage ne ressemble pas à une louange banale? A marquer les différences de points de départ, d'origines et de conclusions qui séparent cette critique de la nôtre; à rechercher quelles supériorités et aussi quels désavantages résulteraient, à talent égal, de ces différences; à découvrir enfin ce que la critique peut exiger, attendre, espérer ou craindre de la société, suivant qu'elle apporte dans ses jugements plus d'accommodements ou plus de rigueurs. Il est bien entendu, encore une fois, que la question de talent est ici mise hors de cause : sur ce terrain nous ne pourrions que nous incliner devant nos supérieurs et nos maîtres.

Au commencement de ce siècle deux forces se trouvèrent en présence dans la littérature comme dans le monde: la Révolution, disciplinée, ajournée, mais non pas vaincue,

et l'âme de toutes les grandes choses qu'elle s'était proposé de détruire et vers lesquelles on était ramené tout ensemble par l'impression, chaude encore et saignante, de ses terribles étreintes et par le penchant naturel à l'esprit humain, toujours prêt à regretter ce qu'il a perdu. La religion, la monarchie, la philosophie spiritualiste, toutes les beautés, toutes les poésies du passé eurent d'illustres défenseurs, d'éloquents interprètes, et l'on put un moment croire que cette réaction religieuse et monarchique serait l'inspiration dominante de cette nouvelle phase littéraire qui s'inaugurait sur des ruines. Un peu plus tard, à ce premier prestige s'en joignit un autre que rendaient plus précieux vingt années de servitude. La liberté apparut comme l'alliée naturelle de cette renaissance royaliste, spiritualiste et chrétienne que l'Empire avait traitée en ennemie, qui rendait au pays son passé, ses souvenirs, son âme, et ouvrait aux imaginations, longtemps enchaînées dans les glaces de la tradition païenne, de poétiques horizons et des rivages enchantés. Oui, l'esprit humain, au dix-neuvième siècle, a eu un instant ce singulier bonheur, que les deux principes qui se le disputent, celui qui le règle et celui qui le féconde, l'autorité et la liberté, ont pu, ont dû même cesser de se combattre, se compléter l'un par l'autre et faire de cette alliance l'élément d'une vie nouvelle, prompte à se répandre dans les lettres, dans les arts, dans les institutions politiques. Comment ne pas déplorer les malentendus qui troublèrent et rompirent ce traité de paix? Comment se croire un rétrograde, un détracteur systématique, *un chevalier de l'éteignoir*, parce qu'on rattache à cette date ses regrets et ses doctrines, parce qu'on explique par cette rupture les progrès d'une décadence, avouée aujourd'hui par les moins pessimistes? *Dîs aliter*

visum : de vieux fantômes effrayèrent les jeunes intelligences; de vieux partis abusèrent les jeunes idées, et la Révolution prévalut. Or, en politique, la Révolution nous a donné tous les biens dont nous jouissons; mais, en littérature, il était clair que, partie du paganisme, elle ne pouvait aboutir qu'au matérialisme et à l'anarchie. Une fois que le mouvement littéraire et poétique des belles années de la Restauration n'avait plus pour lumière, pour règle et pour force ces croyances monarchiques et chrétiennes dont le souffle avait fait éclore tant de fleurs sur tant de débris, on pouvait prévoir et marquer d'avance les phases qu'il allait suivre. Il était évident que, chevaleresque d'abord, puis adopté et un moment ennobli par l'aristocratie intellectuelle, il ne tarderait pas, sous le feu d'une révolution nouvelle, à devenir purement et simplement révolutionnaire, puis démocratique, puis anarchique. Les pavés de Juillet n'écrasèrent pas seulement une royauté, ils tuèrent aussi une littérature; ils furent cause que le libéralisme littéraire, ainsi qu'il s'intitula lui-même, après avoir eu son 1814, eut son 1830, son 1848, sans compter la suite : car, dans un temps comme le nôtre, la veille n'assure jamais le lendemain.

A présent, il est facile de déterminer les distances entre la critique que j'appellerais du *juste-milieu*, si ce mot n'éveillait de désobligeants souvenirs et d'injustes épigrammes, et celle que nous voudrions défendre contre les reproches d'obscurantisme ou de fanatisme. Les liens les plus honorables, les opinions les plus sincères, les satisfactions les plus légitimes attachèrent des écrivains tels que M. Cuvillier-Fleury, et, plus tard, tels qu'Hippolyte Rigault, aux institutions et aux personnes qui remplacèrent, en 1830, la royauté restaurée en 1814; et, ne l'oublions jamais, chez ceux qui eurent, comme Rigault

et M. Cuvillier-Fleury, l'honneur d'approcher des princes auxquels leurs adversités nous permettent de rendre justice, cette persistance d'optimisme en faveur des hommes, des idées et des œuvres de 1830, n'a été qu'une qualité de plus. Nous voyons même, dans l'intéressante notice de M. Saint-Marc-Girardin, que Rigault allait un peu plus loin ; que, sans être républicain, il appartenait à l'opposition *dynastique ;* et l'on ne peut se défendre d'un mélancolique sourire en songeant qu'il y eut une époque où ce charmant esprit ne trouvait pas assez libéral un gouvernement qui a constamment donné à ses ennemis et à ses amis assez de liberté pour le détruire. Quoi qu'il en soit, voilà les nuances clairement indiquées. Tout ce qui triompha ou parut triompher à cette date où nous fûmes les vaincus, le libéralisme élargi et appliqué, l'esprit universitaire, les idées de 89, la succession voltairienne tempérée par la philosophie spiritualiste ou éclectique, tels sont les points de repère où se reposa, où se repose encore cette critique, trop confiante, trop intéressée dans la question pour admettre que ce qui flattait ses opinions pût jamais amener des choses déplaisantes pour son goût. Elle prit pour un établissement ce qui n'était qu'une halte, et pour un but atteint ce qui ne fut qu'une étape dans cette marche irrésistible dont nous subissons les entraînements. Même après des expériences, des mécomptes, des fautes communes qui ont eu au moins le mérite de nous conduire à des concessions réciproques, c'est toujours là l'inspiration préférée, je dirai presque le *dada* de ces écrivains, si ingénieux, si supérieurs dès qu'il ne s'agit plus que d'exprimer avec charme des pensées justes et fines à propos des accidents de la vie littéraire et des ouvrages de l'esprit. Leur goût est pur, leur conscience honnête, leur morale saine ; un fonds de sincérité et de droiture

se reconnaît jusque dans les pages où se trahissent leurs préventions et leurs antipathies. Mais, tandis que, pour affermir nos jugements, pour donner à nos doctrines l'unité, l'autorité et la certitude que chercherait en vain notre faiblesse, nous remontons droit à la source de toute vérité, de toute liberté, de toute beauté, ils s'arrêtent à mi-côte : ils n'acceptent le christianisme qu'avec une sorte de neutralité respectueuse, aussi empressée de gourmander les excès de zèle que de repousser les attaques impies. Tandis que nous essayons de faire de notre critique une chaîne dont le premier anneau va se rejoindre à l'époque qui nous a paru la plus favorable au libre et fécond développement de l'esprit moderne, ils restent volontairement en deçà, prodiguant leurs préférences au régime suivant, qui eut droit à leur affection, qui a droit à leurs regrets. Ouvrez les volumes de Rigault et ceux de M. Cuvillier-Fleury : immédiatement l'envie vous prend d'y faire deux parts ; celle des morceaux où le critique, se trouvant sur un terrain neutre, n'a eu besoin que d'y déployer ses qualités d'honnête homme et d'écrivain ; et celle où, traitant des sujets plus délicats, plus disputés, il a eu à heurter (aussi poliment que possible) son voisin de gauche et surtout son voisin de droite. La comparaison est facile : voyez Rigault, par exemple, lorsqu'il esquisse, à propos de Chapelle et de Bachaumont, le parallèle des voyages d'autrefois avec les voyages d'aujourd'hui, lorsqu'il parle poésie, roman, jouets d'enfant, vie élégante, villégiature, comédie, duel, prix de vertu, ou bien lorsque, plus sérieux et plus érudit, il écrit quelques pages de maître sur Homère, sur Ménandre, sur Horace, sur Shakspeare, sur Dante, sur Montaigne. Voyez M. Cuvillier-Fleury, lorsque, par un des procédés où il excelle, s'emparant d'une de ces données qui, à certains moments,

se produisent au théâtre et dans les livres avec une simultanéité bizarre et comme une *matière* de collége dictée à vingt écoliers à la fois, il la traite à sa façon, l'éclaircit, la résume, explique comment celui-ci a penché de tel côté, comment celui-là est tombé de tel autre, rend au sujet sa physionomie la plus juste et la plus piquante, et répand la lumière et la vie sur cette tâche de critique, si souvent accusée de stérilité et de froideur. Voyez-le encore, lorsqu'il entreprend une de ces exécutions courtoises, où le patient, criblé de politesses, comblé d'épigrammes, égratigné de caresses, sent à la fois le velours le plus moelleux et la griffe la plus délicate lui chatouiller l'épiderme, et arrive à la fin de son délicieux supplice sans bien savoir s'il doit maudire tant de malice ou remercier tant d'urbanité. Ce sont là des modèles, et l'on oublie vite, en les lisant, d'importunes dissidences, comme on oublie aux bains de mer ou dans les voyages d'agrément les soucis et les affaires pour jouir plus complétement de la société de compagnons aimables. Mais viennent ces questions inévitables, terribles, qui se mêlent, malheureusement, de nos jours, à presque toutes les productions de la pensée, depuis la grave histoire jusqu'aux chansons et aux romans, chacun reprend sa place et son domicile politique : il semble que l'on rentre chez soi et qu'on laisse sa carte à ses compagnons de tout à l'heure, en se promettant de les revoir, mais avec moins de familiarité et d'abandon. Comme il est, en définitive, plus commode de se quereller avec les morts qu'avec les vivants, c'est Hippolyte Rigault qui me fournira mes exemples, et je me restreindrai sur deux points, qui donnent vue sur tout le reste : ses études sur les ouvrages de M. Alfred Nettement, l'*Histoire de la littérature française sous la Restauration*, et l'*Histoire de la littérature française sous le gouvernement*

de Juillet, et ses articles sur les prédicateurs du Carême, sur la dévotion du temps, sur ces côtés extérieurs de la vie chrétienne que nous ne voulons pas, à Dieu ne plaise! interdire à la polémique mondaine, mais où un esprit fin et sage doit apporter d'autant plus de réserve et de respect, que l'arène est plus ouverte, l'enceinte moins bien gardée, et quelques-uns des agresseurs plus perfides et plus grossiers.

Le reproche capital que Rigault adresse à M. Nettement, c'est d'avoir écrit des œuvres de parti plutôt que des œuvres littéraires. Il est vrai que M. Nettement, dans ses deux Histoires successives, tout en donnant de fréquentes preuves de son esprit naturellement sympathique et bienveillant, a maintenu et fixé ces dates intellectuelles que nous avons essayé d'indiquer ; qu'il a démontré, avec son remarquable talent et son admirable sincérité, que la régénération des lettres et de l'art, dans la première partie de ce siècle, avait été étroitement unie au réveil de l'esprit chrétien et monarchique ; qu'en s'écartant de cette forte et salubre origine les génies les mieux doués étaient graduellement devenus moins vigoureux et moins purs, et que l'histoire de ces décadences individuelles ou collectives s'expliquait par celle des événements qui avaient de nouveau précipité la société moderne dans les voies révolutionnaires et démocratiques. Nous nous déclarons atteint et convaincu sur tous ces points ; mais nous ajoutons qu'il nous paraît bien difficile à un historien de la littérature contemporaine de ne pas appuyer l'ensemble de ses jugements sur un principe quelconque, de ne pas donner à son édifice une clef de voûte, de ne pas échelonner au-dessous d'une idée mère tous ces groupes, toutes ces œuvres, tous ces noms, qui, passant par trois ou quatre révolutions et y laissant, à chaque secousse, un peu de

leur force, de leur grandeur et de leur sagesse, vont du *Génie du Christianisme*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de la *Législation primitive*, des livres de madame de Staël, aux drames réalistes du Vaudeville ou du Gymnase et aux volumes galants de Michelet. Que M. Nettement, écrivain religieux et monarchique, ait été induit par ses convictions à mal choisir son point de départ; que sa thèse ne soit pas juste; qu'un partisan de la Révolution eût sujet de le contredire, ceci est affaire de discussion: mais soyez certain que tout homme sérieux et avisé, ayant à raconter la littérature française depuis cinquante ans, ne procéderait pas autrement. Quelle que fût sa foi religieuse, philosophique et politique, il refuserait de s'aventurer dans ce vaste champ sans fil conducteur; il reconnaîtrait la nécessité de soutenir son récit par des doctrines et de subordonner ses doctrines à ce qu'il croirait la vérité: il prendrait, en un mot, *parti* dès les premières pages, sous peine de n'arriver qu'à la confusion et au chaos, ou de faire éprouver à ses lecteurs cette sensation de froid contact que nous cause l'indifférence. Quoi! vous avez un critique parvenu à une perfection magistrale, ingénieux, subtil, attrayant, rusé, expert en curiosités tentatrices, plein d'agréables faux-fuyants et de complaisantes perspectives, et vous lui refusez votre estime, sous prétexte qu'indépendant à sa manière, il s'est franchement placé au premier rang des *neutres*: vous avez eu un critique profond, grave, universel, impassible, d'une incroyable probité littéraire, et vous l'avez laissé mourir dans la solitude et le silence, et vous l'enveloppez d'oubli, parce qu'en jugeant les œuvres de son temps, il s'est constamment isolé de ce temps lui-même, parce qu'il a refusé de tenir compte des événements, des tendances, des fautes, des misères sociales ou morales dont ces œuvres

étaient les conséquences ou les complices, les commentaires ou les démentis ; — et vous interdiriez à un homme convaincu, écrivant cette histoire littéraire qui est l'envers de notre histoire politique, de l'imprégner de ses couleurs, d'y communiquer cette vie intérieure qui s'attache à tous les mouvements de la pensée comme la vie matérielle s'attache à tous les traits de la physionomie, à toutes les habitudes du corps ! Est-ce sa faute, est-ce celle du temps, est-ce celle du hasard, si nos auteurs célèbres, à mesure qu'ils ont déserté leurs inspirations primitives et cédé au courant révolutionnaire, ont faibli, grimacé, se sont compliqués, violentés, assombris, amoindris? Chateaubriand, Victor Hugo, Lamennais, Lamartine, que de noms, que de souvenirs, que de preuves! Vous dont le goût est si exquis et si pur, oseriez-vous dire que vous préférez le Victor Hugo des *Contemplations* ou de la *Légende des Siècles* à celui des *Odes et Ballades*, le Lamartine des *Girondins* ou de la *Chute d'un Ange* à celui des *Méditations;* que vous ne préférez pas le Chateaubriand des *Martyrs* à celui des *Mémoires*, le Lamennais de l'*Essai sur l'Indifférence* au Lamennais démagogique? Est-ce notre faute si nos illustres d'après 1830, les Balzac, les Musset, les George Sand, semblent déjà, toute morale à part, de moindre taille et de proportions moins justes que les talents du premier groupe, et si, en revanche, ils paraissent des géants, comparés aux petits génies qui piétinent, leurs réclames à la main, dans les bas-fonds du réalisme et de la bohême? Est-ce notre faute enfin, si des hommes tels que Paul-Louis Courier et Béranger, qui se posèrent dès l'abord en ennemis de la Restauration et lui firent tant de mal, ont donné prise contre eux aux écrivains monarchiques, soit, comme Courier, par leur vie privée et leur mort misérable, soit, comme Béranger, par cet

énorme déchet posthume qui menace d'engloutir tout cet héritage de gloire dans les frais d'enterrement? Que dis-je? ces critiques que nous étudions en ce moment sont-ils eux-mêmes impersonnels, indifférents, attentifs à éloigner de leurs appréciations littéraires toute ombre de politique? Peuvent-ils écrire vingt pages sans que le bout de l'oreille perce à travers ce tissu souple et ferme, solide et brillant? Celui des ouvrages de M. Cuvillier-Fleury qui a obtenu le succès le plus retentissant, les *Portraits politiques et révolutionnaires*, n'a-t-il pas, Dieu merci, les vives et chaleureuses allures d'un livre de parti? M. Cuvillier-Fleury, admirateur de Béranger tant qu'il ne voit en lui qu'un *classique* élégant et correct, un poëte populaire et patriote, et fronçant le sourcil dès que le malin chansonnier lui est dénoncé par des confidences d'après coup comme s'étant un peu moqué du personnel de la monarchie de Juillet, n'obéit-il pas à des opinions, à des affections qui l'honorent même auprès de ceux qui le combattent? Est-il bien sûr que la décadence poétique de M. de Lamartine lui semblerait aussi complète, si la lyre du moderne Amphion n'avait fini, de prodige en prodige, par soulever les pavés de Février? Je lis dans le troisième volume de Rigault une étude sur les œuvres complètes de Casimir Delavigne : si l'estimable auteur des *Vêpres Siciliennes* n'avait pas pratiqué, dans sa poésie et dans sa vie, ce *juste-milieu* inclinant au centre gauche où se complaisait Rigault, ce juge d'un tact si supérieur ne se serait-il pas demandé pourquoi les pièces de Casimir Delavigne, chaque fois qu'on essaye de les reprendre, font eau et ennui de toutes parts? Aurait-il si intrépidement loué ce talent faux, froid, guindé, fait de transactions, d'ajustements et d'à-propos, qui ne fut, quoi qu'on en ait dit, ni le Meyerbeer ni le Delaroche de la versification française? Non;

l'impartialité absolue, le détachement complet de nos opinions politiques, de nos convictions religieuses, n'est ni possible ni désirable dans la critique littéraire. Comment en serait-il autrement? Depuis 1789, les vicissitudes publiques ont tenu une place considérable dans la destinée, dans les ambitions, dans le rôle, dans le bien-être ou le malheur de chacun : tout individu un peu intelligent a été appelé, ne fût-ce qu'une fois, à délibérer, à choisir, à diriger dans tel ou tel sens une question de personnes ou de parti : la tribune, les élections, les journaux surtout, ont introduit dans toutes les habitudes de notre existence la préoccupation des affaires du gouvernement et du pays ; effet qui survit à ses causes, et nous donne encore les soucis de la politique à défaut de ses libertés. Comment donc la littérature resterait-elle étrangère à cette impulsion générale de l'esprit moderne, elle qui y a tant contribué, elle qui, depuis plus de deux siècles, a eu presque toujours le secret de commander ce qu'elle semble servir et de précéder ce qu'elle a l'air de suivre? Quel genre, sérieux ou même frivole, peut échapper à cette réciprocité constante, à cette intime alliance, dangereuse souvent, mais vivifiante, entre la politique et les lettres? Histoire, mémoires, philosophie, roman, théâtre, poésie lyrique, tout cela tient par quelque côté ou aux grands intérêts qui préoccupent les esprits graves, ou aux questions vitales qui décident de la moralité humaine et du repos des empires, ou aux passions mobiles qui agitent les multitudes, ou aux événements qui vibrent dans les imaginations sonores. Or, si les productions de la littérature ne peuvent se dérober à cette alliance, comment pourrait s'y dérober la critique qui les juge? Conservons donc nos nuances : ne craignons pas d'offenser les sereines immunités de l'art en restant armés pour ces luttes pacifiques. Seulement,

quand nous avons l'honneur de rencontrer des adversaires tels que Rigault et M. Cuvillier-Fleury, dont nous rapprochent bien des points de contact et qui méritent toutes nos sympathies, saluons-les de l'épée et tâchons de nous unir le plus souvent possible contre l'immoralité, la déraison et le mauvais goût.

Nous serons plus bref à propos des articles, légèrement empreints de persiflage, où Rigault a abordé ce qu'il appelait les abus de la dévotion à la mode et les défauts de l'éloquence de la chaire au dix-neuvième siècle. Ces articles, où le bel esprit s'accuse un peu trop et garde un lointain accent de collége, il les eût regrettés, effacés peut-être, si la mort ne l'avait surpris. Rigault appartenait à un petit groupe d'esprits très-distingués, trop droits assurément et trop honnêtes pour haïr la religion ou même s'en détourner tout à fait, mais qui se figurent que le christianisme d'aujourd'hui n'est plus celui d'autrefois, qu'il a dégénéré en une sorte de dévotion facile, d'orthodoxie commode et mondaine qui fait son salut en grande toilette, court les sermons entre un bal et un concert, quête au profit des pauvres et des modistes, et se donne rendez-vous pour écouter des prédicateurs romantiques, parlant une langue mélangée de Massillon et de Lamartine. Rigault, jugeant les orateurs sacrés de notre époque, n'est pas un impie, à beaucoup près, ni même un railleur, mais plutôt un classique, un attardé volontaire du dix-septième siècle, s'offensant de quelques dissonances, de certaines enluminures trop modernes, comme il s'offenserait, dans un drame, de le trouver trop différent des tragédies de Racine, ou dans un roman, d'y voir si peu de ressemblance avec ceux de madame de la Fayette. Nous ne sommes pas digne de plaider ces questions délicates : c'est à nos lecteurs à se demander si les familles catholi-

ques qu'ils connaissent, si notre clergé, si nos évêques, si ces milliers d'âmes vouées à l'apostolat, aux missions, à tous les devoirs, à tous les martyres de la charité, ont jamais offert rien de commun avec cette dévotion brodée au tambour qui minaude dans les salons, chuchote de pieux marivaudages et oublie, en de futiles pratiques, les mâles austérités de l'Évangile. Quant au grief purement littéraire, au penchant de quelques-uns de nos prédicateurs à altérer, par des enjolivements et des concessions au goût du jour, la belle et chrétienne simplicité du grand siècle, nous admettons qu'il soit juste et que la critique ait le droit de le discuter : qu'en faudrait-il conclure? que les prédicateurs sont des hommes, et, qui plus est, des hommes de leur temps; que, vivant dans une atmosphère dont l'influence se fait sentir dans toutes les formes de la pensée, ils ont subi cette influence; que, s'adressant à des auditoires insoucieux de la tradition, peu familiers avec les modèles, façonnés à des expressions nouvelles par les idées, les habitudes, la littérature du moment, ils ont craint d'être séparés d'eux par de trop grands espaces et d'y perdre leurs moyens d'action sur les âmes, s'ils maintenaient l'éloquence de la chaire sur les sévères hauteurs de Bossuet et de Bourdaloue. Cette éloquence est, de tous les genres auxquels s'applique le talent de la parole, celui qui a le plus besoin de rencontrer des coopérateurs parmi ses auditeurs; car, si elle oublie un moment que sa mission n'est pas de plaire, mais de persuader, elle cesse d'être, elle tombe au-dessous de l'éloquence profane. Comment donc ne s'inquiéterait-elle pas des solutions de continuité qu'elle pourrait établir entre elle et ses auditeurs, en évitant trop obstinément de parler leur langue? Les hommes tels qu'Hippolyte Rigault se laissent aller, sur ce chapitre, à une contradiction bizarre. Ils trouvent très-

bon que tout soit repétri, tout nivelé, tout déclassé ; que le temps ait effacé les hiérarchies, amoindri le dogme de l'autorité et du respect, forcé le prince, le noble, le prêtre, le bourgeois, le plébéien, à vivre de plain-pied et de la vie commune ; et ils s'étonnent, ils s'affligent que ce bouleversement radical n'ait pu s'accomplir sans que toutes les manifestations de l'intelligence, à commencer par la plus haute, en aient ressenti le contre-coup ! Ils voient les effets que nos conquêtes démocratiques ont produits dans tout l'ensemble, dans tous les détails de la littérature, et ils sont surpris que cette partie de la littérature, qui sert de trait d'union entre les vérités célestes et l'esprit de chaque époque, ne soit pas restée exactement la même qu'au temps où le prédicateur, avant d'être une persuasion, était une puissance ! Ils s'applaudissent de voir la chaire chrétienne descendue au niveau de la foule qui l'entoure, d'être libres de la discuter et de la contrôler comme un volume de poésie et de prose, et ils se scandalisent qu'elle ne parle pas aux lecteurs de Victor Hugo, de Michelet et de Théophile Gautier absolument le même langage qu'aux contemporains de Corneille, d'Arnauld et du grand Condé ! Ceci nous amène à indiquer le reproche, selon nous, le plus sérieux, que méritent ces spirituelles incartades de Rigault contre la prédication et la dévotion modernes. On les justifie, il les justifiait lui-même en citant la Bruyère : « Le discours chrétien est devenu un spectacle, » disait *déjà* la Bruyère dans l'âge d'or de l'éloquence sacrée ; et ailleurs : « Je viens d'entendre ce qu'il y a de plus nouveau au monde ; un prédicateur qui prêche l'Évangile. » — Si la Bruyère a pu, sans être traité d'impie ou de sacrilége, écrire ces lignes en plein règne de Louis XIV, sous le régime de l'autorité et du respect par excellence, comment des remarques analogues se-

raient-elles coupables aujourd'hui? C'est justement cette différence des temps qui doit nous retenir. Les sobres épigrammes de la Bruyère contre les grands, contre les *enfants des dieux*, contre la cour, contre les prédicateurs, n'étaient que le discret et timide essai d'une force encore inconnue en présence d'une force toute-puissante. Ce qu'effleurait ainsi la Bruyère était protégé, consacré, mis hors de contrôle par les lois, par les mœurs, par tous les pouvoirs, toutes les habitudes de la société. Maintenan ce qui s'essayait triomphe : ce qui dominait n'est plus gardé contre les insultes que par ces barrières invisibles qui ne sont pas du ressort des hommes. Un signe d'irrévérence, une parole moqueuse, grossie d'échos en échos, peut aussitôt se répandre, s'envenimer, se traduire en blasphèmes sur des lèvres brutales. Ces attaques, si courtoises qu'elles soient, sont donc à la fois moins généreuses et plus dangereuses. N'insistons pas davantage. Aussi bien, si nos lecteurs pensent qu'il y ait en ce moment dans le clergé et l'épiscopat français décadence de talent, de vertus et de courage, nos plus beaux discours seraient inutiles.

Il est facile maintenant d'indiquer les supériorités et les désavantages de cette critique. Elle s'est spirituellement qualifiée elle-même de *défensive* : si l'on adopte ce mot, si on lui donne toute son extension stratégique, on pourrait dire qu'en fait de croyances, de morale, de décence et de goût, cette critique défend tout ce qui est acquis, incontesté, ratifié par la *moyenne*, c'est-à-dire par l'immense majorité des esprits et des consciences ; gardant courageusement la place, ne se permettant que de rares sorties, évitant de se porter sur des points plus disputés, plus découverts, où ses entreprises soulèveraient plus de résistance et de tumulte. Dans les conditions ordi-

naires, dans ces larges espaces qui lui appartiennent, on conçoit que son gouvernement soit tranquille et assuré ; que, demandant moins, elle obtienne davantage, et que rien ne dérange le plaisir de ses lecteurs, surtout quand Hippolyte Rigault ou M. Cuvillier-Fleury tiennent la plume. Se bornant à ces zones tempérées, n'aspirant qu'à l'adhésion des modérés et des sages, elle peut, sans qu'on l'accuse d'inconséquence, d'arrière-pensée ambitieuse ou personnelle, distribuer le miel de ses éloges à des ouvrages et à des hommes de nuances bien différentes. Si elle a pour l'Académie française ce goût qui est en littérature ce que le goût de la bonne compagnie est pour les gens du monde, elle peut, sans que nul songe à en médire, concourir vaillamment aux succès légitimes des académiciens illustres, joncher de fleurs, à chaque séance, les marches du palais Mazarin, tout vanter chez les immortels, depuis le talent de bien écrire jusqu'à celui de lire admirablement, comme certains colléges de province donnent des prix de croissance et de propreté aux élèves faibles en narration française ou en discours latin. Elle est en droit de railler doucement et finement — et Rigault ne s'en fait pas faute, — ceux d'entre nous qui, guidés dans leurs jugements littéraires par des vérités plus inflexibles et des doctrines plus absolues, se laissent cependant tenter sept fois par jour, comme le juste, par le démon académique et accrochent de temps en temps leur rigorisme aux patères de l'Institut, sous le frivole prétexte qu'il n'est pas défendu aux conscrits de fouiller tous les matins leur giberne pour tâcher d'y découvrir leur bâton de maréchal. Enfin, — et ceci vaut mieux que nos innocentes plaisanteries, — comme cette critique se fâche plus rarement, il en résulte que ses rares colères sont plus éloquentes et plus efficaces. Quand nous avons accepté ou subi ce titre bar-

bare que nos *victimes* se hâtent de nous infliger, le titre d'*éreinteur*, chacune de nos expéditions produit d'autant moins d'effet qu'aux yeux des gens intéressés ou prévenus elle semble tenir à un système, à un plan général d'agressions et de violences. Mais, quand un ouvrage scandaleux met en rumeur la littérature, quand la société et la morale, se sentant outragées, demandent aide et vengeance, et quand la critique *défensive*, sentinelle prudente, mais fidèle, se fait l'énergique interprète de cette indignation, quand elle répond à un de ces cris de la conscience publique qui dominent les calculs de la vanité, les amorces de la luxure et les fanfares du charlatanisme, la sensation est profonde, et la tâche de l'écrivain victorieusement accomplie. M. Cuvillier-Fleury a eu plusieurs fois, de ces bonnes fortunes d'honnête homme, de ces *ut de poitrine* de la critique *défensive*, et il s'est dit, j'en suis sûr, que, de tous les succès que mérite son talent, celui-là est le meilleur.

Parlerons-nous des désavantages? Nous ne pourrions y insister sans craindre de tomber dans des redites. Évidemment le côté faible de cette critique est de ne pas toujours accepter, comme diraient des pédants, toutes les prémisses de ses conclusions et toutes les conclusions de ses prémisses. Il y a dans le bien, dans le beau, dans le vrai qu'elle honore et qu'elle défend, des filiations et des origines dont elle croit pouvoir se passer : il y a dans le mal qu'elle attaque et dont elle s'alarme des gradations, des enchaînements logiques qui l'importunent et qu'elle néglige. A tout moment, si ses lecteurs n'étaient pas, en général, beaucoup plus inconséquents qu'elle-même, ils auraient le droit de lui dire : Mais pourquoi, si cela est vrai, ceci est-il faux? Pourquoi, si cela est mal, ceci est-il bien? Pourquoi, si cela est laid, ceci est-il beau?

La décence est-elle toute la vertu? Le goût est-il la conscience? Dans les lettres comme dans le monde, suffit-il de sauver les apparences pour être glorifié? La notion du bien et du mal n'est-elle pas variable et fragile, si elle ne s'appuie sur d'impérissables vérités? — Questions indiscrètes, je le sais, gênantes pour la critique, gênantes pour l'art, mais qui ont pourtant leur valeur!

Choisissons un seul exemple : cette détestable prépondérance que la littérature et le théâtre ont laissé prendre de nos jours à la courtisane. Les dernières prouesses du réalisme en ce genre ont indigné la critique *défensive* comme la nôtre : bien! Montons un peut plus haut, à la *Dame au Camélias*. M. Cuvillier-Fleury a écrit, à son sujet, de charmantes pages pleines de justesse, de bonne morale et de bon sens : nous voilà d'accord. Montons plus haut, à *Fleur de Marie :* le *Journal des Débats* fut jadis son piédestal; mais enfin il s'en est repenti, et que celui de nous qui n'a pas péché lui jette la première pierre! Montons encore : nous voici à Esméralda, à Marion Delorme, à la Tisbé, à cette antithèse, si chère à l'art moderne, de la bassesse dans la grandeur, de l'héroïsme dans l'opprobre. Ici l'on discute : c'est paradoxal, mais c'est beau; l'auteur est un grand poëte; de belles mains peuvent, sans se salir, feuilleter ses livres et applaudir ses pièces; bref, les avis se partagent. Encore un pas : voici Béranger plaçant sur la même ligne la fille d'Opéra et la sœur de charité. C'est affreux... mais c'est charmant! Le chansonnier est si exquis, si correct, si national! N'y touchez pas! En tout, cinq échelons : nous allons jusqu'au dernier, la critique *défensive* s'arrête au troisième. Tout à l'heure je parlais philosophie : permettez-moi, à présent, de parler médecine. La critique défensive ne s'émeut que quand le malade est en danger;

la critique offensive commence à s'agiter dès qu'elle aperçoit les premiers symptômes.

Et la société? il est impossible de la passer sous silence en parlant de la critique : car, si l'on a pu dire que la littérature est l'expression de la société, c'est encore plus vrai de la critique, qui ne devrait être que la société elle-même, confiant à quelques lettrés le soin d'interpréter ses blâmes ou ses suffrages, de défendre ses intérêts, de sauvegarder son honneur, de la protéger contre ses propres faiblesses. En est-il toujours ainsi? Hélas! non. A qui la faute? A nous tous peut-être. M. Cuvillier-Fleury, en publiant, sur les œuvres d'Hippolyte Rigault, une de ces études toujours trop rares au gré de la bonne compagnie et de la bonne littérature, a de nouveau recherché, avec autant de sagacité que de grâce, quels étaient les rapports véritables entre la société et la critique, laquelle des deux alliées manquait le plus souvent aux clauses du traité, où s'arrêtait l'autorité de l'une, jusqu'où allaient les exigences, les caprices, les inconséquences de l'autre, et il a très-sagement conclu qu'un honnête homme, écrivain éminent, critique supérieur, tel que Rigault, avait le droit d'accomplir sa tâche et de poursuivre son chemin sans trop s'inquiéter ni des réticences qu'on lui conseille ni des vivacités qu'on lui demande. Rien de plus vrai; mais ce n'est là, selon nous, qu'un des côtés de cette question délicate. Oui, la société, celle de notre époque surtout, qui a complètement cessé d'être homogène, est capricieuse, changeante, inconséquente, comme chacun des individus et des intérêts dont elle se compose : elle interdit à celui-ci ce qu'elle permet à celui-là : elle a des heures de rigorisme et des années de complaisance. Elle a des engouements irréfléchis et des dédains inexplicables. Elle cache sur la table à ouvrage de ses femmes les plus distinguées le mauvais

roman dont elle nous engage à faire prompte et éclatante justice ; et, si cette justice est en effet trop éclatante, nous sommes à peu près sûrs que le livre en aura deux ou trois éditions de plus. Elle refuse de faire elle-même la police; et, si nous nous croyons autorisés à la faire à sa place, elle se plaint, tantôt que nous la faisons mal, tantôt que nous la faisons trop. Tout cela est exact, et nous savons mieux que personne tout ce qu'il y a d'illusoire à se croire soutenu par la société quand on attaque ses ennemis, ou à lui demander un peu de consistance et de logique quand on essaye de signaler ses périls, de flétrir ses corrupteurs, de classer ses sujets de rancune. Mais ne pourrait-on pas répliquer que la société n'est pas seule coupable, qu'il y aurait dans ses rapports avec la critique plus de solidité et d'ensemble, si celle-ci avait constamment plus d'unité et de tenue, si, négligeant un peu plus le soin de ses propres succès, elle affirmait mieux son autorité, si elle l'appuyait de doctrines plus fortes, plus nettes, plus capables de discipliner la foule des esprits superficiels et secondaires ? — Si la question de morale, de religion, de goût, de vérité, d'erreur, ne se juge et ne se résout que du plus au moins, qui fixera ce *moins* et ce *plus?* A qui persuadera-t-on qu'une forme plus élégante, des précautions plus habiles, des rideaux mieux tirés, suffisent pour faire amnistier ici ce que l'on condamne là-bas? Qui voudra croire que, dans le partage entre la foi et le doute, le bien et le mal, l'éloge et la flétrissure, la justice puisse se faire par accommodement et se distribuer par doses? Si la critique, entre les mains d'honnêtes gens servis par un esprit d'élite, peut faire, sans se tromper, cette distribution et ce partage, comment n'y aurait-il pas un peu de confusion et de méprise dans la masse des lecteurs, dans le gros du public, dans la société enfin, qui n'est pas

tenue d'avoir autant d'esprit et de conscience qu'Hippolyte Rigault ou M. Cuvillier-Fleury? — « Vous êtes des philosophes vis-à-vis les jésuites, et des jésuites vis-à-vis les philosophes, » disait à Rigault un des fougueux apôtres de la réaction voltairienne, chauffée aux poêles de l'École normale. Il avait tort sans doute, et Rigault subissait là le sort des modérés ; mais cette violente apostrophe évaluait à sa manière la somme d'incertitudes que la critique *défensive* peut laisser aux esprits vulgaires. D'ailleurs les passions mauvaises, patrones naturelles de la mauvaise littérature, la curiosité, le goût du fruit défendu, les révoltes de l'intelligence, les grossiers appétits de la matière, sont toujours là, prêts à passer par toutes les mailles, à tirer parti de toutes les réticences, et d'autant plus âpres au jeu qu'on leur laisse plus de cartes dans les mains. On le voit, la même discussion reparaît sous tous les aspects : la question des rapports de la société avec la critique reste en suspens : il existe bien un moyen de la résoudre, mais ce moyen est trop douloureux, trop désespéré pour que nous le désirions jamais. Quand sonne l'heure des catastrophes, quand la société a peur, elle se jetterait volontiers dans les bras de la critique offensive, ne trouvant plus alors ni ses points de départ trop absolus, ni ses déductions trop rigoureuses, ni ses conclusions trop sévères. Elle lui livre en pâture, elle traîne à son tribunal les œuvres, les hommes, les noms auxquels elle attribue une part de ses malheurs et de ses angoisses, et, si dure que soit la sentence, elle est toujours tentée de la déclarer trop douce. Depuis quinze ans, nous avons pu établir pour notre édification personnelle une singulière échelle de proportion entre les phases, alarmantes ou rassurantes, de notre histoire politique et les opinions rudes ou faciles d'une foule d'honnêtes gens. Nos lecteurs

seraient bien étonnés si nous leur nommions certains personnages qui exaltent aujourd'hui la Révolution italienne, raillent agréablement les *dévots*, font bon marché des droits de l'Église, et qui, en 1848, réclamaient à grands cris l'inquisition, les cours prévôtales et les lettres de cachet.

Il est donc permis, — et l'aveu est trop triste pour que nous y cherchions une revanche, — de dire que les rapports de la société avec la critique, l'influence de la critique sur la société, le plus ou moins de rigueur ou d'indulgence dont elles se donnent mutuellement l'initiative et l'exemple, que tout cela dépend, non pas, hélas! de l'unité, de l'inflexibilité des doctrines que la critique applique à ses jugements, non pas des phénomènes de logique qu'elle rencontre chez ses lecteurs, mais des vicissitudes publiques qui effrayent ou tranquillisent, de l'épouvante qui dessille les yeux en faisant trembler les cœurs, ou de la sécurité, souvent trompeuse, qui rend aux cœurs leur calme et aux yeux leur aveuglement.

Que cette pensée nous apprenne à rester modestes, alors même que nous serions tentés de nous croire plus complétement *dans le vrai* que Rigault et M. Cuvillier-Fleury. Fermeté et conciliation, ces deux mots qui, grâce au ciel, ne s'excluent pas, doivent être plus que jamais notre devise, à nous qui regardons, à tort ou à raison, la littérature comme intimement liée à l'ensemble de nos destinées. Si nous ne nous trompons, les événements qui s'accomplissent sous nos yeux, et dont les échos arrivent jusqu'à notre paisible domaine, portent avec eux ce double enseignement : d'une part, se créer dans sa conscience une force capable de résister, s'il le fallait, à toutes les puissances pour accomplir tous des devoirs ; de l'autre, tendre la main à ceux qui, dans des sentiers différents,

aiment et honorent la vérité, l'honnêteté, la liberté et la justice. Là-dessus nos expériences nous parlent si haut, que nous serions impardonnables si nous restions incorrigibles. On passe des années sans se parler et sans se voir; on énumère avec une fiévreuse complaisance les griefs, les points en litige, les sujets de querelle, les raisons que l'on a pour ne se rapprocher jamais. On se croit séparé par des abîmes, et, comme l'encre a son ivresse tout autant que le vin, le sang et la poudre, on trouve parfois opportun de s'injurier un peu pour entretenir les antipathies. Puis, tout à coup, un changement s'opère; une ruine se fait; un gouvernement s'élève ou tombe; un événement imprévu remue violemment les âmes, range du même côté les vaincus de diverses dates, efface les classifications partielles et divise en deux grandes classes la raison du plus fort et le sentiment du plus faible. On regarde autour de soi, on s'interroge, on se recueille, et il se trouve que nos ennemis de la veille sont devenus nos amis; quelques dissidences subsistent encore : on les maintient, mais sans amertume, et l'estime que l'on éprouve pour ses adversaires donne aux débats du procès les allures d'une conversation amicale. Si, en outre, ces adversaires sont d'excellents écrivains, on se souvient, en les discutant, du plaisir qu'on a eu à les lire. Enfin, si l'un d'eux, mort avant l'âge, nous lègue à travers sa tombe les témoignages d'un sérieux et charmant esprit, les derniers dissentiments s'effacent dans une larme, et rien ne trouble la religieuse tristesse qui s'attache à cette mémoire : car l'image de la mort, en passant sur les luttes de la vie, leur imprime quelque chose de sa sérénité et de sa paix. Voilà, bien sincèrement, ce que j'ai ressenti en refermant ces deux livres qui tiendront un haut rang dans la critique contemporaine. En littérature comme ailleurs,

ces redoublements de fidélité, ces effets de conciliation, en présence d'hommes tels que Rigault et M. Cuvillier-Fleury, sont au nombre des joies les plus vives de la conscience, des plus douces consolations de la défaite.

II

MADAME SWETCHINE[1]

I

Il n'est pas, pour une femme supérieure, d'épreuve plus délicate, mais aussi plus décisive que celle-ci : Pendant longues années, elle a fait de son salon le centre d'une société choisie, brillamment et sérieusement spirituelle, où tout le monde pouvait se parler à demi-voix et s'entendre à demi-mot ; ces esprits d'élite allaient au-devant du sien et le complétaient à force de le comprendre : elle s'inspirait d'eux en les inspirant. On savait, dans ce cercle intime, qu'à ces heures de recueillement et de solitude, cette femme avait l'habitude d'écrire pour elle-même, pour ses amis peut-être, des extraits de ses méditations, de ses causeries, de ses lectures ; que, chaque soir, elle détachait de son âme quelques pensées fines et profondes, comme une beauté mondaine détache, en rentrant du bal, les colliers et les perles de sa parure. On a d'abord deviné, puis on a connu

[1] *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par M. le comte de Falloux.

ce mystérieux trésor : on s'en est ému autour d'elle; quelques confidences discrètes ont redoublé l'admiration des rares privilégiés. Mais rien encore ne s'en est ébruité au dehors : on eût craint de profaner en divulguant. Cependant les années s'envolent; un jour on apprend que cette âme, depuis longtemps mûre pour sa patrie céleste, a cessé d'habiter parmi les hommes. On se demande alors si on laissera dans l'ombre ces écrits si bien faits, non-seulement pour recevoir la lumière, mais pour la répandre; s'il ne sied pas d'élargir l'auditoire de cette belle intelligence, de faire profiter le public de ce qui n'a été jusque-là que le charme et l'enseignement des amis. La réponse est unanime : un intérêt bien plus élevé que celui d'une gloire terrestre ou d'une jouissance littéraire conseille la publication de ces œuvres inconnues qui peuvent être un bienfait, une clarté et un baume. Quelle revanche d'ailleurs pour cette noble cause du spiritualisme, sans cesse outragée, de nos jours, dans la littérature et dans l'art! On publie donc. Voilà le moment critique. Ce qui avait paru merveilleux sous cette première forme et dans cet aimable clair-obscur supportera-t-il le grand soleil et l'air extérieur? Le nom, la personne, l'ouvrage, seront-ils de force à braver ce redoutable passage des caresses de l'amitié aux exigences du public, de l'anse paisible à la pleine mer, de la douce température d'un salon aux intempéries d'un cabinet de lecture? Encore une fois, l'épreuve est dangereuse, souvent mortelle : dire que madame Swetchine en a triomphé, ce serait déjà lui rendre un éclatant hommage; ce serait trop peu pourtant; car bien des pages de ces deux volumes assignent désormais à madame Swetchine une place au premier rang de nos moralistes, parmi les plus purs *classiques* du spiritualisme chrétien.

En prenant l'initiative de cette publication si intéressante, M. de Falloux a accompli un pieux devoir légué à ses soins par la femme illustre dont il s'est fait l'éditeur testamentaire. Il existait d'elle à lui une de ces maternités spirituelles et adoptives où se consolent et se complaisent les cœurs auxquels Dieu a refusé les véritables joies maternelles. Aussi, lorsqu'on apprit la mort de madame Swetchine, tous ceux qui l'avaient connue désignèrent M. de Falloux comme son introducteur auprès de tous ceux qui méritaient de la connaître. En dehors même des œuvres de cet esprit sérieux et charmant (c'est de madame Swetchine que je parle; on pourrait aisément s'y tromper), il me suffirait d'invoquer, comme preuve de toute sa valeur intellectuelle, la liste de ses amitiés. Je me contente ici de deux noms : elle commença par le comte de Maistre, et elle a fini par M. de Falloux; on ne pouvait mieux commencer ni mieux finir.

Nous serions sûrs de déplaire au biographe de madame Swetchine, s'il nous arrivait de trop le louer ou si nous avions l'air de trop l'apercevoir dans ce livre où il s'efface le plus possible derrière la personne dont il nous raconte la vie et dont il nous présente les ouvrages. Cependant, comme la notoriété de madame Swetchine s'était jusqu'à présent maintenue dans une sphère restreinte, comme elle n'avait pas une de ces physionomies populaires qui accréditent tout d'abord et propagent les souvenirs de madame de Staël ou de madame Récamier, il convenait de nous initier dès les premières pages aux rapports qui s'établirent entre les sentiments de cette âme et les événements de son temps; de nous faire bien connaître le milieu où madame Swetchine était née, où elle avait vécu, d'où elle était partie pour arriver parmi nous, s'y développer dans toute sa force et toute sa grâce, trou-

ver le secret de devenir française sans trahir jamais son ancienne patrie, et refléter les divers épisodes de notre histoire contemporaine, comme une eau limpide reflète les orages sans y rien perdre de sa transparente pureté. C'est cette tâche dont M. de Falloux s'est acquitté en maître. A peine a-t-on fait avec lui quelques pas dans cette histoire de Russie, orageuse, troublée, sanglante, sans cesse partagée entre un abus de dispotisme et un complot de palais, à la fois sensuelle et raffinée comme la civilisation orientale, on sent que cette intelligence, éprise d'idéal chrétien, de grandeur, de beauté et de liberté morale, ne pouvait s'acclimater dans une pareille atmosphère, qu'elle y aurait trop souffert, que notre France, malgré ses fautes et ses folies, était bien plus favorable au complet épanouissement de cette plante rare, plus amoureuse de soleil, d'air pur et de rosée, que des sucs grossiers de la terre.

Sophie Soymonoff, celle qui devait être un jour madame Swetchine, naquit à Moscou le 22 novembre 1782. Ce fut au milieu des révolutions de cour, des voluptueux caprices de Catherine, du règne inégal et rapide de Paul, de la tragique catastrophe qui termina son règne et sa vie, ce fut à travers ce bizarre assemblage de licence et d'arbitraire, de crimes punis par d'autres crimes, de conflits terribles où des passions barbares, servies par un pouvoir sans mesure, dépassaient constamment ou violentaient la nature humaine, que s'écoulèrent l'enfance et l'adolescence de Sophie Soymonoff. On voit d'ici tout ce que ces spectacles, esquissés à grands traits par M. de Falloux, devaient suggérer de réflexions graves et tristes à cet esprit précoce, méditatif et pénétrant. Déjà la lecture était devenue sa passion favorite et sa consolation préférée. Rien de plus curieux que cette première bouchée

de littérature, dégustée par une femme de dix-neuf ans, mariée depuis deux ans à peine. Madame Swetchine, à cette date, n'est pas encore catholique : elle ne connaît guère le christianisme que par ouï-dire; elle butine un peu au hasard dans les livres, s'égarant de bonne foi, acceptant Rousseau, craignant Voltaire, ne proscrivant ni la Harpe, ni madame de Genlis, prenant au sérieux le *Bélisaire* de Marmontel et les *Nuits* d'Young, mais ayant déjà tous les instincts de l'abeille, d'une abeille qui, avec des fleurs communes ou insalubres, saura faire un miel délicieux. Les extraits de ces premières lectures ne forment pas moins de trente-cinq volumes, et ce début nous prépare aux prodiges de compilation intelligente auxquels se livrera madame Swetchine dans la circonstance la plus importante de sa vie, celle de sa conversion au catholicisme. Bientôt le comte de Maistre apparaît dans cette existence, qu'attirent toutes les affinités de génie et de vertu. Ambassadeur sans argent d'un roi sans trône, il vient passer en Russie ces années fécondes qui donneront aux lettres françaises les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. C'est M. de Maistre qui nous apprend le premier à admirer et à aimer madame Swetchine; et il y a vraiment une sorte de prédestination divine dans le rapprochement de ces deux âmes, venues des deux extrémités de l'Europe et réunies dans un même amour de la vérité. Si elles sont poussées l'une vers l'autre par des attractions invincibles, si elles se reconnaissent comme deux exilés parlant la même langue sur une terre étrangère, bien des contrastes les séparent. Ce qui domine chez M. de Maistre, c'est une simplicité grandiose, que M. de Lamartine a follement confondue avec je ne sais quel type de génie fruste et sauvage. La foi du charbonnier, et par là-dessus d'admirables facultés fortifiées et animées par une admirable

entente de la vie morale; quelque chose de sain, produisant sur l'âme cet effet de sécurité que produisent sur l'oreille les voix trop parfaitement justes pour pouvoir jamais chanter faux, voilà ce qu'il préfère et ce qu'il pratique. Or, madame Swetchine n'est pas simple; c'est la seule qualité qui lui manque. Il y a dans cette nature, avant que l'esprit français se la soit assimilée, un mélange de génie slave et de subtilité grecque, un arome incomparable, formé de plantes odorantes dont les unes se sont baignées dans les brumes du Nord, dont les autres se sont parfumées sous le soleil d'Orient. Aussi, lorsqu'arrive l'heure décisive et que madame Swetchine accumule, en d'immenses lectures les matériaux de sa conversion, M. de Maistre blâme cette méthode. Il la met au défi, croyant plaisanter, de lire la masse d'in-quarto qui doivent la renseigner sur le *pour* et le *contre;* et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la gageure est tenue et gagnée. Madame Swetchine se convertit après avoir lu, annoté et copié de quoi remplir la vie de dix bénédictins. Une fois catholique, madame Swetchine est déjà plus qu'à demi française; elle n'a plus qu'à faire le voyage pour se retrouver à sa vraie place, entourée de ses véritables compatriotes.

On était en 1816, à l'aube de cette Restauration dont on ne pouvait dire encore si elle serait un jour serein ou un jour d'orage, mais qui répondait aux généreux élans de toutes les nobles âmes. Madame Swetchine revoyait à Paris l'élite — hélas! décimée par la mort — de cette colonie française que l'émigration avait jetée, vingt ans auparavant, sur les bords de la Néva, et qui avait payé l'hospitalité russe par de brillantes leçons, d'utiles services et de beaux exemples. La princesse de Tarente n'existait plus; mais le duc de Richelieu et l'abbé Nicolle

étaient là, et madame Swetchine saluait en eux tout ensemble les souvenirs de son pays natal et les espérances de sa nouvelle patrie. Madame de Montcalm appelait autour d'elle les célébrités politiques. La duchesse de Duras et ses filles tendaient la main à cette étrangère, dont elles pressentaient le génie avant d'en avoir sondé la profondeur. Madame de Staël vivait encore; madame Récamier, toujours belle, était encore jeune. Une poésie nouvelle allait éclore; la Muse de Chateaubriand planait sur ce monde d'un jour, suspendu entre deux abîmes. Madame Swetchine ne pouvait choisir de meilleur moment pour se faire naturaliser Française. Si les femmes du premier Empire ont pu être justement citées comme types de beauté plastique et sculpturale, celles de la Restauration eurent d'autres avantages, plus en harmonie avec le temps, les sentiments, les distinctions, les images qu'elles représentaient en les rajeunissant. Jamais on ne vit plus de femmes spirituelles, plus attentives à toutes les manifestations de l'intelligence : l'esprit détrônait la force et la forme. Madame Swetchine, qui fut une âme plutôt qu'un corps, n'eut qu'à rester elle-même pour entrer dans ce mouvement d'idées et y prendre une des premières places. Après un voyage en Italie, dont elle rapporta de vives impressions artistiques et religieuses, elle fit à Paris son établissement définitif, et eut à son tour un salon, qui, sauf de rares intervalles, ne se ferma plus qu'à sa mort. M. de Falloux nous en fait les honneurs, et il y excelle. Pendant trente-deux ans, elle fut une de ces souveraines dont le règne est plus ou moins officiel, que Paris accepte sans toujours savoir jusqu'où s'étend leur royaume, mais qui garderont leur aimable influence tant que nous ne serons pas tout à fait devenus un peuple d'agioteurs ou de rapins, de *yankees* ou de

bohêmes. En décrivant la physionomie de ce salon, ces habitudes de bienveillance sans banalité et de tolérance sans scepticisme, ce parfum de bonne et intelligente compagnie, ces clartés discrètes de la lampe sous l'albâtre et de l'âme dans la causerie, cette autorité d'autant plus obéie qu'elle ne s'imposait jamais, cette souplesse féminine adoucissant les aspérités et conciliant les dissidences, ce je ne sais quoi où les natures délicates respiraient à l'aise, qui excitait l'esprit et dilatait le cœur, M. de Falloux nous fait bien comprendre le charme que madame Swetchine exerçait autour d'elle, et il nous rappelle, en l'exprimant ainsi, combien il était digne de le ressentir. Nous la voyons en intimité ou en correspondance avec les hommes et les femmes illustres de ce temps, qui tous apprécient la justesse de ses vues et la sagesse de ses conseils. Ses lettres, cette grande supériorité des femmes supérieures, nous montrent déjà sous un jour familier, mais avec toutes ses perfections naturelles ou acquises, cet esprit qui se révélera plus tard dans ses beaux traités de philosophie chrétienne et dans ses remarquables *Pensées*. Bientôt l'on voit de nouveau s'assombrir le ciel de la France : la trêve est rompue entre la révolution et cette monarchie tutélaire dont on n'a mesuré les bienfaits qu'après l'avoir perdue. Les jours d'angoisse et d'épreuve recommencent pour les personnes qui, comme madame Swetchine, espérant mieux de leur siècle et de leur pays, avaient fondé leurs espérances sur une réconciliation possible entre des préventions et des souvenirs. Quelques mois suffisent à changer l'aspect de la société parisienne : l'élément démocratique la menace ; l'élément bourgeois la domine. De nouveaux noms, de nouvelles forces se manifestent dans cette crise, qui en présage d'autres. Aux orages de la liberté poli-

tique se mêlent les efforts de la liberté religieuse. Deux jeunes gens d'une piété fervente, d'une entraînante éloquence, M. de Montalembert et l'*abbé* Lacordaire, inaugurent avec éclat, sous les inquiétants auspices de M. de Lamennais, cette brillante carrière à laquelle ne manquera aucune gloire, pas même celle de s'être trompés noblement. Avec eux, pour eux, pour les empêcher de tomber du côté où ils penchent, madame Swetchine modifie son rôle ; elle se fait vieille femme ; elle n'est plus reine ; elle est mère. Rien de plus intéressant que cette phase de sa vie, de plus touchant que ses lettres, où éclatent à la fois la tendresse la plus dévouée et la clairvoyance la plus attentive. Elle prévoit que ses deux jeunes amis seront un jour l'honneur et la force de leur sainte cause ; mais elle prévoit aussi que l'homme qu'ils ont choisi pour leur chef est à la veille de s'égarer hors de la vraie route et de marcher aux précipices avec l'orgueil pour guide et le schisme pour issue. Toujours soigneux de s'effacer dans son livre, M. de Falloux ne nous dit pas, mais nous devinons que, vers cette même époque, un autre jeune homme se joignit à ces deux-là dans les affections de madame Swetchine, et qu'elle ne tarda pas à ressentir pour lui un goût particulier, une préférence. S'il y a, comme on ne peut en douter, des familles d'esprits, et si ces parentés idéales se reconnaissent, comme les parentés réelles, à certains traits de ressemblance, ce jeune homme à la physionomie fière et douce, aux façons aristocratiques, ayant su se préserver de toute *mal'aria* révolutionnaire, se fiant peu au traitement homœopathique de la religion par la révolution, préludant à toutes les sérieuses habiletés de l'homme d'État par toutes les sérieuses élégances de l'homme du monde, devait être plus sympathique que tout autre à madame Swetchine, et

la suite a prouvé que nul n'était entré plus avant dans ce cœur qui se multipliait en se partageant.

La révolution de Juillet avait affligé et effrayé madame Swetchine : la révolution de 1848 l'agita sans l'étonner. Elle y apporte, comme toujours, son jugement si net, si pénétrant, parfois si prophétique : elle rend pleine justice à ceux qui essayent de faire un peu de bien en empêchant beaucoup de mal : à M. de Lamartine après le 24 février ; au général Cavaignac après les journées de juin. Elle parle admirablement de la candidature du digne général à la présidence de la république, et elle ajoute les lignes suivantes ; je ne puis résister au plaisir de les transcrire : « Quant à son compétiteur... c'est un corps transparent à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant lui-même pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral : on le traite comme l'œil louche traite l'objet qu'il fixe, voyant à un tout autre point que celui où il semble regarder. Où ce système conduira-t-il ? Les grandes déceptions n'attendent-elles pas ces combinaisons qui semblent percer l'avenir si avant ? C'est toute la lumière et toute la sagesse de ce monde ; il sera curieux de voir les effets qu'elles porteront... »

Madame Swetchine, dans cette dernière période de sa vie, fit encore de nouveaux pas vers la perfection chrétienne. Sa charité, admirable toujours, devint plus ingénieuse et plus active. Tous ceux et toutes celles qui, dans ces jours troublés, consolèrent les douleurs de l'Église, Donoso Cortès et le père de Ravignan, M. de Melun et la sœur Rosalie, le prince Albert de Broglie et Frédéric Ozanam, passèrent tour à tour dans son existence, et gardèrent de leur contact avec elle une précieuse empreinte. Fidèle à la plus glorieuse amitié de sa jeunesse, elle eut

l'honneur de réfuter le passage des *Confidences* où M. de Lamartine traçait de M. de Maistre ce portrait de fantaisie dont je parlais tout à l'heure, et qui pouvait faire préjuger de ses aptitudes de critique. Mais déjà la santé de plus en plus chancelante de madame Swetchine inspirait à ses amis de cruelles inquiétudes. Il faut lire, à la fin du premier volume de cet ouvrage, le récit de cette longue agonie et de cette pieuse mort, adressé, sous forme de lettre, à M. de Montalembert par M. de Falloux. Nous croirions manquer de respect à ces pages en y signalant le talent de l'écrivain. Une émotion profonde, communicative, une onction pénétrante, la douleur de l'ami, les consolations du chrétien, voilà ce qui nous va au cœur dans cette narration quasi-filiale, et ce qui mouillera les yeux les plus indifférents : « Quelques instants après, sans aucun signe de souffrance, elle était au sein de Dieu, » nous dit M. de Falloux en finissant. — « Sa première prière jaillit de sa première épreuve, et ne pouvant plus dire : Mon père ! elle s'écria : « Mon Dieu ! » nous avait-il dit bien éloquemment, dans son premier chapitre, à propos de la mort de M. Soymonof et de la douleur poignante qui fit tomber sa fille à genoux. Madame Swetchine tout entière est comprise entre ces deux lignes et ces deux dates.

Jusqu'ici, je ne me suis presque occupé que de la femme ; et cependant c'est l'écrivain que M. de Falloux tient surtout à nous faire connaître. Mais était-il possible de les séparer? La personne, la vie, l'âme, le livre, ne sont-ils pas intimement unis, ne semblent-ils pas mutuellement solidaires du bien qu'ils ont fait, du bien qu'ils feront encore? En un temps où la matière gouverne tant d intelligences, où elle a sa littérature, son art, son théâtre, sa cour, sa poétique, il m'a paru qu'une des figures, une des œuvres le

plus profondément imprégnées de spiritualisme, les plus dégagées de la lourde atmosphère de nos passions et de nos vices, méritait mieux qu'une mention rapide. Puisque le seul désavantage de madame Swetchine, à côté de renommées plus attrayantes, est d'être moins connue, d'avoir enfermé dans un cercle plus étroit son action et son influence, c'est le devoir de la critique d'y suppléer de son mieux et de *vulgariser*, pour ainsi dire, ce qui, à force de ne pas être la vulgarité, risquerait de tomber dans l'excès contraire.

II

Je crois pouvoir affirmer que madame Swetchine, de son vivant, n'a pas eu d'ennemis. Est-ce à dire que ses écrits n'en aient pas, qu'ils ne rencontrent pas du moins, dans certaines nuances, des antipathies clandestines, habiles à se produire ou plutôt à se dissimuler sous ces formes diplomatiques mises à la mode par un critique célèbre? Il est bien entendu que je ne parle pas seulement ici de ceux à qui déplairaient, en madame Swetchine, le sentiment religieux, les opinions royalistes, la physionomie aristocratique; triple sujet de disgrâce auprès des écrivains révolutionnaires. Il y a, il peut y avoir des hostilités moins déclarées, mais non moins réelles, des détracteurs plus respectueux, plus polis, plus spirituels, et d'autant plus dangereux. Madame Swetchine était trop bienveillante et trop charitable pour médire de personne; mais ses œuvres médisent de beaucoup de choses qui font en ce moment dans le monde une assez brillante figure : de la versatilité des opinions, des abus de la force, de l'adoration du succès, du sacrifice des doctrines

aux intérêts, des capitulations de conscience. Ceux qui ne se sentent pas absolument impeccables sur ces chapitres délicats peuvent avoir peur de ce livre, comme les âmes faibles ont peur de ces vertus austères qui leur font l'effet de reproches muets ou d'épigrammes en action. Il existe aussi des esprits distingués, mais étourdis, qui, effrayés d'une semblable lecture ou absorbés par d'autres soucis, parcourent négligemment ces pages sérieuses, et trouvent commode de juger sommairement le mérite de l'œuvre d'après leurs distractions volontaires ou fortuites. Leur urbanité dédaigneuse se gardera bien d'attaquer ouvertement ce qu'ils veulent amoindrir; elle prendra, au contraire, les allures de la louange. Les illusions de l'amitié, que dis-je? de la piété filiale, sont si respectables et si sacrées! il est si facile de comprendre que des hommes éminents, ayant vécu dans l'intimité d'une femme supérieure et goûté les délices de cet échange où ils recevaient beaucoup et donnaient davantage, attachent aux productions de sa plume un prix inestimable, indépendant de la valeur réelle de ces écrits, mais relevé dans leur esprit par le charme des souvenirs, par leur propre complicité dans les évolutions de cette intelligence! Ce talent est à eux, puisqu'ils ont été les premiers à en jouir et longtemps les seuls à le connaître, et ils y apportent la partialité légitime de la propriété, ou au moins de la découverte. Mais le grand jour est moins favorable à ces beautés de salon et de crépuscule : le gros des lecteurs est plus difficile, et sera peut-être d'avis que les ouvrages de madame Swetchine ne sont pas tout à fait à la hauteur de cet enthousiasme amical et posthume; qu'en passant de l'état de confidences à l'état de publications, ils ont perdu quelque chose de leurs grâces délicates et de leurs mystérieux parfums. En somme, l'œuvre est inférieure

à l'âme, à la vie, à la physionomie morale de madame Swetchine. N'importe! ses amis ont bien fait de publier. Légataires pieux et fidèles, ils ne pouvaient rien retrancher de cet héritage : seulement le public, cet autre héritier, jaloux de ses droits au bénéfice d'inventaire, rognera telle partie, puis telle autre, et qui sait? pourra bien finir par tout supprimer. On le voit, la thèse est spécieuse et courtoise; elle réduit la question à ses termes les plus simples. Madame Swetchine a été une femme admirable; sa vie fut exemplaire, son âme profondément chrétienne; son esprit a offert un rare mélange d'élévation et de délicatesse : son biographe s'est acquitté de sa pieuse tâche avec cette ferveur et ce talent qui feraient gagner même les causes douteuses. — Maintenant, madame Swetchine a-t-elle été, oui ou non, un écrivain?

Je réponds hardiment oui, et j'aurais, pour le prouver, un moyen bien séduisant et bien facile; il ne s'agirait que de citer. Presque tous ceux qui ont écrit sur madame de Sévigné se sont attiré cette remarque, que, pour que leur ouvrage fût tout à fait délicieux, ils n'auraient eu qu'à retrancher leur prose et à y substituer celle de l'adorable *épistolière*. Je pourrais faire de même, et tout le monde applaudirait. Je cueillerais presque au hasard parmi les *Airelles*, parmi les *Pensées;* je transcrirais quelques pages des traités sur la *Résignation* et sur la *Vieillesse;* puis tout serait dit : j'aurais convaincu les plus incrédules, charmé les plus difficiles, et jamais, hélas! mes lecteurs ne se seraient trouvés à pareille fête. Mais je ne puis résister au plaisir d'essayer une étude un peu plus égoïste sur ces écrits dont le parfum original et pénétrant s'est attaché à ma pensée comme une fleur dont l'odeur suave vous poursuit et s'attache à vos habits et à vos mains longtemps après les avoir touchés. Je ne veux pas pourtant

ressembler à ces avocats qui cachent les pièces du procès, et demandent qu'on les croie sur parole : je vous supplie, au contraire, de ne point me croire, de recourir au texte, de ne vous tenir pour persuadés qu'après avoir lu et relu : vous vous en trouverez bien ; car, si jamais lecture fut douce et balsamique, c'est assurément celle-là. Pour moi, ma seule prétention serait d'écrire quelques lignes en marge de ce livre, et d'indiquer les trois traits principaux qui m'y ont particulièrement frappé : l'union intime de l'âme avec l'écrit ; l'onction religieuse ; et enfin cette nuance ingénieuse, un peu subtile, un peu complexe, où se reconnaît le mélange de deux civilisations, et qui ajoute encore à l'originalité de l'ensemble.

Ceux qui, tout en rendant hommage à l'âme de madame Swetchine, contestent la valeur de ses ouvrages, ne se sont pas aperçus qu'ils commettaient un non-sens ; qu'ils cédaient à ce penchant déplorable des littératures en décadence, d'après lequel l'art de l'écrivain se sépare peu à peu de sa pensée, pour vivre, à part, d'une vie parasite et factice, où il ne s'agit plus que d'amuser et d'éblouir par le faux éclat des broderies et des ciselures. Si j'avais à formuler brièvement une doctrine littéraire, je dirais que la beauté d'une œuvre est plus pure et plus complète suivant qu'elle s'unit plus étroitement avec l'âme qui l'inspire ; qu'elle se ternit à mesure qu'elle s'en éloigne, et que la perfection même n'est que la présence absolue de cette âme se manifestant à nous dans la transparence de cet écrit. C'est là que réside toute la supériorité de la littérature du dix-septième siècle sur la nôtre, ou, si vous aimez mieux, du spiritualisme littéraire sur le matérialisme. Si donc l'on convient que l'âme de madame Swetchine a été d'une élévation rare, d'une délicatesse exquise, qu'une foi sincère et réfléchie l'a sans cesse éclairée des lumières

d'en haut, que tout, dans les habitudes de sa vie, était en harmonie avec ces clartés intérieures et ces fécondes influences, soyez bien certains que, du moment que sa vocation ou ses aptitudes l'ont poussée à écrire, elle n'a rien pu écrire de vulgaire ni de médiocre : car, si elle eût été dépourvue de la faculté de s'exprimer, elle eût aussi, dès l'abord, été saisie de la disproportion entre son idéal et son œuvre, et elle se fût arrêtée à la dixième ligne. Puisque, sans nécessité de profession, sans préoccupation d'écrivain, sans arrière-pensée de vanité, elle a persévéré, ne croyant écrire que pour elle-même ou pour quelques amis dignes d'elle, c'est qu'un infaillible instinct lui révélait l'accord de son expression avec son idée et la suprême harmonie de toutes deux avec cette vérité et cette beauté célestes dont elle ne cessait pas de s'inspirer. Moins elle se sera inquiétée de son métier, du côté matériel de son travail, du style et de la forme, plus il est probable que la forme et le style lui auront été donnés par surcroît. Ici j'achève de prouver en citant : j'ouvre le livre, au chapitre de la *Résignation*, et je lis cette page :

« Entre l'homme-Dieu et ses imitateurs, il n'y a, hors la grâce, pour combler l'abîme, que la douleur et sa puissante plénitude. C'est par la souffrance que Dieu a été le plus homme ; c'est par la souffrance que l'homme s'approche le plus de Dieu.

« Demandez aux affections de la terre si la crainte de souffrir arrêta jamais dans l'amour une âme généreuse, et si l'infaillible signe d'un cœur touché n'est pas de compter pour rien le sacrifice et l'obstacle ?...

« Malgré notre avidité de bonheur, malgré notre répugnance pour des épreuves trop nécessaires, la satiété est au bout de toutes nos jouissances ; il n'est pas un senti-

ment élevé, profond et pur, qui n'ait pour volupté une sainte tristesse.

« Cet attrait secret vers l'indicible inquiétude se mêle aux affections de toute âme d'élite. Les éléments de joie et de mélancolie existent dans un même cœur et souvent bien près l'un de l'autre ; ils s'y confondent, et, s'ils présentent une contradiction, cette contradiction ne signale que mieux l'heureuse inconséquence qui ressort de notre double nature.

« Au milieu de toutes les recherches de l'ambition et du plaisir, au sein de toutes les appréciations factices et vaines, ce sont encore ceux qui courent la carrière des prospérités que dévore le plus sûrement, sous les yeux du public frivole qui les envie, le dégoût prématuré.

« Au contraire, interrogez les âmes pieuses ; elles vous diront la richesse, la vie et la paix que roule ce fleuve de Dieu, coulant toujours à pleins bords. Ah! pourquoi l'amour n'est-il pas plus aimé? Il n'y aurait plus en ce monde ni aridité ni désert... »

Je le demande aux sceptiques : est-ce là un écrivain? est-ce de la prose d'amateur? et peut-il être question ici des illusions de l'amitié? Je n'ai pas eu l'honneur de connaître madame Swetchine : un critique vieilli a peu d'illusions; et pourtant j'ose dire crûment : cette page est d'une grande beauté, et il y en a plus de cent, dans le volume, qui valent celle-là.

L'onction chrétienne, chez madame Swetchine, a une physionomie particulière. Madame Swetchine est pieuse avec amour, ce que les hommes sont rarement ; mais sa piété offre un caractère très-accentué et très-pratique, et c'est là ce qui a pu effrayer ou dépayser quelques lecteurs mondains. Notre idéal se forme généralement d'un assem-

blage de souvenirs classiques ou païens, avec cette religiosité un peu artificielle qui a inspiré l'art au commencement de notre siècle, jusqu'à ce que le romantisme, de sa main hardie, et le réalisme, de sa main brutale, vinssent éteindre les cierges de la profane chapelle. Or madame Swetchine nous ramène à un langage profondément et précisément chrétien, que nous ne supportons plus guère aujourd'hui que lorsqu'il nous vient directement de l'Église et de la chaire. Je prendrai pour exemple un sujet où il est difficile de persuader les autres et de se persuader soi-même, et où l'on voudrait bien pouvoir ne pas juger en connaissance de cause; la vieillesse. Nous avons tous ou presque tous lu le *De Senectute* de Cicéron. Ce lettré par excellence, imprégné des doctrines platoniciennes, a discouru sur les avantages de la vieillesse en homme d'esprit et en sage, et il s'est consolé de vieillir à force d'être éloquent, comme il se consolait, dit-on, de la mort de sa fille Tullia en songeant à toutes les belles phrases qu'allait lui inspirer sa douleur. Mais enfin la question subsiste, et ce n'est pas le paganisme, même platonicien, qui peut la résoudre. De deux choses l'une : ou la vieillesse est le soir d'un jour sans lendemain, et alors je vous défie d'en embellir les frimas et les ombres; ou elle est l'aube d'un jour nouveau, et alors le christianisme seul a le secret de ces clartés qu'il allume à l'horizon au moment où la nuit descend et enveloppe les derniers pas du voyageur. Franchissons des siècles : voici Chateaubriand, cette grande imagination que la vieillesse devait si douloureusement assombrir, qui nous dit dans le *Génie du Christianisme :* « L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, la vieillesse si malheureuse que parce qu'elle sait tout : heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent. »—

Littérairement, c'est très-beau; mais est-ce là toute la solution chrétienne? Non; dans l'espèce de vague poétique où il se plaçait, cherchant à réconcilier avec le christianisme les imaginations plutôt que les âmes, Chateaubriand négligeait à son insu le vrai caractère de la religion, celui qui consiste à être la contradiction divine de l'humaine nature, de la nature corrompue, à immoler dans l'homme tout ce qui est l'homme, pour y régénérer tout ce qui est Dieu. Or, dans l'ordre de la nature (Cicéron lui-même y perd son latin), la vieillesse est un mal, une infirmité, une souffrance. Elle est sombre, elle est morose, elle a la tristesse d'un sursis dans une prison sans espoir, éclairée par un jour sans soleil. Eh bien, par cela même qu'il est impossible de lui trouver une consolation naturelle, elle devient à la fois l'objet et la preuve d'une consolation divine. Par cela même qu'elle est la fin de toute espérance terrestre, elle est le commencement des espérances supérieures et immortelles qui vivent de ses misères, sourient de ses tristesses, s'enrichissent de ses pertes et rayonnent de ses ombres. Tel est le point de vue où madame Swetchine a étudié la vieillesse : cette étude si vraie, si persuasive, suffirait à la placer au rang des moralistes qui consolent, et qu'on me permettra de préférer aux moralistes qui désespèrent. Et ne croyez pas que cette rectitude chrétienne lui fasse perdre le sentiment de la beauté et de la grâce! Les fleurs bénies sont encore des fleurs. Je n'en voudrais pour preuve que le passage suivant, où éclate cette poésie du Nord dont madame Swetchine, dans sa nouvelle patrie, avait gardé l'ineffaçable empreinte : « Qu'y a-t-il d'entièrement déshérité dans la nature? Où donc a-t-on vu Dieu abandonner complétement l'œuvre de ses mains? L'hiver n'a-t-il pas ses beautés? Ses sévérités ne font-elles pas ressortir ses

douceurs? Sous nos climats rigoureux, le ciel n'est-il pas profond et bleu? Le soleil ne couvre-t-il pas de diamants tous les givres, ne fait-il pas scintiller la neige brillante? Dans le rude hiver, n'y a-t-il pas, pour contraste avec la tempête mugissante ou le froid glacial du dehors, le retour au foyer, près de ce feu resté couvert et chaud à travers ses cendres, et qui représente si bien la chaleur contenue et tempérée du cœur du vieillard; douce et tiède chaleur, toujours la même au sein de toutes les destructions et de toutes les intempéries des variables saisons humaines!...»

Nous voici bien près des *Pensées*, des *Airelles;* car l'airelle est une humble amie de ces neiges, qui, comme la vieillesse chrétienne, réchauffent de leur manteau blanc et doux les végétations glacées par l'hiver. Je me souviens d'avoir vu, dans les bois de sapins, sur les montagnes de la Haute-Loire, cette petite baie qu'on pourrait appeler une *violette-fruit*, et qui dessine ses grappes légères sur des tapis de mousse. Elle mûrit en France au mois d'août, en Russie au mois d'octobre, et là, pour qu'elle perde son âpreté primitive, on lui fait passer l'hiver sous la neige: elle est la joie et parfois la richesse de ces populations pauvres, pour qui elle remplace la cerise et le raisin. Il était impossible de trouver un titre plus charmant et plus modeste pour ces *Pensées*, qui, « elles aussi, ont mûri sous les neiges et se sont colorées, comme cette petite baie rouge, au feu du soleil intérieur. » — Mais je dois ajouter que j'ai goûté du vin d'airelles, et ici cesse la comparaison. Ce vin n'était pas précisément du nectar, et les *Pensées* de madame Swetchine ressemblent à une liqueur délicieuse dont la saveur s'est accrue avec les années, à une précieuse essence qui devient plus suave encore en se donnant goutte à goutte, et dont la valeur re-

double à mesure que le flacon qui la renferme se fait plus petit et plus portatif.

C'est dans cette partie du volume que je trouve surtout ce tour ingénieux, cette manière un peu subtile, qui m'a paru un des traits distinctifs de madame Swetchine. Est-ce un défaut? est-ce une qualité? Ni l'un ni l'autre; c'est plutôt une date; c'est le signalement d'un passe-port étranger visé en France. J'ai déjà nommé madame de Sévigné: (Rassurez-vous; je n'ai pas la plus légère envie d'essayer le parallèle; il ne pourrait d'ailleurs procéder que par les contrastes.) On se souvient peut-être de ce passage des Lettres de madame de Sévigné, où, excitée et piquée au jeu par le voisinage et l'exemple du duc de la Rochefoucauld, elle cherche, elle aussi, à aiguiser son esprit en maximes, en *pensées:* elle en envoie à sa fille quelques-unes dont elle ne semble pas trop mécontente; et il se trouve que ces *maximes*, ces *pensées*, cherchées, travaillées par le plus ravissant génie qui ait jamais égayé de son sourire maternel une admirable littérature, sont, en définitive, assez ordinaires, assez médiocres. Madame de Sévigné ne s'aperçoit pas que ce qu'il y a de merveilleux chez elle, c'est justement ce naturel de tous les jours qui vient de disparaître un moment dans ce travail, dans cette recherche de penseur et d'écrivain. Madame de Sévigné, en deux mots, est aussi naturelle que vraie, et la vérité, chez elle, n'a besoin que de s'exprimer dans tout l'aimable abandon de son esprit et de son cœur : madame Swetchine est plus vraie que naturelle, et elle n'en réussit que mieux dans ce genre où un peu de subtilité ne déplaît pas, où un léger grain de coquetterie paradoxale sied bien à la vérité, où je demande à l'auteur, non-seulement de me persuader, mais de me faire réfléchir ; où enfin je ne sais si je n'aimerais pas mieux Sénèque que Cicéron. Ici

il faudrait tout citer; il faudrait vider jusqu'au fond ce panier d'airelles, supérieures à nos fraises les plus exquises, pour vous forcer à me croire en me goûtant. La Bruyère attendri, la Rochefoucauld réconcilié, Joubert *féminisé*, M. de Latena, dans ses pages les plus ingénieuses et les plus délicates, seraient comparables, mais non préférables à madame Swetchine :

« Les êtres qui paraissent froids et qui ne sont que timides adorent dès qu'ils osent aimer.

« Qu'est-ce que se résigner? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

« Il y a des questions si indiscrètes, qu'elles ne méritent ni la vérité ni le mensonge.

« Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

« A l'égard des princes, je dirai comme les protestants pour un plus haut maître : le service sans le culte.

« Qui a cessé de jouir de la supériorité de son ami a cessé de l'aimer.

« Les cœurs aimants sont comme les pauvres : ils vivent de ce qu'on leur donne.

« Il est des choses qu'on ne peut s'empêcher de savoir, mais qu'il n'est jamais permis de s'avouer.

« Les chaînes qui nous serrent de plus près sont celles qui nous pèsent le moins.

« Allons toujours au delà des devoirs tracés, et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

« On s'attend à tout, et on n'est jamais préparé à rien.

« C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout !

» Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.

« La langue même nous dit l'infériorité des collectifs en comparaison du singulier. A le prendre très-haut, comparez ce qui se passe en nous en prononçant les dieux et Dieu ! l'homme et les hommes ! En descendant toujours, assurer de son amitié c'est promettre l'affection ; offrir ses amitiés n'est qu'une politesse. On peut parler de ses amis sans avoir ni donner l'idée qu'on possède un ami. Le respect est chose grave pour celui qui le ressent ; il est le comble de l'honneur pour celui qui l'inspire : mes respects ne sont qu'une formule. Un intérêt dans la vie est tout ce qu'on y cherche : des intérêts sont à peu près rien. Il y a plaisir aux occasions qui réclament un compliment : mes compliments courent les rues. Tout le monde a des ennemis ; un ennemi, c'est autre chose.... »

Je suis forcé de m'arrêter là ; et maintenant il me semble que je n'ai pas choisi le meilleur. Mille autres pensées me charment et m'attirent, et il faut pourtant résister à cet entraînement ; il faut fermer le livre : mes lecteurs le rouvriront et ne le quitteront plus jusqu'à la dernière page ; ils compléteront ce que j'ai dit si mal et

si peu ; puis il se demanderont si les amis de madame Swetchine ont, en publiant ses œuvres, cédé à une illusion ou accompli un devoir. Je suis sûr d'avance de leur réponse, et je ne veux pas, pour madame Swetchine et pour M. de Falloux, d'autre louange ni d'autre hommage.

III

M. VICTOR COUSIN[1]

Encore madame de Longueville ! diront quelques lecteurs indifférents ou blasés. — Et pourquoi pas ? Longueville *for ever*, si la persistance d'un grand écrivain sur la trace de cette illustre mémoire nous vaut des œuvres sérieuses et charmantes, faites pour servir de correctif et de contre-poids aux scandaleuses équipées de la basse littérature ! Mais cette fois nous n'avons pas même besoin de maintenir à M. Cousin le droit de reparler de cette femme, qui lui a inspiré déjà tant de belles pages; et cela par une bonne raison; c'est que malgré sa beauté et ses mérites, Anne-Geneviève de Bourbon n'est pas, à vrai dire, l'héroïne de ce volume : il y en a une autre, ou du moins nous en avons trouvé une autre, plus grande, plus aimable que madame de Longueville elle-même : cette héroïne, c'est la Royauté, ou, si l'on veut, c'est la France ; car pour M. Cousin comme pour nous ces deux images

[1] *Madame de Longueville pendant la Fronde*, 1651-1653.

n'en font qu'une. Arrivé à ce point de son récit, entré, peut-être à contre-cœur, dans la phase orageuse et coupable de cette noble vie, M. Cousin n'a pas hésité, et ce courageux parti-pris lui a doublement porté bonheur : Sous sa plume éloquente, cette biographie d'une femme est devenue un excellent livre d'histoire, et le souvenir des fautes de celle qu'il eût tant voulu trouver irréprochable lui a servi à rappeler, avec une autorité toujours croissante, les maximes les plus vraies, les plus fécondes, de la politique française.

En effet, qu'on ne s'y trompe pas : dans cette période courte et troublée, les objets de la prédilection constante et des hommages de M. Cousin, ce ne sont ni le grand Condé, ni sa sœur, ni ces figures brillantes qui font des divers épisodes de la Fronde autant de chapitres de roman; c'est la reine Anne d'Autriche, c'est Mazarin, c'est ce jeune Roi dont il fait pressentir, par une gradation habile, le génie et la grandeur. Le charme et l'originalité de cet ouvrage résident justement dans cet antagonisme, ce contraste des sentiments personnels de l'auteur pour ces glorieux coupables, et de sa haute raison; de son patriotisme éclairé, qui cherchent, ailleurs, dans le camp opposé, l'intérêt réel et le salut de la France. Or, si l'on nous accorde que rien ne donne à la passion plus de vie, d'énergie et de vraie beauté que la lutte intérieure, l'idée de combat et de sacrifice, on nous permettra d'ajouter que les œuvres où cette passion s'exprime ne sont jamais plus attrayantes que lorsqu'on y découvre cette lutte d'un esprit sincère se débattant entre son penchant et la vérité. Chose remarquable! si M. Cousin eût, dès l'abord, annoncé l'intention d'écrire, à propos de la Fronde, un livre tout à fait *royaliste*, tout à l'honneur de Mazarin et de la Reine, il eût moins complétement convaincu son lecteur de l'ex-

cellence de leur cause; et, d'autre part, s'il se fût obstiné, malgré l'évidence, à amnistier partout et toujours madame de Longueville, il n'eût pas, en définitive, obtenu pour cette gloire qui lui est si chère tout l'effet que produit son ouvrage, où ces fautes si douloureusement avouées n'apparaissent que comme une éclipse passagère, propre à faire mieux ressortir encore les célestes clartés du soir et les splendeurs radieuses du matin.

Il ne faut cependant pas croire que M. Cousin abandonne dans cette période critique madame de Longueville à ses calomniateurs, à ses ennemis. Il veut bien déclarer que le triomphe décisif de la Fronde, de Condé et de sa maison fut compromis par l'impolitique rupture du projet de mariage entre le prince de Conti et mademoiselle de Chevreuse, et que madame de Longueville n'a pas été étrangère à cette rupture; il veut bien constater que, sacrifiant à l'orgueil de famille, séduite par la grandeur de son rôle, enivrée de la gloire de son frère, entraînée par son amour pour un homme peu digne d'elle, l'illustre princesse se lança de nouveau et précipita tous les siens dans les hasards de cette Fronde abâtardie et envenimée qui mit la France à deux doigts de sa perte, et plaça un moment sur le même plateau de la balance l'épée du grand Condé et le couperet du boucher Duretête. Enfin, aveu plus cruel encore! il consent bien à reconnaître que, pour ramener ou punir un amant attiédi, pour combattre les dangereuses influences de la belle duchesse de Châtillon, madame de Longueville eut un instant de faiblesse pour le duc de Nemours, donnant ainsi un texte aux ressentiments et aux mauvais propos de La Rochefoucauld, grossièrement traduits plus tard par Bussy-Rabutin. Mais là s'arrêtent, et à très-juste titre, les concessions de M. Cousin. Quant aux calomnies de celui qui aurait dû

épargner le plus madame de Longueville, quant aux mensonges qui la représentent, non plus comme une héroïne se trompant de route, mais comme une coquette changeant de caprice, non plus comme une Mandane, mais comme une Célimène, M. Cousin en fait bonne et vaillante justice. Cette réfutation passionnée de l'amant contemporain par l'amant d'outre-siècles, le singulier spectacle de cette passion rétrospective, plus délicate, plus respectueuse, plus constante, plus attentive au bien, plus incrédule au mal que celle qu'auraient dû retenir la présence de l'objet aimé et le souvenir même de ses bontés, tout cela, relevé par un style incomparable où les perfections du grand siècle se colorent et se réchauffent au feu d'un sentiment vrai, forme un ensemble dont rien n'égale le grave et irrésistible attrait.

Pour nous, dont l'admiration pour M. Cousin et ce brillant épisode de sa vie littéraire a déjà eu mainte occasion de se produire, et qui sommes un peu intimidé par toutes ces belles duchesses, nous aimons mieux extraire de ce livre quelques enseignements historiques qu'il est toujours bon de rappeler, et qui, présentés par l'éminent écrivain, ont à la fois une valeur plus sérieuse, une physionomie plus persuasive et une actualité plus piquante : c'est pourquoi nous choisirons, comme point culminant du récit, le chapitre intitulé : *Triomphe de Mazarin*, et portant cette date mémorable : 3 février 1653.

Les esprits communs sont si enclins à généraliser, et nos révolutions innombrables sont, sous certains rapports, de si mauvaises institutrices, qu'il n'est pas rare de voir confondre, en politique ou en histoire, les éléments les plus divers, les événements les plus contraires. Sous prétexte que la Fronde menaçait la royauté, soulevait les pavés, chansonnait un premier ministre et appe-

lait à son aide l'émeute et l'agitation populaires, beaucoup de gens la reconnaîtraient volontiers pour l'héritière du grand mouvement religieux du seizième siècle et pour l'aïeule du grand mouvement politique de 1789. Rien n'est plus faux. Les chefs de la Fronde, ceux qui entreprirent ou prolongèrent cette guerre impie, *plus quam civilia bella*, n'étaient pas, tant s'en faut, des émancipateurs, des promoteurs ou des martyrs d'une liberté, d'une égalité antidatées, mais des grands seigneurs dépossédés de leurs attributions féodales, des ambitieux sentant diminuer leur rôle dans la monarchie régénérée par Henri IV et Richelieu, et, avant d'échanger l'armure du feudataire contre l'habit brodé du courtisan, marquant par une convulsion violente l'agonie de leur puissance. La Fronde, c'est le moyen âge, c'est la féodalité, c'est tout ce que l'esprit moderne a eu mission de renverser et de haïr, essayant une dernière partie, une dernière revanche contre ce régime nouveau qui grandit à travers les orages et qui se compose de l'alliance tutélaire entre la royauté et ses vrais appuis, la bourgeoisie et le peuple; entre la nation et son alliée la plus sûre, la monarchie. Voilà ce que comprit Mazarin, grâce à la merveilleuse finesse de son sens politique, et ce qu'il eut le mérite de mettre en pratique sans un seul de ces moyens terribles qui avaient ensanglanté le règne de Richelieu; avec un habile mélange de patience et d'astuce, substituant, pour chacun de ses principaux adversaires, l'intérêt bien entendu à l'ambition mal inspirée, et de plus en plus certain de réussir sans violence, à mesure que s'éteignaient les mâles ardeurs des premières luttes, que les caractères perdaient de leur vigueur et de leur rudesse, que les douceurs de la vie devenaient plus nécessaires, et que fureurs, orgueil, haines, passions généreuses ou perverses, succombaient dans

une égale lassitude. Là où Richelieu, *patriote et despote* (le mot est de M. Guizot), avait été forcé de se montrer sanguinaire, Mazarin peut se contenter d'être adroit : les doigts agiles de l'un achevèrent de dénouer ce que la rude main de l'autre avait commencé à briser. On le voit, la liberté, le progrès, les réformes, l'égalité civile, l'abolition des corvées et des priviléges, n'avaient rien à démêler avec ces révoltes de grands seigneurs et de grandes dames, acharnés à faire reculer le temps, à ébranler le trône, à affamer le peuple, à déchirer le royaume, à s'allier aux ennemis de la France, plutôt que de consentir à cesser d'être un pouvoir pour n'être plus qu'une noblesse. S'il est vrai, comme le croit M. Cousin, que 89 ait rêvé et réalisé ces conquêtes, quoi de plus opposé à ses inspirations et à son œuvre que cette guerre entreprise pour maintenir ou aggraver tout ce qu'il a détruit ? S'il est vrai, comme nous le croyons plus fermement encore, que ces conquêtes précieuses, confiées à l'initiative de la monarchie, eussent été plus promptes, plus complètes et moins chèrement achetées, quoi de plus contraire à leur développement ou à leur principe que ces rébellions seigneuriales, toujours prêtes à mettre la royauté en question ou en tutelle, et à rompre les liens séculaires qui unissaient le roi au peuple et le peuple au roi ? La gloire, la force de Mazarin, ce fut, à cette date décisive, d'avoir compris l'état de la question, d'avoir deviné que tôt ou tard l'intérêt général, la raison publique, le génie même de sa patrie adoptive, l'aideraient à triompher de ces brillants mirages où s'agitait l'ombre du passé, mêlant le cliquetis de ses épées aux refrains de ses chansons. Aussi, lorsqu'après avoir été persécuté, proscrit, forcé de s'enfuir, après avoir vu le Parlement voter son exil éternel, la confiscation de ses

biens, la vente de ses tableaux, l'heureux cardinal rentra au Louvre, le 3 février 1653, son triomphe — M. Cousin en fait la très-juste remarque — fut le triomphe de la France elle-même, qui, dans ses flancs déchirés par la guerre civile, avait déjà senti tressaillir le siècle de Louis XIV. Appuyé d'une main sur la reine, que son bon sens, son instinct royal, son amour maternel préservèrent contre ses rancunes de femme, ses préjugés d'étrangère, contre les engagements de sa reconnaissance et de ses amitiés, il put tendre l'autre main, avec le fin sourire des pardons faciles, aux Vendôme, aux Bouillon, aux La Rochefoucauld, aux Chevreuse, à tous ces illustres mécontents de la veille, que la royauté restaurée allait indemniser, dicipliner, assouplir et amoindrir. Ce fut merveille de voir tous ces fiers seigneurs, toutes ces hautes et puissantes dames faire leur paix et s'incliner à demi sous cette main gantée de velours, remplie de dons assez solides pour dédommager l'orgueil par la vanité et l'héroïsme par le calcul. Il y eut là une de ces scènes de dénoûment qui se répètent constamment à la fin des révolutions ou des guerres civiles, qu'elles soient d'origine seigneuriale ou bourgeoise, aristocratique ou populaire; une distribution d'amnisties, de places, de faveurs entre tous les chefs réconciliés, pendant que les dupes comptent leurs blessures en face de leur caisse vide et de leur maison brûlée, pendant que le peuple affamé demande du pain, et que les villages incendiés fument encore. C'est le cas d'appliquer, avec variantes, le *quidquid delirant reges*... Seulement, ces *rois* dont le délire retombe sur les petits en misères de toutes sortes, ce ne sont pas toujours les rois proprement dits, ceux qui portent sceptre et couronne : ce sont tantôt les orgueilleux de haute race, tantôt les ambitieux de bas étage; tantôt ceux qui

ne veulent rien abdiquer de ce que leur dérobe la fuite des siècles, tantôt ceux qui veulent saisir trop vite ce que leur apporte la marche des années : ce sont aussi les *rois* de la pensée, ceux qui, investis du droit divin du génie, ayant mission de guider et d'éclairer les peuples, les aveuglent et les égarent, étalent à leurs yeux d'impossibles chimères, et leur font trouver, au bout de ces menteuses promesses, le contraire de ce qu'ils leur ont promis.

La Fronde, à proprement parler, finit à cette date que M. Cousin a fixée en quelques pages magistrales : la Fronde à Bordeaux ne fut que l'enjeu désespéré d'une partie perdue, quelque chose de pareil à ce frémissement des vagues, se soulevant au loin tandis que s'apaise le foyer même de la tempête. Le Midi apporta à ce regain ses passions ardentes : tout s'exaspéra et s'abaissa : la cause de ces patriciens de la révolte perdit ses derniers prestiges en d'indignes alliances, soit avec l'étranger, soit avec les chefs de la populace. La faction de l'Ormée, la Montagne de cette Gironde, tint pendant quelque temps entre ses mains grossières le fil de ces complots, de cette guerre qu'avaient inaugurée l'héroïque génie du grand Condé et les grâces enchanteresses de sa sœur. Commencée sur les degrés du trône, la Fronde allait expirer sur l'étal d'un boucher. Longueville et Duretête ! ces deux noms écrits par une dérision du sort sur la page finale de cette histoire, nous semblent en marquer les deux points extrêmes. M. Cousin a bien fait de nous conduire jusqu'au bout de ce contraste, de cette leçon qu'il retrace avec cette vivacité éloquente dont il a le secret. On y voit comment les plus grands cœurs, les âmes les plus fières, peuvent perdre leur dignité par un sentiment outré de leur grandeur; com-

ment, après avoir été le rempart et l'ornement de la royauté, on peut devenir l'esclave et le jouet de la multitude.

S'ensuit-il que les fautes du grand Condé, de la duchesse de Longueville, de leurs nobles compagnons, de leurs belles complices, soient irrémissibles, que l'historien n'ait plus qu'à les condamner et à les flétrir? Assurément non: si tel devait être le dernier mot de cette histoire, soyez sûrs que M. Cousin se serait bien gardé de l'écrire. Ce qui en fait au contraire le piquant et le charme, c'est, nous le répétons, qu'au milieu de leurs égarements et de leurs faiblesses, ces grands coupables n'en restent pas moins intéressants, que le héros est toujours intrépide, magnanime, grand homme de guerre, l'héroïne toujours séduisante, majestueuse, poétique : l'imagination (elle n'en fait jamais d'autres !) plaide pour ce que la raison blâme. Dans l'histoire comme dans le roman, dans la représentation, idéale ou vraie, de la vie humaine, comme dans la vie elle-même, la perfection a bien moins d'attrait que ces assemblages de lumière et d'ombre, de grandeurs et de chutes, où l'homme se retrouve tout entier, dans le mal qu'il fait et dans le bien qu'il rêve, et reconnaît avec un mélange d'humilité et d'orgueil le double ascendant de ses deux natures et de ses deux origines. D'ailleurs, s'il fallait condamner, au point de vue politique, les fautes du grand Condé et de madame de Longueville, quel serait celui de leurs contemporains illustres à qui l'on ne devrait pas jeter la pierre? Tous ou presque tous y passèrent, et le Nobiliaire du dix-sept siècle pourrait servir de table de matières à l'histoire de la Fronde. Quant aux faiblesses plus personnelles et plus délicates de la duchesse de Longueville, elles sont regrettables sans doute; mais M. Cousin les a si vivement res-

senties, que l'on a presque envie d'absoudre l'héroïne pour consoler l'historien.

Et puis quels retours ! quelles revanches ! quelle époque que celle où les coupables s'appellent Condé, Turenne, Longueville, Chevreuse, Retz, La Rochefoucauld, et présentent à la postérité, comme rançon de leurs fautes, des batailles gagnées, des villes prises, nos frontières reculées, des livres immortels, d'inimitables modèles de pensée et de style, des trésors de beauté, d'esprit, d'élégance volontairement ensevelis dans une longue et austère retraite ! Voilà ce que l'on ne doit pas oublier, et ce que M. Cousin nous rappelle avec un éclat qui défie désormais l'oubli. Grouper sur un premier plan où rayonne l'aurore du grand siècle une société admirable que notre société démocratique aurait tôt ou tard cessé de comprendre; ressusciter par un prodige de talent tous ces hauts faits et toutes ces grâces, éclairer du côté du ciel, à la double lueur de la foi et du repentir, les grandeurs et les fautes de ce groupe splendide, faire circuler à travers son œuvre un souffle de ce temps regretté et disparu, enfin élever au héros et à l'héroïne de la Fronde un monument qui porte sur son fronton le chiffre et le drapeau de la royauté, voilà la tâche que M. Cousin a entreprise et qui touche glorieusement à son terme. Qu'il y ait apporté cette ardeur, cette passion qui rapproche les temps comme les distances, et qui transforme le véritable artiste en contemporain de son sujet, qui en doute? qui oserait en sourire ou s'en plaindre ? Rien de beau ne se fait sans passion; le tout est de bien choisir, et les livres de M. Cousin nous prouvent qu'il a bien choisi.

IV

M. GUIZOT

Le dirai-je? ce n'est pas sans une appréhension secrète que j'ai ouvert ce troisième volume. Etant donnée la méthode que M. Guizot a adoptée pour ses *Mémoires* et qui consiste à ne se raconter que dans ses rapports avec les événements de son temps, on pouvait craindre que l'intérêt de son livre ne s'affaiblît à mesure que les événements s'amoindrissent. Assurément, dans la période que ce volume embrasse et qui va de 1832 à 1837, des incidents bien notables se produisirent; l'insurrection lyonnaise, l'arrestation de Madame, duchesse de Berry, les tentatives anarchiques, les procès politiques, l'attentat de Fieschi, les vicissitudes ministérielles et parlementaires qui toutes avaient leur portée et leur sens : cependant, à distance, séparés que nous sommes de cette époque par un entassement de catastrophes, ces divers épisodes ne nous offrent plus, semble-t-il, ce caractère général et

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tome III.

absolu qui maintient les souvenirs personnels à la hauteur de l'histoire. Ce sont, pour ainsi dire, les stations intermédiaires de cet immense chemin de fer qui nous entraîne à travers les révolutions, et où les voyageurs pressés et blasés ne veulent plus s'arrêter qu'aux grandes gares. C'est le malheur des temps comme les nôtres, saturés d'imprévu, surmenés par les événements et les surprises, que le passé d'hier y perde ces effets de proximité qui unissent entre elles les phases successives de la même histoire, et donnent les impressions de la veille pour commentaires aux émotions du lendemain. On dirait, tant nous avons vécu, vieilli, douté, désespéré, oublié, que nous ne sommes plus nos propres contemporains, et que les récits d'un personnage, — même le plus éloquent et le plus illustre, — mêlé à un ordre d'idées et de faits disparu dans la fosse commune, ne pourrait intéresser que nos grands-pères.

Mes craintes étaient vaines, et, si j'y persistais, le succès de ce troisième volume me donnerait un démenti. On pourrait même ajouter que les deux premiers volumes ont fait, au profit des suivants, l'éducation du public ; de ce public qui, aimant à assaisonner d'un grain de curiosité malicieuse ou indiscrète ses plaisirs littéraires, induit en erreur par de célèbres et déplorables exemples, avait peut-être demandé d'abord aux *Mémoires* de M. Guizot autre chose que ce qu'il y trouvait, et qui, ramené aujourd'hui à une appréciation plus juste et plus saine, comprend la supériorité de ce mâle et noble langage, de cette sobre et délicate réserve, sur ces expansives confidences où la vie publique n'est qu'un prétexte aux étalages de la vie privée. Des sympathies unanimes accueillent ce retour d'un esprit éminent vers une époque qui aurait pu lui laisser bien des germes de rancunes im-

placables et de récriminations amères, et d'où il n'a rapporté que l'exposition magistrale de ses actes, l'explication lumineuse de ses vues, l'étude sereine de ses souvenirs, et tout au plus quelques courtes échappées, moins caustiques encore que hautaines, contre ses adversaires les plus acharnés. Quand on songe au parti qu'une intelligence moins élevée ou plus vindicative aurait pu tirer de la ridicule impuissance dont firent preuve, après sa chute, ses ennemis devenus ses vainqueurs, on honore, on admire cette modération imperturbable, qui, une fois l'arène fermée, ne songe plus qu'à se rendre compte des épisodes de la lutte. En même temps, comme nous ne devons jamais négliger de prendre en passant une leçon de littérature, comme la politique, Dieu merci! ne doit être qu'accessoire et accidentelle dans ces causeries, remarquons deux choses : M. Guizot fût-il le plus rancuneux des hommes comme il paraît en être le plus longanime, cette extrême sobriété de représailles l'eût mille fois mieux servi qu'un débordement d'injures ou de sarcasmes. Une seule pierre, bien dirigée et lancée de très-haut, peut tuer son homme, qu'une grêle de projectiles lancés au hasard et de trop près meurtrirait à peine. Lorsque M. Guizot dit à propos de M. Armand Marrast : « Ce fut l'intarissable fiel d'un lettré vaniteux et envieux, irrité de vivre dans une situation au-dessous de son esprit, et qui s'en venge en exhalant ses prétentions et ses haines sous le voile de ses idées. » Ne vous semble-t-il pas voir toute la misérable coterie du *National* fustigée jusqu'au sang par ce seul coup de férule ? Lorsqu'il dit de M. Étienne : « M. Étienne, écrivain-né du tiers parti, était un esprit mou et terne, avec une clarté apparente et un agrément de mauvais aloi, fin sans distinction, habile à laisser entendre sans dire, à nuire sans frapper. » Ne

croit-on pas entendre prononcer un arrêt sommaire et sans appel contre cette pitoyable race d'écrivains préparés au libéralisme par le servilisme, également propres à manier la plume du *Constitutionnel* et le ciseau de la censure ; race qui ne se perd jamais, alors même que le romantisme et le réalisme y ont passé ? Dans une gamme tout autre d'idées ou plutôt de sentiments, n'y a-t-il pas, dans l'excessive réserve apportée par M. Guizot aux confidences de sa vie intime, comme une sorte de coquetterie suprême et involontaire qui donne bien plus de prix aux passages trop rares où un souvenir douloureux et cher, une date funèbre, un trop vif battement de cœur, l'arrachent à son impassibilité apparente, nous montrent l'homme dans le politique et nous font pénétrer dans cette âme fermée au dedans, ouverte au dehors ! Tous ceux qui ont lu l'admirable page inspirée à M. Guizot par le malheur domestique qui le frappa le 11 mars 1833, page trop citée pour que je la reproduise, compléteront aisément ma pensée. Là encore, l'effet se produit par le contraste, — que dis-je ? par l'harmonie entre ce que l'écrivain sait taire et ce qu'il sait dire : immortelle loi de l'art, dont l'oubli explique nos intempérances et nos aberrations littéraires !

Le succès est donc grand, et il faut s'en réjouir, alors même qu'on eût pensé autrefois ou que l'on penserait encore aujourd'hui autrement que M. Guizot sur quelques points discutés ou quelques faits racontés dans cette partie de ses *Mémoires*. S'ensuit-il que ces dissidences passées ou présentes doivent complétement disparaître dans une admiration justifiée par l'élévation des idées, la dignité du langage, la sincérité des convictions, la perfection des portraits, la beauté du style ? Nous ne le croyons pas. Après ces grandes catastrophes, ces communes défaites

qui réconcilient et rapprochent ceux que d'autres événements avaient séparés, on doit également se méfier de deux excès contraires : ou un entêtement étroit et irritant à ne pas céder un pouce de ce terrain que le troisième larron va peut-être vous prendre tout entier; ou une facilité puérile à se proclamer désormais, sur toutes choses, du même avis que ceux que l'on a contredits pendant quinze ou vingt ans ; facilité commode, mais dangereuse, qui donne aux violents, aux roués et aux sceptiques le droit de nous demander s'il en est pour nous de telle ou telle révolution, comme des Pyrénées dans Pascal : « Erreur en deçà, vérité au delà. » Or la révolution de Février a bien pu prouver à quel point il était insensé de demander pour la France plus de liberté qu'elle n'en avait, de biseauter, au profit de la république, les cartes de la réforme électorale, d'accuser de nous coûter trop cher le gouvernement à bon marché, de méconnaître les grandes qualités de tel prince, les excellentes intentions de tel ministre, etc., etc. Mais elle n'a pas prouvé, tant s'en faut, qu'une première infraction aux lois fondamentales de l'autorité ne dût pas en amener plusieurs autres, ni qu'une façon éclectique, hésitante, saccadée, de traiter, par expédients et accommodements, les grandes questions sociales, morales, religieuses, politiques, ne dût pas aboutir à des solutions imprévues et accablantes pour ceux-là même qui y avaient apporté le plus d'habileté, de bonne foi et de lumières.

Pour les lecteurs superficiels, ces deux chiffres, 1832-1836, ne sont que deux dates ordinaires : dans le fait et dans la pensée de M. Guizot, ce court espace de quatre années représente une phase particulière ; l'établissement, l'entrée en fonctions définitive de la politique dont l'illustre écrivain devait être plus tard la personnification la plus éloquente, et qu'il installa dès lors comme mi-

nistre de l'instruction publique. Le récit de ses travaux, de ses entreprises dans ce ministère qui lui convenait si bien, occupe la plus large part de ce volume et n'en est pas la portion la moins intéressante. Sous la plume d'un homme médiocre, ces détails didactiques eussent paru sans doute plus instructifs qu'attrayants. Il faut que M. Guizot soit bien sûr de lui-même, de sa puissance sur les esprits sérieux, de son talent à élever, à agrandir les questions et à y attirer après soi un public rassasié de curiosités frivoles, pour avoir fait une si longue halte au milieu de ses vieux cartons. A vrai dire, dès qu'il touche aux questions générales, non-seulement il ne soulève et ne peut soulever aucune objection, mais il doit rencontrer chez les honnêtes gens de tous les partis un assentiment respectueux, proche voisin de l'admiration. Quoi de plus beau, quoi de plus vrai que ce passage : « Nous assistons depuis trois quarts de siècle au spectacle de l'insuffisance et de la fragilité de toutes les supériorités que donne le sort, etc?... » Argument sans réplique où la nécessité d'une éducation forte chez les classes élevées apparaît d'autant plus éclatante que les révolutions ont mis dans les hiérarchies sociales plus d'incertitude et de désordre! Quoi de plus concluant que les considérations de l'auteur sur la situation exceptionnelle des races royales, à propos de ce sinistre épisode de l'arrestation de Madame, duchesse de Barry, qui saignera toujours comme une plaie vive au fond de tous les cœurs royalistes? — « Quand une personne a été le symbole permanent du pouvoir social suprême, rien ne peut faire qu'elle redevienne un simple sujet, et la fiction est du côté de ceux qui prétendent la faire rentrer dans le droit commun. On peut n'avoir pas de rois : on ne juge pas les rois; et l'histoire est là pour nous apprendre que la prétention de les

juger n'a jamais produit que des iniquités funestes; car la conscience publique n'a jamais vu, dans les arrêts de cette prétendue justice, que les coups de la haine ou de la peur. » — Tout ce morceau est merveilleux de lógique, d'éloquence et de grandeur. Lorsque M. Guizot nous parle de l'insurrection des ouvriers de Lyon, de ces assassinats politiques, pareils à ces rechutes subites dans une maladie chronique, qui prouvent que le malade n'est pas guéri et ne peut pas guérir, de ces procès où la sellette des accusés et le banc des avocats servaient de piëdestal et de tribune à des esprits enfiévrés d'orgueil, de haine, d'utopies insensées ou d'ambitions misérables, qui ne se rallierait à cette pensée si ferme, à cette autorité si grave, à la sagesse de ce noble vaincu, moins embarrassé de ses défaites qu'il ne le fut jadis de ses victoires? Et quand M. Guizot anime ses revues rétrospectives au moyen de ces portraits où il excelle, quand on voit passer dans ses souvenirs tantôt l'expressive et généreuse figure de Rossi; tantôt la pâle et mélancolique physionomie de Théodore Jouffroi, tantôt le maréchal Soult, bizarre et original assemblage des qualités et des défauts du vieux capitaine transplanté dans la vie politique, tantôt enfin le sombre et bilieux visage de l'abbé de Lamennais, « tombé parmi les malfaiteurs intellectuels de son temps (le mot ne s'effacera plus), » on ressent ce bien-être de l'esprit qui résulte d'une parfaite communauté d'idées avec l'homme supérieur qui nous guide en nous charmant : on se livre à une sensation analogue à celle que nous avons tous éprouvée sur les hautes montagnes, alors que, respirant un air vif et pur, regardant à nos pieds dans un lointain voilé de brume et d'ombre les plaines et les villes, il nous semblait que les soucis laissés au départ ne nous attendraient plus. Mais on voyage dans les montagnes, on n'y vit pas.

Si nous descendons quelques échelons, — et il le faut bien, même avec un guide tel que M. Guizot, — si nous nous reportons vers ces temps qu'il évoque avec la double magie d'une foi sincère et d'un talent incomparable, nous sommes forcés d'en rabattre, de chicaner quelque peu et de contredire. Nous sommes contraints de nous avouer à nous-même que ces vues si hautes, si fermes, si fécondes, furent bien souvent frappées de stérilité ou suspectes d'inconséquence, soit par la faute des circonstances, soit par celle des hommes. M. Guizot nous dit, avec un admirable bon sens, que nos révolutions périodiques, en ôtant toute certitude aux supériorités acquises ou transmises, ont rendu plus nécessaires, pour les fils de familles nobles ou riches, les bienfaits d'une éducation forte : mais alors pourquoi avoir si longtemps entravé la liberté d'enseignement? Pourquoi condamner des parents dont on n'avait pas à juger les préventions et les scrupules, à laisser leurs fils grandir dans le désœuvrement et l'ignorance, s'ils ne voulaient ou les donner à des écoles dont se méfiaient leurs consciences de royalistes et de chrétiens, ou, chose mauvaise à bien des points de vue, les faire élever hors de France? Vous avez beaucoup fait pour les corporations religieuses qui s'occupent de l'éducation du peuple, et vous nous dites sur vos relations avec leurs supérieurs des choses aussi honorables pour eux que pour vous : mais alors pourquoi livrer une partie de cette instruction primaire à ces instituteurs laïques, désespoir permanent des curés et des maires, demi-lettrés trop savants pour se reposer dans ce qu'ils ignorent, trop ignorants pour se méfier de ce qu'ils savent, et presque toujours en révolte contre cette autorité morale qu'ils devraient représenter? Et puis toute l'éducation du peuple, toute l'éducation de la jeunesse

se fait-elle à l'école? N'est-ce pas dès lors dans votre temps, qui est aussi le nôtre et que vous étiez si digne de diriger vers le bien, que s'inaugurèrent, avec un succès scandaleux et dans les journaux les plus dévoués à votre politique, ces romans dangereux, ces fictions malsaines, ces écoles en action de convoitise et d'anarchie, d'immoralité et de désordre, dont les gouvernements se préoccupent lorsque le mal est fait ou qu'il est irréparable? Vous nous dites, en de belles et sévères paroles, « qu'on ne juge pas les rois » ; l'auriez-vous dit, et dans les mêmes termes, à ces vieux invalides de l'idéologie et du régicide, que vous appeliez à l'honneur de ressusciter avec vous l'Académie des sciences morales et politiques, et qui, relevés ainsi de leur déchéance intellectuelle, recevant, en face de nos plus grandes gloires scientifiques et littéraires, une sorte de seconde consécration et de réhabilitation suprême, purent cacher sous leur habit vert la tache indélébile, cette tache de sang que lady Macbeth lavait toujours et n'effaçait jamais? On le voit, il nous suffirait de rentrer dans les détails de nos souvenirs pour opposer des objections particulières aux vues générales de M. Guizot. Mais la tâche serait trop au-dessus de nos forces, et cette série de contradictions chagrines s'accorderait mal d'ailleurs avec les impressions d'une lecture qui nous a instruit et charmé. C'est assez, en pareille matière, d'indiquer sans s'appesantir. Le mérite littéraire, la valeur politique, le légitime succès de ce livre, ne perdent rien à ces lacunes que M. Guizot n'aurait pu éviter qu'en faisant de ses *Mémoires* une confession ou un plaidoyer; deux partis extrêmes qui n'auraient pas plu à la majorité de ses amis ou de ses lecteurs, et que nous aurions hésité à lui conseiller. Il a mieux aimé revivre dans ses souvenirs comme dans une

sphère épurée et pacifiée, où l'idéal l'indemnise du réel, où l'excellence de ses intentions le dédommage de la brutalité des faits. Il a cédé à un penchant particulier aux hommes de notre temps et peut-être de tous les temps, favorisé aujourd'hui par le nombre même de nos vicissitudes et de nos fautes, et bien préférable assurément au désespoir ou au scepticisme; penchant qui consiste à vivre avec ses illusions mortes comme si elles étaient vivantes, et à s'y complaire d'autant plus que désormais rien ne les entrave, que rien ne les gâte, qu'elles n'ont plus à lutter contre les réalités ennemies; à peu près comme ces maris ou ces amans qui, en regardant le portrait ou en s'inclinant sur la tombe de la femme aimée, la voient plus belle, plus constante, plus douce qu'elle n'a jamais été, ne se souviennent que de ses vertus et oublient les inconséquences ou les aspérités de son humeur. M. Guizot est resté fidèle à ce qui l'avait trahi, et cette fidélité lui a porté bonheur. On a rappelé, à propos de ses *Mémoires*, les noms du cardinal de Retz, du duc de Saint-Simon. Ni le vaniteux frondeur, ni le duc terrible, n'offrent rien de comparable à l'œuvre de notre illustre contemporain. Il n'a voulu ni venger sa vanité, ni dégorger son fiel, mais séparer dans ses souvenirs l'âme du corps, l'âme immortelle du corps périssable. Il a cherché pour ses idées une pacifique revanche; — revanche certaine; car si elle ne nous semblait pas assez concluante, l'œuvre est si belle, que la littérature plaiderait au besoin pour M. Guizot, contre les chicanes de la politique et les hésitations de l'histoire.

DEUX LIVRES SUR L'ITALIE[1]

V

MM. L. DE GAILLARD ET CH. DE MAZADE

J'essayerais vainement, pour donner plus de prix à mes éloges, de dissimuler ma fraternelle amitié pour M. Léopold de Gaillard. Lui-même — on n'est jamais trahi que par les siens! — a eu soin de se dénoncer, l'imprudent! en écrivant mon nom sur la première page de son livre; et c'est assurément une des rares bonnes fortunes de ma vie littéraire, que ce livre qui va agrandir et consacrer cette brillante renommée de publiciste et d'écrivain ait l'air de me demander l'hospitalité en me la donnant. D'autre part, si j'ai réuni ces deux volumes dans un même rayon de causerie, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour succomber à la tentation vulgaire de sacrifier M. de Mazade à M. de Gaillard, de faire de l'*Italie moderne* un repoussoir propre à concentrer toute la lumière sur les *Questions italiennes*. M. de Gaillard et M. de Mazade mé-

[1] I. *Questions italiennes*, par M. Léopold de Gaillard. — II. *L'Italie moderne*, par M. Charles de Mazade.

ritent mieux que cela! Leurs deux ouvrages ont paru presque le même jour : les sujets qu'ils traitent, sans être tout à fait les mêmes, se côtoient souvent et se coudoient de temps à autre. Bien que leurs tendances soient différentes, ils se rapprochent pourtant sur deux points essentiels : tous deux sont catholiques et tous deux sincèrement libéraux. Seulement le catholicisme de l'un est un peu trop piémontais, le catholicisme de l'autre est beaucoup plus romain ; et si l'on nous accorde qu'au milieu des agitations et des mécomptes des révolutions italiennes, les deux figures les plus touchantes, les plus nobles, les plus pures, sont celles de Pie IX et de Charles-Albert, nous compléterons notre pensée en disant que le libéralisme de M. de Mazade eût été approuvé par le roi, et que le libéralisme de M. de Gaillard sera béni par le pape.

I

A présent nous pouvons aborder en toute liberté d'esprit, ces *Questions italiennes;* mais, avant de parler de l'ouvrage, disons un mot de l'auteur. Il y a des gens qui n'ont rien de mieux à faire qu'à se cacher derrière leur œuvre; qu'elle soit bonne, médiocre ou mauvaise, leur personne n'ajoute rien à ses mérites et n'ôte rien à ses défauts : il en est d'autres dont le caractère, la physionomie, l'âme, semblent passer dans ce qu'ils écrivent, si bien que l'on croit les voir encore et les entendre en les lisant. Léopold de Gaillard est tout entier dans son livre : cette nature si sympathique et si riche, cet irrésistible assemblage des qualités les plus diverses, de force et de grâce, de gaieté et de profondeur, de bon sens et de

verve, cette faculté *compréhensive* des hommes vraiment supérieurs, qui ne croient pas déroger en admirant un tableau ou en écoutant une cavatine après avoir discuté une question européenne, enfin ce don si précieux d'être admirablement fidèle à ses opinions tout en y attirant les opinions contraires comme à un foyer de chaleur, de lumière et de vie, je retrouve tout cela dans ces pages où le touriste, l'artiste, l'observateur, le penseur, l'historien, le politique, le polémiste, se servent mutuellement de commentateurs et d'interprètes. Pour quiconque arrive par degrés ou par éclat à la publicité, il existe une épreuve dangereuse, dont il est rare que nous sortions à notre gloire : passer de la province à Paris, de l'arrière-plan au premier, et de l'estime des hommes ordinaires à celle des hommes éminents. Or, chez Léopold de Gaillard, je remarque ce trait distinctif, qu'il grandit, pour ainsi dire, avec sa tâche et son cadre. A mesure qu'il s'élève, il semble plus propre à la position qu'il occupe qu'à celle d'où il monte. Avignon le connaissait à peine, que déjà Toulouse l'adoptait. La province n'avait pas encore mesuré sa force, que déjà Paris le rangeait parmi les plus vigoureux publicistes : MM. de Montalembert, Guizot, de Falloux, Thiers, Berryer, Cousin, pensent aujourd'hui de lui ce que j'en pensais hier. Si l'on se fait une exacte idée de cet esprit essentiellement attractif, de cette imagination méridionale colorée aux rayons de ce soleil qui parfume nos fruits et nos fleurs, on comprendra le prestige qu'a dû exercer l'Italie sur Léopold de Gaillard. Il l'a visitée d'abord en voyageur, puis en pèlerin, puis en connaisseur; il l'a aimée pour sa beauté, pour ses malheurs, pour ses souvenirs, pour ses espérances. Pendant qu'il s'acclimatait à ses magnificences et se pénétrait de son génie, les événements marchaient avec lui et ajoutaient

chaque année une page d'histoire à ce qui n'avait été longtemps pour les visiteurs ordinaires qu'un merveilleux *Album* de poésie, d'art et de paysage. Ce musée, ce reliquaire du monde civilisé et chrétien, fatigué de ces gloires inactives qui lui allaient pourtant si bien, se changeait en arsenal, en champ de bataille; le problème de l'Italie se posait de nouveau sur les lèvres du sphinx révolutionnaire, avide de dévorer à la fois des armées et des traités de paix; et ma comparaison est d'autant plus juste, que bien des Œdipes italiens semblent prêts à immoler leur père. Quoi qu'il en soit, il ne s'agissait plus de dire, avec Delatouche : « Question d'Orient, voir lever le soleil!... *Questions italiennes*, admirer les Titien et les Véronèse, contempler la campagne de Rome au soleil couchant, parcourir en gondole les lagunes de Venise, mesurer les dimensions et les proportions de Saint-Pierre, se promener, au clair de lune, dans le Colisée; mais de savoir, de se demander du moins si ce réveil de l'Italie est une crise, une résurrection ou une convulsion d'agonie; si le fatal système d'annexion ou d'unitarisme prévaudra sur la fédération, si la démagogie triomphera de la liberté, si la noble cause de l'indépendance ne sera pas, comme toujours, profanée, salie, ensanglantée, noyée, perdue par les fureurs, les folies et les crimes de la révolution; si cette révolution enfin, trop fidèle à ses antécédents et à son génie, ne sera pas poussée à cet excès de délire d'oublier que la papauté est le lien nécessaire du faisceau italien, et d'essayer de détruire ses éléments de salut sous prétexte de réaliser ses rêves de conquête. On le voit, le champ est vaste; les questions italiennes, à mesure qu'on avance, se multiplient, se hérissent, et M. Léopold de Gaillard n'a pas la prétention de les avoir abordées ou débrouillées toutes. Mais il m'im-

portait d'indiquer comment la composition de son livre s'accorde parfaitement avec la disposition même de son sujet et comment l'auteur, en suivant la marche des événements et la pente de son esprit, a tout naturellement terminé en œuvre de politique et d'histoire ce volume qui se présente d'abord dans toute la liberté et la grâce d'une causerie épistolaire. Ce qu'il y gagne en variété et en unité tout ensemble, ai-je besoin de le dire? Ce ne sont pas là ses seuls mérites. En dépit de son titre, il n'est pas du tout et ne veut pas être une brochure de circonstance : il ne spécule pas sur *l'actualité*, cette servante-maîtresse qui fait payer si cher ses services, ruine ses maîtres en ayant l'air de les enrichir, et leur tourne le dos un beau matin, quand son caprice lui dit d'aller porter ailleurs ses escomptes et ses sourires. Ce n'est pas, après tout, la faute de M. Léopold de Gaillard s'il nous parle de l'Italie au moment où l'Italie est à la mode, et s'expose à tous les dangers des personnes qui font trop parler d'elles : il profitera des bénéfices de l'à-propos sans en subir les charges : la partie importante de son ouvrage, celle qui touche à l'histoire contemporaine, est écrite d'après des documents italiens qui, n'ayant pas été traduits, sont peu connus en France, et dont la plupart sont dus aux communications d'une illustre et précieuse amitié[1]. Aussi, au sortir de ces lettres charmantes où l'auteur, entre deux promenades artistiques, esquisse à grands traits la dramatique figure de Savonarole, ou bien interrompt ses excursions pittoresques et ses spirituelles digressions pour faire jaillir d'une conversation de table d'hôte d'éloquentes vérités, lorsqu'on aborde ces beaux chapitres, *l'Italie depuis cent ans*, *la Liberté en Italie*, *l'Italie sans les Autrichiens*, l'on reconnaît, à

[1] César Cantù.

la gravité du ton, à l'ampleur du récit, à la certitude de l'écrivain, que l'on marche, non pas sur le sol mobile du journalisme ou du pamphlet, mais sur le terrain solide de l'histoire, et que ces pages seront vraies encore, vraies toujours, après que la vérité de ce matin sera devenue l'erreur de ce soir, et que l'illusion d'aujourd'hui sera le mécompte de demain. Nous ne reviendrons pas sur ces événements que M. Léopold de Gaillard retrace d'une main si ferme et si sûre, et qui tous renferment de si frappantes leçons. Pris dans leur ensemble, ils nous montrent cette belle, séduisante et impatientante Italie presque toujours occupée à se contredire, à conspirer contre elle-même, à se faire la dupe volontaire de soi et d'autrui, à demander sa liberté aux révolutions, son indépendance aux étrangers; passant rapidement de l'ivresse au désespoir, de l'exaltation au découragement; prodiguant tour à tour aux mêmes hommes, aux mêmes puissances, son enthousiasme et ses invectives, ses fêtes triomphales et ses anathèmes, ses sonnets et ses injures; cherchant le secret de sa destinée partout où il n'est pas, où il ne peut pas être, dans un passé décevant, dans un avenir chimérique, et, au milieu de ses vicissitudes, gardant ces allures théâtrales où la mise en scène fait partie essentielle de la pièce, où les changements politiques paraissent s'exécuter au coup de sifflet du machiniste, où les essais de grandeur ressemblent à des tragédies refaites et les catastrophes à des mélodrames mal réussis. Combien de fois un pareil peuple a dû se tromper et être trompé, on ne le sait que trop; et M. Léopold de Gaillard nous le dit, preuves en main, mais sans amertume, sans parti pris, avec une sympathie profonde pour cette cause italienne que nous aimerions tous si elle n'était trop souvent sa propre ennemie, si

elle ne donnait en se trahissant l'envie de la trahir, si elle ne s'obstinait à justifier ses détracteurs, à décourager ses apologistes par le contraste des prétentions avec les faits, des programmes avec les actes, par sa désastreuse persistance à réunir ce qui est incompatible, à séparer ce qui devrait être inséparable. Et que de souvenirs curieux ! que d'anomalies piquantes! que de noms, que de dates ayant eu au moment même une signification exactement contraire à celle que l'ignorance et le lointain ont fait prévaloir dans l'imagination des peuples! Quoi de plus instructif, par exemple, que de constater que le véritable auteur de ces terribles traités de 1815 tant de fois remis sur le tapis de la diplomatie européenne et considérés par les Italiens comme l'excuse de toutes leurs colères et la négation de tous leurs droits, ce fut Napoléon lui-même; Napoléon, qui livra à l'Autriche le riche territoire de Venise en échange de ses possessions des Pays-Bas, annexa Gênes à la France, altéra l'intégrité des États pontificaux, *dénationalisa* les gouvernements, refit la carte géographique et politique, ne respecta ni la nationalité, ni la liberté; à tel point qu'il, suffit quelques années plus tard, d'une infidélité de la fortune et d'un déplacement de la victoire, pour que les nouveaux vainqueurs trouvassent leur place faite d'avance, et pour que l'Europe, soulevée contre la France *pro aris et focis*, eût l'air de n'exercer que la loi du talion aux dépens du conquérant foudroyé, en démembrant de nouveau et en asservissant l'Italie? Quel sujet de réflexions que le récit de l'entrée du général autrichien Mélas dans la vieille capitale lombarde (28 avril 1799)! — « L'archevêque et la municipalité s'étaient transportés jusqu'à Cressenzano, à la rencontre du général autrichien. Nous ferons grâce à nos lecteurs des

harangues officielles, des sonnets, des devises, qui ne disent rien à force de dire toujours la même chose. La population entière accourue sur la route, massée sur les places, suspendue aux fenêtres et jusque sur les toits, poussait d'unanimes acclamations. Mélas annonça que le règne de la *tyrannie française* était à jamais fini. » Ainsi donc les Autrichiens, à cette date, étaient les libérateurs et nous étions les tyrans. Nous citons entre mille ces deux exemples, d'abord parce qu'ils prouvent que les variations des destinées de l'Italie n'ont d'égale que la mobilité de son humeur et de son génie ; ensuite parce qu'ils nous rappellent qu'il n'y a rien de plus illusoire que de choisir certains noms, certaines images comme symboles de telle ou telle idée historique et politique ; que le proverbe *Il ne faut jurer de rien* s'applique aux vicissitudes internationales tout comme à celles du cœur humain ; que l'on a pu personnifier (en la domptant) la révolution française, couvrir ses crimes d'un voile de pourpre et d'or, offrir un éblouissant idéal à l'inspiration des poëtes, être soi-même la poésie vivante, l'épopée en action de son siècle, et, malgré tout cela, ou peut-être à cause de tout cela, faire très-peu pour la liberté, la dignité, la nationalité des peuples.

Quand on est depuis si longtemps au régime des déclamations *italianissimes*, c'est un bonheur de retrouver là la vérité dans tout le piquant déshabillé de ses analogies, de ses rapprochements, de ses disparates ; l'Italie du passé servant de leçon et de miroir à l'Italie du présent, et la politique d'antichambre, l'histoire de convention, les haines de commande, les licences serviles, confondues, réduites à néant par une plume vaillante, sincèrement dévouée à ces trois causes qui devraient n'en faire qu'une ; l'Italie, le Saint-Siége et la liberté. Chaque

fois que l'image sacrée de Pie IX reparaît dans le livre de M. de Gaillard, on y sent vibrer une émotion communicative, une douloureuse et filiale tendresse qui n'a rien, Dieu merci! d'autrichien ni d'absolutiste. — « Nous inclinâmes nos fronts et nos genoux devant le représentant de Dieu sur la terre : il nous bénit affectueusement. — Pauvre Saint-Père! disait l'un de nous, des bénédictions contre des poignards, voilà ses armes. — Mais en nous relevant, nous vîmes briller au-dessus de la foule les baïonnettes du poste français de la chancellerie, et jamais la France ne nous avait paru plus grande; jamais l'image de la patrie ne fit battre plus fièrement le cœur de ses enfants à l'étranger! » Patriotisme et libéralisme! ces deux sentiments dont on a tant abusé et qu'il est si facile de travestir ont laissé partout, dans le livre de M. Léopold Gaillard, leur chaleureuse empreinte, et j'y insiste d'autant plus qu'il serait plus commode à certain parti de maintenir là-dessus et de grossir les malentendus. Diviser en deux grandes classes tous ceux qui discutent aujourd'hui sur l'Italie; d'une part, l'amour de la liberté et de la patrie, le dévouement chevaleresque aux droits, à l'indépendance, à la délivrance des nations, la grandeur des aspirations unie à la poésie des souvenirs, le culte de l'idéal planant sur les débris des vieux dogmes, des vieilles hiérarchies, d'une théocratie étroite et glacée, ce souffle nouveau balayant les sanctuaires, les palais et les temples, et faisant éclore dans le Vatican régénéré la religion de l'avenir; d'autre part, toutes les ombres, toutes les chaînes, tous les abus, tous les fantômes de l'ancien régime, une aveugle résistance aux progrès et aux réformes, une haine de hibou contre la chaleur et la lumière, une geôle permanente au service de quiconque réclame contre le despotisme et la domination étrangère; poser ainsi la ques-

tion, établir ces catégories générales et inflexibles, cela est bientôt dit; et, si on les fait accepter, le choix des esprits généreux, des intelligences hautes, amoureuses d'air, de vie et de soleil, ne saurait être douteux. Mais on se rapproche, on examine, on compare, et il se trouve que tous ces dons précieux et fragiles, liberté, progrès, réformes, nationalité, vie politique, indépendance, n'ont pas d'ennemis plus dangereux que ceux qui les aiment avec tant d'éclat, d'égoïsme et de furie, ni d'amis plus sûrs que ceux qui leur indiquent, l'histoire à la main, le but, l'écueil, le salut et le péril. M. Léopold de Gaillard, par la publication de son livre, marque sa place au rang de ces catholiques qui donnent, en face de toutes les oppressions, de si beaux exemples de dignité morale; de ces amants de l'Italie qui l'aiment moins pour eux que pour elle; de ces *libéraux* réhabili tant en leur personne un titre qui n'avait besoin que d'être mieux compris pour cesser d'être suspect aux uns et accaparé par les autres; de ces écrivains enfin qui consolent la politique de son silence et la littérature de son abaissement. Aussi ne nous étonnons-nous pas du succès de son ouvrage : il répond d'avance aux objections comme aux sympathies de ceux-là même qui s'éloignent de nous sur quelques points secondaires. — « Ne craignez pas de dire des *Questions italiennes* autant de bien que si l'auteur n'était pas votre ami », nous écrivait récemment une personne d'un esprit supérieur, une de ces nobles âmes qui survivent et résistent à la *mal'aria* universelle; « ces morceaux *en apparence détachés* se relient par une rare et exquise unité, celle d'un vaillant cœur et d'un généreux et libéral esprit : la forte et saine senteur de l'indépendance morale soutenue par la foi respire au travers de ces pages réellement bienfaisantes : c'est un livre selon

mon cœur, car il est selon mes idées; la gaieté, la verve, la fine malice méridionale, l'animent et le font amusant tout en le laissant sérieux. » Qu'en dites-vous? Voilà comment causent dans notre monde d'absolutistes et d'obscurantistes les personnes assez spirituelles pour ne pas faire imprimer leurs causeries

II

Les livres ont leurs points de vue comme les paysages: l'écrivain, comme le peintre, choisit une place préférée d'où son regard embrasse l'ensemble de son sujet et en ramène à un centre unique les lignes principales et les horizons. Dans l'ouvrage de M. Léopold de Gaillard, nous ne serions pas embarrassé de déterminer ce point de vue. Ce serait un des dômes de la Ville éternelle, ayant une échappée sur Saint-Louis des Français, sur la campagne de Rome, sur ce beau pays qui comprend si mal l'intérêt de sa vraie grandeur et de sa vraie liberté. Avec M. Charles de Mazade, le choix ne serait pas moins facile; car lui-même, dans des pages remarquables, il a pris soin de nous l'indiquer : ce serait cette colline de Superga, le Saint-Denis des rois sardes, qui domine Turin et les coteaux environnants, d'où l'œil ravi se promène sur un magique panorama, les Alpes, le mont Rosa, le mont Cenis, le mont Viso, les cimes lointaines du Tyrol, les montagnes de Gênes et de la Spezzia, toutes ces vallées, toutes ces plaines où Dieu a mis tant de richesse, de poésie et de majesté, et que les hommes ont tant de fois troublées du bruit de leurs ambitions et du choc de leurs armées : colline pitoresque et grandiose que l'auteur de l'*Italie*

moderne a gravie, « par un soleil d'automne, à la clarté d'un ciel merveilleusement pur, » et dont l'aspect a communiqué à son style plus d'émotion et de couleur qu'il ne s'en permet dans les circonstances ordinaires. — « C'est là, sur ces sommets, ajoute M. de Mazade, l'œil tourné vers Milan, vers les cimes bleuâtres du Tyrol, plus loin encore, jusqu'à Venise cachée derrière l'horizon et toujours présente, qu'on prend confiance dans cette destinée de l'Italie : *Fata viam invenient.* »

Nous comprenons très-bien, pour notre part, et nous admettons les images visibles se traduisant en idées, les révélations soudaines que l'esprit reçoit de ces aspects extérieurs où se dénoncent les conditions topographiques et territoriales d'un pays, ses fortifications naturelles, sa physionomie, son hygiène politique et morale, ses moyens d'indépendance. Essayons donc de saisir au passage ce courant d'idées que M. de Mazade a fait découler des majestueuses hauteurs de Superga, comme ces sources vives des montagnes qui, limpides d'abord et réfléchissant un ciel pur, risquent, si elles rencontrent en chemin des obstacles et des orages, de se changer en torrents, de se remplir de gravier et de fange, et de dévaster leurs rives au lieu de les fertiliser.

Voici, sauf erreur d'analyse, les pensées fondamentales du livre de M. de Mazade ; pensées qu'il développe en des esquisses historiques dont nous pouvons discuter les conclusions, mais où la sincérité et le talent ne peuvent être contestés. La politique à expédients qui avait indéfiniment ajourné les questions italiennes a désormais fait son temps. L'Italie blessée, mais vivante, sent à la fois ses plaies se rouvrir et la vie lui revenir à flots, à chaque grande secousse européenne, et, par une invincible réciprocité, elle ne peut tressaillir, revivre, saigner, sans que

l'Europe en subisse le contre-coup. Cette indépendance qu'elle réclame ressortira tôt ou tard de la nature même des choses, des fatalités de la politique, de l'éternel antagonisme entre la race latine et les races germaniques; et la preuve, c'est que la domination étrangère, dans toutes ses variétés et sous toutes ses formes, a passé sur l'Italie sans qu'il en soit une seule fois résulté ce travail d'assimilation où le vainqueur absorbe le vaincu. Cette indépendance désirée, logique, inévitable, comment y parviendra-t-elle? La France ne doit être en Italie qu'une influence, rien de plus; si la délivrance italienne devait être par trop française, cette liberté *sui generis*, cette *autonomie* que les Italiens revendiquent, serait compromise par l'intervention active qui prendrait aisément les apparences d'une substitution et d'une conquête. C'est pour avoir volontairement méconnu cette vérité que Napoléon Bonaparte, malgré son génie et ses victoires, ne sut faire (de l'autre côté des Alpes) qu'une œuvre artificielle et fragile, opprimant sous prétexte d'expulser les oppresseurs, violentant les nationalités qu'il prétendait affranchir, et préparant pour les jours de défaite une nouvelle ère d'asservissement et de partage qui n'eut besoin que de s'inscrire au revers de ses bulletins et en marge de ses traités. D'autre part, aucun des divers États de l'Italie centrale n'est de taille à prendre l'initiative de cette émancipation, de cette confédération définitive qui doit rendre à la Péninsule son homogénéité, sa liberté et sa gloire. Deux royaumes de plus grande importance, d'étendue plus considérable, placés comme en sentinelle aux deux extrémités de la *botte* italique (botte dangereuse!) semblent y représenter tout exprès les deux principes, les deux forces qui se la disputent depuis si longtemps : le Piémont, rude, vigoureux, ramassé, belliqueux,

tourné vers le nord, abrité au pied des montagnes, sous ce rempart alpestre qui marque la limite et la défense de l'Italie; le Piémont, au climat plus âpre, aux mœurs plus simples, aux aspirations plus libérales, est le chef, la tête, le bras, l'avant-poste prédestiné par la politique, par la nature et par l'histoire au grand œuvre de la délivrance et de l'indépendance italienne; noble tâche, rôle glorieux que Charles-Albert avait compris, qu'il poursuivit en secret ou à découvert au milieu de complications insurmontables, qui fit de la vie et de la mort de ce Louis XVI à cheval un héroïque sacrifice, et qui, grâce aux institutions libérales de son royaume, a pu résister et survivre à la défaite, profiter des nouvelles évolutions de la diplomatie et de la guerre, et finalement toucher à l'heure de son triomphe! Le royaume des Deux-Siciles, au contraire, penché vers le midi et l'orient, amolli par la caressante beauté de son climat, de son ciel et de sa mer, gouverné par un roi qui s'obstinait à personnifier l'absolutisme et l'immobilisme, a résumé et résume encore cet ancien régime, ce *statu quo* de la servitude et de l'occupation étrangère, que l'Italie remuée et régénérée tend de plus en plus à détruire. C'est donc au Piémont qu'est dévolu l'honneur de délivrer l'Italie, de s'assimiler par la délivrance cette Vénétie et ce grand-duché de Milan si ardemment convoités, et de rétablir, par ces affranchissements, par ces conquêtes, une proportion plus égale entre ses aspirations politiques et ses forces numériques, entre sa valeur morale et l'étendue de son territoire. Quant à nous, Français, nous devons applaudir, sans vouloir le dominer, à l'accomplissement de cette œuvre interrompue par le désastre de Novare et glorieusement reprise sous les auspices désintéressés de notre génie et de nos armes. Ce qui nous importe, en notre qualité de libéraux,

c'est le voisinage, l'exemple de ce peuple agrandi par la liberté de ses institutions et propre, par conséquent, à en maintenir le goût chez ceux qui en ont perdu l'usage; en notre qualité de conservateurs, c'est d'abord de repousser toute solidarité avec les doctrines absolutistes et les dominations étrangères; c'est ensuite d'arriver à une solution qui ôte tout prétexte à l'agitation révolutionnaire et démagogique, réduise les sociétés secrètes à l'état de sinécures et rende aux douceurs de la vie privée les Garibaldi et les Mazzini.

Nous n'avons pas eu la prétention ridicule de résumer en ces deux pages toutes les idées de M. de Mazade: il en a d'autres, et, dans le nombre, de fort sages. Soit qu'il constate toute la force qu'a donnée au Piémont, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, l'intime union de la maison royale avec le pays; soit qu'il rende un noble hommage aux vertus, au courage, à la haute intelligence de Madame la duchesse de Parme, soit qu'il flétrisse ces misérables fauteurs d'anarchie qui ont été, sont et seront toujours le plus redoutable obstacle à l'émancipation de l'Italie, le langage de M. de Mazade n'a, Dieu merci! rien de commun avec les déclamations de ces gens qui, en Italie ou ailleurs, trouvent moyen d'être à la fois démagogues et serviles et de satisfaire ainsi la double bassesse de leur nature. Seulement ses prédilections pour le Piémont sont évidentes, et il est facile d'y reconnaître l'inspiration de son livre presque tout entier. Comme nous ne saurions le suivre dans tous ses développements, nous nous bornerons à discuter très-rapidement deux points qui ont leur valeur et qui touchent à l'ensemble des *questions*, ou, si vous l'aimez mieux, des *solutions* italiennes: le plus ou le moins d'aptitude du Piémont à ce rôle d'initiateur de l'Italie régénérée et re-

constituée, de promoteur de son indépendance, de fondateur de son *autonomie;* et le plus ou le moins d'efficacité de cette initiative du Piémont, comme moyen d'en finir avec cet esprit démagogique et révolutionnaire que M. de Mazade déteste, et qui, le jour où tout le monde serait d'accord, n'aurait plus, en effet, le moindre prétexte pour s'agiter, vociférer, blasphémer, massacrer, épouvanter les honnêtes gens et déshonorer, comme toujours, la cause de l'indépendance italienne.

J'admets, avec M. de Mazade, toutes les qualités martiales et viriles du Piémont, la supériorité de son importance morale et politique sur son étendue territoriale. Y a-t-il là de quoi suffire au rôle qu'il lui assigne? Je ne le crois pas : on pourrait prouver, l'histoire à la main, qu'à toutes les époques, les rois sardes n'ont songé qu'à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, que la conscience même de cette disproportion entre ce qu'ils valaient et ce qu'ils possédaient a été le principal mobile de leur politique, l'inspiration de leur génie batailleur et rusé tout ensemble, également propre à la diplomatie et à la guerre. Or, si nous ne nous trompons, cet esprit d'agrandissement est, *à priori*, tout ce qui se peut imaginer de plus contraire à la tâche de fondateur d'un État fédératif où toutes les nationalités seraient maintenues, tous les droits respectés, toutes les indépendances proclamées. Pour cette tâche, il faudrait avant tout trois choses: désintéressement, autorité, sympathie; désintéressement, car il s'agit de rassurer des nationalités d'autant plus ombrageuses qu'elles ont été plus souvent trompées; autorité, car il faut un principe supérieur à la raison du plus fort, une idée plus haute et plus pure que l'ascendant du *canon rayé*, pour dompter, pacifier, assouplir, unir tous les éléments divers ou hostiles d'une œuvre aussi compliquée;

sympathie enfin, car peu importe d'avoir les Alpes devant ou derrière soi; l'essentiel est d'offrir aux peuples qu'il s'agit de rallier, ces similitudes, ces affinités de races, de mœurs, d'idées, de physionomie, sans lesquelles de pareilles alliances ne sont qu'une série de tiraillements aboutissant à de nouveaux divorces. Eh bien! ce désintéressement ne pourrait exister que chez un peuple (et encore!) tellement supérieur en force, en étendue, en gloire, qu'il n'aurait pas besoin de s'agrandir et qu'il pourrait, comme on l'a dit dans un article célèbre, se dévouer à une idée; ou bien, et cent fois mieux, chez un pouvoir dont la condition même est de ne pas chercher d'agrandissement terrestre, d'être dépositaire, et, à ce titre, aussi peu désireux de grossir le dépôt qu'attentif à le conserver intact. Cette autorité, l'autorité morale, un peuple remuant, ambitieux et guerrier ne peut pas l'avoir, quelles que soient d'ailleurs ses vertus civiles ou privées : elle n'appartient qu'à un gouvernement qui tire sa force d'en haut, qui reste impersonnel, pour ainsi dire, au milieu de nos déchirements et de nos luttes, qui parle au nom de vérités immortelles, au seuil d'une patrie commune, qui bénit au lieu de tuer, qui persuade au lieu de conquérir. Quant aux affinités, aux sympathies, qui oserait dire qu'elles existent entre le Piémont d'une part, et de l'autre la Toscane, Rome, l'Italie centrale et méridionale? Plus vous me dépeignez ce peuple comme bardé de fer, simple, énergique, mâle, participant de l'âpreté de ses montagnes et de son climat, plus j'ai le droit de vous demander ce qu'il a de commun avec cette Italie classique, Florence, Milan, Rome, Naples, Venise même, ces belles favorites du ciel, du soleil, de la poésie et de l'art! Là encore l'initiative par affinités ne reviendrait-elle pas à la Ville par excel-

lence, à celle qui est la seconde patrie de tous, en qui se personnifie la véritable Italie, sa grandeur, sa gloire, sa religion, son génie, son ciel, son art, son histoire, sa physionomie immortelle? M. de Mazade compare le Piémont à une Prusse catholique (quel catholicisme!), à une Macédoine moderne : resterait à savoir ce qu'Athènes et Corinthe ont gagné au contact de la Macédoine et d'Alexandre; resterait à se demander si la Prusse ne résume pas l'Allemagne protestante tout autrement que le Piémont ne résume l'Italie catholique.

Non; ce n'est pas entre le Piémont et le reste de l'Italie qu'existent ces affinités attractives; c'est entre les divers points de repère de la révolution italienne ou plutôt de la révolution européenne. Celle-là est cosmopolite : elle s'inquiète fort peu de savoir si l'on parle le doux langage toscan ou le rude patois piémontais, si le versant des Alpes a d'autres mœurs que les bords de l'Adriatique ou du golfe de Naples; partout, à Paris et à Londres, à Rome et à Turin, sa langue est la même; ses instincts, ses armes, ses visées sont les mêmes, et elle ne paraît pas disposée à faire dater son abdication définitive de la nouvelle phase où sont entrées les affaires d'Italie. Les cris de joie et de triomphe qui se répondent d'un côté des Alpes à l'autre sont-ils de nature à rassurer M. de Mazade, et avec lui les conservateurs sincères? S'il est prouvé qu'au lieu de se regarder comme vaincue, remplacée, condamnée, condamnée à la retraite par le mouvement libre, régulier ou militaire de l'indépendance italienne, la Révolution s'y délecte, au contraire, comme dans son élément, et y sent se réveiller toutes ses espérances en attendant toutes ses furies, que devient la théorie de la défaite de la Révolution par la prépondérance piémontaise? Ce qui ranime l'esprit démagogique,

ce qui l'encourage, ce qui l'exalte, peut-il être accepté comme un bénéfice pour la civilisation, comme un gage de conservation et de sécurité? Pouvons-nous oublier d'ailleurs, et sied-il d'oublier si vite? M. de Mazade retrace d'une plume très-habile et très-émouvante la vie et la mort de Charles-Albert, et Dieu nous garde de refuser nos douloureuses sympathies à cet intrépide volontaire d'une cause désespérée, qui a demandé aux balles de Radetzki de le sauver du poignard des mazzinistes! Plus explicite encore que M. de Mazade, son collaborateur, M. Eugène Forcade, en rendant à son livre un légitime hommage, ajoute cette phrase : «... Les deux souverains « italiens qui, pourrait-on dire, représentent le bon et le « mauvais génie de la péninsule, le roi Charles-Albert et « le dernier roi de Naples, Ferdinand II » [1]. — M. Forcade a trop d'esprit pour être bien sûr de ce qu'il écrit là, et trop de mémoire pour ne pas se rappeler le temps où, dans cette même *Revue des Deux-Mondes*, nous faisions côte à côte, lui de la réaction politique, moi de la réaction littéraire. On nous aurait bien étonnés à cette époque si l'on nous avait dit que le roi de Naples, donnant enfin aux souverains de l'Europe l'exemple d'une résistance armée à l'épidémie démagogique, représentait la barbarie, que les Autrichiens étaient des Vandales, et que ce pauvre roi Charles-Albert, acculé par l'anarchie dans une impasse sanglante d'où il ne pouvait sortir que découronné ou mort, personnifiait la civilisation. Deux écrivains bien spirituels, que la *Revue des Deux-Mondes* ne peut pas traiter en étrangers, le baron et la baronne Blaze de Bury, ont, l'un dans ses *Souvenirs des campagnes d'Autriche*, l'autre dans son *Voyage en Autriche*

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1860.

pendant les événements de 1848 *et* 1849, distribué tout autrement les rôles dans cette phase critique, encore trop près de nous pour qu'il nous soit permis de l'effacer : « Il est impossible, dit M. Blaze de Bury, de méconnaître l'immense service que l'armée autrichienne a rendu à la cause de la civilisation... » Et un peu plus loin il cite les célèbres paroles de cet illustre Donoso Cortès dont M. de Mazade a été le digne admirateur et le panégyriste : « Il était réservé à notre époque de nous montrer le double spectacle de la barbarie amenée par les idées, et de la civilisation restaurée par les armes. » Voilà le vrai ; et ce qui était vrai alors ne peut pas être faux aujourd'hui, car la Révolution est toujours là; elle n'a pas changé : je la reconnais à son visage, et surtout à son masque. Ce n'est pas notre faute, c'est la sienne, si le retour des mêmes symptômes excite, à un moment donné, les mêmes méfiances, si la cause sacrée de l'indépendance finit par se confondre avec la cause néfaste de l'anarchie. Ne soyons pas Autrichiens, à Dieu ne plaise! mais craignons d'être ingrats, et évitons d'être inconséquents.

Je sors avec bonheur des broussailles de la polémique, pour signaler dans le livre de M. de Mazade, un beau chapitre, *une Vie d'émigré italien*, la vie de M. de Collegno. C'est là une noble existence; mais un esprit chagrin ne pourrait-il pas y trouver, comme dans celle de César Balbo, si éloquemment retracée par M. Léopold de Gaillard, comme dans celle du comte de Santa-Rosa, qui a inspiré à M. Cousin de si belles pages, un argument contre ces révolutions où les âmes généreuses commencent en dupes et finissent en victimes, tandis que les sophistes et les méchants justifient par leurs excès et leurs crimes ces proscriptions mêmes qui rendent inutiles tant

de vertus, ajournent tant de progrès et détruisent tant de rêves? Collegno! Santa-Rosa! César Balbo! ce n'est pas nous qui chicanerons les battemens de ces grands cœurs : mais qu'il nous soit permis de préférer le dernier, le pieux et loyal comte Balbo, ce Crillon piémontais, qui perdit un de ses fils à Novare, envoya l'autre se battre en Crimée, et qui eut, avant de mourir, la douleur de voir sa chère patrie, sa monarchie bien-aimée, « qui avait toute espèce de droits à compter parmi les monarchies régulières et libres de l'Europe, se mettre de gaieté de cœur au rang des États révolutionnaires. » Nul plus que César Balbo ne s'est rapproché de cet idéal qui rayonne à toutes les pages du livre de Léopold de Gaillard, et notre éloquent écrivain a eu le droit de dire en finissant : « Puisse la statue de César Balbo perpétuer chez les Italiens le souvenir et les exemples d'un libéral qui se fit gloire d'être catholique, d'un patriote qui osa détester tout haut les sociétés secrètes, d'un homme politique fidèle à sa cause et à l'honneur, d'un royaliste qui sut aimer les rois comme on les aimait autrefois et les servir comme ils doivent l'être aujourd'hui! » Ne sortons pas de ce programme; c'est le bon : c'est lui qui fondera, si elle se fonde jamais, l'indépendance italienne. M. de Cavour n'a rien de mieux à nous donner, et M. de Mazade, malgré la droiture de ses intentions et l'élévation de son talent, risquerait de s'égarer s'il cherchait ailleurs le terme de ces vicissitudes qu'il a si bien racontées [1].

[1] Ces pages, publiées d'abord en mars 1860, ont été, hélas! non-seulement justifiées, mais dépassées et comme absorbées par les événements ultérieurs. Nous n'avons pas cru devoir y rien changer.

VI

M. EDMOND ABOUT[1]

Il convient de ne parler de M. Edmond About et de son livre qu'avec des ménagements extrêmes. Comme chacun sait, M. About est, en littérature, une victime, un persécuté. Avant de dire son mot sur Rome et la question romaine, les plus simples lois de la prudence ordonnent à M. About de regarder à droite et à gauche afin de s'assurer que personne ne l'écoute, et qu'il ne s'expose pas, par excès de courage et de franchise, à aller coucher en prison. C'est lui qui nous le dit, tout en trouvant moyen, contre son habitude bien avérée, de se faire à lui-même une petite réclame : « Si vous êtes curieux de savoir ce que je pense du gouvernement pontifical, mon cher lecteur, la chose est bien facile. Faites un petit voyage en Suisse ou en Belgique ; entrez chez le premier libraire qui se présentera, et demandez un volume intitulé la *Question romaine*. Vous y verrez mon opinion tout entière,

[1] *Rome contemporaine.*

dans le costume classique de la Vérité... Si je me laissais aller au plaisir de vous donner ici la deuxième édition d'un pamphlet condamné et damné, les magistrats de notre beau pays saisiraient *Rome contemporaine* pour la lire tout à leur aise. Peut-être même m'enverraient-ils en prison, tout en partageant ma manière de voir. » Grand merci pour les magistrats !

On le voit, M. Edmond About se trouve placé vis-à-vis de nous dans la position intéressante, je dirai presque sacrée, de tout homme intrépide, malheureux et sincère, obligé de publier à l'étranger les vérités dont il a le dépôt, sous peine de faire connaissance avec le *carcere duro*, les verroux et les geôles. Une critique trop véhémente aurait, entre autres torts, celui d'accabler un opprimé, de se faire contre M. About complice des rigueurs de la magistrature et du gouvernement. — Or il est de règle entre nous, — et les About du *Siècle* et de l'*Opinion nationale* observent admirablement cette loi de convenance, — que, lorsqu'un écrivain a été molesté, inquiété, frappé par le pouvoir pour la rude franchise de ses opinions, lorsqu'il lui est interdit de les exprimer librement et que cette expression imprudente lui a déjà coûté de pénibles sacrifices, toutes les dissidences de détail s'effacent dans une douloureuse et respectueuse sympathie. Ce que c'est pourtant que les erreurs d'optique ! J'ai rencontré l'autre jour M. About sur le boulevard : il se dirigeait vers le Gymnase, où l'on allait jouer son nouveau chef-d'œuvre, le *Capitaine Bitterlin*. Il avait le teint frais, l'œil vif, l'air dispos : un large ruban rouge, qui ne ressemblait pas à la simple fleur des champs, s'épanouissait à sa boutonnière. En le voyant dans ce galant équipage, je me sentais fier et heureux d'être Français et de cultiver la littérature. Si les imprudents et les persécutés, me disais-je, offrent

un aspect aussi rassurant, que faut-il penser des favorisés et des habiles? Quelles ne doivent pas être les prospérités des défenseurs de la Vérité vêtue et en habit brodé, puisque les champions de la Vérité toute nue font encore une si bonne figure dans *notre beau pays* et de si excellentes affaires?

Les ennemis de M. Edmond About — quel est l'homme illustre qui n'a pas d'ennemis? — l'ont appelé l'enfant terrible de la question romaine : cet âge est sans pitié! — Rien de plus injuste : je dirai bien plutôt qu'il en a été le Galilée. Pareil au célèbre et infortuné Pisan, il a eu le tort d'avoir raison trop tôt : tort grave, mais glorieux, qu'il a expié, comme son prédécesseur. non pas précisément par dix ans de prison, mais par de cruelles souffrances. Du moins il a mis à profit ces fécondes épreuves, et aujourd'hui, instruit par l'expérience, mûri par le malheur, justifié par la marche du temps, il met une opportunité admirable, un merveilleux accord entre les hardies opinions qu'il exprime et les événements auxquels nous assistons. Jugez-en: « ... Le prince qui règne à Rome ne devrait pas avoir besoin de soldats. Au spirituel, il gouverne pacifiquement les esprits de 139 millions d'hommes, ce qui est fort joli. Au temporel, il administre un domaine qui suffit amplement à tous ses besoins. S'il cherchait à s'étendre ou à s'arrondir par voie de conquête, il commettrait un péché mortel et se mettrait dans la nécessité de se damner lui-même. La question des frontières naturelles ne lui fournirait pas une excuse suffisante; car enfin son royaume est une donation de quelques personnes pieuses. Et à cheval donné on ne regarde pas la bride. »

Quel beau style! quelle noblesse de pensée et de langage! Comme on sent une intelligence habituée aux ho-

rizons purs, aux cimes immaculées ? Quels trésors d'atticisme M. About a rapportés de son séjour dans cette ville d'Athènes dont il a si pieusement parlé ! Comme ce trait final, qui serait sifllé dans un vaudeville, ramène délicatement à ses proportions véritables cette question pontificale que notre absurde fanatisme avait pu seul prendre au sérieux ! Que d'esprit dans ce cheval, et que de sel dans cette bride ! Poursuivons :

« ... Le Pape n'a besoin de soldats ni pour la conquête, ni pour la défense ; car ses voisins sont des princes catholiques qui se feraient un cas de conscience d'armer contre un vieillard inoffensif. »

Ne trouvez-vous pas que ces lignes, publiées en octobre 1860, exhalent un parfum d'à-propos, révèlent une délicatesse de tact qui rachète surabondamment ce que les premières hardiesses de M. About pouvaient avoir de séditieux et de prématuré ? Décidément, si la magistrature française ne veut pas tomber dans un excès d'injustice à l'égard de M. About, il faut que ses persécutions s'arrêtent et qu'elle lui permette de se vendre en France comme en Suisse et en Belgique : les économistes ont depuis longtemps reconnu ce qu'il y a de funeste dans cette nécessité d'aller acheter chez ses voisins ce que l'on ne peut se procurer chez soi.

Au milieu des qualités brillantes qui font de M. About l'orgueil de l'École normale et la joie de la littérature française, on peut cependant lui reprocher un peu de monotonie. — « Chat échaudé craint l'eau froide, » nous dit-il encore dans sa langue proverbialement distinguée. Or, en sa qualité d'échaudé, M. About a recours à un procédé qui lui a souvent servi et qui commence à perdre un peu de sa piquante nouveauté. Il se fait raconter par des interlocuteurs imaginaires, sous une forme élogieuse, des détails

qui, en passant par sa plume, deviennent des récriminations et des sarcasmes. Si le lecteur ne comprend pas, tant pis pour lui ! il se déclare volé; mais il n'en a pas moins acheté le livre, que lui recommandaient son titre et le nom de l'auteur ; — s'il comprend et s'amuse, le tour est fait : — s'il comprend et se fâche, à qui en a-t-il? L'éditeur responsable, ce n'est pas M. About ; c'est M. X... qui s'y est pris maladroitement, dans sa conversation ou dans sa lettre, pour vanter ce qu'il admire, et qui a réussi à rendre odieux ou ridicule ce qu'il traite d'excellent. A ce procédé uniforme M. About en ajoute un autre qui n'est pas non plus très-varié et n'annonce pas une grande richesse d'imagination. Celui-là consiste à commencer une phrase, un paragraphe, un chapitre par des semblants d'approbation et de respect, et de terminer par un trait que vous appellerez indifféremment le dard de la guêpe, la morsure de l'aspic ou le coup de griffe du chat échaudé. Par ces deux nuances d'une même manière, M. About, j'en suis sûr, prétend remonter droit à Voltaire, à qui il a tant d'envie de ressembler. Je n'essaierai pas d'établir de comparaison entre *Candide* et *Maître Pierre*, entre *Zadig* et *le Roi des Montagnes* : ces parallèles de génie à génie sont toujours un peu illusoires, et les avis seraient partagés. Mais je ne puis me dispenser de soumettre à M. About une observation très-humble. Quand Voltaire affectait ce luxe de précautions, la plupart superflues, vis-à-vis des tuteurs officiels d'une société qui, au fond, se faisait complice de ses agresseurs, il avait au moins des prétextes ou des excuses. Cette société ne fonctionnait plus ou fonctionnait mal ; mais elle était encore debout. Ses moyens de défense ou de répression pouvaient, dans l'occasion, faiblir ou trahir ; mais ils étaient écrits dans les lois, dans les institutions, dans les hiérarchies sociales. Voltaire, après tout,

avait vraiment passé par l'exil, par la Bastille, par les coups de bâton d'un grand seigneur indigne de ce rang dont il abusait. Lors donc que ce singe merveilleux (c'est de Voltaire que je parle) se livre à des prodiges de dextérité et de souplesse, soit pour esquiver ces simulacres de pouvoirs qu'il feint de redouter en les insultant, soit pour faire croire à ses lecteurs qu'il brave mille périls pour l'amour de la vérité, de la raison et de l'humanité, on peut s'irriter ou se plaindre de voir cet esprit destructeur renouveler tous les artifices du Protée de la fable ; mais on est forcé d'avouer que le milieu où il s'agite se prête à cette éblouissante stratégie. Aujourd'hui, si quelqu'un est tenté de le copier, il peut bien encore y avoir un singe, mais il n'y a plus de prodiges. Sérieusement, M. Edmond About sait mieux que tout autre qu'il n'a aucun danger à courir, aucune entrave à briser, aucune puissance à affronter en débitant ses malices au plus juste prix, en exerçant les restes de sa verve épuisée contre un pontife frappé au cœur, contre un vieillard désarmé, contre une autorité trahie, outragée ou abandonnée par toutes les puissances de la terre. Il sait, il devrait savoir du moins, que la conscience publique, si amollie qu'elle soit, est unanime pour flétrir certains acharnements contre le malheur, et que le contraste entre l'impunité de ses audaces et l'infortune de ses victimes nous suffirait, au besoin, pour qualifier sa cause, son rôle et son livre.

Son rôle, ai-je dit? Peut-être serait-il sage de ramener à ce mot tout ce que nous aurions à dire de l'auteur et de l'œuvre. De l'argent à gagner, une comédie à jouer, un nouveau tréteau à dresser devant la façade de Saint-Pierre, voilà, avec quelque grief inconnu peut-être, ce qu'il y a de plus clair dans cette guerre déclarée au Pape par M. About. L'école à laquelle il appartient place au-

dessus de tout les triomphes de théâtre, et quand on n'a eu pour étancher ces ardeurs que les soirées de *Guillery* et de *Bitterlin*, on est excusable d'avoir encore soif : elle préfère les succès d'argent aux succès d'estime, et le plaisir de faire beaucoup de bruit à la chance d'acquérir un peu de gloire. M. About, j'imagine, a pensé qu'il y avait quelques mois que l'on ne parlait plus assez de lui et que les chutes du jeune Léotard faisaient tort aux siennes. Il a cru, non sans raison, que ce titre, *Rome contemporaine*, par l'auteur de la *Grèce contemporaine* et de la *Question romaine*, ferait très-bien derrière la vitrine des libraires, qu'il affriandérait le chaland, et que les catastrophes récentes, si elles rendaient la spéculation un peu plus odieuse, la rendraient plus lucrative. Il a ramassé les bribes de ses notes de voyage, retapé quelques anecdotes, ravitaillé quelques espiègleries, et, moyennant une soixantaine de pages sur Marseille et une autre soixantaine sur le midi de l'Italie, il est parvenu à faire un volume de raisonnable grosseur. Quant au livre en lui-même, rien ne saurait donner une idée de cette inanité, de ce vide, de cette faiblesse. On dirait le dernier râle d'un esprit essoufflé en cinq ans, le dernier soupir d'une outre gonflée de vent, piquée et aplatie de ses propres épingles. On reconnaît ici les miettes de la *Question romaine*, là les rognures de *Tolla*, plus loin les reliefs de la *Grèce contemporaine*. M. About écrit gravement ceci : « Il y a tout juste un an que je *gourmandai* de toutes mes forces le conseil municipal de Bordeaux. » — Il nous dit : « *Sésame, ouvre-toi !* c'est le mot d'Aladin dans le conte des *Mille et une nuits*, » à quoi le plus mince écolier répondra : « Non, c'est le mot d'*Ali-Baba* ou les *Quarante voleurs*. » — M. About se complaît dans des plaisanteries du genre de celle-ci : « Les cuisinières

de Paris disent que les épinards sont la *mort au beurre;* à Rome, c'est le beurre qui est la mort aux épinards. » — Voilà où en est, en l'an de grâce et de Piémont 1860, l'esprit de M. About, ce brillant esprit qui devait régénérer la littérature française, achever de dissiper les derniers brouillards du romantisme, dégager l'idée étouffée sous la draperie ou empâtée sous la couleur, nous restituer la vraie langue, fine, nette, claire, sobre, élégante, incisive, que le dix-huitième siècle a parlée. Des bons mots de cuisinière au service d'opinions de commis-voyageur, voilà comment il justifie aujourd'hui ses promesses et nos espérances.

Avant peu, nous le craignons pour lui, il expiera dans l'abandon ces tristes ovations de serre-chaude chauffée à tous les feux de la camaraderie, de l'actualité et de la réclame, ces prospérités factices placées sous le patronage des mauvaises passions du moment. Bien doué, ayant ajouté à ses qualités naturelles d'excellentes études, venu à une époque propice, où nous désirions de petits contes pour nous reposer de grosses histoires, où nous ne demandions qu'un peu d'esprit pour nous dédommager de trop de génie, M. About n'aura réussi pourtant qu'à grossir le nombre des avortemens contemporains et à recueillir dans l'oubli ce qu'il a semé dans le scandale. Plaignons-le! Ce n'est pas lui qui est le vrai coupable: c'est notre temps avec ses fascinations vénéneuses, ses appétits vulgaires, son culte pour le succès, ses apothéoses du fait accompli, son amour de l'or, du luxe, des jouissances faciles, des renommées bruyantes, ses lâches complaisances pour le parti du plus fort, sa curiosité imbécile au profit des histrions et des baladins. Du moment qu'il est prouvé que, pour être écouté, regardé, admiré, lu, acheté, il vaut mieux monter sur une estrade

que composer une œuvre, du moment que M. Dumas, caudataire et historiographe de Garibaldi, réussit à ramener sur lui les regards qui se détournaient de ses ouvrages, du moment que le comédien, dans ses variétés innombrables, devient le maître du monde, du moment que l on crée une atmosphère théâtrale, artificielle, échauffante, où naissent les célébrités de demain, où meurent celles d'hier, que voulez-vous que fasse un jeune homme spirituel, vaniteux, ambitieux, léger de convictions et d'argent, avide de bruit et de plaisir? Il flaire le vent, il court aux bons endroits, à ceux où l'on paye le plus cher les prostitutions de la pensée; il se renseigne sur le plus ou moins de bénéfices que peut produire telle ou telle cause; il accepte ou devine les mots d'ordre publics ou clandestins, et pourvu qu'il soit suffisamment imbu de l'esprit moderne, il insulte aux partis vaincus et aux puissances tombées. Image douloureuse et consolante à la fois, douloureuse pour tous, consolante pour nous; ce livre de *Rome contemporaine* trouvant des lecteurs et des acheteurs pendant que coule encore le sang des martyrs de Spolète et de Castelfidardo [1]!

[1] 10 novembre 1860.

L'HISTOIRE CONJECTURALE

VII

MM. DE LARCY ET P. MESNARD[1]

Surtout gardons-nous bien de prendre en mauvaise part le mot *conjecturale,* que je hasarde, faute de mieux, en tête de cet article, et qui ne rend qu'imparfaitemen ma pensée. S'il devait offrir un sens légèrement épigrammatique, je ne l'aurais pas écrit à propos de ces deux ouvrages qu'une heureuse rencontre d'idées et de souvenirs vient de rassembler sous mes yeux : ce mémoire, attribué à Saint-Simon, publié par M. P. Mesnard, avec une remarquable introduction où se reconnaît la plume ingénieuse qui nous a déjà donné une excellente histoire de l'Académie française ; et cette belle étude de M. de Larcy, à laquelle j'ai dû le vif plaisir de voir reparaître sous un aspect nouveau et avec de nouveaux titres à la reconnaissance publique, un nom cher à la France, orgueil de nos provinces méridionales, et sûr de rencontrer partout,

[1] I. *Vicissitudes politiques de la France.* — II. *Projet de gouvernement du duc de Bourgogne.*

même chez ses adversaires, les plus sérieuses sympathies. Éloigné par les événements de cette scène politique où tous les lustres d'ailleurs s'éteignaient l'un après l'autre, M. de Larcy a consacré sa retraite à cette œuvre où se révèlent tout ensemble de prodigieuses lectures, un vrai talent d'écrivain et un amour passionné pour la France; un de ces amours que ne découragent ni l'aveuglement ni l'ingratitude de l'objet aimé. Après avoir été un des orateurs de notre tribune, M. de Larcy prend rang parmi nos historiens; réunissant ainsi deux gloires qui, d'après Cicéron, sont au nombre des plus difficiles et des plus rares.

Le livre de M. de Larcy se divise tout naturellement en deux parties : la première, la plus substantielle à coup sûr, celle qui a coûté à l'auteur les plus savantes recherches, résume à grands traits les origines, les alliances et les ruptures de la royauté et de la liberté françaises depuis le berceau de la monarchie jusqu'au cercueil glorieux, mais solitaire, de Louis XIV. La seconde, la plus attrayante, fait revivre en des pages qui ont la douceur d'un rêve et la mélancolie d'un regret, le duc et la duchesse de Bourgogne; nobles et pâles figures qui sont aux vérités de l'histoire ce que l'idéal est aux réalités de la vie; à demi baignées dans ces limbes réservés aux rois qui n'ont pas régné comme aux enfants qui n'ont pas vécu; pures étoiles d'un matin sans jour, dont la chaste lueur se glisse entre les ombres de la vieillesse du grand roi et les chaudes clartés des orgies de la Régence. Dans cette partie de son ouvrage, M. de Larcy a fait de larges emprunts à Saint-Simon, et nous n'avons pas à nous en plaindre; car les deux manières, en se combinant, ont produit un délicieux ensemble. Saint-Simon, lu de suite et pris à trop fortes doses, fatigue à la longue et échauffe

comme de l'excellent café sans sucre. Ces aspérités superbes, ces éclats de foudre, ces jeux de muscles d'athlète en colère, soulevant à bras tendu des phrases hautes comme des montagnes, tout cela nous cause cette sorte d'éblouissement que l'on éprouverait devant une série d'admirables portraits, dans une salle trop éclairée. Le style de M. de Larcy a quelque chose d'affectueux et de sympathique qui corrige, tempère, attendrit les formidables beautés du duc terrible; et si j'osais emprunter à un autre art une de ces comparaisons toujours un peu boiteuses, je dirais que c'est Bellini interrompant Beëthoven.

Il est donc probable que cette touchante biographie du duc et de la duchesse de Bourgogne, cette seconde partie du livre de M. de Larcy, aura plus de lecteurs et surtout plus de lectrices que la première; mais ce n'est pas une raison pour méconnaître le lien qui les rattache l'une à l'autre. Historien des phases nombreuses où se sont tour à tour essayées, rapprochées, combinées, combattues, paralysées l'autorité et la liberté, appréciateur respectueux, mais attristé, de cette grandeur de Louis XIV, qui, à force de vouloir se passer d'appuis, se condamnait à ne pas avoir de lendemain, pénétré des suites funestes de cette apoplexie de puissance et de gloire, M. de Larcy devait logiquement arriver et s'arrêter à ce moment unique où l'héritier de la couronne, l'élève de Fénelon, aurait pu, s'il avait vécu âge de roi, inaugurer une politique différente de celle de son aïeul, s'interposer entre les abus et les réformes, et apporter à cette tâche assez de vertu, d'intelligence, de lumières et de droiture pour vaincre le mal par le bien au lieu de le remplacer par le pire. Un Louis XVI d'un esprit supérieur, guidé par un Mentor de génie, un Louis XVI avant la Régence, avan Voltaire, avant ce travail de dissolution universelle qui,

pendant soixante-dix ans, prépara pour un roi réformateur le cachot du Temple et le billot de la Révolution, tel aurait pu être, tel aurait été ce prince, et c'est pour cela que son rapide passage en ce monde ouvre à l'imagination le champ des conjectures historiques; c'est aussi ce qui donne une réelle importance à ces projets de gouvernement du duc de Bourgogne, manuscrit que M. P. Mesnard a retrouvé au numéro 1,260 du *Supplément français*, de la Bibliothèque impériale, et qu'il attribue, en toute vraisemblance, au duc de Saint-Simon. Le petit-fils de Louis XIV entre Fénelon et Saint-Simon, entre le *Télémaque* et les *Mémoires*, le Marcellus de la France entre son Virgile et son Tacite, n'est-ce pas là une image assez saisissante pour fixer nos regards, et pour que, en y insistant, une causerie politique soit encore une causerie littéraire?

Placée sur ce terrain, la conjecture n'a rien de chimérique, ni de frivole. Les peuples à leur déclin, comme les individus qui vieillissent, ont et doivent avoir de ces heures de recueillement où l'esprit, se reportant en arrière et mesurant l'espace parcouru, modifie à son gré tel incident, déplace tel épisode, augmente ou amoindrit la valeur relative de telle figure, se demande ce qui serait arrivé si l'on avait fait ce que l'on a omis, évité ce que l'on a fait, aimé ce que l'on a méconnu, haï ce que l'on a aimé. Qui de nous, à cet âge où l'on peut encore prolonger sa vie, mais non plus la recommencer, n'a pris une sorte de douloureux plaisir à ce mirage rétrospectif où l'imagination, aidée de l'expérience, répare après coup tout ce qu'elle n'a pas su prévenir? De même que, dans les souvenirs individuels, de grands malheurs et de grandes fautes préparent admirablement à ces restaurations imaginaires d'un passé irrévocable, de même, dans

la vie des peuples, les catastrophes, les révolutions, les mécomptes, ajoutent plus de prix à ces hypothèses de l'histoire, et le possible paraît d'autant plus aimable que le réel est plus triste. Heureux, a-t-on souvent répété, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse! — Malheureux, dirai-je à mon tour, les peuples qui inspirent à ceux qui les aiment trop d'envie d'écrire leur histoire apocryphe au revers de la véritable!

Maintenant, quels étaient ces projets de gouvernement médités par ce jeune Marc-Aurèle chrétien, et que Fénelon et Saint-Simon partageaient, dictaient ou traduisaient, chacun à sa manière et en y imprimant son génie? Il songeait, non pas à réagir violemment et par en bas contre cette monarchie séculaire dont le règne de Louis XIV avait marqué l'apogée, mais à la ramener à ses conditions originelles, à lui rendre ses appuis, ses arcs-boutants naturels dont l'avaient débarrassée ou privée des intérêts non moins puissants, des nécessités encore plus urgentes; celles de la royauté mise en péril par les prétentions féodales, et de la nationalité menacée par les guerres de religion et les discordes civiles. C'est là ce que nous ne devons jamais oublier, et ce que M. de Larcy, assurément, n'oublie pas. Cette grande politique de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin et surtout de Louis XIV, n'abaissa pas la noblesse française, n'isola pas le trône pour le seul plaisir de le faire paraître plus majestueux et plus beau. Entre deux maux, elle choisit le moindre; entre deux périls, elle choisit le plus éloigné. Avant de s'assurer la longévité, il fallait commencer par ne pas mourir. Avant de se ménager, pour un avenir plus ou moins indéfini, des auxiliaires et des contre-forts, il fallait comprendre que, pour le moment, ces auxiliaires étaient de redoutables ennemis, que ces contre-forts avaient des meurtrières

d'où l'on tirait sur la place, et des fenêtres ouvertes d'où l'on appelait l'étranger. Comment cette vérité fut comprise, cette tâche accomplie, ce premier péril conjuré, quelles furent les glorieuses conséquences de cette œuvre monarchique et nationale, vous le savez, et la France a moins que jamais le droit de retirer son admiration et sa gratitude à ces immortels ouvriers de sa véritable grandeur. Mais enfin cette phase était terminée; cette moisson avait rendu tout ce qu'elle pouvait rendre ; le danger pressant n'existait plus; le danger lointain devenait imminent : quelle était donc cette heure critique, décisive, d'où allaient sortir des germes de mort ou les éléments d'une vie nouvelle? M. de Larcy la fixe en ces quelques lignes : « Peut-être plus tôt, mais certainement pas plus tard que le lendemain de la mort de Louis XIV. C'était la dernière heure : il n'y avait pas de temps à perdre, et vraiment plus de prétexte. Toutes les générations féodales s'étaient éteintes l'une après l'autre, La royauté, maîtresse du champ de bataille, avait joui de sa victoire jusqu'à l'ivresse : il ne lui restait plus qu'à l'organiser pour la rendre durable. »

Rien de plus vrai. Organiser, discipliner, moraliser cette victoire, simplifier ce cérémonial du triomphe qui ruine les vaincus sans profit pour le vainqueur, relever, fortifier, assainir, rendre à la vie active et politique cette aristocratie qui ne pouvait plus être dangereuse que par son inutilité même, créer, en un mot, sans changement de religion ni de dynastie, quelque chose de pareil à la constitution anglaise, mais plus complet, plus homogène, puisque l'ancien culte, l'ancienne monarchie auraient coopéré avec l'ancienne noblesse à cette restauration de l'avenir, puisque cette nouvelle ère politique et nationale aurait été inaugurée par un petit-fils de Louis XIV, par un

catholique sincère, telle était la pensée du duc de Bourgogne et de ses dignes conseillers, soit que leurs lumières fussent des rayons, comme chez Saint-Simon et chez l'archevêque de Cambrai, soit qu'elles fussent des reflets, comme chez les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. Tel est le plan qui, sous la plume de M. de Larcy, semble non-seulement raisonnable, mais nécessaire, tant écrivain a mis de conscience et d'exactitude à développer dans sa première partie les prolégomènes de cette heure *fastique* qui devait tout sauver ou tout perdre : tels sont ces projets de gouvernement où M. Paul Mesnard démêle, avec autant de sagacité que de justesse, les idées du duc de Bourgogne à travers celles de Saint-Simon, et qu'il caractérise dans une centaine de pages vraiment dignes d'un esprit noblement et franchement libéral. De quoi s'agissait-il, en effet? de mettre en pratique une vérité, que nous commençons à comprendre — hélas! trop tard; à savoir, que pour les peuples arrivés à leur maturité, — je ne dis pas à leur décadence, — il ne peut y avoir de libertés durables, sérieuses, vivaces, sans une aristocratie active, énergique, douée des deux facultés essentielles de renouvellement et d'assimilation, et fortement enracinée elle-même dans le sentiment populaire. Si, aux époques précédentes, le peuple et la bourgeoisie avaient naturellement demandé à la royauté protection et alliance contre l'oppression féodale; si, plus tard, dans cette phase transitoire où la monarchie eut à se défendre elle-même, tous les moyens lui furent bons pour abattre ce géant blessé, qui, dans ses convulsions suprêmes, pouvait la renverser encore, cette monarchie, entrée dans les voies régulières, maîtresse de ses destinées, ayant à la fois à guider et à suivre les progrès de l'esprit public, devait désormais chercher sa stabilité et sa durée

dans l'équilibre de ces forces qui s'étaient lassées à la combattre. En régénérant la noblesse française qui pouvait redevenir utile et qui n'était plus que brillante, en l'appelant dans les conseils du roi, en écartant des grandes charges politiques et financières ces hommes de bas étage qui, ne pouvant valoir que par leur richesse, s'enrichissaient *per fas et nefas*, en diminuant, par des économies sévères, ces chances de ruine qui mettaient les grands seigneurs à la merci des traitants, en dégageant le vieux tronc monarchique de ces bâtards légitimés, rejetons parasites qui en dévoraient la sève, en restituant aux états assez d'attributions et de prérogatives pour en faire des médiateurs efficaces entre la province et le centre, entre le pays et la couronne, en donnant enfin assez d'exemples de vertu, de piété, de généreuse initiative, pour inspirer à tous l'émulation du bien, pour purifier les grands et consoler les petits, pour retremper aux sources immortelles et divines le sang appauvri de la France, le duc de Bourgogne pouvait, en effet, continuer Louis XIV sans l'imiter, corriger son œuvre sans la détruire, inaugurer des réformes sans préparer des révolutions, et passer un nouveau bail entre la monarchie traditionnelle et la société française.

Maintenant, à ces projets qui nous montrent les plus beaux côtés de la nature humaine au moment où la Régence va nous montrer les plus misérables, à ces plans qui méritaient bien d'être conçus par le duc de Bourgogne, écrits par Saint-Simon et chantés par Fénelon, n'y a-t-il pas d'objection possible? M. P. Mesnard en risque quelques-unes, et elles nous paraissent inévitables. « Peut-être plus tôt, nous a dit M. de Larcy, mais certainement pas plus tard que le lendemain de la mort de Louis XIV... » — N'était-il pas déjà trop tard? Ces belles âmes, le duc

de Bourgogne, Fénelon, Beauvilliers, Chevreuse, ou ce génie paradoxal, Saint-Simon, ne s'abusaient-ils pas, sinon sur la gravité du mal, au moins sur l'efficacité du remède? Pendant la longue et sombre vieillesse de Louis XIV, l'esprit désordonné de la Régence, avant d'éclater au dehors, n'avait-il pas déjà sapé et miné à l'intérieur, comme, soixante-dix ans plus tard, la Révolution, avant de se formuler dans les lois, s'implanta dans les âmes? Quelques intentions généreuses, quelques nobles caractères, quelques idées fécondes, était-ce assez pour prévaloir contre ces ardeurs de destruction et de dépravation morale qui déjà préludaient dans la société des Vendôme, dans les soupers du Temple, dans cette atmosphère où naquit, grandit et débuta Voltaire? Et puis cette façon de régénérer la monarchie et la France par la renaissance de l'aristocratic nobiliaire, n'était-elle pas, au fond, antipathique au génie même de notre nation, et pouvons-nous oublier que, si nous avons constamment échoué là où l'Angleterre a réussi, ce ne sont ni Louis XI, ni Richelieu, ni Louis XIV, ni Louis XVI, ni Charles X, ni Louis-Philippe qui sont les coupables, mais l'esprit français, cet esprit dont les qualités comme les défauts repoussent le gouvernement aristocratique, cet esprit qui ne conçoit pas la liberté sans l'égalité, et qui a soin de se faire démocratique et révolutionnaire pour être plus sûr d'être libéral? Enfin, malgré les grâces charmantes de l'imagination de Fénelon, ce roi pieux et, pour tout dire, dévot, ces lois somptuaires, les arts, la poésie, les lettres, le théâtre réduits à la demi-solde, cette cour, la plus brillante du monde, mettant à la caisse d'épargne, tout cela, après les magnificences du règne de Louis XIV, n'eût-il pas fait l'effet d'une grisaille recouvrant un tableau de Rubens ou de Véronèse?

Si j'indique ces doutes ou ces scrupules, c'est qu'ils vont me servir à dire toute ma pensée : dans ce livre de M. de Larcy, dans ces études historiques aboutissant au duc de Bourgogne comme à la solution possible des douloureux problèmes qui s'agitent encore parmi nous, j'admire, j'aime, je plains, je regrette le duc de Bourgogne; mais j'admire et j'aime aussi l'auteur du livre, ce royaliste contemporain de Béranger, d'Armand Carrel et de Ledru-Rollin, qui sait obtenir de l'histoire de tels enseignements, et prouver à la liberté perdue par la démocratie et la Révolution, que l'aristocratie et la royauté pouvaient seules la sauver. Dans cet ensemble de faits et de conjectures, ce qui est hypothétique, c'est le succès de la tâche que le duc de Bourgogne, s'il avait régné, aurait entreprise : ce qui est vrai, ce qui est réel, c'est cette alliance de la liberté et de la monarchie françaises, poursuivie à travers les âges, retrouvée sur le lit de mort d'un petit-fils de Louis XIV par un de ces hommes que l'on traitait autrefois de partisans du droit divin et d'absolutistes: ce qui est vrai, ce qui est réel, ce sont ces gages de réconciliation qu'échangent des intelligences élevées, loyales, parties de points bien différents et se rencontrant dans un même sentiment de justice pour le passé, de réparation pour l'avenir. On sait à quelle opinion appartient M. de Larcy : M. P. Mesnard, ami de ce regrettable Hippolyte Rigault, qui ne trouvait pas toujours le gouvernement de 1830 assez libéral pour lui, a partagé probablement toutes ses idées. Eh bien, sauf quelques légères nuances, voilà ces deux hommes, le vainqueur et le vaincu de Juillet, qui rendent également hommage à l'élève de Fénelon, qui saluent, en la personne du duc de Bourgogne, la monarchie de Louis XIV, et qui réconcilient leur politique sur le terrain

de l'histoire. — « Nous avons tous reçu, du temps et des événements, bien des enseignements salutaires : ils nous ont appris à tous que les hommes qui veulent fortement, sérieusement, l'accord pratique et durable des deux grands intérêts de toute société humaine, et surtout de la nôtre, l'union de l'ordre et de la liberté, que ces hommes-là, dis-je, doivent eux-mêmes être unis entre eux. C'est à travers leurs dissentiments que pénètre et se répand le torrent dévastateur de l'anarchie. J'ai la confiance que nous sommes tous aujourd'hui convaincus de cette vérité, et qu'elle réglerait désormais notre conduite. » — Ces paroles ne sont pas de moi : elles sont de M. Guizot ; il les prononçait récemment devant l'Académie du Gard, qu'il était revenu présider après une absence de trente ans. Si les regards de l'illustre orateur, en se promenant sur son auditoire, y avaient rencontré l'ancien député du Gard, l'auteur des *Vicissitudes politiques de la France*, nul ne lui aurait paru plus digne que M. de Larcy d'entendre ces vérités salutaires et de les pratiquer.

VIII

ROYER-COLLARD

En un temps où, sous prétexte de tout embellir, on démolit tout, où le marteau et l'équerre enlèvent à nos villes toute leur grâce originale et leur physionomie caractéristique, vous arrive-t-il parfois, à l'angle d'une rue, au tournant d'un carrefour encore oubliés par l'architecture administrative, de rencontrer un édifice, un monument, un pan de mur, dont l'aspect éveille à l'instant toutes les images et toutes les poésies du passé? La destination ne vous en semble pas très-précise, et il ne vous est pas démontré qu'il ait été, de son vivant, très-commode. Assurément on eût été mieux logé dans cette maison à quatre étages, bien blanche, bien propre, bien alignée, où le maçon vient de hisser sa branche de laurier et où le propriétaire suspend son écriteau. N'importe! Le vieux débris vous dit quelque chose; la maison neuve ne vous dit absolument rien, et vous êtes irrésistiblement porté à croire

[1] *Une Biographie inédite de Royer-Collard*

que les vieilles mœurs, les fortes études, l'antique foi, le culte du beau et du bien, se trouvaient plus à leur aise sous ces sombres murailles en pierre sculptée que sous ces brillantes cloisons en plâtras. C'est une impression analogue que l'on éprouve en se remémorant la vie d'un homme tel que Royer-Collard. Il y a seize ans que Royer-Collard a diparu de ce monde, et déjà, dix années auparavant, il s'écriait avec une éloquente et prophétique tristesse: « Il y a une grande école d'immoralité, ouverte depuis cinquante ans, dont les enseignements retentissent dans le monde entier. Cette école, ce sont les événements qui se sont accomplis presque sans relâche sous nos yeux. Repassez-les : le 6 octobre, le 10 août, le 21 janvier, le 31 mai, le 18 fructidor, le 18 brumaire... je m'arrête là : que voyons-nous dans cette suite de révolutions? La victoire de la force sur l'ordre établi, quel qu'il fût, et toujours, à l'appui, des doctrines pour la légitimer. Le respect est éteint, dit-on; rien ne m'attriste davantage: car je n'estime rien plus que le respect. Mais qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans? Cette épreuve est trop forte pour l'humanité : elle y succombe. » — Et ailleurs : « C'est l'esprit révolutionnaire : je le reconnais à l'hypocrisie de ses paroles, à la folie de son orgueil, à sa profonde immoralité : les institutions, fatiguées, trahies par les mœurs, résistent mal : la société, appauvrie, n'a plus pour sa défense ni positions fortes, ni places réputées imprenables. » — Et plus loin : « Le vaste cimetière que la mort creuse autour de moi a emporté presque tout ce que j'ai aimé : penché sur la destinée, souvent troublé et inquiet, il semble que je n'aie plus que des malheurs à prévoir ; je ne les prophétise point ; mais je crains, et je fais provision de force d'âme pour résister aux dernières épreuves... Ce qui me frappe surtout, c est l'affaissement

général des hommes, des caractères, des mœurs : par tous les côtés à la fois nous touchons à une dissolution de la société. » — Ainsi parlait Royer-Collard, de 1835 à 1844 : que dirait-il aujourd'hui? Ce quart du siècle, mesuré à l'échelle du temps, est un point imperceptible dans la succession des âges : mais si l'on tient compte des événements accomplis et des transformations sociales, c'est un abîme si large, que l'homme resté sur l'autre bord semble séparé de nous par des distances infinies. Parmi ses contemporains des dernières années, Royer-Collard faisait l'effet d'un ancien, d'un *antique*. A présent, il ne nous paraît plus explicable que par tradition et par ouï-dire. Un sceptique de la nouvelle école hausserait les épaules et dirait en ricanant : A quoi un pareil personnage a-t-il pu servir? A quelles idées, à quelles passions, à quels intérêts répondait-il? Tout ce qu'il a aimé est anéanti : tout ce qu'il a cru est devenu décombre ou chimère. Il n'a su conjurer aucun des périls dont il s'est ému, retarder aucune des catastrophes qu'il a pressenties, sauver aucun des principes dont il prétendait tirer sa force. Même en y regardant de très-près, on pourrait demander s'il est tout à fait innocent des malheurs dont il a gémi ; s'il ne lui est pas arrivé, à certains moments, de contribuer aux progrès et au triomphe de cette révolution qu'il a maudite. — Voilà ce qu'alléguerait un sceptique : il aurait tort. Un homme comme Royer-Collard n'est pas, ne peut pas être inutile, ni à son époque, ni à ses survivants. En supposant même que le malheur des temps ait détourné ou amoindri son utilité pratique, il demeure comme un type, comme un idéal auquel peuvent et doivent remonter les intelligences, afin de comprendre et d'embrasser encore, après la défaite, ce dont elles ne sauraient perdre le sens et le goût sans se rapetisser et se corrompre. Il

reste surtout comme une physionomie originale, vigoureuse, accentuée, qu'il faudrait pouvoir détacher de la politique active pour la placer à part dans un cadre d'or, et proposer, en dehors des événements et des partis, à titre d'exemple, d'autorité et de modèle.

On a écrit, on écrira encore sur Royer-Collard. Sans parler de publications antérieures et fort distinguées, on sait qu'un de nos plus éminents écrivains se prépare à le faire figurer dans cette galerie illustre qu'il intitule *la tribune moderne*. C'est donc pour prendre date et reconnaître une initiative particulière que nous signalons ici une biographie de Royer-Collard, livre inédit qui verra le jour Dieu sait quand, et dont l'auteur a gardé l'anonyme. Ce qui reste évident pour nous, c'est que cet auteur a connu de près l'homme dont il s'est fait le biographe. Ce voisinage, en pareil cas, offre de grands avantages et quelques légers inconvénients. Les inconvénients, je vais le dire tout de suite, ce sont des partis-pris d'admiration en permanence, d'autant plus respectables que le panégyriste a mis plus de sentiment personnel dans ses enthousiasmes, mais qui risquent de rencontrer chez le lecteur des velléités de restriction et de chicane. Que Royer-Collard ait régénéré en France l'étude de la philosophie spiritualiste, cela n'est pas douteux : qu'il ait rendu de grands services à la monarchie renaissante, c'est positif : qu'il ait prononcé, pendant sa glorieuse carrière, de magnifiques discours politiques, c'est incontestable : qu'il ait eu dans sa personne comme dans sa pensée, dans ses allures comme dans son style, un reflet du dix-septième siècle et de Port-Royal, c'est évident : enfin, que cet esprit, si majestueux et si grave, ait eu sans cesse, à côté de ses riches lingots, une inépuisable menue monnaie de saillies, de traits piquants, de mots

fins, profonds, acérés, indélébiles, nul ne l'ignore. S'ensuit-il que l'on puisse dire avec l'auteur de la biographie anonyme : « Dans la littérature, M. de Chateaubriand ; dans la politique, M. Royer-Collard, sont à la tête du dix-neuvième siècle ? » — Nous ne le croyons pas : M. de Chateaubriand a créé une littérature, un peu fêlée, j'en conviens, par ses héritiers ; mais les morceaux en sont bons : M. Royer-Collard n'a pas créé de politique : les qualités mêmes de cette nature essentiellement solitaire et contemplative excluaient l'idée de création. — « M. Royer-Collard, nous dit M. Guizot dans le premier volume de ses *Mémoires*, était plus propre à conseiller et à contrôler le pouvoir qu'à le manier. C'était un grand spectateur et un grand critique plutôt qu'un grand acteur politique. Dans le cours habituel des affaires, il eût été trop absolu, trop hautain et trop lent. Dans les jours de crise, je ne crois pas que les incertitudes de son esprit, les troubles de sa conscience, son horreur de tout échec public et sa crainte superbe de la responsabilité, lui eussent permis de conserver le sang-froid et la ferme résolution dont il eût eu besoin. » — Grand spectateur, grand critique, voilà le mot vrai. Or les spectateurs ne font pas la pièce, et les critiques ne sont souvent bons qu'à la démolir. Royer-Collard, à ce que nous assure son biographe, s'est défendu de la qualification de doctrinaire, qui pourtant lui allait si bien ; il différait, en effet, des doctrinaires *de la seconde manière*, en ce que ceux-ci sacrifiaient d'avance à leurs théories le principe de la monarchie légitime, tandis qu'il donnait à sa politique cette monarchie pour dogme fondamental et pour base. Mais si l'on nous accorde qu'à la distance où nous sommes placés et qui supprime les nuances, le mot *doctrinaire* implique surtout un esprit plus théoricien que pratique, un penchant à préférer la

métaphysique aux affaires, à façonner enfin, d'après un type idéal et *préconçu*, la politique de son temps, au lieu de former peu à peu et d'assouplir ce type d'après les leçons de l'expérience, on reconnaîtra que M. Royer-Collard a parfaitement mérité ce nom de doctrinaire, qui n'est plus aujourd'hui ni un éloge ni une épigramme. Son panégyriste peut nous répliquer qu'après tout, dans notre siècle d'avortements et de mécomptes, nul n'a été plus heureux que lui en fait de création et d'œuvre politique; qu'une même génération a vu s'élever et s'écrouler sous les mêmes mains les mêmes édifices, et que métaphysiciens ou praticiens, apôtres de l'idée ou disciples du fait accompli, esprits rompus aux affaires ou isolés dans leur contemplation superbe, ont eu également à s'avouer l'inanité de leurs espérances et la fragilité de leurs ouvrages. Hélas! rien de plus vrai : il faut cependant, en politique comme ailleurs, distinguer entre ce qui n'a pas duré et ce qui n'a pas existé. La durée, cette consécration décisive, a manqué, de nos jours, à tous et à tout : certains hommes, pourtant, ont attaché leur nom à des œuvres qui ont compté dans leur siècle, et qui, même en disparaissant, ont laissé leur date, leur empreinte, leur bienfait. Ainsi le duc de Richelieu délivrant la France de l'occupation étrangère, M. de Villèle fondant le crédit public, la prospérité financière et réconciliant les intérêts bourgeois avec la royauté, Casimir Périer personnifiant, au prix de sa vie, la réaction de l'ordre et du bon sens contre la révolution déchaînée, sont, pour ainsi dire, des souvenirs palpables, dont la valeur subsiste encore, après que le fait ou l'idée qu'ils représentèrent s'est perdue avec eux et avec nous dans cette ombre contemporaine, plus corrosive que la nuit des temps. Les monnaies n'ont plus cours, mais les médailles restent. Chez Royer-

Collard, le caractère actif, et, sinon durable, au moins efficace, est absent. Il y a chez lui quelque chose du chœur antique, mais d'un chœur qui, au lieu d'être collectif et anonyme, se résumerait dans une bouche éloquente et prophétique, et mêlerait ses accents, ses prédictions et ses plaintes aux aveugles péripéties du drame. On ne peut pas même lui appliquer le fameux et tant de fois répété *si Pergama!*... car Hector s'était bravement battu contre les Grecs, et Royer-Collard laissa entrer le cheval dans la place assiégée. Amant sincère de l'autorité et de la liberté, il devina, sans le conjurer, le moment où la Révolution allait de nouveau les tromper toutes deux pour abattre l'une et égarer l'autre. Volontaire du centre gauche, qui l'honorait sans le comprendre et l'exagérait en le traduisant, associé à la plupart des actes qui envenimèrent les malentendus entre le trône et le pays, il ne fut tout à fait dans le vrai que quand le vrai fut une ruine, et il mit plus de pathétique dans ses regrets qu'il n'avait mis de logique dans sa conduite.

Le biographe de Royer-Collard ne pourrait donc manquer de soulever chez les écrivains de la droite des objections et des chicanes en persistant à trop agrandir, chez son *héros*, l'homme politique, et en donnant à quelques parties de son livre ces formes du panégyrique qu'il faut laisser aux académies. C'était là, nous le répétons, l'inévitable inconvénient d'un ouvrage écrit pour acquitter une dette d'esprit et de cœur, et satisfaire un de ces sentiments supérieurs à toutes les contradictions comme à toutes les phrases. L'auteur, du reste, semble avoir pressenti les avantages que lui assurait sa qualité de commensal intellectuel de Royer-Collard, lorsqu'en rendant justice (29 janvier 1847) au discours où M. de Rémusat, successeur de Royer-Collard à l'Académie française,

avait esquissé un éloge de l'illustre défunt, il ajoutait : « Cette vie si dramatique, si longue, si originale, reste à écrire, et ce n'est pas une esquisse, si magnifique qu'elle soit, c'est une biographie complète qu'elle exige. Nous croyons savoir que cette biographie est terminée, et que, par les détails pleins d'intérêt dont elle abonde, elle ne peut manquer d'exciter une universelle curiosité. » — Ces lignes préventives nous promettaient un ouvrage tel que pouvait seul l'écrire le digne et légitime héritier d'un trésor d'idées et de souvenirs, où Royer-Collard nous apparaîtrait, non plus dans sa tenue officielle et historique de philosophe et de politique, mais sous des aspects plus familiers, dans son simple appareil de penseur, de causeur, passant de la rue d'Enfer à Châteauvieux, distribuant, du coin de son feu, les vérités piquantes et les coups de boutoir, bonhomme avec les siens, charitable avec ses paysans, formidable avec les sots, les vaniteux et les charlatans, suivant, chapeau bas, le convoi de sa vieille et dévouée servante, et remettant son chapeau sur sa tête devant les puissants de la veille et les parvenus du lendemain ; prêchant le respect, passionné pour l'indépendance, impatient de tout joug, de toute coterie, de toute consigne, aimant la royauté et détestant la cour, penché sur l'avenir et ne vivant que dans le passé, ayant le don de ne ressembler à personne et de ne pas toujours se ressembler à lui-même ; attrayant dans ses aspérités, imposant dans ses saillies, respectable dans ses boutades, évitant le pédantisme à force d'esprit, se créant, en dehors des pouvoirs et des dignités définies, un pouvoir idéal et une dignité morale, souvent gênant, parfois offensant, jamais banal, vertueux sans emphase, orgueilleux sans morgue, personnage supérieur au rôle, faculté supérieur au fait, ouvrier supérieur à l'œuvre ; tel enfin

que ceux qui l'ont connu n'ont pu l'oublier et qu'on le saluait comme une exception glorieuse, même en refusant de le suivre comme un guide infaillible. Exception, ai-je dit? Je crois que, s'il fallait absolument choisir, ce serait ce mot-là qui résumerait le mieux M. Royer-Collard. Les exceptions, on le sait, confirment la règle, mais elles ne gouvernent pas le monde.

Ici la qualité de commensal intellectuel ressaisissait toutes ses supériorités. On comprend, en effet, tout ce qu'une fréquentation journalière, aidée de beaucoup d'admiration et de non moins d'intelligence, tout ce que l'habitude d'écouter un pareil causeur et de le faire parler en l'écoutant, tout ce que ces échanges de questions respectueuses et de libres épanchements, ont dû amasser de traits précieux, d'anecdotes caractéristiques, de mots décisifs, qui, en se rassemblant plus tard, fixent à jamais la physionomie, le contour et la figure. L'interlocuteur appréciait les inestimables avantages de sa position : il était parfaitement doué pour en tirer parti, et chaque soir, au sortir de ces merveilleuses causeries, il avait soin d'écrire ce qu'il avait entendu de plus remarquable. On éprouverait donc, en lisant la biographie que j'ai sous les yeux, une sorte de surprise, j'allais dire de désappointement, si l'on ne remarquait en tête du volume ces mots, *première partie*, et si l'on ne savait qu'il en existe une seconde qui nous livrera le Royer-Collard familier, anecdotique, épigrammatique et amusant. Celle-là ne peut pas paraître encore, et l'on ne saurait assez applaudir à l'honorable sentiment qui en retarde la publication. Il est impossible d'être très-spirituel sans être un peu malin, et d'être très-malin sans blesser d'honnêtes gens qu'il vaut autant laisser mourir ou passer à l'état d'ancêtres avant de découvrir leurs blessures. Les blessés de M. Royer-Collard, — et le

nombre en est grand, — ne sont pas tous morts, ou du moins ne sont pas morts depuis assez longtemps pour que leur mémoire ou leur famille fût insensible à un jugement aiguisé en sarcasme. « Je regarderais, disait M. Thiers, comme le plus grand malheur qui pût m'arriver, que M. Royer-Collard me tînt sous sa griffe. Pour un homme politique, ce n'est pas un simple affaiblissement; c'est une sorte d'annulation; c'est une torture, c'est le dernier supplice moral. » Si le plus brillant et le moins craintif de nos hommes politiques, ayant, lui aussi, bec et griffes pour se défendre, exprimait de telles frayeurs, qu'ont dû ressentir les personnages secondaires, les *utilités*, les comparses? Plusieurs des contemporains de Royer-Collard ont été ainsi toisés, classés, transpercés par un mot, et ce mot se trouve dans la seconde partie de cette biographie. L'auteur fait donc bien de l'ajourner encore, jusqu'à ce qu'il y ait assez d'herbe et assez d'oubli sur les tombes. Mais il nous la doit, et son œuvre, sans ce supplément, resterait trop incomplète. Moi aussi, je possédais un vieil oncle (qui n'a pas d'oncle? L'essentiel est de savoir s'en servir), lequel fut longtemps le collègue et toujours l'admirateur de M. Royer-Collard. Il m'avait redit tous les *mots* que je rencontre dans cette première partie et beaucoup d'autres qui n'y sont pas. Pour que cette œuvre ait donc toute la valeur qu'elle peut avoir et que lui seul peut lui donner, l'auteur devra, selon nous, fondre, abréger, simplifier, resserrer ce volume, en faire l'Introduction du véritable, et ce grave péristyle ne fera que mieux ressortir l'agrément et les points de vue des petits appartements. En somme, et au risque de nous répéter, il y a eu deux hommes chez M. Royer-Collard : l'homme public, et celui-là appartient à tous ; il appartiendra, par prééminence et droit de ta-

lent, à l'écrivain qui a retracé avec tant d'éclat la grande image de Chateaubriand, qui nous rendra tour à tour les éloquentes figures de Camille Jordan, du comte de Serres, de Royer-Collard, du général Foy, et leur donnera pour piédestal la tribune moderne: — puis l'homme privé avec ses traits indélébiles, ses mots qui burinent, ses conversations intimes, ses fonds secrets de verve, de malice, de sagesse et de génie : celui-là appartient, avant tout, à sa famille, et, dans sa famille, au spirituel anonyme qui l'a le mieux connu, écouté, admiré, qui est le plus digne et le plus capable de lui rendre la parole et la vie : ce qu'il a fait déjà nous révèle ce qu'il peut faire, et le talent passionné par de tels souvenirs doit se surpasser lui-même : « Je l'avoue à ma honte, dit quelque part M. Mérimée, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie. » — Aspasie ! le nom est un peu profane pour être placé en regard de celui de Royer-Collard ; mais les extrêmes se touchent, et Athènes cette fois peut leur servir de trait d'union.

IX

M. L. VITET[1]

Il y a, dans la littérature contemporaine, une douzaine d'ouvrages dont je ne pourrais jamais parler avec le sang-froid d'un vieux critique : ce sont ceux qui venaient au monde au moment où je naissais moi-même à la vie intellectuelle, où je m'associais de loin, en écolier fervent et timide, à ce grand mouvement littéraire qui a tant promis et si peu tenu. Ces premiers élans de curiosité et d'enthousiasme avaient quelque chose des mystérieuses ardeurs d'une passion juvénile, et il existe au jardin du Luxembourg telle vieille allée de marronniers ou de tilleuls où je ne puis passer sans me souvenir d'une lecture des *Scènes historiques* de M. Vitet, ou de la *Chronique du temps de Charles IX*, de M. Mérimée, comme on se souvient d'un premier rendez-vous. Qui m'eût dit alors que je compterais un jour, en littérature, parmi les arriérés, les rétrogrades, les éteignoirs ? Hélas ! on l'a dit,

[1] *La Ligue*, précédée des *États d'Orléans*, scènes historiques.

tout arrive, — et aussi tout s'en va, très-heureusement; sans quoi tout ce qui arrive serait trop difficile à supporter.

A voir M. Vitet lui-même, aujourd'hui le plus sage et le plus sobre des maîtres, dans cette attitude discrète qui lui va si bien et d'où il ne sort qu'à de trop rares intervalles pour dire sur chaque homme et sur chaque chose le mot juste et décisif, qui croirait qu'il a été, lui aussi, à son heure, un romantique, un révolutionnaire? Entendons-nous, pourtant : le romantisme, tel qu'on l'inaugurait alors (1827), la révolution littéraire telle qu'elle s'essayait, n'offraient pas partout ces allures échevelées et subversives qu'on s'est amusé à leur attribuer. Le front de bataille était d'ailleurs si vaste, les points d'attaque si variés, que, même en s'égarant ou en se laissant battre sur bien des points, on a pu triompher sur d'autres : il y a eu des conquêtes définitives et incontestées. Ainsi la régénération, si nécessaire et si féconde, des études historiques, entreprise par d'éminents esprits, devait naturellement les amener à comprendre qu'entre l'histoire rendue au pittoresque et au vrai et le vieux moule dramatique des du Belloy, des Raynouard et des Legouvé, il y aurait désormais des *hiatus* trop énormes pour qu'aucun intermédiaire pût les aider à se rapprocher. Il en est, en effet, d'une littérature qu'on réforme comme d'une maison qu'on répare, et où, en modifiant un salon ou un étage, on se force, pour ainsi dire, à changer tout le reste. Toute question de talent mise à part, des tragédies comme le *Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, les *Templiers*, les *États de Blois* (de Raynouard), la *Mort de Henri IV* (de Legouvé) étaient possibles, pouvaient du moins ne paraître qu'ennuyeuses, côte à côte avec les histoires philosophiques des Anquetil, des Gaillard, et autres écrivains de cette école : elles devenaient monstrueuses et majestueu-

sement grotesques, si on les mettait en présence des histoires de MM. Guizot, Augustin Thierry et de Barante. S'en suit-il que M. Vitet, en écrivant ses *Scènes historiques*, eût la prétention de donner à la nouvelle littérature son théâtre, comme ses illustres amis lui donnaient son histoire? Non : le sens critique est chez lui trop fin, il connaît trop bien les instincts, les besoins de l'esprit français pour ne pas savoir que notre théâtre, même en cessant de s'astreindre aux unités et aux monotonies classiques, doit offrir la représentation plus ou moins fidèle d'une action unique sur laquelle se concentre l'intérêt du spectateur, et non pas s'éparpiller en cette multiplicité d'incidents et de personnages qui est la vie de l'histoire. C'est donc comme médiateur, comme intermédiaire entre l'histoire régénérée et le drame à venir, plutôt que comme créateur du drame historique, que M. Vitet publiait ces scènes si vivantes, si animées, si favorables au relief des caractères. Lorsque, trois ans plus tard, M. Alexandre Dumas (que l'on pouvait alors prendre au sérieux) fit jouer son drame de *Henri III*, il eut soin, dans sa préface, de mentionner l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* parmi ceux qui lui avaient préparé les voies : mais là le fil se rompait : la partie historique ou soi-disant telle, dans *Henri III*, n'est que du placage, du badigeon sans aucune valeur, et il fallut, pour s'y tromper, toute la bonne volonté du public d'alors. M. Dumas préludait déjà à ces énormités *extra* ou *anti*-historiques qui se sont appelées depuis la *Reine Margot* et la *Dame de Montsoreau*. On sait d'ailleurs quelle fut la destinée du drame romantique, infidèle à son programme, aussi éloigné de Shakspeare que de Corneille, et toujours prêt à trébucher entre les effusions d'un faux lyrisme, les violences du mélodrame et les exagérations puériles de l'effet matériel et pittoresque.

M. Vitet a donc pu dire qu'il avait ouvert une route où personne en définitive n'est entré, qu'il avait jeté un pont entre deux rives, dont une seule a été fréquentée et fertilisée. Mais il n'était que mieux autorisé à faire reparaître ces œuvres de sa jeunesse, pour montrer aux oublieux et aux incrédules que tout ne fut pas étourderie et charlatanisme dans ces essais de renouvellement littéraire, et qu'une veine d'or pur avait été patiemment fouillée par des ouvriers véritables, en attendant que le malheur des temps, le désordre des idées, la dispersion des chefs changeâssent cet or en alliage ou en poussière. Cette publication nouvelle, à trente ans de distance, y gagne ce charme mélancolique que je ne serai pas seul à ressentir, qui s'attache aux choses inachevées, promises, réalisées à demi, et ressemblant de loin à une espérance brisée, à un rêve interrompu. A tout prendre, n'est-ce pas là l'emblème de la vie elle-même, où rien ne s'achève, où tout se passe en illusions, en souvenirs, en regrets; et comment demander à la littérature ce je ne sais quoi de fini et de complet que la vie ne donne jamais? C'est beaucoup si, en reportant nos regards en arrière, nous ressaisissons çà et là quelques lueurs parmi les ombres, quelques rayons jouant sur les ruines.

M. Vitet n'a donc rien à craindre de cette seconde épreuve, et quand il nous dit, dans sa courte et modeste préface, que les lois de la haute critique sont peu favorables à un genre qui n'est ni tout à fait du drame, ni tout à fait de l'histoire, nous prendrions au besoin son parti contre lui-même. Il est tout simple que le roman historique, malgré d'illustres exemples, ait été signalé comme un genre bâtard, et soulève, comme tel, les scrupules d'un critique sévère; ce mélange de vérité et de fiction peut dérouter à tout instant et égarer

les lecteurs ignorants, c'est-à-dire le public presque entier. Mais ici il ne s'agit ni de donner le change à personne, ni de rien sacrifier à la fiction romanesque ou à l'optique théâtral. Il s'agit de rendre à l'histoire racontée une vie, une saillie qu'elle ne peut pas avoir, de lui emprunter ses personnages tels qu'ils sont, et de les faire agir et parler devant nous, au lieu de les estomper dans l'ensemble du récit. « Car, dit excellemment le président Hénault, cité par M. Vitet, le grand défaut de l'histoire est de n'être qu'un récit; et il faut convenir que les meilleurs faits racontés, s'ils étaient mis en action, auraient bien une autre force, et porteraient bien une autre clarté à l'esprit. » — Tel a été le point de départ de M. Vitet. Seulement, là où le président Hénault, se contentant d'entrevoir cette vérité, et dominé pour tout le reste par la routine littéraire de son temps, ne trouvait à écrire que sa glaciale et ridicule tragédie en prose de *François II*, notre contemporain a écrit ses belles *scènes*, son théâtre historique dans un fauteuil, tout à fait en harmonie avec les études de son époque, avec l'avénement du vrai et du pittoresque dans l'histoire. Ajoutons que M. Vitet, dans cette nouvelle édition, a pris soin de relier entre elles, par des fragments de narration nette et vigoureuse, les diverses parties de sa trilogie, et qu'en les faisant précéder des *États d'Orléans* il a donné à l'édifice un péristyle digne de lui : nul n'ignore en effet que ces états furent le prélude des convulsions sanglantes dont la Ligue fut l'épilogue.

Triste époque, il faut en convenir, triste société, tristes personnages! Des tigres déguisés en renards, des lions jouant de la griffe avec des singes. On a besoin pour les trouver tolérables, pour respirer à l'aise dans cette atmosphère de sang, de parfums et de poisons, de songer que le dix-septième siècle va sortir de cette chaudière où l'Italie

apporte ses ingrédients et ses sortiléges, et que la dernière figure de cette galerie s'appelle Henri IV. Dans cette foule bigarrée de cuirasses et de robes rouges, de manteaux de velours et de frocs, de simarres et de pourpoints, trois personnages entre tous font le plus grand honneur au crayon, que dis-je? au burin de M. Vitet; Marie Stuart, Henri III et Henri IV.

Je ne sais pourquoi, dans le cours de cette attachante lecture, Marie Stuart et Henri IV m'apparaissent comme les deux termes extrêmes de cette phase si tragiquement remplie : ils caractérisent dans leurs contrastes infinis, l'une le régime qui finit, l'autre la société qui commence. Marie Stuart est la dernière reine, et la plus charmante, du moyen âge, au moment même où le moyen âge, retenu par la lourde épée des Guise, va tomber dans l'abîme du temps. Dans sa beauté, dans sa grâce, dans ses aventures, dans ses malheurs, elle personnifie à sa façon ce moyen âge prêt à disparaître, comme les Guises le personnifient à leur manière dans leur lutte énergique et suprême contre ce qui va le dévorer. Sa belle et adorable tête en porte les grandeurs et les prestiges, les élégances et les faiblesses, les croyances et les crimes, et c'est sous ce redoutable fardeau qu'elle pliera et tombera plus tard devant l'implacable reine de l'esprit moderne, jalouse et furieuse de ne pouvoir cumuler le charme des jours disparus avec la puissance des idées nouvelles. Chose étrange pourtant! dans cette France du seizième siècle, si amoureuse de beauté et de plaisir, dans cette cour voluptueuse et galante des Valois qui semble faite exprès pour elle, la jeune reine Marie, cette même reine qui doit plus tard mettre en feu la brumeuse Écosse, passe presque inaperçue, et cela au moment le plus radieux et le plus printanier de sa jeunesse, et lorsque tout autour d'elle devait

servir d'excitant à cette imagination si vive, à cet esprit si fin, si remuant, si épris de domination et de conquête ! M. Vitet a été frappé de cette inadvertance de l'histoire, et il l'a merveilleusement réparée. Nous retrouvons, dans ses *États d'Orléans*, notre belle et poétique Marie Stuart, telle que nous l'avons connue ou rêvée, douée de cette incroyable puissance de séduction qui l'accompagne presque jusqu'à l'échafaud, habile à subjuguer les cœurs sans avoir l'air d'y toucher, et sur ce second plan où la relèguent son âge, la faiblesse du jeune roi, l'ambition de ses oncles et de sa belle-mère, ramenant à elle bien des fils qui font mouvoir les principaux acteurs. Puisqu'il s'agit d'un théâtre historique, je dirai volontiers que, dans l'œuvre de M. Vitet comme dans l'histoire, Marie Stuart, à cette date que termine la mort de François II, est une comparse qui domine les premiers rôles. Cette seule création prouve que M. Vitet aurait été, s'il l'avait voulu, un historien et un auteur dramatique du premier ordre.

Parlerai-je de Henri IV ? Nulle part je ne l'ai trouvé plus vrai que dans la dernière partie de cette trilogie. Sans vouloir réveiller ici de vieilles querelles, on peut constater que Henri IV, au milieu de ces calvinistes bardés de fer et de psaumes, de ces grands seigneurs catholiques, représentants de la féodalité mourante, de ces magnifiques débris du moyen âge s'affaissant dans une catastrophe suprême, est une figure essentiellement moderne, le premier roi des temps modernes, comme Marie Stuart est la dernière suzeraine du passé. Sa politique, ses vues, sa tolérance, ses grandes idées de refonte et de fusion nationale, cette nuance de calcul et d'égoïsme mêlée à tant de qualités martiales et royales, tout cela est nouveau, ouvre une nouvelle ère qui sera, Dieu merci ! celle de la liberté de conscience et de la vraie grandeur française,

mais qu'il sied de dégager des enjolivements chevaleresques et factices que nous y avons ajoutés. Henri IV a été un grand homme de guerre, un grand politique et un grand roi, mais d'une certaine manière qu'il ne faut pas surfaire, qui était la bonne à son moment, qui n'a pas besoin pour être appréciée qu'on y ajoute des vertus qu'il n'avait pas, qu'on en fasse un Henri IV d'académie ou de tableau d'apparat. C'est cette nuance que M. Vitet a saisie avec une justesse et une finesse que l'on ne saurait assez louer. Il n'idéalise pas le Béarnais; il l'entoure de compagnons au regard perçant, aux propos incisifs, qui le déshabillent pièce à pièce, qui le traitent de Gascon, d'ingrat et de ladre : quand il reparaît à leurs côtés, ils cèdent au charme, et l'on fait comme eux : on comprend d'ailleurs que le bon sens, l'avenir, le repos de la France, sont là dans une réconciliation dont Henri IV peut seul tenir la clef et serrer les nœuds, en dehors de ce fanatisme grossier qui chez les calvinistes a toutes les ardeurs agressives des minorités, et chez les ligueurs n'attend qu'un changement de siècle, d'opinion et de courant pour devenir terroriste et septembriseur. En quelques pages de fine et spirituelle comédie, M. Vitet nous a donné un Henri IV plus vrai, plus vivant que celui de Voltaire, et même que celui de M. Poirson, un Henri IV qui, aujourd'hui comme de son temps, doit mettre tout le monde d'accord.

Entre ces deux extrémités du cadre, Marie Stuart et Henri IV, plaçons cette singulière physionomie de Henri III, non pas, à Dieu ne plaise! comme trait d'union, mais plutôt comme phénomène. Chaque fois que nos dramaturges ramènent Henri III sur la scène, les écrivains démocratiques font de cette exhibition un prétexte à sarcasmes et à invectives contre la monarchie française, la royauté, le régime féodal et aristocratique, etc., etc.

Voyons si la cause est aussi désespérée qu'elle en a l'air. Dans cette espèce de carnaval tragique que trancha le couteau de Jacques Clément, j'aperçois, j'en conviens, bien des désordres, des vices, des ridicules, un triste mélange de superstition et de débauche, une marotte de bouffon sous une cagoule de pénitent : mais tout cela n'est ni royal ni français; tout cela est italien : on a remarqué à satiété que les fils tiennent particulièrement de leur mère, surtout quand leur mère les a élevés et les domine. Ces déplorables Valois furent dans le fait des Médicis, des Florentins habillés à la française: Ils sont du pays de Machiavel, de Boccace et de l'Arétin, et non pas du pays de l'Hôpital et de Montaigne. Remarquez pourtant le contraste! Tout n'est pas mauvais chez Henri III : ce qui est mauvais lui vient de sa vraie patrie, de sa mère, de son éducation : ce qui est bon lui vient de la France, de ces instincts monarchiques qui le rendent parfois supérieur à sa débile et tortueuse nature. Il lui a suffi de s'asseoir sur ce trône pour en comprendre les intérêts et les devoirs, alors même qu'il n'est capable ni de sauvegarder les uns ni d'accomplir les autres. Il est roi, et dans ce caractère de roi il trouve une force secrète qui le dirige à son insu dans une voie contraire à ses goûts, à ses préférences et à ses mœurs. Esprit faible, cœur amolli, croyant racheter de honteux plaisirs par une dévotion aveugle, il semblerait que ce prince dût appartenir aux Guise : non, le sentiment royal est froissé chez lui par leur prépondérance; il les déteste assez, et il est assez roi de France pour leur préférer Henri IV; et, quand Jacques Clément l'a frappé, quand la mort approche, quand il y puise ces funestes clairvoyances dont elle a le secret, son langage est celui d'un monarque, d'un Français et d'un politique. Lisez et relisez la *Mort de Henri III* dans le second volume de

M. Vitet : vous y verrez comment un écrivain judicieux et supérieur a su rester fidèle à la vérité et à l'histoire en dramatisant cette phase que de grossiers enlumineurs ont livrée plus tard aux risées de la multitude : vous regretterez qu'un dernier travail possible, nous le croyons, et même facile, n'ait pas achevé d'accommoder au théâtre une œuvre qui sous cette première forme offre déjà tout l'intérêt, toute la vie, toute l'émotion et presque toute l'unité d'une œuvre dramatique.

C'est ainsi qu'à force de tact, de sagacité et de mesure, M. Vitet nous a fait trouver plaisir et profit dans ces exactes esquisses d'un temps dont l'art moderne a un peu abusé et qu'il est si aisé de pousser au noir, pourvu que l'on applique les idées de 1860 aux événements et aux mœurs de 1580. Rendues au public qui les réclamait depuis longtemps, ces *scènes historiques* resteront désormais et vivront, non pas peut-être comme un ouvrage complet, *sui generis*, ayant son rang bien distinct entre l'histoire et le théâtre, mais comme l'application d'un excellent esprit s'exerçant sur des sujets historiques, de même qu'il devait s'exercer plus tard et toujours en maître sur des sujets de haute et féconde critique. On sait tout ce que M. Vitet a écrit d'ingénieux et de magistral sur l'art, sur la peinture, sur les peintres. On pourrait aisément signaler entre ses heureux débuts et ses études successives des affinités et comme des pressentiments : plusieurs de ses *scènes historiques* étaient déjà des tableaux admirablement réussis : il y a du Van Dyck dans ces premières pages du futur biographe de notre Eustache Lesueur.

X

LE MARQUIS D'ARGENSON[1]

Presque toutes les époques de notre histoire ont le mérite d'offrir un champ très-net à la polémique entre les diverses opinions qui se partagent les intelligences, en attendant notre réconciliation générale. Parlez-moi du moyen âge, du quinzième siècle, de la Renaissance, de la Réforme, de la Ligue, du siècle de Louis XIV; je vous dirai, dès les premiers mots, si nous sommes d'accord ou si nous avons à nous quereller. Seul, le dix-huitième siècle garde ce caractère bizarre, qu'on peut ne pas l'aimer sans être forcé de chérir davantage ce qui l'a détruit et remplacé. Il a si bien travaillé à sa propre ruine, — et Dieu sait avec quel incroyable mélange de verve et d'imprévoyance! — qu'il semble qu'on ne puisse plaider pour lui sans prendre parti pour ses adversaires, et qu'il n'ait pas eu, en définitive, de plus mortel ennemi que lui-même. Aussi serait-il sage peut-être d'en parler le moins

[1] *Journal* et *Mémoires*, publiés par M. Rathery; Ier vol.

possible. Les peuples sont des familles qui ont des siècles pour générations : or dans quelle famille n'y a-t-il pas une page à oublier ou à déchirer?

Mais plus l'ensemble est humiliant ou affligeant, plus on s'intéresse à quelques rares physionomies qui s'en détachent par un trait particulier, qui tranchent sur leur entourage par de visibles contrastes ou au moins par un piquant assemblage de disparates et d'analogies. Remarquez en effet que tout homme qui a joué dans son temps un rôle quelconque tient à ce temps par quelque endroit; celui-ci par ses idées, celui-là par ses mœurs, cet autre par l'exagération même qu'il met à réagir contre ces mœurs et ces idées. Dès qu'on s'occupe d'un personnage qui a laissé sa médaille, grande ou petite, dans le médailler de l'histoire, il sied donc de chercher en quoi il ressemble à ses contemporains, et en quoi il en diffère : cette étude en partie double, on peut l'appliquer avec plaisir et profit au marquis René-Louis d'Argenson.

La publication du *Journal* et des *Mémoires* du marquis d'Argenson est l'œuvre de cette Société de l'histoire de France qui a déjà rendu aux lettres et aux études sérieuses de si éminents services. Elle a augmenté la valeur et assuré le succès de cet important travail en le confiant à M. Rathery. Il fallait à cette entreprise une main à la fois savante et délicate, main d'érudit et de dilettante, si pure qu'elle pût toucher à certaines immondices sans se salir et sans nous menacer d'éclaboussures. On disait d'un des plus aimables grands seigneurs de la Restauration, qu'il avait le privilége de passer dans la boue sans se crotter. Hier encore on a dit, à propos d'un rôle très-scabreux dans une pièce très-scabreuse[1], que, s'il n'a-

[1] Madame Rose Chéri, dans le *Père prodigue*.

vait pas été joué par l'actrice la plus honnête de Paris, le public ne l'aurait pas supporté. C'est une impression du même genre que j'éprouve en voyant un homme tel que M. Rathery concourir à des publications telles que son excellent *Rabelais* d'il y a deux ans, et son *Journal* du marquis d'Argenson. Une existence calme et régulière, une âme trop droite pour avoir besoin d'être rigoriste, toutes les joies et tous les devoirs de la famille acceptés sans effort et goûtés avec délices, ce sont là les meilleures provisions de voyage à travers ces écrits quelque peu entachés de la corruption grossière ou raffinée de leur temps. Or, comme ces écrits ne peuvent pas être supprimés, comme toutes nos répugnances ne sauraient empêcher l'auteur de *Pantagruel* d'être un classique et d'avoir des milliers de lecteurs, comme le *Journal* et les *Mémoires* de d'Argenson méritent d'être consultés par quiconque veut avoir une idée juste de la vie publique et privée pendant la première moitié du dix-huitième siècle, nous devons nous réjouir que les honneurs nous en soient faits par un guide capable de traverser toutes ces atmosphères sans en être affriandé ni incommodé.

Qu'est-ce donc que ce marquis d'Argenson? Quelle sorte d'intérêt et de curiosité doivent éveiller ses ouvrages? En quoi fut-il supérieur, ou, pour mieux dire, *précurseur* au milieu des frivolités de son époque? Comment, tout en lui échappant par maint endroit, en garde-t-il, dans plusieurs autres, l'irrécusable empreinte? Telles sont les principales questions que soulève cette lecture, et que la remarquable introduction de M. Rathery nous met en mesure d'aborder et de résoudre.

Le marquis René d'Argenson était le fils aîné du célèbre lieutenant de police. Les courtisans l'avaient surnommé d'Argenson *la bête* pour le distinguer de son frère. Saint-

Simon l'a appelé *balourd;* ce qui prouve une fois de plus que la postérité a raison de se croire la cour de cassation des jugements contemporains. Pourtant ce *balourd* sut déjà, de son vivant, se faire compter pour quelque chose. Il fut conseiller au Parlement, conseiller d'État, intendant du Hainaut et Cambrésis, ambassadeur *nommé* en Portugal où il n'alla jamais, et, pendant deux ans, ministre des affaires étrangères. Dans ces postes divers, dans ceux auxquels il toucha sans y entrer, et mieux encore dans cette existence semi-officielle qui le mit fréquemment en contact avec les ministres dirigeants, on put remarquer en lui ce double caractère qui forme, à distance, sa physionomie originale : une influence assez médiocre, un rôle assez restreint dans le moment même où il agit, parle, écrit ou gouverne; des vues d'avenir, souvent mêlées d'utopies inapplicables ou d'immorales extravagances, mais parfois assez étendues et même assez prophétiques pour déborder ce cadre étroit que suffisaient à remplir l'adolescence de Louis XV et la vieillesse de Fleury. Il ne faut cependant pas s'exagérer la valeur de ce don de prophétie, ni trop crier au miracle. Tout ce qui arrive en ce monde a été prédit, non-seulement par des logiciens ou des calculateurs de probabilités, mais par des rêveurs, des fous peut-être, qui se trouvent avoir eu raison une fois sur cent, et que l'événement, plus insensé qu'eux, justifie. Il en est des faits dont l'enchaînement s'appellera plus tard l'histoire, comme des découvertes scientifiques qui existent avant d'être faites, et dont les germes épars vivent déjà dans quelques cerveaux, avant qu'un esprit plus vigoureux ou plus heureux les produise et les applique. Ceci est vrai surtout à ces époques transitoires où ce qui n'est pas encore se fait sentir d'avance dans la décrépitude de ce qui est. L'état de malaise qui résulte de cette

lutte préventive entre les forces visibles qui s'affaissent et les forces inconnues qui préludent, met en éveil les esprits chercheurs, ceux qu'agite le sentiment du *mieux*, de cet idéal qui a ses serviteurs dans la politique comme dans l'art. Ces époques étant celles où les maux de l'humanité se montrent le plus à nu, et où les moyens employés pour les pallier ou les faire taire, livrent le plus ouvertement le secret de leur faiblesse, il n'en faut pas davantage pour que ces intelligences hardies et généreuses, saisies d'une pitié d'autant plus facile qu'elle n'admet pas la nécessité et ne connaît pas l'expérience, se lancent dans toutes les théories, souvent même toutes les chimères qui leur semblent de nature à améliorer le sort du genre humain. Ajoutons seulement, sans songer à mal, que ces moments où on s'occupe si passionnément du bonheur des hommes sont en général ceux qui leur préparent de nouvelles manières d'être malheureux.

Quoi qu'il en soit, tel fut le rôle, tel fut aussi l'honneur du marquis d'Argenson pendant cette phase assez triste qui va de 1720 à 1755, traversant la Régence, le ministère de M. le duc, celui du cardinal de Fleury et les premiers désordres de Louis XV. En un temps pareil et sous de pareils pouvoirs, il y avait beaucoup à critiquer, beaucoup à proposer : il y avait surtout, pour le penseur honnête homme et légèrement épris d'innovations ou de réformes, toute une part à se faire dans le *chez soi*, dans ces recueillements journaliers où l'esprit ne communique plus qu'avec lui-même et se rend compte de tout ce qui l'a frappé. C'est par là que le marquis d'Argenson nous appartient, et que notre époque, si friande d'informations originales, ne pouvait manquer de le ressaisir. Il eut, pendant plus de trente ans, l'excellente habitude d'écrire au jour le jour,

et sans la moindre arrière-pensée littéraire, tout ce qui l'avait intéressé, tout ce qui se rattachait, soit aux affaires publiques dont il fut toujours fort préoccupé, soit à la vie intime, anecdotique et familière de son temps. Ai-je besoin de faire ressortir les avantages de cette méthode, qui nous livre l'homme tout entier au lieu du personnage attentif à son auditoire et à son rôle? Les esprits de second ordre (et qui peut se flatter d'être du premier?) doivent se résigner d'avance à un malheur : tout ce qu'ils *composent* en vue du public et de l'avenir sera justement ce dont l'avenir aura le moins de souci : car il se réserve le droit de trillage, et il en use. Mais il n'en est pas de même de ces écrits où l'*auteur*, le littérateur n'a aucune part, où l'on se sent en contact direct avec une intelligence sincère, donnant pour garantie de sa franchise la mobilité même de ses impressions successives, souvent contradictoires et d'autant moins suspectés qu'elles mettent moins de façon à se contredire. Prenons pour exemple le jugement de d'Argenson sur un de ses contemporains les plus considérables, le garde des sceaux Chauvelin[1] : il en fait d'abord un portrait à la Juvénal, à la Saint-Simon ; et réellement Saint-Simon ne désavouerait pas ce morceau où l'on retrouve quelque chose de ses traits acérés, pressés, impitoyables, de ses terribles coups de boutoir, de sa verve désordonnée et si habile dans son désordre apparent. Puis d'Argenson arrive aux affaires ; les difficultés du gouvernement le rendent plus indulgent pour les défauts de ceux qui gouvernent : il connaît mieux M. de Chauvelin, il lui rend plus de justice, et il écrit ceci : « J'ai trouvé

[1] N'est-il pas remarquable que ces deux noms *politiques* d'ancien régime, d'Argenson et de Chauvelin, se soient, un siècle après, retrouvés côte à côte aux premiers rangs de l'opposition ultra-libérale contre la Restauration?

qu'une partie de ce jugement était faux, et qu'il méritait de vrais éloges sur son génie, sa vertu et son amour pour le bien de l'État. » — Il est évident que d'Argenson a été d'égale bonne foi dans ses épigrammes et dans son désaveu. J'ai choisi ce détail, parce qu'il peut, comme dans une carte géographique bien faite, nous donner l'*échelle* du chemin parcouru par cet esprit vigoureux, incohérent et loyal. La bonne foi! c'est un mérite en toutes choses, surtout en ces matières historiques où l'on s'aperçoit, à chaque instant, que la postérité a ses erreurs de lointain comme les contemporains ont leurs erreurs de trop près. Ajoutons bien vite que ce n'est pas le seul mérite de ces écrits de d'Argenson. M. Rathery remarque excellemment « qu'on peut y trouver quelque chose du double genre d'intérêt qui s'attache aux *Mémoires* de Saint-Simon et aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, à part le génie littéraire auquel notre auteur ne prétendit jamais. » — M. Sainte-Beuve, un juge infaillible dans tout ce qui tient à cette littérature en déshabillé, résume ainsi son opinion sur d'Argenson : « Ce n'est pas un écrivain, il est vrai, mais il a sa manière de parler et de dire, qui, pourvu qu'on la lui laisse et qu'on n'y fasse pas de demi-toilette, a son caractère et son originalité... Bref, si ce n'est pas un écrivain, ce n'est pas non plus le contraire que d'Argenson. » — Nous oserions presque aller un peu plus loin, et concéder à d'Argenson cette qualité d'*écrivain* à laquelle il n'a pas songé. Lorsque l'on est, par état, forcé de lire bon nombre de livres médiocres où se révèlent toutes les prétentions et parfois même toutes les habiletés de la forme, on passe aisément condamnation sur le décousu, les incorrections, les redites, sur ce je ne sais quoi de fruste et d'âpre qui sent son vieux sol gaulois, pourvu que l'on rencontre cette sève, cette vigueur qui devenaient

déjà fort rares à l'époque où écrivait d'Argenson. Son style a du nerf ; il dit ce qu'il veut dire, et souvent il le dit bien; on voit qu'il n'a pas été encore alangui par les futiles élégances de la vie de cour, et que, s'il a passé par le boudoir des Cidalises, il ne s'y est pas arrêté. Il y a, nous le répétons, dans ce volume, des pages que Saint-Simon aurait pu signer ; d'autres qui font songer à Saint-Évremont, à la Bruyère. Que l'auteur se passionne un peu, et il rencontre aussitôt des traits excellents ; ainsi rien de plus piquant et de mieux saisi sur le vif que le portrait qu'il fait de sa femme : Molière eût souri en le lisant; et quand d'Argenson parle de sa belle-mère ! « Toutes ces deux familles sont privées absolument de l'imagination, qui est la partie lumineuse de l'âme, qui lui porte l'élévation et qui l'étend... » N'est-ce pas là de la grande et belle prose ? En somme, on peut remarquer que cette prose-là, — et c'est sa force, — est d'un temps où la langue des affaires, celle des hommes du monde et de la société polie, était encore intimement unie à la langue littéraire : celle-ci ne faisait pas encore ménage à part, un petit ménage où, ne relevant plus que d'elle-même, elle désapprend de jour en jour cette loi du bon sens et du bon goût qui consiste à ne parler que lorsqu'on a quelque chose à dire.

Voilà le bien ; voici le mal : je ne crois pas qu'il me soit permis de le taire, mes lecteurs ayant le droit de se plaindre si j'oublie de les mettre en garde contre toute surprise fâcheuse. Dans ce volume de d'Argenson, et souvent sur la même page, il y a deux parties distinctes : il y a l'aperçu politique, l'appréciation d'un personnage public, d'un événement qui intéresse la France et parfois l'Europe ; mais il y a aussi le commérage de ruelle, l'anecdote galante et souvent graveleuse. Ici le marquis d'Argenson est un peu trop marquis et un peu trop de son temps. Ce

qui attriste dans cette immoralité aristocratique et grossière tout ensemble, c'est qu'elle ne paraît pas avoir conscience d'elle-même, qu'elle raconte comme toutes naturelles de scandaleuses énormités. C'est le malheur des sociétés acclimatées au vice que ceux-là mêmes qui essayent de lutter contre leurs influences arrivent à les subir, et, plus tard, semblent les complices de ce dont ils ne furent que les témoins.

M. Rathery a bien raison, les idées de d'Argenson sur le mariage devancent et distancent celles du saint simonisme et du phalanstère : Pierre Leroux et le père Enfantin n'ont rien dit de mieux. Notons du moins, pour nous consoler, un mot charmant que ces *excursions* anti conjugales ont inspiré à M. Rathery. D'Argenson, après avoir narré sa liaison et sa rupture avec une madame de G..., cousine de madame de Prie, ajoute : « Je lui souhaite longue vie et bonheur : j'ai à présent, de toutes façons, bien mieux qu'elle : » — et M. Rathery écrit au bas de la page ; « Ce n'est pas de sa femme que d'Argenson veut parler ici. » — C'est naïf et fin, et il faut ce mélange de naïveté et de finesse à qui s'aventure au milieu de ces récits et de ces mœurs. M. Rathery, en se faisant tour à tour, et avec un égal succès, l'éditeur de Rabelais et de d'Argenson, a pu comparer les deux époques, dans leurs rapports avec cette veine gauloise et grivoise qui laisse parfois tomber son gros sel ailleurs que dans la salle à manger. Ici, l'exubérance cynique et bouffonne, trop gaie pour être tout à fait corruptrice; un rire éclatant, à pleine bouche, à trente-deux dents ; le rire d'un adolescent robuste qui jette toute sa gourme en un incroyable pêle-mêle de verve, d'ordure et de génie : là une sorte d'atonie, de désuétude morale, et la fantaisie, le bel esprit, les sens, le vice, brodant sur ce canevas usé de

licencieuses arabesques. Prenez garde pourtant! dirai-je à ceux qui s'attarderaient trop dans ces zones plus ou moins malsaines. Nous n'y cherchons, nous, que des documents historiques, des détails de couleur locale, l'expression d'une nature forte et vraie en contact avec les mœurs et la politique de son temps. Mais êtes-vous bien sûrs que le gros public cherchera bien soigneusement dans ce livre les prédictions ou les théories sociales, les aperçus sur nos relations extérieures, les fautes du cardinal de Fleury, les vues de l'Espagne sur l'Italie, les commencements de la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, et qu'il ne s'arrêtera pas de préférence sur les histoires de madame de B..., de madame de C..., de madame de D..., et de toutes les intrigues féminines, protégées par toutes les initiales de l'alphabet? Et plus tard, quand les Frédéric Soulié, les Eugène Sue, les Michelet, les Gustave Flaubert arrivent à leur tour, quand ils appliquent leur verre grossissant sur les désordres des grandes dames, quand nous les accusons d'avoir regardé ou écouté aux portes de l'antichambre, quand on nous répond que cette antichambre est le salon, des ouvrages comme ceux du marquis d'Argenson ne sont-ils pas de nature à embarrasser notre réplique? Je pose les questions : je ne me charge pas de les résoudre.

N'importe! je veux finir par où j'ai commencé, en constatant que, des documents aussi précieux pour l'histoire ne pouvant demeurer enfouis dans la poussière des bibliothèques ou des archives de famille, c'est un bonheur qu'ils soient tombés en de bonnes mains et nous soient présentés par un homme tel que M. Rathery. Leur utilité en devient plus réelle et leur danger moindre. Pour nous, que le spectacle des misères contemporaines porte souvent à médire de notre époque, cherchons dans

de pareilles lectures un motif, non pas de rigueur contre le passé, mais d'indulgence pour le présent. Pour assainir certaines atmosphères pestilentielles, il faut des explosions foudroyantes ; pour assainir la société polie, il a fallu la Révolution. Le remède a été violent, mais efficace. Les mœurs dont un coin nous apparaît dans ce volume ne sont plus possibles aujourd'hui ; le temps où M. d'Argenson écrivait quelques-unes de ces pages ne valait pas, à tout prendre, celui où M. Rathery les édite. Il y a dans cette pensée de quoi tempérer bien des rancunes et adoucir bien des regrets.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU JOURNAL DES DEBATS[1]

XI

MM. SAINT-MARC GIRARDIN ET PRÉVOST-PARADOL

Entendons-nous bien sur le mot *ancien*, que j'inscris en tête de ces pages. L'ancien *Journal des Débats*, c'est l'abbé de Féletz, c'est Dussault, c'est Geoffroy, c'est Hoffmann; ce n'est pas du tout M. Saint-Marc Girardin, qui a été presque notre contemporain et notre condisciple avant de devenir un de nos maîtres. Je voudrais seulement marquer une ligne et comme une date de séparation entre ceux qui ont pris part aux polémiques de ce célèbre journal avant la Révolution de juillet et sous la monarchie de 1830, et ceux qui, venus plus tard, beaucoup plus jeunes d'âge et d'expérience, ont à prendre pour point de départ la Révolution de février et à en accommoder tant bien que mal les conséquences à leurs doctrines libérales. Entre M. Saint-Marc Girardin et M. Prévost-Paradol, il y a, si je ne me trompe, à peu

[1] *Souvenirs et Réflexions politiques d'un Journaliste*, par M. Saint-Marc Girardin. — *Essais de Politique et de Littérature*, par M. Prévost-Paradol.

près cet intervalle que l'on est convenu d'appeler une génération. Deux générations d'esprits libéraux, placées l'une en deçà, l'autre au delà de cette catastrophe qui a paru démentir leurs théories les plus chères ; ne se tenant pas pour battues et confiant à l'avenir leurs lointaines espérances, ici avec cette sagesse douce et triste qui sied à la maturité, là avec cette vivacité qui va bien à la jeunesse : voilà ce qui se reflète dans ces deux intéressants volumes, voilà ce que je veux y rechercher, en indiquant mes réserves avec toutes sortes de ménagements et d'égards, comme il convient à un homme qui croit avoir raison contre des gens bien plus spirituels que lui, et qui, ne partageant pas leurs illusions brillantes, essaye de se rattraper sur des convictions plus solides.

M. Saint-Marc Girardin n'avait assurément pas besoin d'ajouter ce volume à ses titres littéraires, déjà si considérables ; je comprends cependant qu'il ait tenu à le publier, afin de recomposer l'unité de ses opinions à travers l'incroyable mobilité des événements, et de se rendre compte à lui-même du chemin parcouru ; à peu près comme un brave général qui ferait marcher de front le récit de ses batailles et le bulletin des étapes qui l'ont conduit à Austerlitz, à Iéna, ou peut-être, hélas ! à Waterloo. En choisissant dans ses nombreux travaux de publiciste quelques articles saillants qui se rattachent à tel ou tel épisode de notre histoire politique, l'éminent écrivain a fait ce que, dans un ordre d'idées plus paisibles, nous devrions tous faire pour ces fugitifs essais de critique que notre faiblesse paternelle nous engage plus tard à réunir sous une forme un peu plus durable. Il a rapproché de nous ces divers anneaux par une chaîne intermédiaire : en marge de ces pages dont chacune porte sa date et répond à des émotions, à des colères, à des passions de-

puis longtemps apaisées, il a écrit ses réflexions d'aujourd'hui, celles que lui suggère son bon sens aidé de ses expériences, et qui parfois seraient plus amères chez ses lecteurs, s'il y mettait lui-même moins de bonne foi, de dignité et de franchise. Ces *réflexions* sont-elles tout à fait des désaveux ? En reproduisant ce qu'il écrivait en 1827 sur les émeutes de la rue Saint-Denis, en 1828 sur le ministère Martignac, en 1829 sur le ministère Polignac, et ainsi de suite, l'auteur a-t-il rétracté ses opinions d'alors? A-t-il prononcé ce terrible : je me trompais ! si difficile à obtenir des hommes politiques, surtout en un temps où personne, en définitive, n'a eu complétement raison ni complétement tort? J'ai dit ailleurs, à propos des *Mémoires* de M. Guizot, comment de pareils désaveux n'étaient ni possibles, ni même très-désirables, comment la religion a seule le secret de ces *meâ culpâ* où l'humiliation chrétienne se fond dans un acte de foi. Chez M. Saint-Marc Girardin, tout ce qui rentre dans le domaine des sentiments est ramené au point de vue actuel avec une droiture, une justesse d'appréciation qu'on ne saurait assez louer, et qui s'élève quelquefois jusqu'à l'éloquence : tout ce qui reste dans le domaine des idées persiste ou n'accepte que le côté le moindre et le plus humain des leçons contemporaines. Ce mélange, si conforme d'ailleurs, même chez les plus sages, au penchant de notre nature, est justement ce qui donne à cet ouvrage, ou plutôt à M. Saint-Marc Girardin lui-même et à ses amis, ce caractère particulier auquel la discussion aime à se prendre, parce qu'elle y rencontre à la fois de sérieux sujets d'estime et de piquants sujets de controverse.

On a dit avec raison que tout homme qui veut mettre la main ou la plume dans l'histoire politique de son temps doit préalablement régler ses comptes avec la Révolution

française. A cette date formidable j'en ajoute deux autres qui n'en sont que les compléments nécessaires et logiques : la Révolution de 1830, et celle de 1848. Que pensez-vous de la Révolution de 1789, non pas en elle-même (nous convenons tous qu'elle était inévitable), mais de la façon dont elle s'est faite? Glorifiez-vous ou maudissez-vous la Révolution de 1830? Enfin, ne voyez-vous dans celle de 1848 qu'un accident, d'autant moins concluant contre vos doctrines qu'il a été le triomphe de tous les gens absurdes, la défaite ou l'angoisse de tous les gens raisonnables? — Quatre mots de votre bouche, si je vous écoute, dix lignes de vos livres, si je vous lis, me diront si nous sommes d'accord sur ce point capital, et, par conséquent, sur tous les autres. Or le volume de M. Saint-Marc Girardin touche à la Révolution de 89 par sa belle étude sur Mirabeau, Louis XVI et Marie-Antoinette; à celle de 1830 par ses articles sur les divers événements qui la prèparèrent et les épisodes qui la suivirent; à celle de 1848 par ses pages excellentes sur le droit au travail, et par l'ensemble même des *réflexions*, qui tiennent dans ce livre une si large place et qui en fixent la nouvelle date.

Je ne veux chicaner aucune des *conquêtes de* 89, bien que des esprits supérieurs nous aient éloquemment prouvé que les trois quarts de ces conquêtes précieuses existaient déjà en fait ou en germe dans notre ancien régime, au moment où la Révolution a sonné son sinistre tocsin pour les proclamer. Les sympathies qu'elles vous inspirent — et ici je m'adresse à M. Prévost-Paradol comme à M. Saint-Marc Girardin, — doivent vous faire regretter qu'elles ne se soient pas assises sur un fond plus solide, qu'après soixante-dix ans elles aient conduit la société à un état de choses où elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce

qu'elle espère, ni où elle va. Si j'en crois ce remarquable chapitre d'histoire où M. Saint-Marc Girardin caractérise avec tant de vérité et de convenance Louis XVI et Marie-Antoinette ; si je m'en rapporte aux pages si ingénieuses et si fines de M. Prévost-Paradol sur le gouvernement parlementaire, tous deux reconnaissent comme nous que la Révolution française eût été moins violente et plus féconde, si l'initiative en eût appartenu à la royauté, si cette grande réforme sociale fût partie d'en haut au lieu de venir par en bas. Son caractère essentiellement démocratique, voilà ce qui explique ses fureurs, son fatalisme sanguinaire et cette fièvre de destruction et de ruine qui dévora tant d'aspirations généreuses. Toutefois, si vous le voulez absolument, passons condamnation sur cette première origine. Oublions, non-seulement ce sang et ces larmes dont on nous accuse de trop parler, mais les impuretés qui succédèrent aux crimes, ces palinodies des tribuns, ces abandons de toute pudeur républicaine, ces prostrations de toute dignité morale en présence de la dictature militaire sortie tout armée de ces débris. Renonçons à constater que, pendant cette phase, la démocratie trouva moyen de dépasser en servilisme, en vénalité, en bassesse, tout ce qui s'est dit de plus véhément, dans le vieux style, contre les courtisans et les cours. Nous voici en pleine Restauration, en 1827 ou 1828. L'esprit libéral, débordé par la Révolution, sali par le Directoire, ébloui par le Consulat, dompté par l'Empire, noyé, comme l'Europe entière, dans le sang héroïque de nos armées, a eu le temps de se ranimer, de se raffermir, de se raconter à lui-même ses souvenirs, ses fautes, ses déceptions, ses malheurs, ses espérances. Qu'est-ce à dire? Je le vois qui, en dépit de son expérience, confond de nouveau ses intérêts et ses efforts avec ceux de son

ennemie mortelle, la démocratie. On habitue les oreilles, on acclimate les intelligences à l'idée d'une révolution nouvelle. Un ministre habile, admirablement propre à son rôle, s'efforce de réconcilier les affaires du présent avec les sentiments du passé : qui rencontre-t-il au premier rang de ses agresseurs? Ces jeunes libéraux qui n'avaient pas dès lors d'interprète plus brillant et plus animé que M. Saint-Marc Girardin. Pour célébrer une défaite du ministère, des rassemblements s'organisent : on casse des réverbères ; on insulte les gendarmes, qui sont forcés de tirer le sabre. Qui est le coupable? L'émeute? la révolution? les écoles, alors si factieuses et si remuantes? la démocratie, montrant le bout de l'oreille sous son bonnet électoral? Non ; c'est Tartufe : Tartufe, c'est-à-dire l'absolutisme politique servi par la congrégation cléricale ; fantôme inventé par le libéralisme grossier du *Constitutionnel* d'alors, et malheureusement adopté par le libéralisme spirituel du *Journal des Débats*. Bientôt, — détail plus significatif encore ! — un ministère *centre droit* (pardonnez ces expressions antédiluviennes !) succède à ce ministère Villèle, auquel l'histoire rend déjà justice. M. de Martignac apporte à ce nouveau cabinet l'appui de sa douce et persuasive éloquence. Cette fois du moins y aura-t-il enthousiasme parmi les libéraux clairvoyants et sincères? vont-ils travailler avec ardeur à la défense de ce gouvernement qui réalise leurs vœux les plus chers? Cela devrait être, et cela n'est pas. M. Saint-Marc Girardin, avec une franchise qui l'honore, nous avoue qu'il fut bien froid, bien réservé, bien méfiant, qu'il éprouve quelque remords en comparant cette indifférence à la vivacité passionnée avec laquelle il défendit plus tard le gouvernement de 1830. Encore une fois, ces regrets sont honorables, mais il y eut une raison à ce contraste : c'est

que la Révolution avait bien consenti à user du pseudonyme de la liberté tant qu'elles pouvaient combattre ensemble sous le drapeau de l'opposition, mais que, du moment qu'il fallait se séparer, la plus acharnée, la plus robuste des deux alliées entraînait ou effaçait la plus idéale et la plus faible : c'est que, par une erreur d'optique et de *trop près*, M. Saint-Marc Girardin et ses amis, libéraux éclairés, mais abusés, firent les affaires de la démocratie en croyant faire celles de la liberté. Je passe rapidement sur le ministère Polignac, douloureux souvenir pour les royalistes, douloureux aussi, j'aime à le croire, pour les hommes d'esprit et de cœur qui frappèrent à coups redoublés la monarchie elle-même en ayant l'air de n'attaquer que les ministres. Je me borne à rappeler que, s'il y eut faute, entraînement irréfléchi de la part de Charles X; il y fut surtout poussé, j'allais dire autorisé par cet abandon glacial dont parle M. Saint-Marc Girardin, et où on laissait ce ministère Martignac si bien accommodé, semblait-il, aux sympathies libérales. On voulait une Révolution : on l'eut. Ici, je demande à l'éminent publiciste la permission d'établir une distinction entre ses affections personnelles et ses idées politiques : on doit respecter les unes : on peut discuter les autres. Je comprends très-bien que cette monarchie bourgeoise, constitutionnelle, élective, à demi traditionnelle, à demi révolutionnaire, ayant vécu de plain-pied avec toutes les forces vives du libéralisme; que cette belle famille recommandée aux jeunes générations par l'éducation universitaire; je comprends, dis-je, que cet ensemble lui ait paru propre au développement de la liberté, et qu'il l'ait accueilli avec transports. Au point de vue du sentiment, rien n'était plus vrai : raisonnablement, rien n'était plus faux, et la suite l'a prouvé. Le grand malheur de la France libérale, ce n'a pas été la ca-

tastrophe de Février ; ce n'a pas été le coup d'État du 2 décembre : ç'a été la Révolution de juillet : la liberté reçut un coup mortel, le jour où la démocratie triomphait. Cette première victoire des pavés en appelait logiquement une seconde : cette destruction des derniers restes de l'aristocratie politique consacrait la guerre de toutes les ambitions affamées ou déçues contre toutes les ambitions satisfaites. Cette terrible rature promenée par la grosse main de l'émeute sur les articles les plus essentiels de la Charte allait s'étendre en énormes taches d'encre sur toutes les Chartes à venir. Cette brutale rupture de l'équilibre des pouvoirs assurait, pour une date plus ou moins ajournée, mais certaine, une fatale prépondérance à la souveraineté populaire. La liberté, je le répète, s'engloutissait dans la démocratie, comme le romantisme, ce libéralisme en littérature, allait s'engloutir dans la démocratie littéraire, ou, en d'autres termes, dans le réalisme. Dans ce volume même de M. Saint-Marc Girardin, je surprends, au lendemain de la victoire de Juillet, des pages spirituelles et charmantes, mais au fond un peu tristes, sur les solliciteurs de 1830, sur l'anarchie, sur les grands hommes au Panthéon : c'est de la vraie et piquante comédie politique. Mais comment ne s'est-il pas dit qu'une nation qui, à la suite d'une phase d'enthousiasme intellectuel, ne savait produire que cette fourmilière d'ambitions crottées, de séditions furibondes ou d'emphases grotesques, était une nation démocratique ou égalitaire, et non pas une nation libérale ; qu'elle n'était ni assez jeune ni assez mûre pour la liberté ; qu'elle n'avait pas été digne d'apprécier et de pratiquer celle de 1814, et qu'elle ne serait pas capable de porter et de régler celle de 1830 ? Et, si elle se montrait telle alors, après seize ans d'éducation politique, comment ne se demande-t-il pas, en frémissant, ce qu'elle

serait aujourd'hui, après trente ans de surexcitations, de mécomptes, d'apostasies et de lassitudes?

Voilà le désaccord qui nous sépare de M. Saint-Marc Girardin et de ses amis : ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas dire le mot réel, le mot vrai sur la Révolution de 1830. L'autre dissidence, celle qui touche à la catastrophe de Février, est comprise dans la première. Loin de nous l'idée d'offenser, si légèrement que ce soit, des fidélités honorables, d'effleurer d'anciennes blessures! C'est d'ailleurs fort inutile. Plus nous dirons avec vous, plus nous penserons de bien du *personnel* de la monarchie de 1830, de la sagesse de son chef, du courage des jeunes princes, du talent de leurs défenseurs, de l'éloquence de leurs ministres, de la bravoure des généraux groupés autour d'eux, de l'intrépidité de ce maréchal Bugeaud à qui M. Saint-Marc Girardin a consacré un si touchant souvenir, plus aussi cette date fatale du 24 février 1848 prendra, selon nous, d'importance historique et philosophique. Quant à n'y voir qu'un incident, une distraction de la garde nationale, un triomphe des citoyens Bocage et Étienne Arago contre le pays tout entier, contre le bon sens et l'âme de la France, ceci nous conduirait tout droit à l'athéisme politique, et vous êtes trop bon chrétien pour nous permettre d'être athée.

En plaçant M. Prévost-Paradol de l'autre côté de 1848, je crois avoir indiqué les nuances qui existent entre le groupe où brille M. Saint-Marc Girardin et la jeune phalange qui est venue apporter à ces vétérans du journalisme libéral le concours de sa verve tempérée de finesse. Ces nouveaux venus, grâce à l'heureux bénéfice de leur âge, n'ont aucun engagement d'affection ni de rancune avec les divers régimes qui ont précédé le second Empire. 1830 n'a rien flatté, 1848 n'a rien blessé dans

leur intelligence et dans leur cœur ; ils n'ont pas, contre cette dernière date, le ressentiment des illusions brisées : ils en accepteraient plutôt ce qu'elle a paru avoir d'émancipateur, de définitif contre le passé, de décisif pour la démocratie, mais en l'ajustant à de nouvelles fictions représentatives, à une monarchie dont le rôle serait assurément bien agréable et bien facile, si tout le monde, parmi ses sujets, avait autant d'esprit que M. Prévost-Paradol. Ici je suis forcé, à mon grand regret, de tourner court. M. Prévost-Paradol, dans sa préface, compare très-spirituellement la presse actuelle à cette sultane Scheherazade, « qui commençait chaque nuit son histoire avec la chance d'être supprimée au lever de l'aurore. » — Oui, mais, grâce à son merveilleux talent de conteuse, Scheherazade ne fut jamais supprimée, et si quelqu'une des pauvres sultanes étranglées avant elle, ressuscitant tout à coup, eût voulu prendre la parole, elle l'eût fait taire, et elle aurait eu bien raison. C'est un peu ma situation vis-à-vis des heureux conteurs du *Journal des Débats*. Je me tairai donc, mais non pas avant d'avoir dit que, même quand il me semble un politique discutable, M. Prévost-Paradol reste un ingénieux et charmant écrivain ; que son étude sur le gouvernement parlementaire intéresse comme un chapitre de *Télémaque;* que ses pages sur Lamennais, mises en regard de celles que M. Saint-Marc Girardin a écrites sur le même sujet, maintiennent cette proportion de droite à gauche dont je parlais tout à l'heure, mais sont d'une grande beauté de pensée et de langage ; que je passe à dessein sous silence la partie religieuse de son livre, parce qu'il faudrait se fâcher et que ce serait dommage en face d'un si aimable adversaire ; qu'enfin ses *Fragments et Pensées diverses*, bien qu'ils n'offrent pas toujours ce caractère de suprême achèvement que le genre exige, dé

notent constamment un esprit généreux, indépendant, fin et sincère tout ensemble ; ouvert à toutes les idées élevées, fermé à toutes les choses basses : qualités de plus en plus rares, et qui, au besoin, mériteraient d'obtenir grâce pour bien des erreurs, de faire taire bien des dissidences !

XII

M. PAUL DE MOLÈNES

Il y a longtemps que je voulais donner une place, dans ma modeste galerie, à un homme dont il me semble que l'on pourrait définir le talent et le caractère par ces simples mots : Le contraire de la vulgarité. — Que l'on accepte ou que l'on discute les idées de M. de Molènes sur la guerre ; que l'on prenne tout à fait au sérieux ou que l'on déclare suspect l'ardent spiritualisme qu'il mêle dans ses élégantes nouvelles aux orages et aux catastrophes de la passion, il est un point sur lequel tous les lecteurs doivent tomber d'accord : c'est que nos plaintes fréquentes sur l'abaissement du niveau moral dans la société et dans les lettres tomberaient d'elles-mêmes, si nous comptions seulement cinq ou six écrivains tels que M. de Molènes ; c'est que l'air qu'on aspire en le lisant est peut-être un peu vif, un peu excitant pour des poumons ordinaires, mais que la fièvre qu'il donne est de celles qui redoublent dans

[1] *Les Commentaires d'un Soldat.*

les âmes le sentiment et la soif de l'idéal. La littérature de M. Paul de Molènes est léonine ou plutôt aquiline ; elle a plus d'essor encore que de force ; elle fait songer à un frémissement d'ailes s'élançant vers les espaces infinis plutôt qu'à une grande puissance se déployant en terre ferme. Remarquons en outre que, par le privilége de sa vocation et de sa vie guerrière, M. de Molènes a pu traverser à cheval notre dernière phase littéraire sans que les éclaboussures en arrivassent plus haut que le talon de ses bottes. Il faut, pour lui trouver des ancêtres, remonter droit à Chateaubriand et à lord Byron. Il a du premier le don merveilleux de l'image, la faculté de multiplier à l'infini, dans un cercle de pensées assez restreint, ces fières aigrettes de pourpre et d'or qui nous entraînent comme en une plaine lumineuse où des casques et des cimiers étincellent au soleil. Il a du second l'ironie cachée sous un fond de mélancolie rêveuse, et, pourquoi ne pas le dire ? une sorte de fatalisme oriental qui se combine chez lui avec le sentiment chrétien. Entre le récit d'Eudore dans les *Martyrs*, et l'*Hiver devant Sébastopol*, dans les *Commentaires d'un Soldat*, il n'y a pas assurément cette distance d'un demi-siècle, si féconde en littérature comme ailleurs, en métamorphoses et en nivellements de toutes sortes. Entre *Beppo* ou *Parisina* et telle ou telle page des *Caractères et Récits du Temps* ou des *Histoires sentimentales et militaires*, il existe ces affinités qui, en dépit des contrastes, des réactions et des ruptures, relient entre elles les diverses générations littéraires.

On a dit que M. de Molènes était un écrivain greffé sur un soldat. Il serait plus exact de l'appeler un soldat greffé sur un écrivain. La vocation ou du moins le talent d'écrire a préludé à son entrée dans cette carrière militaire vers

laquelle l'appelait un goût irrésistible. Bien jeune, il débuta dans la critique et le roman, sous ce pacifique régime qui, suivant M. de Lamartine, ennuyait la France, aujourd'hui si bien guérie de son ennui d'alors. La manière de M. de Molènes, dans cette première phase qui précéda de quelques années la Révolution de février, était celle d'un jeune homme plein de feu, d'imagination et de séve, cherchant sa voie au milieu des décombres du romantisme, des entassements du roman-feuilleton, des soucis d'une société bourgeoise, et, par une singulière erreur d'optique, se figurant qu'il lui suffirait de se rattacher à Voltaire et au dix-huitième siècle pour retrouver l'élégance et le chevaleresque. Mais à travers ce bizarre mélange on sentait une flamme qui consumerait tôt ou tard ces alliages et ces scories, comme ces incendies des forêts américaines qui changent des amas de branchages et de lianes en un sol fertile et bienfaisant. On sentait surtout une âme ; une âme qui s'élèverait bientôt aux objets dignes d'elle, et irait redemander son *credo* aux lèvres, sinon d'un curé de village, au moins d'un aumônier de régiment. Le premier coup de fusil de 1848 ouvrit à M. de Molènes cette issue qu'il cherchait vers une destinée martiale et poétique que le prosaïsme de son époque semblait devoir lui refuser. Volontaire de l'armée parisienne qui naquit des barricades de février et triompha de celles de juin, il reçut le baptême de sang dans les rangs de cette garde mobile dont il se fit plus tard l'historiographe et le peintre en des pages qui ne mourront pas. Lors du licenciement de cette garde, il entra dans l'armée régulière sans trop de souci de grade ou d'avancement, aimant la guerre, le danger, le bivac pour eux-mêmes, ce qui est après tout la meilleure manière d'aimer. Il ne renonça pas pour cela à la littérature : il s'y prépara, au con-

traire, des tableaux, des cadres plus larges, des horizons plus lumineux, une atmosphère plus pure, l'air des camps, mille fois préférable pour la santé de l'esprit, à celui des divans, des brasseries ou même des salons : il s'y ménagea, parmi ses lecteurs et ses lectrices, des sympathies plus vives, j'allais dire de plus faciles indulgences. Il en a été de certains écrits de M. de Molènes comme de ces beaux et braves militaires auxquels le monde en général et les femmes en particulier passent ce qu'elles ne pardonneraient pas à des bourgeois. Le moyen de se fâcher des teintes un peu chaudes de tel roman, des péripéties un peu brusques de telle passion, de certaines bouffées de haschich s'exhalant à travers des draperies spiritualistes, quand on songeait que ces romanesques ivresses avaient servi d'intermède à une vie de privations et de fatigues, de combats et de périls, que la plupart de ces pages, écrites sous la tente, chauffées au soleil d'Afrique, avaient eu pour échos le rugissement des lions et la mousqueterie des Kabyles? A présent, voici que M. de Molènes nous invite à sortir avec lui de ces domaines de la fiction enrichie par la mémoire, et, sous l'heureux titre de *Commentaires d'un soldat*, nous raconte les guerres de Crimée et d'Italie, auxquelles il a pris une part active comme aide de camp du maréchal Canrobert.

Nous nous félicitons pour notre part de cette qualification de *soldat* que s'est décernée à lui-même le brillant capitaine d'état-major, « témoin et acteur obscur, » nous dit-il, de ces magnifiques poëmes; » car elle nous permet de lire son livre avec plus de plaisir et de le louer avec moins de réserve. Je l'avoue, si le titre de l'auteur avait impliqué une idée d'initiative, de responsabilité et de commandement, j'aurais peut-être décliné l'honneur de rendre compte de son ouvrage. M. de Molènes parle, dans son

beau langage, de ces patries adoptives et mouvantes du soldat que l'on appelle la tente et le drapeau. Eh bien! nous autres journalistes, nous avons aussi des patries. Or je ne puis oublier que j'en ai eu deux depuis sept ans; que la première[1] (une tente bien fragile!) a été molestée, frappée, et finalement emportée par le simoun, parce qu'elle n'avait pas eu, disait-on, assez d'enthousiasme pour la guerre de Crimée, et que la seconde[2] soutient depuis dix-huit mois une lutte douloureuse et dangereuse pour protester contre les suites, sinon prévues au moins logiques, de la guerre d'Italie. A d'autres points de vue, que M. de Molènes me pardonne si je n'ai pas pour la guerre cette tendresse filiale qu'il ressent et qu'il exprime avec tant d'éloquence et d'éclat! Non, je ne puis croire que la guerre soit éternellement nécessaire au monde, éternellement inhérente à la nature humaine, comme ces plaies par où s'échappent les humeurs d'un corps malade, jusqu'à ce qu'elles le dévorent. Je comprends et j'honore les guerres de civilisation, celles où une petite partie de la nation armée se dévoue pour aller enseigner l'humanité à des régions lointaines ou barbares. Ce n'est plus là de la destruction, c'est plutôt une sorte de régénération mystérieuse; des germes de vie morale que nos troupes apportent à ces rivages sanguinaires, immobiles ou désolés. Mais ces vastes et implacables tueries que rend plus meurtrières le perfectionnement des armes, et que fait paraître plus cruelles l'adoucissement des mœurs! Mais ces immenses champs de batailles où des milliers d'hommes également civilisés, qui ne se sont rien fait, qui ne peuvent pas se haïr, se ruent et se brisent les uns contre les autres, hachés, broyés, coupés, tranchés, écrasés, par ces terribles

[1] L'*Assemblée nationale*.
[2] L'*Union*.

instruments de mort dont la science moderne a décuplé les ravages et la portée! Encore une fois, que M. de Molènes m'excuse! il a vaillamment acheté le droit de parler de la guerre avec amour, et ce qui serait paradoxal ou irritant sous la plume d'un *pékin* comme moi, est émouvant et entraînant sous la sienne. Tandis qu'il s'enivrait de cette odeur de la poudre, de ce bruit du canon, de ces grandes voix de la mêlée, de ces héroïques images qui ont passé dans son livre comme des guerriers d'Ossian dans les nuages, j'assistais de près, dans un humble coin de terre, à ces poignantes douleurs que la guerre laisse sous ses pas ou rapporte sous ses ailes : je voyais couler ces larmes des sœurs, des fiancées et des mères que tous les feux de la gloire ne dessécheront pas; j'adressais un lugubre adieu à ces pauvres conscrits, à ces enfants de village non encore transformés en héros et laissant la maison vide, la moisson interrompue, le sillon inachevé. Puis, plus tard, dans la ville voisine que traversaient comme un glas les messages funèbres, j'avais à consoler un frère pleurant un frère, un vieillard forcé de survivre à son petit-fils, toute une famille d'affligés, frappée du contre-coup de ces canons qui ont de si fières harmonies; — et je me disais : Si la guerre est une nécessité, c'est une nécessité cruelle; si la France est un soldat, ce soldat n'a-t-il pas d'assez longs états de service pour qu'on lui permette le repos?

J'avais besoin de préciser ces différences d'appréciation et de position, afin que rien ne manquât à la sincérité de mes éloges littéraires. M. de Molènes d'ailleurs a, je le répète, prévenu les dissentiments de ce genre, en reprenant pour ses lecteurs l'épaulette de laine, en se confondant dans ces rangs obscurs où l'on n'a rien à discuter, rien à juger, où le devoir apparaît dans toute

sa netteté et où une âme à la fois martiale et poétique peut être prise de cette folie de l'épée qu'il compare lui-même, sans profanation aucune, à la folie de la croix. J'appellerai volontiers l'imagination et le style de M. de Molènes les harpes éoliennes de la guerre. Sitôt qu'il retrouve dans ses souvenirs de l'Alma ou d'Inkermann, de Magenta ou de Solferino, un de ces traits, un de ces tableaux, une de ces scènes qui lui ont laissé une indélébile empreinte, il s'en exhale des vibrations d'une sonorité et d'une richesse inouïes, dont l'effet est analogue à ces belles symphonies militaires qui donnent aux auditeurs les plus pacifiques et les plus froids l'envie de marcher au pas de charge et de se croire des héros inédits. Je parlais tout à l'heure d'épaulettes de laine; si le brillant écrivain les a imposées à son titre, sa prose à des épaulettes à grains d'épinards : elle possède des magnificences de généralissime. Et puis, quel noble élan vers tout ce qui relève encore et consacre l'amour du danger! Quels touchants retours vers cette patrie céleste, sans laquelle la gloire des armes, comme toutes les autres, ne serait qu'un bruit stérile et une vaine fumée! Lisez ce beau passage sur les sœurs de charité : « J'aperçus sur cette route du cimetière deux sœurs de charité avec ces coiffes qui mettent à leurs fronts recueillis comme deux ailes. La tête inclinée, les bras sur leurs poitrines, elles marchaient de ce pas léger, droit et sûr, qui semble représenter le trajet à travers la vie de ces âmes sans souillures. La première blessure qui ait déchiré ma chair a été pansée par des sœurs de charité. Ce n'est pas un vague sentiment de poésie, c'est le solide lien d'une profonde reconnaissance qui m'attache à ces pieuses filles. Jamais les deux patries qu'à certaines heures nous confondons dans un même amour, la patrie d'ici-bas et la

patrie de là-haut, ne s'offrirent à moi sous des traits plus sensibles et plus dignes qu'en cet instant. Depuis quelques jours Varna possédait des sœurs de charité. Sur cette terre musulmane, dans ce pays où toute action vivifiante est frappée de stérilité par le monstrueux abaissement de la femme, notre société et notre religion envoyaient ce qu'elles ont à la fois de plus délicat et de plus fort. Il me semblait que ces deux humbles femmes répandaient autour d'elles cette sorte de sérénité solennelle, de recueillement ému et profond, qu'une croix solitaire suffit à verser sur un paysage. Je les suivis du regard avec une vraie joie et en leur adressant tout bas les meilleures salutations de mon cœur. »

Un peu plus loin, je rencontre une page qui peut aider à reconnaître, chez M. de Molènes, l'influence de Chateaubriand, mais d'un Chateaubriand retrempé dans la rosée sanglante des champs de bataille. Qui ne se souvient du célèbre passage de *Réné* « Mon père expira dans mes bras... c'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée : je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père. Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur les traits de sa victime les secrets d'un autre univers?... »

Rien de plus éloquent : je ne sais pourtant si je ne préfère pas, dans leur énergie un peu farouche, ces

lignes où M. de Molènes arrive à la notion de l'immortalité de l'âme par des procédés contraires : « Ces corps dont la vie s'est si brusquement retirée ont produit presque toujours sur moi une impression qu'au premier abord on est tenté de repousser comme pernicieuse et cruelle, mais qui, à l'examen au contraire, me semble toute remplie de consolation et d'enseignement. Je trouve que pour la plupart ce sont de véritables haillons, ne rappelant plus rien des souffles qui leur prêtaient, il y a quelques moments à peine, tant d'émouvantes apparences. Si jamais la Psyché antique, devenue désormais l'âme chrétienne, m'a semblé une prisonnière ailée dont tout à coup la geôle s'écroule, assurément c'est à la guerre. Les sanglants débris dont le sol est jonché après une chaude action paraissent des ruines que la terre aura le droit d'enserrer, où rien n'est resté de ce qui appartenait au ciel. Et quand on vient à se rappeler devant ces objets muets, froids, déformés, devant ces choses sans nom, comme l'a dit le plus éloquent orateur de notre Église, quand on vient à se rappeler les créatures vivantes, passionnées, radieuses, que ces mêmes objets, que ces mêmes choses étaient tout à l'heure, on sent d'une manière invincible, avec une raison enflammée et soulevée par la foi, que cette matière où nulle parcelle n'est demeurée visible d'un si riche, d'un si éblouissant trésor, n'est point cette mystérieuse puissance, ce soin, cette tendresse de Dieu, qui mérite de s'appeler l'homme. »

Ces deux citations peuvent donner une idée de la manière de M. de Molènes. Il serait difficile d'analyser son livre qui retrace des événements gravés à l'eau-forte dans toutes les mémoires, et même d'apprécier, d'après les méthodes ordinaires, des façons de penser et d'écrire qui pourraient paraître trop colorées trop vives, trop

empanachées, si l'on oubliait un moment que chacune de ces émotions si ardemment dépeintes aurait pu être tranchée par une balle ou un boulet. Écrit à froid, par un simple homme de lettres, éloigné ou abrité pendant la bataille, ce livre semblerait peut-être au-dessus ou au delà du ton : on y signalerait un trop grand nombre d'*ut* de poitrine ou d'*ut dièze* guerriers. Écrit dans des conditions pareilles, il a de quoi émouvoir, subjuguer, éblouir, entraîner, même un membre du congrès de la paix. Pour arriver à ces effets, à ces beautés, il a fallu l'heureuse et rare combinaison d'un tempérament très-littéraire avec une âme passionnément militaire, et c'est de ce choc qu'ont jailli ces milliers d'étincelles. Qui serait insensible d'ailleurs à ces pathétiques souvenirs? M. de Molènes, — et nous ne l'en blâmons pas, — a été avare de noms propres; cependant, quand il se trouve en face d'un blessé, d'un mort qu'il a connu et aimé, il le mentionne en passant, il le met à son ordre du jour avec une irrésistible sympathie. C'est ainsi que nous revoyons, à travers ces pages, le colonel de la Tour du Pin, ce type si justement populaire dans l'armée, cette figure presque légendaire à force de bravoure, d'abnégation et d'esprit; volontaire du danger et de la mort, cœur de héros trahi par une infirmité cruelle qui l'empêchait d'entendre ces canons qu'il bravait. Et vous aussi, noble et pieux Hélion de Villeneuve, et de Lourmel, et Senneville, et le brillant et aimable général Clerc, et tous ceux que nous pourrions ajouter nous-même à cette héroïque et funèbre liste! Ici tout dissentiment, toute chicane s'effacent dans un même hommage d'admiration et de regret. Ces noms éclatants ou obscurs, la France peut être fière en les comptant; et s'il est vrai que la gloire des lettres soit sœur, chez nous, de la gloire des armes, la France peut aussi s'enorgueillir

de ce *soldat* qui, après avoir vaillamment traversé ces terribles guerres, a retrouvé au fond de sa giberne une plume assez bien taillée pour nous en donner un digne commentaire.

XIII

LE GÉNÉRAL MOLINE DE SAINT-YON[1]

Plus on avance dans la lecture de cet ouvrage, plus on s'étonne que ce sujet si riche, si varié, si intéressant, n'eût pas déjà tenté un de nos historiens modernes. Loin de nous l'envie de déprécier tel ou tel autre cadre historique, et surtout de méconnaître le parti qu'en ont tiré d'éminents écrivains ! Mais si l'on nous accorde que les trois grandes inspirations du moyen âge, les trois images qui jettent le plus d'éclat et de vie sur les récits du passé, sont la Religion, la Poésie et la Guerre, où se trouvent-elles mieux unies et plus brillantes que chez les comtes de Toulouse, dont la plupart, — et les plus illustres, — mirent au service de Dieu leur redoutable épée ; dans ces contrées qui fournirent aux croisades de si nombreuses et si chevaleresques recrues ; dans ces villes qui furent le berceau d'une poésie originale, à la fois délicate et naïve, savante et populaire, et cela pendant que la langue du

[1] *Histoire des comtes de Toulouse.*

nord de la France bégayait à peine d'informes et grossiers accents? Remarquez en effet une autre supériorité de l'histoire des comtes de Toulouse sur celle des autres États, destinés, eux aussi, à se fondre tôt ou tard dans la grande unité française : la Bourgogne, par exemple, la Lorraine surtout, n'arrivent à leurs phases les plus éclatantes qu'au moment où la France était elle-même parvenue ou du moins touchait à ce degré de civilisation qui allait peu à peu effacer, en attendant mieux, ses vassaux et ses voisins. Assurément, la Bourgogne de Charles le Téméraire est poétique et guerrière comme son maître; mais, tout à côté, la France de Louis XI va ouvrir une ère nouvelle d'où sortira, au milieu des orages du seizième siècle, la vraie société française. Plusieurs des ducs de Lorraine sont des héros d'épopée ou de roman : Mais Henri IV et Richelieu sont là, et Louis XIV est bien près. Qu'est-ce, au contraire, que la France de Charles le Simple ou même de Louis VI, comparée à ces provinces méridionales dont le ciel pur et l'ardent soleil firent éclore et mûrir plus vite toutes les primeurs des arts, des lettres, de la chevalerie, de l'élégance, toutes les fleurs et tous les fruits de l'imagination et du cœur? Le général Moline de Saint-Yon a donc eu lieu de s'étonner et de s'applaudir qu'on lui eût laissé libre ce champ défriché par les bénédictins; et ses lecteurs s'en applaudiront comme lui; car, si le sujet était digne de l'ouvrier, l'œuvre est digne du sujet.

Le livre s'ouvre par une introduction large et rapide à travers les époques ténébreuses qui précédèrent la constitution, d'abord incomplète, puis définitive, des comtes de Toulouse. C'est un plaisir sérieux et fécond que de suivre un pareil guide dans les transformations successives de cette antique race gauloise, vaincue plutôt qu'absorbée par la domination romaine, puis, après la décadence

et la chute de l'empire romain, se débattant contre les invasions sarrasines et appelant à son aide une puissance nouvelle dont rien ne présage encore les grandeurs futures. Cette phase transitoire nous conduit jusqu'à un de ces grands hommes que Chateaubriand a appelés *fastiques*, et qui sont délégués de Dieu pour changer la face du monde. Charlemagne domine et personnifie tout ensemble le génie de l'Occident et le génie du moyen âge : son ombre gigantesque semble encore, après plus de dix siècles, partager en deux l'ère moderne. Son bras s'étend jusqu'au midi de la France, et il y rencontre un autre grand homme, un héros, un saint, Guillaume *au cort nez:* c'est là la vraie date du comté de Toulouse; car le prédécesseur de Guillaume, Chorson, est une de ces figures légendaires qui vont mieux à la poésie qu'à l'histoire. Il arrive alors ce qui s'est renouvelé bien souvent dans des situations analogues. Tant que Charlemagne contient de sa main puissante le faisceau que cette main a formé, le comté de Toulouse n'en est qu'une des branches les plus vivaces et les plus fortes. Mais lorsqu'il a disparu, lorsque la faiblesse ou les querelles de ses successeurs laissent son vaste héritage se morceler et se dissoudre, les États secondaires gagnent en importance ce que perd le centre : ils vivent de leur vie propre, et quelques-uns priment la métropole en civilisation et en splendeur. C'est ce qui advient aux comtes de Toulouse. Leur pouvoir féodal éclipse ou balance la puissance royale. La féodalité à son apogée réduit à d'étroites limites le royaume de France : Raymond de Saint-Gilles est un plus grand personnage que la plupart des prédécesseurs de Philippe-Auguste. Patience! l'instinct de notre nation, son invincible penchant vers l'unité, l'alliance primitive et naturelle de la royauté avec le peuple, auront tôt ou tard

raison de ce régime qui crée vingt royaumes dans un seul, et parfois autant de tyrannies qu'il y a de châteaux forts à mi-côte ou sur les cimes. L'affranchissement des communes commence l'œuvre qui se continuera par Philippe-Auguste, puis par Louis XI, et enfin par Henri IV, Richelieu et Louis XIV. Mais, bien avant que l'œuvre soit achevée, quatre siècles avant l'assimilation complète des provinces, le comté de Toulouse se réunit à la couronne de France par le mariage de la fille unique du dernier comte avec un frère de saint Louis; et je ne sais si cette durée si courte, à demi baignée déjà dans la brume des âges, n'ajoute pas encore à l'intérêt et au prestige.

Nous ne saurions assez dire avec quelle netteté, quelle vigueur, le général Moline de Saint-Yon indique ou suggère ces idées qui tiennent à l'esprit même de son récit et embrassent toute la marche de l'humanité depuis les siècles de barbarie jusqu'aux nôtres. A côté de ces qualités didactiques, il en est une autre que je dois signaler tout d'abord dans ce livre si remarquable; c'est l'impartialité; non pas cette impartialité banale, qui n'est qu'un pseudonyme de l'indifférence, mais celle qui résulte de l'élévation, de la sérénité de l'intelligence, certaine que les nobles causes ne gagnent rien à déguiser leurs côtés faibles, et que jamais la vérité n'a besoin d'être défendue par le mensonge. On me demandera comment il pouvait être si important ou si difficile de se montrer impartial en retraçant l'histoire d'une maison qui n'existe plus et d'une époque si éloignée de nous : c'est que tout, dans cette histoire, touche à ces questions, à ces souvenirs que l'esprit moderne a choisis pour ses champs de bataille; le moyen âge, la féodalité, les croisades, les ordres religieux, la lutte des pouvoirs temporels et de l'Église, l'oubli des petits et des faibles dans le tableau des prospérités

ou des adversités des grands : c'est que le dix-huitième siècle, ce triste précepteur dévoré par son écolier, en réagissant violemment contre le passé pour rendre plus cher à la France l'esprit d'innovation et de réforme, a su envelopper toutes ces questions, toutes ces dates d'un voile épais et sinistre que la curiosité moderne a entrepris de déchirer, mais qui, sur bien des points, résiste encore : c'est que ces malentendus, accrédités par le sophisme et aggravés par la Révolution, fournissent des éléments toujours nouveaux à des discussions toujours nouvelles et retardent indéfiniment les solutions pacifiques. Voilà comment, sept ou huit cents ans après Pierre l'Ermite et saint Bernard, après Raymond de Saint-Gilles et Godefroy de Bouillon, l'impartialité peut avoir encore son à-propos, ses difficultés et son mérite : voilà comment un homme tel que le général Moline de Saint-Yon, étranger à tout système et à tout calcul, ne disant que ce qu'il sait, n'exprimant que ce qu'il sent, trop profondément épris de la vérité et du bien pour en cacher les taches et les ombres, a pu rendre un éminent service à l'histoire et faire de cette sincérité même un hommage, — le meilleur de tous — à ces grandes choses du passé, tant de fois défigurées et calomniées par un misérable esprit de parti.

Dans une histoire bien faite, comme dans un drame ou un roman réussi, il y a un point culminant vers lequel les autres épisodes semblent tendre et qui attire à lui l'intérêt du lecteur et les forces vives du récit. Dans le second volume de cette *Histoire des Comtes de Toulouse*, si plein, si entraînant, si largement conçu et si fortement écrit, ce point culminant, c'est la vie de Raymond IV, Raymond de Saint-Gilles, seizième comte de Toulouse ; et cette noble vie, — qui l'ignore ? — est intimement liée à la première croisade.

Que n'a-t-on pas dit contre les croisades? Quels reproches, dont quelques-uns fort spécieux, ne leur a-t-on pas adressés? A quoi bon ces colossales prises d'armes suivies d'un immense avortement, ces soudaines émigrations de soldats et de pèlerins, également funestes aux pays qu'ils laissaient déserts et à ceux qu'ils envahissaient? Quoi de plus iusensé que d'abandonner ainsi, sur la foi de quelques moines fanatiques, sa patrie, son champ, son foyer, des devoirs réels, des intérêts évidents, des affections sacrées, pour accomplir des devoirs chimériques, ressusciter une ville maudite que Dieu avait condamnée à mort, reconquérir un tombeau que l'on n'a pas même su garder? Quoi de plus dérisoire que de s'enrôler sous une sainte bannière, de broder une croix sur son écusson, de se donner pour les champions d'un Dieu de paix, de charité, de pureté, et de commettre dans ces contrées infidèles, auxquelles on devait au moins le bon exemple, plus de déprédations, de meurtres, de scènes de carnage, de luxurieuses violences que ne s'en permirent jamais les musulmans les plus effrénés, les mécréants les plus endurcis? — Tout cela est vrai, ou à peu près, et tous nos libres penseurs, depuis les encyclopédistes jusqu'aux commis voyageurs, ont eu beau jeu à gloser là-dessus. Faut-il répondre que tout cela est faux, que les Croisades, au point de vue humain, ont été parfaitement raisonnables, que les croisés se montrèrent tous des modèles de sagesse, de chasteté et de vertu? Non; ce serait mal défendre une belle cause, et le général Moline de Saint Yon s'est bien gardé de procéder ainsi. Avec son admirable bonne foi et sa parfaite sagacité historique, il a su démêler, dans ces héroïques entreprises, l'élément humain qui en explique les imperfections et les souillures, et la portion divine qu'on ne saurait y méconnaître sans aveuglement

et sans folie. Ceux que les croisades offusquent sont des raisonneurs étranges. A une époque endoctrinée et polie par cette civilisation dont ils sont fiers, l'esprit qui les anime a eu sa croisade aussi, la croisade révolutionnaire; et il n'a pu l'accomplir sans que des crimes inouïs, des fureurs incroyables, des désastres horribles, d'inexprimables scènes de démence et de ruine vinssent déshonorer chacune de ses conquêtes et faire reculer la société jusqu'à une sorte de fatalisme sauvage. Aidé des lumières de l'éducation moderne, des clartés de la discussion publique, de l'adoucissement des mœurs et des caractères, il n'a su ni conjurer un seul des effets de la méchanceté humaine, ni même, après tant d'illusions et d'efforts, garder le sépulcre de cette liberté politique dont il avait fait sa religion nouvelle : — et dans un temps qu'il qualifie de barbare, parmi ces rudes barons, ces chevaliers bardés de fer, plus enclins à se battre qu'à s'instruire, dans cette société confuse où s'agitaient les restes de la barbarie luttant contre les débris du paganisme, où nulle culture intellectuelle ne tempérait la violence des instincts, où l'homme, entre les bras maternels de l'Église, ressemblait à un enfant vigoureux, tour à tour prêt à caresser et à déchirer sa nourrice, on voudrait que tout se fût passé dans les conditions les plus correctes de modération et de douceur ! Sous peine de condamnation absolue contre le principe même des croisades, on exigerait que ces assemblages de vingt peuples, de vingt races, diverses ou contraires, traînant après eux une nuée de femmes, d'enfants, de mercenaires, de maraudeurs, d'aventuriers, eussent marché à la conquête de l'Orient, l'air grave et les yeux baissés, du même pas et dans le même ordre que des fidèles allant au prône ou des quakers allant au prêche! Quant à nous, ce qui nous frappe

surtout dans les croisades, — et nous remercions le général de Saint-Yon de nous avoir rendu cette impression plus nette et plus profonde, — c'est justement ce mélange de bien et de mal qui en forme le double caractère. Beaucoup d'autres raisons militent en leur faveur auprès du judicieux historien : en poussant vers l'Orient les populations occidentales, elles ont fait jaillir de ce choc bien des étincelles qui furent plus tard des clartés : en les rapprochant d'une civilisation plus avancée et plus subtile, elles ont préparé ces esprits rudes à une éducation nouvelle dont profitèrent les arts, les lettres, le langage : en refoulant chez elles les races musulmanes, en les forçant à se défendre au lieu d'envahir, en les décimant par tous les fléaux de la guerre, elles entravèrent leur développement et préludèrent à leur décadence. Mais ces raisons nous mèneraient trop loin, et il nous suffit de dire que le général Moline de Saint-Yon les a indiquées en maître. Ce qui nous attache et nous émeut le plus, c'est ce que les croisades eurent à la fois de merveilleux et de vraisemblable : l'inspiration en fut divine, l'exécution en fut humaine : une foi sans bornes, un détachement surnaturel de tous les intérêts d'ici-bas, la prépondérance absolue des plus sublimes aspirations de l'âme sur les vues mesquines du bien-être et de la matière, peuvent seuls enfanter de tels prodiges, précipiter vers un monde inconnu ces armées de princes, de chevaliers, de vassaux, leur faire braver tous les obstacles et toutes les misères, leur faire mépriser ces biens terrestres qu'ils sacrifiaient sans regret à une croyance, à une idée ; et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en se demandant quelle serait aujourd'hui la force de pareils mobiles, même dans les cœurs les plus intrépides. Puis, après ce premier élan, l'homme reparut ; l'homme avec ce fond de

passions mauvaises qui fait de sa vie une lutte et de sa nature un contraste, l'homme d'autant plus emporté vers le mal qu'il avait plus de puissance pour le bien, d'autant plus prompt aux extrêmes qu'il était plus éloigné de cette civilisation mitoyenne qui sait tout accommoder, au risque de tout affaiblir. Les croisades, c'est l'expansion héroïque et suprême de l'humanité au moyen âge; admirable quand elle s'appuie sur Dieu, car jamais contact entre le Créateur et sa créature ne fut plus visible et plus fort; déplorable quand cet appui lui manque, car la créature n'a pas encore appris à chercher en elle-même de quoi dompter ses penchants et tempérer ses instincts.

Je n'ait fait qu'abréger et amoindrir les considérations si élevées et si sages dont le général de Saint-Yon a entremêlé son récit. Historien des comtes de Toulouse, il avait à accomplir une autre tâche, plus spéciale : restituer à Raymond de Saint-Gilles sa vraie part, — la plus grande, — son vrai rôle, — le plus glorieux et le plus pur, — dans la première croisade. Cette tâche essentielle, il s'en est parfaitement acquitté. Il nous démontre, preuves en mains, et avec une piquante justesse, à quel point les historiens contemporains ont été iniques envers le comte de Toulouse, à quel point la poésie elle-même (c'est son péché mignon) a été menteuse. De ce prince de cinquante-quatre ans qui se battait comme un jeune homme de trente, le Tasse a fait un vieillard; et dès lors il est tout simple que Tancrède et Renaud aient eu ses préférences. La poésie est une femme; elle aime la jeunesse, et quelques fautes brillantes ne lui déplaisent pas. Elle n'aurait pu ni agenouiller aux pieds d'Herminie, ni égarer dans les jardins d'Armide le pieux et magnanime Raymond de Saint-Gilles; et elle a presque traité en Géronte ce héros, trop parfait pour elle. Mais l'histoire, sa docte

sœur aînée, doit être plus véridique, et nul n'était plus digne que le général de Saint-Yon de redresser ses torts et d'indemniser ses victimes.

On se tromperait étrangement, si l'on bornait à cette partie importante de son tableau historique l'intérêt du tableau tout entier. Que de portions aussi curieuses qu'instructives je suis obligé d'omettre! que d'épisodes, que de noms célèbres ou charmants, depuis Judith de Bavière, la femme de Louis le Débonnaire, si injustement accusée d'avoir un peu trop aimé le comte Bernard de Toulouse, jusqu'à la belle et terrible Eléonore d'Aquitaine, cette reine tragique, qui, cinq cents ans plus tôt, se serait appelée Frédégonde; depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste, depuis Guillaume au *cort nez* jusqu'à Bernard de Ventadour, depuis Chorson, le héros légendaire, jusqu'à Richard Plantagenet, le héros de roman! Cloîtres et tourelles, armure du paladin et voiles blancs de la châtelaine, bourdon du pèlerin et mandoline du trouvère, sombres magnificences des églises gothiques et poétiques splendeurs des fêtes chevaleresques, toutes les ombres, toutes les lumières, toutes les gloires, toutes les douleurs, tous les héroïsmes, tous les enchantements du passé, colorés d'un doux rayon de notre soleil méridional, nous apparaissent dans ce livre, et y associent constamment les charmes de la poésie aux enseignements de l'histoire.

Nous reviendrons sur l'œuvre du général de Saint-Yon, quand paraîtront ses deux derniers volumes, dont l'intérêt ne peut manquer de grandir encore avec le sujet même. Pour aujourd'hui, saluons l'œuvre et l'auteur d'un sincère et respectueux hommage. On nous accuse souvent de deux torts graves en littérature : d'être pessimiste et alarmiste. Et pourtant, avec quelle joie

nous accueillons ces nobles ouvrages qui renouent les traditions de la bonne littérature et ressemblent à des protestations vivantes contre d'impures productions et de scandaleux succès ! Avec quel empressement nous profitons de ces rares bonnes fortunes, pour reconnaître, dans les lettres comme dans le monde, la part faite au bien, pendant que la part du mal redouble chaque jour de licence et de bruit ! Que nos lecteurs, que l'auteur de cette *Histoire* nous pardonnent un souvenir personnel : Le 24 juin 1848, des gardes nationaux attaquaient la formidable barricade du clos Saint-Lazare ; ils hésitaient ; car le courage civil n'est pas tout d'une pièce comme la bravoure du soldat. Un des leurs, vêtu en bourgeois, armé d'un petit fusil de chasse dont il ne se servait pas, leur adressa simplement quelques paroles encourageantes, et leur offrit de marcher à leur tête. Ces paroles suffirent ; l'impulsion était donnée, et les gardes nationaux firent leur devoir. Cet homme, quelques-uns d'entre nous l'avaient reconnu : c'était le général Moline de Saint-Yon. Onze ans se sont écoulés : il y a des barricades en littérature comme il y en avait alors dans les rues ; il y a des insurgés et des émeutes : l'émeute du sophisme, de la fantaisie, de la laideur morale, de toutes les bassesses de la pensée et du langage. Eh bien ! voici que notre guide d'alors nous revient de sa studieuse retraite, un livre à la main ; il nous encourage et nous console, non plus sur ce théâtre sanglant où l'on retrouvait les traces d'une littérature funeste, mais dans ce domaine des intelligences où l'avenir prépare son salut ou sa perte. Compléter ainsi une brillante et utile carrière, c'est une gloire où se confondent le général et l'écrivain : notre admiration et notre reconnaissance ne les sépareront pas.

XIV

M. ALFRED NETTEMENT [1]

I

Il y a, entre certains hommes et certaines œuvres, des affinités puissantes que j'ai souvent signalées, mais qui ne m'ont jamais paru plus évidentes qu'au moment où j'ai ouvert l'*Histoire de la Restauration*, par M. Alfred Nettement. Après avoir défendu avec éclat, pendant vingt-cinq ans, la grande cause monarchique, après avoir, en deux éloquents tableaux de la littérature contemporaine, montré comment les lettres s'élèvent ou s'abaissent suivant qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de l'immortel foyer des vérités religieuses, politiques et morales, M. Nettement devait être naturellement amené à nous raconter la Restauration elle-même, à refaire cette histoire tant de fois défigurée par la haine ou la calomnie. Pour s'acquitter de cette tâche décisive, il ne s'est borné ni à ses informations personnelles, ni à son propre jugement. Il s'est entouré de documents nom-

[1] *Histoire de la Restauration*, tome Ier.

breux, inédits pour la plupart, écrits ou recueillis, sous la dictée des événements, par quelques-uns des hommes le plus activement mêlés aux affaires de cette grande époque. Il a répandu sur tout cela cette lumière chaleureuse qui n'est pas, à Dieu ne plaise! la partialité vulgaire, mais que j'appellerai plutôt le goût de la vérité uni à la certitude que cette vérité est telle qu'on l'aime et qu'on la veut. En retraçant la rentrée des Bourbons, en mettant en scène ces princes qui personnifièrent pour la France la paix, la réparation, l'oubli d'inexprimables souffrances, l'intégrité du territoire, l'avénement des libertés politiques, M. Nettement n'a pas abdiqué ce sentiment royaliste qui est l'âme et la vie même de son talent; mais il l'a soumis au sévère contrôle des faits, certain que le meilleur moyen de gagner le procès était de le plaider tout entier, sans déguisement et sans réticence, et qu'après avoir prouvé le caractère national et libéral de la Restauration, il n'aurait pas à s'alarmer des fautes commises. des imperfections humaines, des difficultés de situation, dont plusieurs ne furent pas surmontées parce qu'elles étaient insurmontables.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux vont de la campagne de France à la bataille de Waterloo; court espace de dix-huit mois à peine, qui renferme assez d'événements pour suffire à l'émotion et à l'enseignement d'un siècle : chute de l'Empire, établissement du gouvernement royal; tâtonnement des institutions nouvelles, tiraillées en sens divers par deux courants contraires; retour de l'île d'Elbe, et enfin ce triste épisode des Cent-Jours, douloureux pour tous les partis, humiliant pour le génie même, amnistié par la poésie complaisante, condamné par l'histoire, et se hâtant vers son dénoûment sanglant et lugubre, à peu près comme ces coupables qui

tournent contre eux-mêmes leurs mains meurtrières et croient échapper à la justice des hommes en lui montrant le sang de leurs blessures.

Ce serait peut-être manquer de respect à un livre d'histoire que de l'appeler une œuvre d'art : pourtant l'optique historique a ses lois comme l'optique théâtrale ; or je me suis toujours demandé comment il se pouvait faire que tous les partis, depuis la Rochejacquelein jusqu'à Lafayette, depuis d'Andigné jusqu'à Carnot, eussent, à un moment donné, proclamé la nécessité et la nationalité de la Restauration, et que tous les historiens, en tombant d'accord sur ce point capital, prissent cependant plaisir à mettre en relief, dans tous ses détails militaires, la campagne de 1814 ; à exagérer la grandeur des conceptions stratégiques, la valeur de victoires sans lendemain, l'enjeu de la France dans une lutte désespérée. Si Bonaparte, depuis plusieurs années, ne marchait plus que d'erreurs en erreurs, si chacune de ses fautes nous coûtait de sanglants sacrifices, s'il se refusait à prévoir, à conjurer un dénoûment inévitable; si sa situation se dessinait d'une façon telle, que, pour le premier de ses maréchaux comme pour le dernier de ses conscrits, sa chute dût être une nécessité, en vertu de quel patriotisme ou plutôt de quel mirage, me passionnerais-je pour des succès éphémères, qui n'arrêtent rien, qui ne sauvent rien, qui ne sont bons tout au plus qu'à prolonger des illusions fatales, à rendre plus terribles les convulsions d'une agonie? Vous me dites que, dans ces trois mois, dans ces glorieuses journées de Champaubert, de Brienne, de Montmirail, de Montereau, Napoléon s'est montré plus grand capitaine qu'aux plus beaux jours de sa prospérité : d'abord je pense, avec M. Nettement, qu'il y a là une grande exagération : ensuite le génie militaire, comme tous les autres, est l'in-

tuition profonde, presque divine, de l'harmonie entre l'effort de l'homme et l'œuvre qu'il se propose, entre les moyens et le but, entre ce qu'il peut et ce qu'il veut. Dérangez, détruisez un de ces deux termes, que reste-t-il? Le rêve d'un cerveau puissant, entremêlé de lumière et d'ombre, se cramponnant, non plus comme les naufragés ordinaires, à des planches ou des rochers inertes, mais à des milliers d'êtres vivants qu'il entraîne et dévore dans sa chute. M. Nettement a donc été, selon nous, fort bien inspiré en traitant avec sobriété cette campagne de 1814, que l'on ne saurait amplifier sans diminuer d'autant et affaiblir le bienfait de la Restauration; car le lecteur, comme le spectateur au théâtre, est ainsi fait, que l'on ne peut pas fixer son émotion sympathique sur deux points à la fois, encore moins sur deux points contraires. Si j'insiste sur ce détail, où une question de proportion littéraire cache une question d'équité historique, c'est que j'y trouve en germe le grand, l'éternel malentendu, volontaire chez les uns, inconséquent chez les autres, qui a plané sur cette époque, et à l'aide duquel la Restauration a été battue en brèche. Cette faute, cette erreur d'optique que les historiens commettent, les contemporains l'on commise, et cela au moment même où la blessure plus vive, où le bienfait plus évident auraient dû les en préserver. On a dit, vous le savez, que les Français n'avaient pas la tête épique; ce qui revient à dire qu'ils n'ont pas d'imagination: c'est possible, c'est probable même, puisqu'ils ont produit la *Henriade*. On doit cependant convenir que, dans cet orageux débat entre la Restauration et l'Empire de 1814, c'est l'imagination qui a joué le premier rôle, rôle qui n'est pas fini : l'imagination, avec ses caprices, ses contradictions, ses exigences de jolie femme, voulant à la fois le possible et

l'impossible, le blanc et le noir, ou, si vous l'aimez mieux, le blanc et le rouge. On maudissait le joug de fer qui pesait de plus en plus sur la France ; on comptait avec épouvante ces coupes réglées qui emportaient à la mort les hommes, les jeunes gens, les adolescents ; on s'effrayait de ces victoires qui défiaient la Providence, la foi des traités, le droit des nations, qui affaiblissaient en nous le sentiment national en l'éparpillant sur un espace indéfini : on gémissait de ces conquêtes, de ces expéditions qui entraînaient au loin, à l'aventure, la fortune du pays, pareille à ces voyageurs incorrigibles que l'on craint de ne plus revoir, ou de revoir exténués, en haillons ou à demi morts sur le seuil de leur maison. Les sanglots des mères et des femmes, des filles et des sœurs, s'élevaient incessamment vers le ciel, comme l'inépuisable anathème lancé à ces gloires stériles. On trouvait fort bon qu'une race providentielle, unique, prédestinée à cette mission réparatrice, s'interposât, au moment décisif, entre l'invasion étrangère et le pays, le délivrât à aussi peu de frais que possible, triomphât des incertitudes, que dis-je? du mauvais vouloir des souverains alliés, donnât à la France une monarchie nationale et libérale, à l'instant même où sa nationalité pouvait disparaître, où sa liberté avait disparu ; enfin, et par-dessus tout, on se réjouissait avec ivresse de voir cesser la guerre. Tout cela, je le répète, paraissait admirable, et l'enthousiasme populaire, cet enthousiasme qui a fourni à M. Alfred Nettement tant de belles et émouvantes pages, ne faisait que traduire à sa façon la raison publique, l'opinion des hommes sérieux, l'humanité de tous les partis. Oui, mais, si le bon sens, l'esprit, le cœur, avaient de quoi se satisfaire, l'imagination ne se contente pas de si peu. Elle aurait voulu probablement que Louis XVIII, tout en apportant la paix, —

cette paix si ardemment désirée, — continuât à gagner, tous les trois mois, une bataille de Marengo ou une bataille d'Austerlitz ; que cette multitude d'héroïques grognards, condamnés à l'inaction, continuât à se couvrir de gloire sur tous les champs de bataille de l'Europe; que pas un pouce de terrain ne fût enlevé à nos conquêtes ; qu'à tous les avantages de la paix s'unissent toutes les gloires de la guerre. Elle aurait voulu que les Bourbons rentrassent, non-seulement sans aucune envie de rétablir tout ou partie de l'ancien régime, mais avec l'idée bien formelle de tenir à l'écart tous les hommes qui les avaient aimés et servis, qui avaient souffert pour eux, bravé l'exil, la confiscation, la mort, et dont plusieurs revenaient pauvres et nus dans la patrie défendue et agrandie par leurs ancêtres ; de n'employer autour du berceau de la monarchie restaurée que des révolutionnaires, c'est-à-dire des serviteurs ou des courtisans du principe qui avait renversé cette monarchie même, qui la menaçait encore et qui devait la ruiner de nouveau; des hommes tour à tour ensanglantés et avilis, hurleurs de club métamorphosés en muets d'antichambre, instruments de guillotine ébréchés par la servitude, docteurs ès palinodies, prêts à quitter ou à reprendre, à tour de rôle, l'habit brodé du sénateur ou la carmagnole du tribun. Elle aurait voulu enfin, — et ceci répond aux plus misérables secrets de la vanité humaine, — que cette antique race, qui ne pouvait nous sauver qu'en s'appuyant sur un passé de gloire et de grandeur, qui tirait de ce passé toute sa force de résistance à nos ennemis, de conservation et de résurrection au milieu de tant de ruines, remontât sur le trône sans qu'un seul vestige de ce même passé, une seule ombre de ce temps où cette monarchie séculaire plongeait ses vivifiantes racines, reparût sur ses traces et vînt troubler,

même par des fantômes, ces instincts égalitaires, plus tenaces mille fois et plus âpres que l'amour de la liberté. Voilà ce qu'on aurait voulu : du moins, il est impossible de s'expliquer autrement les contradictions bizarres qui altérèrent et compliquèrent, dès les premières heures, un fait aussi simple que celui-là : une monarchie nationale, parfaitement indépendante de l'invasion, indifférente, presque suspecte aux étrangers vainqueurs, ramenée par le vœu public, arrachant un grand pays à l'humiliation du démembrement et au fléau de la guerre, changeant en bienfait, en bonheur, les plus épouvantables catastrophes qui aient jamais bouleversé le monde, et apportant avec elle des institutions libérales qu'elle seule pouvait promulguer sans mensonge et développer sans péril. Voilà la vérité ; le reste est l'erreur : mais cette erreur a eu pour elle la passion, l'esprit du siècle, la force des gros bataillons, les puissances révolutionnaires, les ombrages de la démocratie et ce *væ victis* de notre aïeul Brennus, si souvent jeté par la politique dans la balance de l'histoire.

Nul n'aura mieux contribué que M. Alfred Nettement à réagir contre cet ensemble de faux témoignages qui commencèrent à manœuvrer le lendemain de l'entrée de Louis XVIII à Paris, et dont la trace peut se reconnaître à travers toutes nos révolutions. Dès les premières pages, il sépare d'une main ferme ce que l'on s'est efforcé de confondre ; l'invasion des étrangers attirés au cœur même du pays par l'aveuglement volontaire de ce génie des batailles qui ne sut ni s'éclairer dans la défaite, ni s'arrêter dans la victoire ; et le retour des Bourbons, rappelés par le vœu national, en dehors ou plutôt au rebours des influences étrangères. L'indépendance absolue de ces deux grands faits qui ont pu être simultanés sans être solidaires,

nous apparaît d'autant plus clairement que le plus glorieux vainqueur de 1814, l'arbitre de cette situation tranchée par l'épée, l'empereur Alexandre penche tout d'abord vers des solutions différentes, ne cède qu'à regret à l'éclatante manifestation de la pensée publique, et, même en y cédant, essaye d'en atténuer les effets à l'aide de combinaisons diplomatiques et par l'intervention des pouvoirs de création impériale. M. Nettement a démêlé avec une sagacité remarquable les fils de cette intrigue qui aboutissait au salon de M. Talleyrand et tentait de créer je ne sais quelle France légale, je ne sais quelle légitimité d'institution sénatoriale, à l'encontre de ces deux grandes et irrésistibles puissances du moment: la légitimité véritable et le sentiment universel. Louis XVIII fut, dans ce conflit, très-beau, très-ferme, tout à fait digne du principe qu'il personnifiait avec une sorte de majesté passive, de certitude immobile, dont le prestige frappait d'étonnement et de respect les hommes les plus habitués à d'autres éblouissements, à d'autres gloires. Il y eut vraiment là, à cet instant critique, chez ce monarque impotent dont les guêtres de velours remplaçaient la botte éperonnée du conquérant, un reflet de grandeur *Louis quatorzième*, comme dit Chateaubriand, où le passé prenait une innocente revanche avant d'abdiquer pour jamais. M. Alfred Nettement a peint en maître cette figure originale à force d'être antique, cette pérennité du droit au milieu de nouveautés passagères, ce roi *quand même*, d'autant plus roi qu'il a peu régné, et d'autant plus fort de l'investiture des siècles disparus, qu'il vient apporter au jeune siècle des lois et des libertés. Puis, comme les austérités de l'histoire ne doivent pas, après tout, dessécher le cœur, M. Nettement, en rencontrant sur ses pas le comte d'Artois, la duchesse d'Angoulême, les princes

revenus de leur long exil pour faire à la France autant de bien qu'elle leur avait fait de mal, et salués de ville en ville par les témoignages de l'ivresse populaire, s'arrête, lui aussi, dans ces oasis royalistes, et trouve, pour les retracer, ces accens émus, cette éloquence pénétrante, qui n'ôtent rien à l'impartialité historique, mais qui l'attendrissent et la réchauffent. Dire que ces expansions de sentiments monarchiques rendent l'histoire moins virile et moins vraie, c'est exactement comme si l'on disait que le soleil méridional, en teignant de sa couleur et de sa chaleur les pierres de nos monuments et de nos édifices, altère leur solidité.

Comment ces débuts si pleins de consolations et d'espérances, ces élans unanimes d'une grande nation ralliée au principe qui la sauve, aboutirent-ils si vite aux dissidences, aux malentendus, aux mécomptes? Comment les joies nationales de la rentrée des Bourbons furent-elles si vite troublées et comme désenchantées par les difficultés de la politique et des affaires? Comment l'initiative royale, faussée et gênée dès les premiers jours, fut-elle à la fois suspecte et faible, accusée de velléités d'ancien régime et incapable de maîtriser le nouveau? C'est ce que M. Nettement nous fait excellemment comprendre dans la seconde partie de son premier volume.

II

L'inévitable effet d'un régime tel que l'Empire, surtout dans les dernières années, fut de créer, pour ainsi dire, trois Frances dans une seule, et c'était là une des difficultés principales contre lesquelles allait se heurter la Restauration. Il y avait d'abord la France militaire, hé-

roïque toujours, mais disposée à voir sa patrie dans son drapeau plutôt que dans son pays même, à qui la guerre coûtait si cher; admirable de dévouement et d'ardeur dans les rangs inférieurs de l'armée, mais fatiguée déjà et aspirant, dans les hauts grades, sinon au repos, au moins à la possession certaine et définitive de ses honneurs et de ses richesses : il y avait ensuite la France officielle ou administrative, fille de la centralisation et, par conséquent, aussi peu enracinée que possible dans les mœurs et les affections populaires; depuis longtemps assouplie aux suprêmes volontés du maître, mais où il était facile de retrouver le vieux tuf révolutionnaire sous la couche solide ou brillante du courtisan, du fonctionnaire ou du parvenu, préoccupée surtout, dans ces moments de crise, de deux intérêts divers, le soin de conserver ses places, et celui d'amalgamer tant bien que mal ses traditions toutes fraîches avec ses anciens souvenirs : il y avait enfin la France, bourgeoisie, noblesse ou peuple, qu'importe? la France des châteaux et des chaumières, des ateliers et des campagnes également dépeuplés par la conscription et les batailles; celle des femmes, des sœurs et des mères, celle qui, sans distinction de caste ou de parti, sans arrière-pensée politique, accueillait avec enthousiasme les princes de la maison de Bourbon, et donnait à chaque épisode de leur rentrée les allures d'une fête nationale. Si je ne craignais de m'embrouiller dans mes chiffres comme Sancho dans le compte de ses chèvres, ne pourrais-je pas dire qu'il allait y en avoir une quatrième: celle qui rentrait chez soi ou reparaissait en scène à la suite de ces princes loyalement suivis et servis dans l'adversité; celle de qui l'on ne pouvait raisonnablement exiger ni une intelligence bien profonde des besoins nouveaux, ni un renoncement bien absolu à tout ce que la

Révolution lui avait pris et qu'elle voulait garder, quoique vaincue ?

Tels étaient les embarras intérieurs que Louis XVIII rencontrait sur les premières marches de son trône restauré. Du côté de l'extérieur, les difficultés n'étaient pas moindres : chose remarquable ! ce qui a fait le plus de tort aux Bourbons dans les phases ultérieures de leur gouvernement, c'est l'association persistante de l'idée de leur retour avec celle de l'invasion étrangère ; c'est l'ombre importune des souverains alliés, apparaissant entre nos princes et nous à travers cette obscurité légendaire que l'esprit de parti s'entend à épaissir comme la main du temps : or, au moment même, à ces heures décisives où le rocher devient grain de sable, mais où le grain de sable peut se faire rocher, quel fut d'abord l'obstacle, puis l'embarras qui entrava le plus, d'abord l'avénement, puis le gouvernement de Louis XVIII ? L'empereur Alexandre, c'est-à-dire la personnification la plus brillante, et, jusqu'à un certain point, la plus populaire de l'invasion étrangère ; Alexandre, qui, affectant de laisser la France maîtresse de son choix, mais trahissant des préférences contraires à la légitimité, peu favorable au vrai principe de la monarchie française, peu jaloux de l'asseoir sur ses bases véritables, prêtant une oreille aux acclamations de la foule, l'autre aux insinuations habiles du prince de Talleyrand, demandait au roi des concessions, des transactions incompatibles avec ce principe même d'où le roi tirait sa force, la force nécessaire au maintien de la nationalité et de l'intégrité du territoire. Assurément, il n'eût pas été juste de demander à ce rêveur couronné, venu de l'autre extrémité de l'Europe à travers les étapes marquées par nos innombrables victoires, ni qu'il se fît une exacte idée de l'intime lien qui unissait la

liberté à la légitimité, ni qu'il aimât passionnément ce droit monarchique qui fonctionnait sans lui, et ôtait à son triomphe ce caractère absolu, complet, dominateur, où se complaisent tous les vainqueurs, même les plus sages. Mais plus tard, n'y eut-il pas une suprême iniquité à confondre dans une même rancune ce qui fut, par le fait, non-seulement très-distinct, mais très-contraire, à graver obstinément le profil des souverains alliés sur le revers de cette médaille nationale, frappée à l'effigie de nos princes? Les étrangers ne furent pas, ne furent jamais les intermédiaires entre les Bourbons et la France : ce furent les Bourbons qui s'interposèrent entre la France et les étrangers. Vous dites : Les Bourbons ramenés par les baïonnettes étrangères : — les baïonnettes étrangères émoussées, écartées et finalement éloignées par les Bourbons, voilà ce que nous disons et ce que dira l'histoire.

Si quelque doute planait encore sur ces vérités historiques, il se dissiperait à la lecture du premier volume de M. Nettement. L'éloquent écrivain n'a pas plaidé, il a raconté, et il a su faire mentir à son profit le vieil adage latin : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum* ; il a prouvé en racontant. Appuyé sur les documents authentiques, il nous a fait suivre pas à pas les péripéties de ce drame de politique intérieure, répondant par ses mille fils visibles ou invisibles à la tragédie sanglante et terrible qui s'agitait et se dénouait au dehors; il nous a montré, avec un irrésistible mélange de sévérité et de douceur, les personnages entraînés, réunis, séparés, entre-choqués dans ce bizarre pêle-mêle où les intérêts servent de parrains aux idées, où les opinions se débattent contre les chances, où le whist de M. de Talleyrand est le point de ralliement et le symbole de cette

partie gigantesque qui a la France pour enjeu : rois étonnés de leur victoire, et préludant dès lors à ce manque de fixité, à cet oubli des grandes lois de la solidarité monarchique, qui devait amoindrir l'idée de royauté et leur préparer de cruelles alarmes ou de rudes expiations : maréchaux se rapetissant à mesure qu'ils s'éloignent des champs de bataille, et aussi faibles devant les incertitudes ou les lassitude de la fortune qu'ils avaient été intrépides l'épée à la main : pâles figures de diplomates s'efforçant de façonner à leur taille ces événements immenses et de réduire aux proportions d'un arrangement ce qui aurait dû être le renouvellement complet d'une nation retrempée dans ses origines, dans ses traditions, dans sa monarchie, dans ses libertés, dans tous ses éléments de durée et de vie : discoureurs de salon, de brochures et de tribune, essayant de bâtir un gouvernement comme on dresse à la hâte une tente sur le sol balayé par le simoun, et méconnaissant à qui mieux mieux cette vérité maintenant dogmatique : à savoir que plus on eût reconnu d'antiquité et d'autorité au droit monarchique, plus on lui eût donné de largeur et de base, plus aussi on eût fait aisément et sûrement de notre jeune liberté le ciment de ces vieilles assises; puis, comme toujours, intrigants de toutes sortes, mêlés au mouvement des affaires comme le frelon à la ruche, et légués aux régimes qui naissent par les régimes qui tombent, pour renier les uns et embarrasser les utres.

Pour triompher de ces difficultés incroyables, pour installer sur ces ruines neuves ou antiques, immobiles ou mouvantes, des institutions solides et durables, qu'eût-il fallu ? M. Nettement nous l'indique sans surfaire personne, il eût fallu un génie surnaturel et des vertus surhumaines, non-seulement chez le souverain, mais chez les hommes

appelés de loin ou de près, et souvent de points bien contraires, à le seconder et à le servir. On se souvient du célèbre début de l'*Histoire de la Révolution*, de M. Thiers : « Je me suis figuré tour à tour que, né sous le chaume, etc..., » début qui promet une impartialité, absente, hélas! de bien des pages du livre. Il eût fallu quelque chose d'analogue parmi les personnages, vainqueurs et vaincus, acteurs, comparses et spectateurs de la tragi-comédie de 1814. Il eût fallu que les révolutionnaires se missent au point de vue des émigrés, que les émigrés ne vissent qu'avec les yeux des révolutionnaires; que les spoliés fussent de l'avis des spoliateurs, et réciproquement; que les étrangers eussent le cœur français; que les Français ne ressentissent aucun trouble de la présence des étrangers; que les militaires eussent tous les sentiments des bourgeois, que les bourgeois eussent toutes les idées des militaires; que chacun prêtât tour à tour, et empruntât à son voisin, à son ennemi peut-être, assez d'abnégation, de sens politique, d'instinct de l'avenir, de divination historique, de détachement de sa propre cause au profit de la cause d'autrui, pour fondre toutes les inimitiés, toutes les rancunes, tous les préjugés, tous les regrets, toutes les croyances dans une harmonie universelle. Et en quel temps eût-on demandé à l'humanité ces vertus, ces lumières extraordinaires? en un temps où la nature humaine se révélait çà et là sous de bien tristes jours, où les trahisons, les apostasies, les défaillances se multipliaient à chaque tour de roue de la Fortune, où les peuples assistaient à cet édifiant spectacle de prêtres défroqués, d'évêques mariés, d'abbés philosophes ou sceptiques figurant dans les conseils de la couronne et escortant la fille aînée de l'Église sous la soutane déteinte du prince de Talleyrand, du baron Louis ou de l'abbé de Montesquiou. C'est une erreur

de croire que l'on puisse relever par un côté la conscience humaine quand on la rabaisse par un autre, qu'on puisse invoquer les droits, les principes, les traditions et les dogmes quand on les laisse publiquement entamer par des infractions personnelles qui impliquent l'oubli de ce que l'on rappelle, le dédain de ce que l'on impose comme imprescriptible et sacré. Ces arrangements peuvent aplanir les difficultés du moment, fournir des expédients à courte échéance ; mais ils déposent dans les âmes des germes de mécontentement, d'indifférence, de contradiction secrète, qui, plus tard, ôtent en solidité et en force ce que l'on a gagné en facilité, et arment le parti du mal de toutes les inconséquences commises dans la défense du bien. M. Alfred Nettement, chez qui l'histoire parle le langage de la vérité avec l'accent de l'honnête homme, ne pouvait omettre ces nuances, et c'est l'honneur de son livre de les rappeler à ceux-là même qui entourent de plus d'amour et de respect ce trône miraculeusement relevé par le sentiment national et si vite ruiné par la passion révolutionnaire.

Au milieu de ces éléments contradictoires ou dissolvants, Louis XVIII avait assez de sagacité pour tout comprendre, mais pas assez de force extérieure ou intime pour tout dominer. Chaque fois que cette infirme et royale figure reparaît dans le récit de M. Nettement, on admire cette justesse de ton, cette modération respectueuse, qui, sans abdiquer jamais le sentiment royaliste, laisse le lecteur maître de faire la part de l'éloge et du blâme. Louis XVIII excella, nous l'avons dit, dans bien des parties de sa tâche formidable : attitude majestueuse et digne vis-à-vis des étrangers ; conviction *à priori* de la force de son droit ; instinct du présent, culte du passé, intelligence des moyens de les réconcilier sans les trahir ; certitude de ce je ne sais quoi qui

résidait en lui et qui, sans éclat, sans victoire, substituait au prestige impérial un autre prestige moins éblouissant, mais plus imposant. Il tint tête à Alexandre; il triompha de ses répugnances, de ses objections et le fit douter — succès immense! — de l'omnipotence que lui donnait la victoire : enfin il voulut et sut être législateur dans la plus grande acception du mot : on le voit, la part est belle; c'est beaucoup, c'est assez pour avoir sa place et sa date dans l'histoire. Mais, par son âge, ses infirmités, par son penchant au favoritisme, par une sorte d'égoïsme ou de fatigue contractée en de longues années d'exil dans ce simulacre de royauté où la vocation royale s'exerçait à vide, par une espèce de scepticisme ou de dédain de prince d'ancien régime mêlé à sa foi monarchique et à ses aspirations libérales, par des ressouvenirs du dix-huitième siècle accrochés sous le vestibule du dix-neuvième, Louis XVIII ne pouvait suffire qu'à demi à sa mission et ne l'accomplit qu'à moitié. Cette époque transitoire et terrible, où tant de secousses étaient imprimées au monde, où tant d'enseignements étaient donnés aux grands et aux petits, aurait eu besoin d'avoir sous les yeux, comme couronnement du nouvel édifice, un idéal héroïque, chevaleresque et chrétien qui dédommageât les imaginations et les âmes du chagrin de voir tomber le rideau sur les merveilles de l'Empire. Cet idéal manquait, et, entre les abdications de la gloire et les tâtonnements de la liberté, il y avait un interrègne moral, peu propre à accréditer et à affermir ce que l'on s'efforçait de fonder.

Le roi, dans la situation qui lui était faite, sauva ce qui pouvait l'être : il dégagea de son mieux son principe et son droit de ces fictions débilitantes qui substituaient au vœu de la nation et à la consécration des siècles une concession électorale et emmaillotaient la couronne de saint

Louis dans le manteau de quelques sénateurs essoufflés de frayeur et de serments. N'importe! tout l'ensemble de cette première campagne législative se ressentit de ce *faux départ*, comme dirait un *sportman*. Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Nettement, les détails de cette triste session de 1814, dont les tiraillements favorisèrent dans la Chambre et ailleurs les progrès d'une opposition d'où les Cent-Jours allaient sortir tout armés. Des mesures graves, des lois touchant aux plus hautes questions sociales, aux plus délicates fibres de la conscience, présentées légèrement, défendues sans conviction, attaquées et repoussées sans bonne foi; ce perpétuel contre-sens d'une nouvelle ère politique inaugurée par les débris du sénat et du corps législatif; ces méfiances surexcitées sans cesse sous prétexte de retour à l'ancien régime, et ces chimères du passé servant à calomnier les réalités du présent; cette préoccupation constante des intérêts personnels se déguisant en inquiétude sur les questions générales, tout cela serre le cœur, et l'on doit remercier M. Nettement de l'exactitude et de la vérité du tableau. Il y a quelque chose de douloureux, d'odieux presque, dans ces premiers abus de la liberté, personnifiés, en face d'un gouvernement naissant et faible, dans la plupart des mêmes hommes dont le servilisme avait fatigué, sans se fatiguer jamais, la fortune de l'Empire. Comme il fallait que les situations fussent falsifiées, le niveau intellectuel abaissé, la langue politique défigurée, le sentiment national détourné de sa voie, pour donner une sorte d'importance à des hommes tels que MM. Durbach, Bédoch, Bouvier-Dumolard! Ce dernier surtout fut, à ce moment, un personnage: « Amis de la liberté, s'écriait-il, nous supportâmes la tyrannie de Robespierre; mais le 9 thermidor perçait dans le lointain à travers les nuages. Nous pûmes souffrir celle de Napo-

léon; mais le despotisme, comme la guerre, était en viager sur notre tête, et nous avions un avenir. Français, cet avenir, on veut l'éteindre, et couvrir d'un voile de plomb la statue de la liberté : le souffrirez-vous? » — Voilà les pensées, voilà les images, voilà le style qu'applaudissaient les journaux et les tribunes; voilà quels Cicérons remplissaient le vide laissé par la chute de César.

Un académicien, en rendant compte récemment, dans le *Moniteur*, d'une autre *Histoire de la Restauration*, celle de M. L. de Viel-Castel, a dit qu'en face de ces fautes, de ces faiblesses, de ce désarroi général, l'esprit du lecteur souhaitait tout bas et appelait une secousse nouvelle, violente même, mais qui fît sortir la France de cette impasse et en finît avec ce gouvernement impossible. Nous ne sommes pas éloignés de partager son opinion; mais pour un motif diamétralement contraire. Oui, à ce moment où brillent les Bouvier-Dumolard, où la Révolution reprend sa trame à peine interrompue, où tout est altéré, dérangé, amoindri, emmêlé dans ces formes monarchiques qui viennent de sauver la France, on se surprend à désirer une secousse, voire une catastrophe, qui rétablisse les vrais termes de la question, replace la lutte sur son vrai terrain, range de nouveau à droite et à gauche le bien et le mal, la monarchie et la Révolution, la liberté et la démocratie. Sans doute le retour de l'île d'Elbe fut un grand malheur, mais ce malheur était inévitable; et dans l'impatience fiévreuse que causent au lecteur ces altérations de la monarchie au moment même de ses plus grands bienfaits, on est tenté de dire qu'il était nécessaire.

Tout préparait d'ailleurs ce funèbre épisode, au dehors comme au dedans. En son excellent chapitre sur le con-

grès de Vienne, M. Nettement nous a fait toucher au doigt ces premières mésintelligences qui, fomentées par le génie diplomatique, se glissèrent entre les grandes puissances et remplacèrent si vite les enivrements de la victoire. « Parmi les spectateurs lointains, nous dit l'éloquent historien, qui suivaient du regard les vicissitudes du Congrès de Vienne, il y en avait un qui, placé sur son rocher comme sur un observatoire, et en relation à la fois avec l'Italie, la France et l'Allemagne par des communications secrètes, sentait diminuer ses ennuis et grandir ses espérances à mesure que les bruits des mésintelligences européennes, grossies par la voix de la Renommée, arrivaient à son oreille, toujours ouverte pour les recevoir : c'était l'Empereur Napoléon » — Ainsi finit le premier volume de M. Nettement : nous le suivrons un peu plus tard, dans le second, à travers les incidents de ces Cent-Jours qui assombrirent et éclairèrent tout ensemble la Restauration. Pour le moment, bornons-nous à constater de nouveau et à saluer la valeur de cette œuvre, qui doit marquer comme une date décisive dans la carrière de M. Nettement : œuvre consciencieuse, modérée, ferme, solide, chaleureuse d'un historien, d'un royaliste également fidèle aux intérêts de son parti et à la vérité de l'Histoire, ou plutôt assez heureux pour que son parti soit celui de la vérité.

XV

LE R. P. XAVIER DE RAVIGNAN

I

Est-ce trop, de donner, *à tout le moins une fois l'an*[2], nos frivoles *Causeries* à une de ces œuvres qui, par le sujet et le nom de l'auteur, appartiennent plus spécialement à la littérature sacrée? En des temps plus heureux, au milieu des splendeurs du grand siècle, cette littérature a occupé une large place dans le mouvement de l'esprit français; et, si cette place s'est amoindrie, si le sacré et le profane se sont de plus en plus séparés, c'est justement parce que l'âme, cette légitime souveraine de l'art véritable, a été peu à peu détrônée et proscrite par toutes sortes d'usurpateurs et d'aventuriers. A ceux qui déplorent ces usurpations fatales, qui gémissent de cet exil dont nous voyons les tristes effets, il doit être permis de temps en temps de chercher à rapprocher les distances, à renouer la chaîne brisée, et nous ne saurions

[1] Par le R. P. de Pontlevoy.
[2] Samedi-saint, avril 1860.

trouver, d'occasion plus favorable que celle-ci : la vie du révérend père de Ravignan, écrite par l'homme qui l'a le mieux connu, le mieux compris, le mieux aimé, par son égal en sainteté, par le témoin assidu de ce travail intérieur qui l'a si sûrement conduit à la perfection chrétienne ; le livre où revit, dans toute l'austère et sereine beauté de sa physionomie angélique, ce religieux, qui n'a pas été seulement un grand orateur, un écrivain éloquent, un apôtre et un saint, mais un bienfaiteur, une immense influence, touchant, par mille points visibles ou insaisissables, à des milliers d'existences contemporaines, une âme enfin, une grande âme répandue dans le dix-neuvième siècle par tous les canaux de la prière, de la prédication, d'une infatigable correspondance, par la direction spirituelle, le conseil, la charité, les bonnes œuvres, et apportant à tous les malades, à tous les blessés de l'esprit moderne, une consolation et un baume, la foi et la paix.

« Cet homme, épris du ciel et de Dieu, aurait voulu ne traiter qu'avec les âmes : la direction n'était pour lui qu'une prolongation de la prière : ou bien il parlait à Dieu, ou bien il parlait de Dieu ; il l'aimait ou le faisait aimer. Il avait étudié les hommes dans son propre cœur ; il étudiait Dieu dans l'âme des autres, car Dieu y réside, et l'empreinte de son doigt sur un esprit le révèle mieux encore que les vestiges de ses pas dans la nature. » Je transcris ces lignes, d'abord pour montrer, par une courte citation, comment écrivent ces religieux, ces prêtres dont le style fait sourire de pitié nos raffinés et nos beaux esprits, ensuite pour indiquer à mes lecteurs ce qui forme le plus vif et le plus sérieux intérêt de ce livre. La vie intérieure dans une âme prédestinée, est-il au monde un plus admirable spectacle, et, en supposant que l'on

fût assez malheureux pour n'y pas reconnaître la vocation et l'efficacité divine, ce spectacle ne résume-t-il pas tout ce qui mérite de fixer les nobles intelligences et de faire battre les cœurs généreux; la lutte, l'immolation, le sacrifice, la constante victoire des facultés supérieures de notre être sur les plus basses, ce perpétuel mécontentement de soi-même, qui, dans la conscience comme dans l'art, produit seul les œuvres durables, et cet idéal chrétien qui serait encore le plus sublime effort de la nature humaine quand même il ne serait pas la preuve la plus éclatante de la grâce céleste ? Or, lorsque l'on apprit la mort du révérend père de Ravignan, il n'y eut qu'une voix pour dire que d'autres écrivains, ecclésiastiques ou laïques, pouvaient dignement apprécier en lui et retracer éloquemment l'homme extérieur, mais que l'homme intérieur appartenait par droit de cellule au père de Ponlevoy. Cette mission dont l'investissait d'avance le sentiment public et où nul n'eût pu le remplacer, le père de Ponlevoy l'a si excellemment accomplie, qu'à son insu, malgré lui peut-être, il y aura trouvé un germe de succès qu'assurément il ne cherchait pas. Je rougirais de honte s'il m'arrivait de soumettre un pareil livre aux procédés ordinaires de la critique et de l'éloge, de discuter, au point de vue de nos vanités misérables, ce qui a été inspiré par une pensée supérieure à toutes les jouissances d'amour-propre. Mais enfin, il faut bien le dire, cette œuvre d'intention purement édifiante est en même temps la plus attrayante des lectures. En nous initiant, chez le révérend père de Ravignan, à cette vie intime dont chaque journée était un progrès du côté du ciel, le P. de Ponlevoy a su, mieux que personne, nous faire connaître et comprendre cette vie active et militante qui donna à son illustre ami une telle prise sur ses contemporains, et le

mêla si puissamment à la société de son époque. On ne saurait faire, — M. Thiers nous le prouve, — de plus complète histoire d'un homme de guerre qu'en racontant ses batailles, ni de meilleure biographie d'un écrivain ou d'un artiste qu'en parlant de leurs ouvrages. De même, pour une existence telle que celle du père de Ravignan, il devait nécessairement arriver que celui qui nous rappellerait le mieux combien il fut saint, quelles courageuses victoires il remporta sur lui-même, par quelle série de combats et de travaux il se prépara à agir sur les âmes, serait aussi celui qui nous expliquerait le mieux sa vie tout entière, marchant côte à côte avec son siècle pour le purifier, l'éclairer et le bénir. Car, ne nous y trompons pas, c'est pour avoir constamment fait de ses vertus le commentaire de ses paroles, de son caractère le témoignage de sa doctrine, de sa personne l'argument de son apostolat, que le père de Ravignan a tenu, parmi les religieux et les prédicateurs de son temps, une place à part et laissé, après son passage en ce monde, une empreinte ineffaçable. Cette lumière égale et douce qui rayonnait au dehors et guidait ou ramenait tant de pas chancelants ou égarés, c'était la même qui veillait sans cesse au dedans et dont il a entretenu la flamme jusqu'à ce qu'elle le consumât ; aujourd'hui encore, c'est cette clarté, réfléchie et expansive tout ensemble, qui peut nous aider à le suivre à travers ces pages bienfaisantes. Essayons de nous rendre compte de cette influence extraordinaire dans ses rapports avec les principales époques que le père de Ravignan a traversées.

Dans l'ensemble de sa carrière plus laborieuse que longue, le père de Ravignan nous apparaît comme la réhabilitation vivante de tout ce que son siècle a le plus méconnu et calomnié, comme l'expression la plus parfaite

de l'âme catholique, mise successivement en présence des diverses forces qui, régnant tour à tour, ont toutes semblé, d'après les probabilités humaines, devoir travailler à la repousser, à la proscrire, et ont toutes été forcées de reconnaître ses bienfaits, d'admettre sa prépondérance. Il a, plus que tout autre, contribué à une réparation qui, sans prévenir ou conjurer les grandes expiations sociales, a du moins permis à ceux qui aiment la vérité de la proclamer, de la glorifier, en même temps que ses ennemis la vengeaient. La Restauration, c'est-à-dire les préjugés ; le gouvernement de 1830, c'est-à-dire les idées ; la crise républicaine, c'est-à-dire les lois ; l'Empire enfin, c'est-à-dire les faits ; telles sont, sous une forme peut-être un peu elliptique, les quatre étapes de cette campagne de soldat de l'Église, les quatre pages en marge desquelles cette main s'est inscrite en caractères indélébiles.

Le père de Ravignan, on le sait, se rencontra, en entrant dans la vie, avec l'avénement de la Restauration. Officier avant d'être magistrat, magistrat avant d'être prêtre, élève de Saint-Sulpice avant d'être religieux, sa destinée fut tout d'abord, non-seulement de servir le régime qui devait s'accorder le mieux avec sa naissance, son éducation, ses opinions et ses manières, mais de réagir par avance, et, pour ainsi dire, de protester en action contre tout ce qui apprêtait à la génération d'alors des préventions dangereuses, des haines injustes et de cruels mécomptes. Il passa, l'épée à la main, au service de ses princes, ce désastreux épisode des Cent-Jours qui rouvrit toutes les plaies, brisa les réconciliations commencées, ajouta les maux de l'irritation à ceux de l'épuisement, créa deux nations dans une seule, compromit la liberté dans un mariage de garnison, et que tous les prestiges

du génie et de la gloire ne réussiront jamais à nous faire absoudre. Bientôt le jeune officier royaliste, entraîné déjà par cette vocation du *mieux* qu'il devait pousser jusqu'à ses extrêmes conséquences, comprend qu'une nouvelle ère commence, que le *cedant arma togæ* va devenir pour un temps la devise de cette France dépeuplée par les excès de conquête, et que la piété, la vertu, le talent, le courage auront à servir, sous un autre uniforme, contre d'autres ennemis, la société renaissante. Magistrat, il eut le temps d'accentuer encore plus sa physionomie et son rôle en triomphant des préjugés parlementaires de ses supérieurs et de ses collègues, en forçant à l'estime, à la sympathie, à l'admiration, ceux qui avaient murmuré à son propos le mot de faveur, en obtenant son premier succès oratoire dans le procès de Cauchois Lemaire, ce Béranger en mauvaise prose, et en figurant, avec cette franchise qui n'hésita jamais, dans cette congrégation qu'on accusait alors d'être une école d'hypocrisie, un instrument d'ambition, un séminaire en habit bourgeois chargé de surveiller la société laïque au profit de la société cléricale. Mais Gustave de Ravignan, malgré les larmes de sa mère, les séductions mondaines, les promesses d'une brillante carrière, fait un pas de plus : il rompt avec le monde ; il échange sa robe rouge contre cette soutane que le siècle apprend de plus en plus à mépriser et à maudire. Le voilà tout à Dieu ; est-ce assez ! S'arrêtera-t-il sur cette voie où le pousse l'esprit de sacrifice? Non : il y avait, à cette époque, un préjugé plus violent que tous les autres, contre un ordre religieux, le plus détesté de tous : il y avait un nom équivalent à la plus sanglante injure ; une figure sur laquelle toutes les puissances de la terre, depuis les désordres de la royauté jusqu'aux complicités du génie, avaient fait descendre le masque de Tar-

tufe et le manteau de Basile. — Je serai jésuite! s'écrie tout à coup Gustave de Ravignan dans un mouvement héroïque et prophétique.—Mais vous serez outragé, honni, persécuté, bafoué.— Je serai jésuite!— Mais on vous crachera au visage, on vous chassera de ville en ville, et les fils de Voltaire jetteront sur votre passage ce sinistre éclat de rire qui ébranle les monastères et les temples. — Je serai jésuite! — Il fut jésuite en effet, et, trente-cinq ans après, dans une des plus vastes églises de Paris, envahie par une foule immense, aux accents d'une voix inspirée, l'élite de la société française pleurait, avec un ineffable mélange d'amour, de douleur, de vénération et d'espérance, celui qui, en bravant tous les préjugés de l'opinion humaine, avait fait éclater tous les miracles de la miséricorde divine!

Gustave de Ravignan était donc devenu et restera à jamais le père Xavier de Ravignan. La Révolution de juillet, cette fille du mariage de garnison dont je parlais tout à l'heure, vient justifier les sombres prévisions de la sagesse mondaine. Un de ses plus lourds pavés, en ricochant de Paris à Saint-Acheul, frappe le P. de Ravignan à la joue et déchire sa soutane. Cette goutte de sang est le second baptême de cette vocation d'apôtre et de martyr. La situation a changé de face; la mission change avec elle. Les préjugés d'une opposition victorieuse ont monté en grade; ils sont désormais des idées de gouvernement à la fois populaires et officielles. C'est ici, selon nous, que le travail du pieux jésuite sur les âmes se montre le plus admirable, le plus surnaturel. La société politique lui échappe: le pouvoir appartient à ceux qui, simples citoyens, ont été assez forts pour renverser l'édifice où toutes les institutions chères au père de Ravignan avaient trouvé ou cherché un abri. La Révolution ne s'est faite, le nouvel établissement

ne s'est fondé, l'accord possible entre les gouvernants et les gouvernés n'existe qu'à la condition de fortifier toutes les influences qui rendent inutile et impossible un homme tel que le père de Ravignan, de paralyser, d'anéantir toutes celles qui seconderaient ses efforts et assureraient sa moisson. C'en est fait, l'abîme est élargi, la distance doublée, la barrière cadenassée par l'État, gardée tout ensemble par les journalistes et par les factionnaires. Tout est perdu, tout est fini... Non, tout recommence. Les préjugés, en prenant position dans la vie publique, sont devenus plus puissants, mais aussi plus vulnérables, plus accessibles à la lumière, plus ouverts à l'expérience. Cet empire que le prédicateur, l'apôtre, l'homme de Dieu ne peut pas avoir sur la société politique, il le ressaisira en détail sur les consciences individuelles, sur les âmes malades ou désabusées, sur les esprits avides de croyance et de certitude, et jusque sur les marches du trône; car les gouvernements peuvent être catholiques, protestants, aristocratiques, révolutionnaires, indifférents, athées; mais partout où il y a des hommes il y a des larmes à sécher, des blessures à guérir, des prières à tourner vers le ciel. Il faut lire et relire, dans le livre du père de Ponlevoy, toute cette partie de la vie du père de Ravignan, qui commence dans la chaire de Notre-Dame et finit avec la monarchie de 1830. On comprend là comment, à un certain moment, après les premières déceptions et les premiers désaccords, après le vaillant coup de collier du père Lacordaire dans le sens d'un traité d'alliance avec les idées régnantes, le père de Ravignan a été l'homme nécessaire, chargé de renouer la tradition, de restaurer l'autorité, de faire revivre, aimer, honorer tout ce que l'on avait essayé de détruire, et allant droit au but, à l'application pratique de ces vérités que son éloquent prédé-

cesseur avait disséminées d'une main libérale sur son auditoire enthousiasmé. On y comprend aussi comment, à l'heure même où la proscription officielle et publique redoublait de rigueur contre les jésuites, où toute une partie de la société, grave ou frivole, dépravée ou trompée, travaillait de concert à leur perte, ameutait contre eux les hommes politiques par la tribune et la presse, les lecteurs délicats par les insinuations habiles du bel esprit et de l'histoire, la multitude par les fictions corruptrices du roman-feuilleton, comment un travail tout contraire s'opérait au dedans, au for intérieur des consciences, agissant par gradations lentes, mais certaines, sur les intelligences de bonne foi, les ramenant d'abord aux conférences, puis aux retraites, et, de ce chaos épaissi de toutes les fumées de l'orgueil, de toutes les ombres du mensonge, de toutes les vapeurs de la luxure, dégageant peu à peu cette figure éternellement gravée dans nos souvenirs : le père de Ravignan, dans sa chaire, le crucifix à la main, planant (le mot n'est que juste) sur une assemblée chrétienne. C'était l'époque où un admirable journaliste (rassurez-vous, je ne le nommerai pas) s'écriait : « Jugez les deux sociétés par leurs œuvres ; en voici, des deux côtés, le dernier terme : M. Eugène Sue dans son feuilleton, le père de Ravignan à Notre-Dame ! » Dans ce temps-là aussi, un artiste célèbre, fort peu chrétien, nous avouait n'avoir jamais rien vu de plus émouvant que le visage du père de Ravignan distribuant la communion pascale. « Il est impossible que cette vertu soit humaine, s'écriait-il presque irrité de sa découverte : il est impossible que la lumière qui brille sur ce sublime visage ne soit pas un reflet du ciel ! »

Et pourtant, que d'injustices encore ! On se souvient des discussions de 1843, 1844, 1845, ou plutôt il faudrait

les oublier, si nous n'y trouvions une occasion de constater la modération touchante, l'évangélique douceur avec laquelle le père de Ponlevoy retrace ce chapitre de nos inconséquences et de nos erreurs. Rappelons aussi cette brochure de l'*Institut des jésuites*, où le père de Ravignan, secondé par un éminent jurisconsulte, obtint, non pas une victoire complète, mais le seul succès possible alors, celui qui consistait à dessiller les yeux dont l'aveuglement n'était pas volontaire, à faire profiter son Ordre de la respectueuse estime dont l'environnaient ses plus acharnés contradicteurs, et enfin à préparer pour un avenir plus ou moins prochain le jour de la réparation et de la justice. On put signaler dès lors, comme indice précurseur, un contraste entre toutes ces colères apparentes et un grand nombre de sympathies, de témoignages personnels qui semblaient vouloir racheter tout bas ce que tout haut ils refusaient encore. M. Guizot, M. de Salvandy, M. Molé surtout, devenu un des amis les plus chers du père de Ravignan, plusieurs princes et princesses de la famille régnante, des aides de camp, des secrétaires des commandements, étaient déjà convertis à la cause de la liberté religieuse, pendant qu'on la proscrivait ou qu'on la chicanait dans les ministères et dans les Chambres. Bizarre époque, où se montrèrent, dans les hautes régions intellectuelles et sociales, assez de vertus, de croyances, de talents, de bonnes volontés de toutes sortes pour suffire à l'assainissement d'une société et à l'affermissement d'un règne, et où talents, vertus, croyances, gloires, bonnes intentions individuelles, succombaient à la logique de leur point de départ, à la fatalité d'une origine qui condamnait le bien à pactiser avec le mal, la vérité à plier devant l'erreur, la liberté à s'abâtardir au contact d'une ombrageuse démocratie. Au

12.

milieu de cet antagonisme, de vagues pressentiments troublent les âmes et les rapprochent de celui qui leur a ouvert les sources de vérité et de vie, comme se pressent les voyageurs autour de leur guide, aux approches de l'orage. Dans cette société paisible et heureuse en apparence, un drame mystérieux s'agite, pareil à celui qui se débattrait chez un homme dont le corps et l'esprit ne pourraient plus vivre ensemble. Ce drame, on en connaît le dénoûment. Mais, avant d'y arriver, arrêtons-nous un moment, avec le père de Ponlevoy, à ce pathétique épisode du comte Albert de la Ferronays, offrant à Dieu sa vie pour la conversion de sa femme, Russe d'origine et schismatique. Il meurt, elle se convertit et devient une sainte : le père de Ravignan a fermé les yeux de l'époux ; il est le directeur spirituel de la veuve, transfigurée par la douleur, la résignation et la foi. Elle meurt à son tour, bien jeune encore, en février 1848. Il y a là quelques pages d'une onction incomparable, et où l'on ne sait qui l'on doit admirer le plus, de l'historien, des deux nobles victimes, ou de celui qui inspirait et dirigeait ces émulations de vertu. Ce qui fait un des charmes du livre du père de Ponlevoy, ce sont ces alternatives entre les scènes de la vie publique, où la part du père de Ravignan lui est distribuée par la main de Dieu, et ces incidents de la vie privée où il apparaît comme consolateur suprême et où de doux et pieux visages réfléchissent l'auréole du sien. C'est ainsi que nous verrons plus tard ces dévouements de l'amour chrétien se renouveler au lit de mort de cette jeune comtesse de la Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia, que Paris a pleurée comme une de ses plus élégantes parures, et en qui le P. de Ravignan salua ces couronnes de fleurs célestes que la mort épanouit. On éprouve une sorte de consolation mélancolique en rencontrant, à travers les

misères de l'histoire contemporaine, ces beaux noms qui s'élèvent vers Dieu, de temps à autre, comme des grains de pur encens, ces jeunes et nobles figures qui tendent les mains vers le ciel et demandent grâce pour les fautes de leur pays et de leur siècle.

A la fin d'une lettre écrite de Rome, le 20 février 1848, le père de Ravignan ajoutait ces mots : « Hier, à mon réveil, j'ai trouvé le monde encore une fois changé. Des constitutions partout! Celle de Rome s'élabore. »

Quelques jours plus tard, il apprend la Révolution de Paris, et s'écrie : « Que d'enseignements! Mais que d'énigmes! Adorons la main de Dieu, et prions! » Et le 15 mars, en s'embarquant à Civita-Vecchia : « Me voici, Dieu me ramène! »

Oui, Dieu le ramenait; ce ne devait pas être une des moindres singularités de notre époque, que cette révolution née d'un accès de fièvre démocratique, proclamée, en fait, par des comédiens, des vaudevillistes, des commis voyageurs, et aboutissant à la liberté religieuse, à la loi sur l'enseignement. Le père Ravignan avait sa place à prendre dans cette œuvre : il avait bravé les préjugés, vaincu les idées : il allait contribuer, par son influence, à faire entrer dans la loi ces idées redressées et purifiées par ses prédications et ses exemples.

II

« L'apostolat du père de Ravignan, à partir de son retour à Paris, en 1848, fut moins éclatant, mais non moins laborieux, et plus fécond. Après les semailles, ce sera comme la récolte... » — Nous ne referons pas, à propos de cette période de la vie de l'illustre religieux, l'histoire de la République de février; nous ne diron

pas non plus que le père de Ravignan ait été, de fait, un législateur : il avait dans tous les rangs de la société un trop grand nombre d'amis, et des amis trop reconnaissants, pour que l'on ne songeât pas à le nommer représentant, dans ce moment de fusion, de diffusion et de confusion générale, où des évêques, des moines, des sergents, des nègres, des paysans bas-bretons, des phalanstériens et M. Xavier Durrieu siégèrent côte à côte sur les bancs de l'Assemblée constituante. Mais son humilité et la règle de son ordre le tenaient à l'écart, et sa gloire, selon nous, n'y perdit rien. Le père de Ravignan, nous l'avons dit, était, avant tout, une influence. Or, si l'on nous accorde que les bonnes lois se préparent dans les âmes et le sentiment public avant de s'élaborer, et que leur autorité dépend de cet accord entre l'idée qui les suggère et le pouvoir qui les promulgue, on reconnaîtra que celui-là fut aussi législateur dans le sens de la liberté religieuse qui, par ses efforts, ses vertus, ses prédications, ses exemples, avait le plus contribué à ramener à la vérité, à la justice l'opinion longtemps égarée. Le jour où M. Thiers et le jésuite de Notre-Dame échangèrent amicalement leurs cartes pour se remercier mutuellement de la part bien différente, mais également efficace, qu'ils avaient prise à cette œuvre réparatrice, on put dire que l'esprit moderne et l'Église signaient un pacte de réconciliation et d'alliance, en présence de périls nouveaux et d'intérêts urgents où se réunissaient enfin, pour combattre ensemble, toutes les forces intellectuelles et sociales.

Ce ne fut pas là, — le père de Ponlevoy nous le rappelle, — le seul genre d'influence exercé par le père de Ravignan dans cette grande affaire de la loi sur l'enseignement et sur les congrégations religieuses. Il y en eut

un autre, d'une nature plus délicate, qui agissait, non plus sur les anciens adversaires, mais sur les amis, les serviteurs de cette sainte cause, séparés par des dissentiments de détail ou des rancunes personnelles. Auprès des uns il avait fallu obtenir plus que ce qu'ils se croyaient eux-mêmes disposés à accorder ; il fallait décider les autres à se contenter de moins que ce qu'ils se croyaient fondés à exiger. Pour ce difficile travail où le cœur humain, avec tous ses détours et toutes ses réticences, pouvait, à chaque instant, se faire le complice des dissidences politiques et religieuses, le père de Ravignan était l'homme unique; rien ne lui manqua dans l'accomplissement de cette tâche, pas même la calomnie, cette épreuve suprême du juste, qui, comme la solitude, affaiblit les faibles et fortifie les forts. Il fut accusé d'être trop faible aux concessions, de faire trop bon marché des intérêts qu'il avait à défendre. Il faut lire sa réponse, pour bien apprécier ce mélange de fermeté, de douceur, de droiture, d'humilité, de candeur et de bon sens, qui ajoutait constamment aux inspirations de la grâce les plus irréfutables conseils de la sagesse humaine.

On rencontre dans ce chapitre, tout près du père de Ravignan, des noms que l'on est d'abord un peu étonné d'y trouver ; puis l'on se ravise, et l'on se dit que, dans le plan providentiel, il fallait que tous les partis, comme toutes les classes de la société, vinssent payer leur tribut à cette réparation éclatante dont le père de Ravignan était à la fois le principal auteur et l'expression la plus parfaite. C'est ainsi que le général Cavaignac, après les journées de juin, pendant cette phase d'omnipotence dont il n'usa que pour obliger de rester républicaine la France qui le forçait d'être dictateur, eut une active correspondance avec ce jésuite qui avait appris à madame Cavai-

gnac, sa mère, la supériorité des vertus chrétiennes sur les vertus stoïques. Le révérend père de Ravignan aurait pu être alors, s'il l'avait voulu, archevêque de Paris, arbitre des nominations ecclésiastiques, réformateur de l'Église ; car le digne général, plus fort en tactique militaire qu'en théologie, lui proposait des innovations, des réformes, qu'il abandonnait aussitôt, quand son pieux correspondant lui en démontrait l'irrégularité. Un peu plus loin, c'est M. Victor Considérant qui soumet au disciple de saint Ignace ses utopies et ses brochures fouriéristes. Plus loin encore, c'est le comte Anatole Demidoff, ce dilettante fantasque et blasé, ce lord Seymour du Caucase, plus connu jusqu'ici par ses excentricités que par ses bonnes œuvres, qui choisit le père de Ravignan pour confident de ses charités schismatiques, pour consolateur de son spleen de millionnaire ennuyé. Auprès de ces mélancolies de la richesse, quoi de plus suave et de plus touchant que l'épisode de cette jeune actrice, tourmentée d'une nostalgie chrétienne au milieu des oripeaux de son théâtre et des applaudissements de la foule ? Ceux qui accusent d'un peu de sécheresse et de rigorisme l'école à laquelle appartient le père de Ravignan, pourront recueillir, au courant de ces pages balsamiques, deux opinions qu'il exprima et mit en pratique pendant tout son apostolat et qui nous charment par leur évangélique mansuétude. La première est celle qui permet aux âmes pieuses, inquiètes du salut d'un fils, d'un frère, d'un époux subitement frappés, de croire, par une sorte d'intuition surnaturelle, qu'entre la vie et la mort il y a un moment, un de ces moments qui suffisent au mourant pour se repentir et à Dieu pour pardonner. L'autre rend aux artistes dramatiques leur droit d'acclimatation dans la société chrétienne, à la condition pour-

tant de ne pas s'exposer de nouveau à en sortir, soit par le désordre de leurs mœurs, soit par l'immoralité des pièces qu'ils jouent. Car, remarquons-le en passant, il y aurait quelque chose de contradictoire à avoir été excommunié en jouant *Polyeucte* et à ne plus l'être en jouant le *Fils naturel* ou le *Père prodigue*.

Quoi qu'il en soit, le père de Ravignan avait préparé et il marqua de son empreinte tout ce que des hommes illustres, courageux, éloquents, dévoués, obtinrent, à cette époque, des progrès de l'esprit public dans l'intérêt de l'Église et de la liberté religieuse. Cette époque, on le sait, fut transitoire et rapide : il eut bientôt à appliquer sa bienfaisante influence à un régime nouveau où le fait dominait l'idée, où l'action remplaçait le conseil, où les hommes d'action, par conséquent, prenaient place au premier plan de la scène politique. L'armée française vit alors des religieux, des prêtres, des sœurs de charité confondus dans ses rangs, partager ses fatigues, ses périls, ses souffrances, et lui apporter ce qui va si bien au cœur du soldat, ce qui avait, hélas! si souvent manqué à l'héroïsme de nos troupes, les joies du ciel au milieu des gloires de la terre, et les bénédictions de la patrie immortelle. Elle les vit sans déplaisir, sans surprise, avec ce sentiment de cordiale familiarité qui s'établit si vite entre la soutane et l'uniforme; le bien qui en résulta pour tous, le baume divin qui pansa tant de blessures, les consolations qui attendrirent l'implacable génie de la guerre, avons-nous besoin de les rappeler? Les Gloriot, les Damas, les Parabère, ces aumôniers de la victoire dont plusieurs périrent avec leurs ouailles, étaient entrés dans la voie que le père de Ravignan avait ouverte. De loin, retenu en France par cette santé déjà perdue qui ne devait plus lui accorder que par miracle les

quelques années de sursis, il pouvait reconnaître son œuvre continuée et rendue visible par ces intrépides traducteurs, son âme planant sur ces champs de bataille comme l'alcyon sur la mer en furie. Le général de Saint-Arnaud, agenouillé devant le prie-Dieu du père de Ravignan, telle serait, si nous avions à *illustrer* ce récit, la saisissante image que nous choisirions de préférence. La plus énergique personnification du fait accompli s'inclinait devant cette vertu sans rivale, comme s'était incliné le représentant le plus pur de l'idée républicaine. Un acte de foi récité par un jésuite suffisait à combler toutes ces distances et à opérer tous ces prodiges.

Revenons à ces aspects de la vie intime, que le biographe du père de Ravignan nous a montrés sous le mystérieux demi-jour du sanctuaire. Les six dernières années de cette vie si pleine ne furent qu'une lutte perpétuelle contre des souffrances toujours croissantes, et si les célèbres docteurs Récamier et Cruveilhier réussirent à prolonger cette précieuse existence, ils étaient à la fois médecins assez savants et chrétiens assez sincères pour déclarer que les efforts de leur art y étaient sans cesse secondés par une intervention surnaturelle. Rien n'égale l'effet pathétique de ces derniers chapitres, de cet épilogue où le père de Ravignan, la poitrine déchirée, la voix éteinte, miné par la fièvre, brisé, mais non abattu, trouve encore moyen, au milieu des crises de cette longue agonie, de prodiguer d'innombrables bienfaits, de diriger une multitude d'œuvres et de consciences, de soutenir une écrasante correspondance, de prêcher des retraites, de rendre d'immenses services à la société et à l'Église, de dire d'éloquentes vérités aux grands et aux puissants de ce monde, d'écrire son livre sur *Clément XIII et Clément XIV*, et de s'entourer d'un groupe où chaque

physionomie semble s'animer, s'éclairer de ces clartés divines qui passent sur son pâle et noble visage. J'ai remarqué ailleurs, à propos des souvenirs d'une femme célèbre, tout ce qu'il y avait de triste dans cette espèce de revue funèbre où l'auteur et le lecteur voient tour à tour défiler tous les contemporains, tous les amis de l'héroïne ou du héros : brillants satellites d'une radieuse planète, qui peu à peu disparaissent et s'évanouissent, ne laissant plus dans le ciel que la nuit et sur la terre que des tombeaux. Dans la biographie du père de Ravignan, ces adieux successifs à ceux qu'il a aimés, à ceux qui l'entourent et le précèdent, n'ont pas ce caractère de morne tristesse : ils ne révèlent le néant des choses humaines que pour le couvrir d'espérances impérissables. Le docteur Récamier, le baron Cauchy, sœur Rosalie, le comte Molé, M. de Salvandy, madame Swetchine, âmes pures ou purifiées qui servirent de cortége à la sienne, beaux noms diversement chers à la religion et à la France, souvenirs de charité, de vertu, de science, de noblesse, de sainteté, de talent, d'éloquence, qui s'abritent sous son nom, comme des rejetons d'un même arbre sous son ombre vigoureuse et féconde! Admirables influences qui dérivaient de lui, comme ces prises d'eau que les cultivateurs empruntent aux grands fleuves pour étendre sur leur passage la fraîcheur et la fertilité! Sous la plume du père de Ponlevoy, le bulletin funéraire des amis du père de Ravignan n'est pas un nécrologe : c'est plutôt une feuille de route, avec le ciel pour dernière étape : « — Ce bon M. Cauchy! disaient les religieux de la rue des Postes, le lendemain de sa mort, il sera entré dans le ciel comme il entrait dans nos chambres, sans frapper à la porte. » — Or je ne vous ferai pas l'injure de vous apprendre (qui l'ignore?) que *ce bon* M. Cauchy, si

simple, si naïf, si fervent, a été surnommé le Newton de la France, qu'il n'avait pas, depuis la mort de M. Ampère, de rival en analyse et en algèbre, et que, comme l'illustre et aimable M. Biot, cet autre ami, cet autre *pénitent* du père de Ravignan, Cauchy joignait à cette science incomparable un beau talent littéraire. Maintenant, prenez pour points de départ les noms de Bellart et de Frayssinous : placez dans les stations intermédiaires ceux de Berryer, Montalembert, Dupanloup, Lacordaire, Falloux, Molé, Salvandy, Pontevès, Saint-Arnaud, Cavaignac, Lamartine, Biot, Cauchy, Récamier, Guizot, Thiers, Excelmans, la Rochefoucauld, Polignac, la Ferronays, Gramont, Royer-Collard, Bellune, Wurtemberg, Hamilton, Walckenaër, Marie-Amélie, de Broglie, Louis Veuillot,

Et beaucoup que je sais, et beaucoup que j'oublie !

songez à ces étrangers protestants ou schismatiques que le père de Ravignan a convertis ou ébranlés ; à ces pauvres filles de théâtre qui lui ont dû de vivre et de mourir chrétiennes ; à ces existences obscures ou superbes qui se sont consolées, affermies, humiliées, rassérénées en lui et par lui, et dites-moi si les filets de cet apôtre n'ont pas tenu dans leurs mailles toutes les puissances et toutes les gloires de notre pays et de notre temps !

Tel est ce livre, dont l'attrait est d'autant plus puissant, que, très-mystique en certains endroits et dépassant même notre faiblesse, il y revient toujours et se remet à notre portée au moment où nous commencions à y sonder avec effroi des abîmes de sainteté. Cette légende hagiographique, transplantée en plein dix-neuvième siècle et offrant toutes les authenticités de l'histoire, exerce sur l'imagination et sur le cœur un charme que la foi rend

sans doute plus invincible, mais auquel les indifférents eux-mêmes et les sceptiques auraient peine à résister. Le style du père de Ponlevoy est merveilleusement en harmonie avec son sujet : pur, lumineux, pénétrant, il a cette transparence qui caractérise l'art spiritualiste, et qui signale, en littérature, la prépondérance de l'âme sur le corps ; cette onction que les vérités religieuses communiquent à ce qu'elles touchent ; ce vague parfum, semblable à ces ineffables senteurs d'encens que l'on respire en entrant le soir dans nos vieilles cathédrales. Ceux qui croient qu'on ne peut peindre une figure humaine qu'en prodiguant les détails plastiques et les exubérances de palette, n'ont qu'à lire les pages où le pieux biographe ranime, recompose et fait revivre la physionomie du père de Ravignan. Ceux qui, pour émouvoir et faire couler les larmes autour d'un lit de mort, ne croient pas pouvoir se passer de violences de pinceau et d'effets de mélodrame, pourront voir là comment on raconte la mort d'un saint, et comment la sobriété même du récit mouille de pleurs les yeux les plus insensibles. Par ce contraste comme par une foule de qualités sérieuses, le livre du père de Ponlevoy rentre dans le domaine de ces causeries, et si j'ai cru devoir m'y arrêter un peu plus longtemps que dans mes haltes hebdomadaires, ce n'est pas seulement pour le remercier du bien que m'a fait cette lecture, et pour rendre encore une fois hommage, à propos de ces deux volumes, à une mémoire vénérée et chérie ; c'est encore pour avoir occasion de rappeler une vérité qui, si elle passait dans la littérature profane, n'y serait pas inutile et la relèverait de bien des ignominies. Je ne prétends pas qu'un drame ou un roman, un chapitre de critique ou d'histoire, doive puiser aux mêmes sources et user des mêmes procédés que l'œuvre du père de Ponlevoy racon-

tant la vie du père de Ravignan; mais je crois sincèrement qu'une partie de l'art moderne n'est tombée si bas que parce que la matière y a de plus en plus prévalu sur l'âme, et j'ajoute que le livre du père de Ponlevoy n'a tant de charme que parce que la matière y est de toutes parts vaincue, parce que l'âme s'y dégage et y rayonne dans un flot de céleste lumière.

L'auteur de la *Vie du père de Ravignan* nous permettra-t-il, avant de finir, non pas une critique, mais une objection respectueuse? Nous nous sommes attachés surtout à faire comprendre à quel point les gens du monde trouveront plaisir et profit à le lire. Eh bien! pour ceux-là, pour éviter quelques réclamations, quelques froissements inutiles, nous ne voudrions pas que les mots de *conversion* et de *rétractation* demeurassent accolés, même dans une table des matières, au nom de M. de Chateaubriand. Une plume spirituellement bienveillante me reprochait récemment d'avoir, en plusieurs occasions, montré trop de sévérité à l'égard de l'auteur des *Martyrs* et de la *Monarchie selon la Charte*. En effet, nous ne devons jamais oublier qu'en notre double qualité d'hommes de lettres et d'écrivains monarchiques nous sommes les fils, — hélas! bien dégénérés — de M. de Chateaubriand, qui a été le plus grand homme de lettres de son siècle, et qui a proclamé les plus éloquentes vérités au service de la monarchie. Lui chercher querelle pour des imperfections et des aspérités de détail, c'est donc à la fois de l'irrévérence filiale, de l'inconséquence politique et de l'ingratitude littéraire[1]. C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui commencer à réparer mes torts en deman-

[1] Voir l'Étude suivante sur *Chateaubriand et son groupe*, par M. Sainte-Beuve.

dant au révérend père de Ponlevoy d'effacer ou d'adoucir ces deux mots qui pourraient donner le change à quelques-uns de ses lecteurs et offenser quelques vieilles admirations. M. de Chateaubriand, à son lit de mort, a pu, a dû déplorer quelques teintes trop vives, répandues dans les *Natchez* et même dans les *Martyrs*. Il a dû surtout regretter d'avoir, dans ses *Mémoires* que sa mort allait livrer à la curiosité publique, donné trop de cours aux violences de son génie, de son humeur, de ses rancunes; l'on se sent profondément ému, en lisant, à cette sombre date du 3 juillet 1848, cette déclaration pour laquelle sa main mourante se fit suppléer par son neveu :

« Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. »

Mais écrire les mots de *conversion* et de *rétractation*, comme s'il se fût agi de Lamennais ou au moins d'Augustin Thierry, à propos du Chateaubriand définitif, de celui qui contribua à faire relever les autels, et qui, bien des années auparavant, racontant sa vraie conversion, écrivait ces lignes pathétiques : « Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère; quand sa lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus : ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu chrétien; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru, » c'est là, je le répète, une légère dissonance, et je me permets de la signaler avec d'autant plus de franchise que je n'en ai pas rencontré d'autre dans ces deux volumes. Les temps sont tristes, la tâche est rude, notre sentier étroit et difficile. Ne nous exposons jamais, en trop insistant sur les différences du moins au plus, à diviser des forces qui toutes sont nécessaires, auxquelles le père

de Ravignan a constamment prêché l'union, et qui, dans des conditions diverses et des mesures inégales, peuvent toutes concourir au même but. De près, dans l'intérieur du sanctuaire, M. de Chateaubriand a pu être, comme nous tous, une conscience troublée, un coupable à qui une voix sévère a eu le droit d'imposer la rétractation et le repentir. De loin, sur les degrés du temple qui restent en vue du public, le révérend père de Ravignan a mieux fait que convertir M. de Chateaubriand : il l'a continué et complété, en précisant davantage, en achevant d'accentuer ce sentiment chrétien que l'illustre poëte retrouva et ranima sur des ruines. Après le dix-huitième siècle, si stérile pour les lettres chrétiennes, on se console et on espère, lorsqu'on parcourt par la pensée les soixante premières années du nôtre, et que l'on place aux deux extrémités ces deux figures immortelles : M. de Chateaubriand présentant à la génération nouvelle le *Génie du Christianisme;* et le révérend père de Ravignan, réconciliant une génération vieillie avec la parole de Dieu, la robe du jésuite et l'autorité de l'Église.

XVI

CHATEAUBRIAND ET M. SAINTE-BEUVE[1]

Un écrivain illustre, un homme de génie, atteint de presque toutes les maladies morales de son époque, mais les relevant par d'incontestables qualités de force, d'originalité et de grandeur, remplit la moitié d'un siècle de ses œuvres, de sa gloire, de son autorité, de son bruit. Les circonstances s'arrangent pour ajouter un prestige à sa renommée : habile sous des airs de dédain ou de rudesse, il a l'art de profiter des événements qui le posent en persécuté, de rester populaire alors que sa cause est vaincue, ou, ce qui est plus difficile, alors même qu'elle triomphe. Quand arrivent les années de déclin, une suave et gracieuse influence s'empare à la fois de lui et de son public pour caresser l'orgueil de l'un et réchauffer l'admiration de l'autre : elle écarte toutes les épines qui pourraient entraver ses dernières étapes littéraires et blesser cet épiderme, devenu plus sensible à mesure qu'il vieillit.

[1] *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.*

Les précautions sont si bien prises, l'atmosphère extérieure si soigneusement interceptée, la critique et la foule si parfaitement endoctrinées, que ce grand écrivain, dont les meilleurs chefs-d'œuvre avaient rencontré des détracteurs et soulevé des orages, ne trouve que des panégyristes pour les tristes productions de sa vieillesse. Enfin, par une coïncidence ou un contraste qui a aussi sa majesté, le jour où ce glorieux octogénaire descend dans la tombe, — une tombe arrangée pour l'effet comme tout le reste de sa vie, — on dirait que les débris du vieux monde, les restes de l'antique société vont disparaître avec lui. La république qu'il a rêvée et flattée s'incline devant ses funérailles, et, dans ce siècle coupé en deux par la grande victoire démocratique, le passé emporte sa dépouille comme un trésor, l'avenir répète son nom comme un précurseur.

Quelques années s'écoulent, et la réaction ne se fait pas attendre. Plus l'amitié avait été ingénieuse et la popularité persistante, plus la postérité du lendemain est pressée d'abuser de ses droits et de régler le décompte de cette gloire surfaite, de ce génie embaumé dans l'encens. Ce que l'on osait à peine chuchoter, on le dit : ce que l'on n'eût jamais osé dire, on le crie. Une nouvelle génération s'élève, une nouvelle société s'installe, une nouvelle littérature se produit, pour lesquelles les grandes images et les grandes pensées de cet homme sont lettres closes, quelque chose de pareil à ce que serait le langage ou le costume de Versailles ou de Trianon pour les habitués du tourniquet de la Bourse ou des cafés du boulevard. Il subit, — sauf à se relever plus tard, — les inconvénients attachés à ces longs règnes suivis de frondeuses régences, à ces puissances ou à ces gloires longtemps maintenues dans une température de convention et livrées

tout à coup au vent et au soleil. Il n'y a rien là que de naturel, de logique, de conforme à nos penchants, au courant de la vie humaine, à l'éternelle fragilité de ces choses auxquelles notre vanité s'attache et qui se brisent dans sa dernière étreinte. Ce qui s'est passé pour Chateaubriand a eu lieu sans doute en d'autres pays, en d'autres temps, avec de légères variantes, pour d'autres célébrités. Mais ce qui s'était vu plus rarement et ce qui peut sembler plus bizarre, c'est que ce soit le même homme qui, dans la première période, se soit distingué au premier rang des thuriféraires, dont la plume délicate ait distillé les plus charmantes, les plus ferventes, les plus élégantes, les plus mystiques louanges, et qui, dans la seconde phase, se charge le plus obstinément de changer l'or pur en un plomb vil, de chiffrer les différences, de chercher le pied d'argile sous la draperie splendide dont lui-même ajusta les plis, et de remplacer, autour de la statue, les aromates du sanctuaire par les odeurs du boudoir. Qu'on lise, par exemple, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1834, les pages signées Sainte-Benve et intitulées : *Chateaubriand, ses Mémoires ;* que l'on remarque surtout ce passage : « Entrons bien dans cette pensée : respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale à travers l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront fui ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare ! jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron; tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Édens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier? Et n'enviera-t-on pas un jour ceci? » — Que l'on s'arrête un moment à la page

suivante, où M. Sainte-Beuve rend un chaleureux hommage au rôle politique de M. de Chateaubriand, « à ces actes d'honneur désintéressé et de généreuse indignation *qui font du bien au cœur* parmi tant d'égoïsmes prudents et d'habiles indifférences, » — où il le loue principalement « de son irremédiable dégoût de tout régime peureux, ignoble (il s'agit du gouvernement du roi Louis-Philippe), qui suit sa cupidité sous l'astuce et qui parfois devient même cynique dans ses actes ou dans ses aveux. » — Puis, que l'on ouvre presque au hasard ces deux nouveaux volumes, si attrayants du reste et si bien remplis; qu'on en lise attentivement les notes innombrables qui forment comme un second ouvrage dans le premier; que l'on médite les morceaux friands où l'auteur cherche dans la vie même de M. de Chateaubriand de quoi infirmer la solidité de ses convictions religieuses et la sincérité de son rôle d'apologiste chrétien; que l'on arrive enfin à la page 411 du tome deuxième, où le Chateaubriand politique est réduit à peu près à néant; — et l'on pourra mesurer l'immense espace que M. Sainte-Beuve a parcouru de 1834 à 1860 en passant par 1848, ou, si vous aimez mieux, du salon de madame Récamier au cabinet de rédaction du *Moniteur*, en passant par le cours professé à Liége quelques mois après la mort de M. de Chateaubriand.

Ne crions pas trop fort, cependant; n'allons ni trop loin ni trop vite; n'oublions pas que nous avons affaire à un littérateur exquis, au plus habile stratégiste de la critique moderne, et que, si nous lui adressions quelque récrimination vulgaire, nous lui donnerions trop d'avantages. On a dit, nous avons peut-être dit nous-même, que M. Sainte-Beuve avait adulé M. de Chateaubriand quand la société dont il était le centre avait voix prépondérante à l'Académie française, et qu'il s'était empressé de le renier dès

qu'il n'eut plus besoin ni de lui, ni de sa patronne, ni de ses amis, ni de personne. C'est une injustice banale, la pire des injustices. M. Sainte-Beuve, sans se départir de cette modestie qui est le plus naturel ornement de l'homme de lettres, savait très-bien qu'il avait trois fois, dix fois plus de talent qu'il n'en faut pour être académicien ; que ce n'était qu'une question de temps, de quelques années tout au plus ; qu'il y arriverait comme y arrivait M. Victor Hugo, comme y arrivèrent un peu plns tard ses éminents contemporains, MM. de Vigny, Mérimée, Vitet, et qu'il n'avait pas besoin pour cela de se faire enfant de chœur de la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois. Si donc il a paru, dans ces derniers temps, prendre un opiniâtre plaisir à amoindrir celui qu'il avait tant admiré, à *humaniser*, à *féminiser* l'homme qu'il avait déifié, ce n'est, croyez-le bien, ni inconséquence, ni ingratitude ordinaire : M. Sainte-Beuve n'est pas ingrat envers M. de Chateaubriand ; il ne pouvait pas l'être : il ne lui doit rien : il n'est ni son obligé ni son disciple. Je sais bien qu'il cite avec une certaine complaisance un fragment de lettre où on lui dit ceci : « Prenez garde, monsieur : vous avez une sorte de penchant à être sévère pour René. De ceux qui vont parler de lui, vous serez le plus en droit sans doute, et celui peut-être dont il faisait le plus de cas : mais vous n'avez pas le droit d'être sévère ; car vous sortez un peu de lui ; du moins vous en dérivez. En lisant *René*, Amaury s'écrie : Me voici !... » Ce sont là des compliments, et rien de plus. Amaury ne crie rien à René, par la bonne raison que René vit encore et qu'Amaury, le héros du soporifique roman de *Volupté*, est mort et enterré depuis longtemps. Il y a donc, entre l'auteur des *Martyrs* et l'auteur des *Causeries du lundi*, des solutions de continuité assez complètes pour qu'il ne puisse être question ni d'ingratitude,

ni d'irrévérence filiale. Le mobile qui pousse M. Sainte-Beuve, il faut le chercher dans des complications plus singulières et plus raffinées de la nature humaine, ou du moins de certaines natures. Cette étude psychologique ou morale, dont M. Sainte-Beuve lui-même nous a donné de si parfaits modèles, a plus d'enseignement et d'attrait qu'une étude purement littéraire, où nous serions forcé de trop louer ce livre qui, en définitive, est charmant, qu'on ne voudrait pas avoir écrit, mais qu'on lit avec un rare plaisir. Quel que soit l'abîme qui nous sépare aujourd'hui de M. Sainte-Beuve, il faut bien, pourvu qu'on soit un peu du métier, admirer cette organisation si passionnément littéraire, cette curiosité terrible à force d'être intelligente, ce style souple, onduleux, irisé, ces qualités de finesse, d'ingéniosité, de dextérité, d'insinuation délicate et pénétrante, qui en font, malgré tout, un maître, qui en eussent fait, s'il eût vécu deux siècles plus tôt, le type achevé de l'homme de lettres entre Ménage et Voiture. La littérature est un art; moins indépendant, à coup sûr, que la peinture, la statuaire ou la musique, des opinions de l'artiste ou du degré d'estime qu'il inspire, mais ayant pourtant en soi-même sa force, sa séduction et son mérite; et lorsqu'une œuvre, discutable au point de vue de l'intention ou de l'élévation morale, réunit cependant certaines conditions de beauté ou d'agrément, on peut la contempler avec complaisance comme l'on contemple de loin, les soirs de premières représentations, ces belles personnes dont le visage et les épaules sont de véritables objets d'art. Ajoutons que, par un singulier privilége, M. Sainte-Beuve a le secret de professer et de pratiquer la bonne littérature, tout en faisant parfois ce qu'il faut pour assurer le triomphe de la mauvaise.

Avant tout, un sentiment que M. Sainte-Beuve a pris

pour devise, qu'il donne pour mot d'ordre aux débutants, le désir de ne pas être dupe et de paraître ne l'avoir jamais été; désir qui, en s'exagérant avec l'âge, le pousserait à des manies de collectionneur, à fureter des autographes, à écouter aux portes, à fouiller dans des paquets de lettres, à rassembler le dossier de tous les hommes célèbres : secondement, — nous le disons avec tristesse, — un penchant antichrétien, une sorte d'exaspération chronique du scepticisme primitif, qui va croissant depuis quelques années et qui cherche à se satisfaire en recrutant à titre de sceptiques les défenseurs mêmes du christianisme, comme Lalande inscrivait, dit-on, tous ses amis dans son *Dictionnaire des Athées :* enfin, — ceci est plus délicat à indiquer, — un goût très-vif d'indiscrétions et de confidences féminines, une tendance à intervenir dans les mystères romanesques des existences illustres, à s'y complaire en connaisseur, à flairer ce que don Juan, dans son brutal langage, appelle *odor di femina*, un parfum de patchouli, là où le vulgaire n'aperçoit que les ressorts extérieurs de la vie publique ou les créations idéales d'un poëte; telles sont les trois inspirations principales que je crois découvrir dans ce livre, et que l'on y retrouve, en maint endroit, à travers ces gracieux méandres où serpentent côte à côte l'analyse et la mémoire de M. Sainte-Beuve.

Il y a deux manières d'approcher les hommes célèbres, surtout ceux qui parlent le plus puissamment aux imaginations contemporaines; deux genres d'impressions bien différentes à recevoir dans leur commerce familier : la première, la plus naïve, la plus honnête, quelquefois, hélas! la plus niaise, consiste à se sentir heureux et fier du seul fait de cette intimité, à se chauffer de leur flamme, à s'éclairer de leur rayon, à faire de leur gloire sa passion

et comme sa propriété personnelle, à entrer avec une abnégation superbe dans le cercle lumineux qu'ils tracent, à s'y absorber et à s'y perdre. Le respectable M. Clausel de Coussergues travaillant quinze ans, de son propre aveu, pour s'entendre appeler une fois, à la tribune, par M. de Chateaubriand, *mon éloquent ami;* M. Ballanche fondant en larmes au seul mot de Cymodocée, ou mieux encore (car les femmes seules savent être dupes en restant spirituelles) cette foule de belles éplorées que fascina le génie de René, et dont M. Sainte-Beuve, si vous l'en pressiez bien fort, vous donnerait, comme Leporello, le dénombrement, voilà les types aimables et touchants de cette première manière sans laquelle les planètes n'auraient pas de satellites. Il y a ensuite une façon plus raffinée et plus compliquée, celle qui, en présence de l'idole, mêle tout bas ses protestations secrètes et indéfiniment ajournées à ses admirations de commande, qui prend ses notes à l'écart sur un *agenda* de poche tout en faisant sa partie dans l'*hosanna* universel. L'amour-propre, cet infatigable Protée, met alors autant de soin à chicaner son enthousiasme qu'il en a mis, chez les naïfs, à l'exalter. Ce n'est plus dans la faculté pleinement admirative, dans l'intimité du grand homme, dans le plaisir d'être le premier à recueillir sur ses lèvres les trésors de son génie, qu'il place ses plus exquises jouissances, mais dans l'art de ne pas être ébloui au milieu de l'éblouissement général, d'inventorier à part soi les taches, les petitesses et les misères. On n'a pas, bien entendu, le mauvais goût ou l'imprudence de déprécier ce dont tout le monde s'émerveille. On accepte officiellement le diapason du groupe dans lequel on est honoré de se voir adopté et de vivre : on lui sert même d'interprète si les circonstances l'exigent et si l'on est déjà critique attitré dans la *Revue* à la

mode : mais l'on ronge son frein, comme les courtisans d'un roi vieux, sévère et dévot, qui se réservent *in petto*, pour le règne suivant, leur franc-parler et leurs licences. Ce sentiment devient si vif à la longue qu'il produit deux effets remarquables : il empêche d'apercevoir ce qu'il y aura plus tard de contradictoire entre les enthousiasmes du moment et les restrictions à venir, et il se change peu à peu en une espèce de haine, d'irritation du moins contre l'homme que l'on encense, tant l'effort de dissimulation que l'on s'impose finit par devenir impatientant! Sachons nous mettre à la place de M. Sainte-Beuve, et que celui d'entre nous qui n'a pas péché ou qui n'aurait pas péché lui jette la première pierre! Qui de nous, à certains moments du début, en face des difficultés et des obstacles, n'a fait ou ne s'est senti disposé à faire des sacrifices à son ambition, à son avénement littéraire? Gustave Planche est le seul, dit-on, qui n'ait jamais eu de ces faiblesses, et il y aurait même lieu, à ce propos, à un rapprochement assez bizarre. A l'époque où M. Sainte-Beuve écrivait sur M. de Chateaubriand les phrases empanachées que j'ai citées, Gustave Planche, avec ce magnifique sang-froid qu'il eût gardé devant toutes les puissances et toutes les gloires de la terre, publiait dans la même *Revue*[1], sous ce titre, les *Royautés littéraires*, un article célèbre où, après avoir rayé d'un trait de plume le *Génie du christianisme*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire*, il réduisait Chateaubriand aux

[1] 1er Mars 1834. La phrase mérite d'être citée textuellement : « Critique de second ordre dans le *Génie du christianisme*, voyageur inexact et verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais inutile, de Virgile et d'Homère dans les *Martyrs* et les *Natchez*, Chateaubriand, etc., etc. » Dans le même article, ce bon Gustave Planche parle « des trésors contenus dans l'âme ardente et poétique de Sainte-Beuve, —des impérissables consolations que Sainte-Beuve a demandées à Dieu.» En général, rien de curieux comme les jugements portés alors par les

soixante pages de *René*. C'était injuste sans doute; c'était absurde peut-être; mais cela ne manquait pas d'un certain caractère en face du salon et du groupe alors à l'apogée de leur influence académique et mondaine. Aussi Gustave Planche est-il mort à l'hôpital, et M. Sainte-Beuve est académicien, professeur, commandeur, et probablement sénateur en expectative. Dans ce temps-là, il semblait avoir reçu du ciel, avec mille autres dons précieux et charmants, une flexibilité de lierre toujours en quête d'un ormeau. Seulement le lierre meurt où il s'attache, et, chez M. Sainte-Beuve, le lierre, au lieu de s'attacher et de mourir (nous y aurions trop perdu!) passait d'ormeau en ormeau jusqu'à ce qu'il eût parcouru toute l'allée. A cette date, la dispersion du cénacle romantique laissait sans emploi cette faculté de plante flexible et grimpante : M. de Chateaubriand était l'ormeau par excellence, ou plutôt le chêne majestueux, je dirai presque la forêt tout entière. D'ailleurs, en sa qualité de républicain, affamé de libertés que le gouvernement de Juillet ne lui donnait pas, M. Sainte-Beuve était et devait être en coquetterie avec l'illustre patriarche de la légitimité. Il n'y a dans tout cela rien d'inexplicable ni d'impardonnable. En outre, qui ne tiendrait compte de l'immense différence d'appréciations et de points de vue? Chateaubriand et ses *Mémoires* étaient apparus d'abord à M. Sainte-

illustres sur d'autres illustres : par Gustave Planche, sur Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, etc.; par George Sand, sur madame de Staël; par M. de Vigny, sur Napoléon Ier; par Sainte-Beuve, sur Chateaubriand, sur Lamartine, sur Louis-Philippe, sur Balzac; par Lherminier, sur Lamennais, sur l'*abbé* Lacordaire, etc. Il faudrait prendre exactement le contre-pied de ces jugements superbes pour avoir ce qui est resté la vérité actuelle et définitive. Nous les recueillerons peut-être un jour, pour essayer de nous faire pardonner nos propres énormités.

Beuve dans ce cadre si heureux, si bien choisi, qu'il a si bien peint « dans ce salon étroit, et qui était assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés, » devant le tableau de Corinne au cap Misène, souvenir d'une glorieuse amitié : quatorze ans plus tard, ils étaient, comme il le dit lui-même, exposés au coin de la borne dans le feuilleton d'un journal. Ne soyons donc pas injustes : il est tout simple, tout naturel que M. Sainte-Beuve, jeune, visant au succès, digne de l'obtenir, touchant à la célébrité sans la posséder encore, invité et choyé par cette noble et spirituelle élite, très-sensible à ces primeurs de gourmet et de dégustateur littéraire, ait voulu être tout ensemble reconnaissant et prévoyant en disant de l'œuvre et de l'auteur un peu plus de bien qu'il n'en pensait, et qu'en 1848, dégagé de tout lien, chassé de Paris par son horreur des barricades, précédé à l'étranger par sa légitime réputation de critique, prenant pour sujet d'un cours public un écrivain célèbre pour qui la postérité commençait, il ait cru devoir le réduire à sa vraie taille et même le rapetisser un peu pour se punir de l'avoir grandi.

Dans quelles limites M. Sainte-Beuve pouvait-il se livrer à cette révision, à cette réaction contre lui-même aux dépens de M. de Chateaubriand? Où devait-il, selon nous, se borner pour rester dans son droit? Où nous semble-t-il l'avoir dépassé? Telles sont les principales questions que soulève cette séduisante et instructive lecture.

D'abord il est évident que les nombreuses notes qui soulignent, pour ainsi dire, chacune de ces pages, que le *Chateaubriana* et les divers extraits de lettres ou *Mémoires* inédits, ne sont pas de la même inspiration que les vingt et une leçons professées à Liége : *questa coda non è*

di questo gatto. Dans celles-ci j'aperçois un critique supérieur, un peu assombri peut-être et désenchanté par les événements récents, mais sans parti pris de dénigrement, et ne cherchant qu'à faire preuve de clairvoyance, de mémoire et de goût après les années d'éblouissement ou de complaisance. Ces leçons, dont plusieurs sont très-belles, dont la troisième surtout nous paraît admirable de justesse, expriment sans nul doute le sentiment vrai de l'auteur au moment où il a professé. Sur ce nouveau terrain, devant un nouveau public, après une révolution qui centuplait les distances, à propos du géant de la littérature moderne, que sa mort livrait à l'histoire littéraire et dont il fallait bien prendre la mesure, il eût été insensé d'interdire à un de nos premiers critiques le droit de jugement au nom de ses admirations passées. Si, dans une vie un peu longue, il n'était pas permis à la maturité de revenir sur les illusions et les exagérations de la jeunesse, si l'on était contraint à cinquante ans de dire de chaque homme et de chaque chose ce que l'on en a dit à vingt-cinq, la carrière des lettres deviendrait tout simplement impossible; celui de tous les métiers qui a le plus besoin de liberté, d'air et d'espace, ressemblerait à une geôle où l'écrivain serait rivé aux souvenirs de ses débuts comme un captif à sa chaîne. Non : puisqu'il était malheureusement prouvé ou prévu que, dans l'ensemble monumental de l'œuvre de Chateaubriand, bien des parties ne résisteraient pas à l'action du temps, aux vicissitudes du goût et de la mode, au déchet de la prose poétique dans une société réaliste et démocratique, puisqu'il y avait un triage à faire dans les écrits et des réserves à indiquer sur l'homme, M. Sainte-Beuve, déjà critique éminent et mûr, quels que fussent d'ailleurs là-dessus ses antécédents, était parfaitement autorisé à nous donner, après le Cha-

teaubriand idéalisé, le Chateaubriand véritable : cette forme même du cours public, qui établit, du professeur à son auditoire, des relations plus magistrales qu'entre l'écrivain et le lecteur, semblait interdire tout ce qui se serait ressenti des effusions et des adorations d'autrefois. Maintenant, M. Sainte-Beuve ne fut-il pas un peu prompt à user des priviléges de cette situation nouvelle? Dans cette première explosion de sa pensée, presque au lendemain des glorieuses funérailles, n'est-il pas facile de démêler les longues et secrètes rancunes de ce vif esprit contre la gêne qu'il avait subie, contre la violence qu'il s'était faite, lorsque, par exemple, il avait eu à recommander au public un livre tel que la *Vie de Rancé?* C'est indubitable : quiconque sait lire trouvera en germe dans le cours liégeois tout ce qui devait se développer et s'aigrir plus tard dans les notes et dans les appendices. Mais enfin ce cours, à ne le prendre que par le dehors et sans y regarder de trop près, renferme sur le Chateaubriand littéraire, « le plus grand des lettrés du dix-neuvième siècle, » sur *Atala*, *René*, les *Martyrs*, le *Génie du christianisme*, l'*Itinéraire*, le *Dernier des Abencérages*, une foule de vérités présentées avec un tour ingénieux, dans un attrayant clair-obscur où les imaginations peuvent choisir ce qu'elles veulent, et où la sagacité n'est encore ni de l'indiscrétion ni de l'irrévérence. C'est, en somme, de l'excellente critique et de la bonne histoire littéraire. Nous acceptons pleinement, pour notre part, ce triple élément, ces trois mobiles que M. Sainte-Beuve signale comme dominants chez M. de Chateaubriand : l'ennui, le désir romanesque, et l'honneur; pourvu qu'on fasse à ce dernier une large part léonine, que M. Sainte-Beuve, dans ses notes et ses conclusions finales, se trouve avoir singulièrement amoindrie. Rien de plus équitable que la dis-

tinction indiquée par l'auteur, au sujet des *Martyrs*, entre les beautés qui durent encore et qui vivront, et celles qui ont disparu dans le naufrage d'une poétique où le convenu et l'artificiel s'accusaient trop. Rien de plus finement observé et de mieux dit que le passage sur le *Dernier des Abencérages*, « qui est une fin, un extrême, sans pourtant sortir encore de la ligne de beauté; où les réponses sont toutes par contrastes et par compartiments, par ressorts, qui représente, en un mot, la perfection dans la roideur. » Ce récit, ou, comme le dit excellemment M. Sainte-Beuve, ce tableau d'empire, n'eut pas, ajoute-t-il (en 1826) tout le succès auquel il avait droit, n'ayant point paru à son moment... Les esprits poétiques d'alors ne purent s'éprendre à temps et jouir à leur aise de ce beau type d'Aben-Hamet; les esprits romanesques s'en tenaient volontiers à Malek-Adel. » Et au bas de la page nous lisons cette note que nous ne contredirons certainement pas : « On est tombé depuis dans l'excès tout à fait contraire : la réalité, même copiée, ne suffit plus : on l'étudie au microscope pour la mieux rendre. » Oui, pour en rendre toutes les laideurs, pour la dépouiller de toutes ces illusions, de tous ces prestiges dont l'ensemble s'appelle le beau et mérite seul d'attirer à soi les imaginations, d'être le but suprême de l'art : oui, on a fait tout cela, et bien pis encore; mais à qui la faute? La faute, nous la trouverons bientôt, sans sortir de ces deux volumes: poursuivons.

Le chapitre de *René* est traité de main de maître, bien que M. Sainte-Beuve, qui sur tant d'autres points a fait peau neuve, se soit beaucoup trop obstiné cette fois dans ses vieilles prédilections pour l'ennuyeux *Oberman*. Il n'a pas trop trahi ni abandonné *Atala*, qui pouvait cependant fournir bien des prétextes à trahisons; car vraiment

nous venons de relire cette histoire qui fit verser tant de larmes; et, sauf quelques admirables détails, elle nous a paru antédiluvienne. Enfin, on ne peut qu'approuver le programme que s'impose l'auteur, et d'après lequel il a l'air de s'arrêter, dans son étude, au moment de la carrière de M. de Chateaubriand où, les grandes œuvres étant publiées et classées, la période d'art purement littéraire épuisée, sa politique envahit sa littérature, non pas pour l'anéantir, mais plutôt pour s'en imprégner. Chateaubriand, en effet, ne fut jamais qu'un grand artiste en politique; et, comme les artistes, après tout, ne sont pas incapables d'avoir de temps à autre d'aussi bonnes inspirations que les bourgeois, il eut parfois de bons moments et toujours ses grandes lignes.

On le voit, toute cette partie *officielle*, en apparence la plus considérable, du livre de M. Sainte-Beuve est, sinon indiscutable, au moins irréprochable. Les admirateurs de M. de Chateaubriand, — et puissent-ils rester bien nombreux! — gardent le droit de maintenir leur admiration à l'ancienne température : surtout, nous pouvons et nous devons gémir de ce penchant qui entraîne la seconde moitié de notre siècle à se désabuser de ce qui fut le charme, l'enthousiasme, la fête, le poëme, la passion de la première moitié; nous devons nous demander tristement en vertu de quelles conditions d'abaissement intellectuel et moral nous avons vu, presque au même moment, Balzac grandi et Chateaubriand rapetissé. Toutes ces réserves faites, l'ouvrage de M. Sainte-Beuve conserverait son importance et son attrait; il nous offrirait un Chateaubriand provisoire, ajusté aux points de vue de la génération nouvelle par un transfuge de la nôtre; un Chateaubriand vraisemblable, vrai peut-être, acceptable du moins, entre le Chateaubriand de M. de Marcellus,

traité avec la spirituelle et facile indulgence d'une fidèle amitié, et celui de M. Villemain, vu et retracé par les grands côtés, avec toutes les magnificences de cette brillante manière, presque contemporaine, presque égale du héros et du sujet.

Par malheur, depuis l'époque où ce cours a été professé, je ne sais quel travail dissolvant et corrosif s'est fait, non pas dans le talent (il n'a jamais été plus leste et plus acéré), mais dans l'âme de M. Sainte-Beuve. Il y a des prospérités qui aigrissent comme il y a des adversités qui rassérènent. En se voyant, dès les *Causeries du lundi*, accusé de défection et de manque de respect envers M. de Chateaubriand, l'ingénieux écrivain s'est mis à rechercher pour ses torts des pièces justificatives, et il a aggravé les uns en multipliant les autres. Dès lors le soin de trouver Chateaubriand en faute, de le placer en contradiction avec lui-même, de discréditer ses grandeurs par ses petitesses, ses croyances par ses faiblesses, ses ouvrages publics par ses actions cachées, ce soin est devenu pour M. Sainte-Beuve une gageure d'amour-propre. En même temps, se séparant de plus en plus, par goût et par choix, des hommes éminents qui forment l'aristocratie littéraire, faisant des avances à une littérature qui a toutes sortes de raisons pour rayer de son programme l'idée de respect, il a imité ces patriciens volontairement déclassés qui savent que le plus sûr moyen de réussir dans la mauvaise compagnie est de médire de la bonne. Or, Chateaubriand étant peut-être parmi les hommes illustres celui qui dédaigne le moins de fournir des armes contre lui-même, M. Sainte-Beuve n'a eu qu'à puiser dans ses souvenirs, dans ses collections, dans ses lectures, dans ces mille petits documents plus ou moins apocryphes qui bourdonnent autour des grandes célébrités. De là cette

bizarre bordure ajoutée après coup au bas de cette étoffe dont on ne pouvait contester l'éclat et la solidité. Dans ce supplément, où la malveillance se déguise à peine, la question n'est plus d'exercer un droit de critique sur les ouvrages, mais un droit de curiosité sur l'homme, il ne s'agit plus de savoir ce qui dans les écrits de Chateaubriand est destiné à survivre ou à périr, mais ce qui dans sa vie permet de suspecter le royaliste et le chrétien. Là commence, selon nous, la partie malsaine et, pour ainsi dire, illicite, de cette œuvre remarquable. Là aussi l'on peut suivre ce travail dont nous parlions tout à l'heure, cette sourde guerre qui s'est faite, dans l'esprit de M. Sainte-Beuve, contre tout un ordre de sentiments et d'idées dont le nom sonore de Chateaubriand reste, pour bien des gens, le glorieux synonyme. Il y avait eu primitivement preuve de bon goût à s'abstraire du rôle politique de M. de Chateaubriand, à terminer cette étude littéraire au moment où ce rôle commence. Mais M. Sainte-Beuve n'a pas pu se retenir sur cette pente, et il revient maintenant au Chateaubriand politique en des pages à deux tranchants, où un fond de haine collective et lentement amassée se cache, tant bien que mal, dans une querelle particulière. Cette fois il n'est plus sur son terrain, et les arguments ne manqueraient pas pour lui répondre. Parmi les contradictions, les inconséquences qu'il signale dans les opinions et la vie publique de Chateaubriand, et d'après lesquelles les deux moitiés de cette vie, selon lui, ne se rejoindraient pas, il en est plusieurs que M. Sainte-Beuve, en homme avisé, aurait dû omettre ; car la marche du temps et des expériences récentes nous les font paraître moins inconséquentes et moins contradictoires qu'il ne le voudrait pour les besoins de sa cause. Ainsi, lorsqu'il nous dit avec persiflage : « Il aimait la liberté, soit ! mais il

haïssait l'égalité! » lorsque un peu plus loin il incrimine, comme preuve accablante contre le *libéralisme* de Chateaubriand, ce passage de la *Vie du duc de Berri*: « Nous n'avons que deux choses à opposer aux folies de cette impatiente jeunesse; la légitimité escortée de tous ses souvenirs, environnée de la majesté des siècles; la monarchie représentative assise sur les bases de la grande propriété, défendue par une vigoureuse aristocratie, fortifiée de toutes les puissances morales et religieuses, » c'est à ses dépens que M. Sainte-Beuve nous prouve que le sens politique est très-inférieur chez lui au sens littéraire : ces quelques lignes, en effet, contiennent les grands principes fondamentaux de la monarchie représentative. Confondre la liberté avec l'égalité, son envieuse sœur, refuser à un homme le titre de libéral sous prétexte qu'il demande, pour mieux asseoir les libertés publiques, une aristocratie vigoureuse et une forte autorité religieuse et morale, c'est commettre à la fois une erreur et un anachronisme. Il est possible que Chateaubriand, vaincu et assombri, ait désespéré plus tard pour la France de la réunion de ces éléments indispensables à la durée du gouvernement qu'il avait rêvé. Mais, à cette date de 1820, la part faite aux surexcitations causées dans tous les cœurs royalistes par l'horrible attentat du 13 février, on peut dire que Chateaubriand était là dans le vrai, et qu'aucune de ces paroles ne lui ôtait le droit de se dire en d'autres temps l'ami des libertés constitutionnelles. N'importe! si M. Sainte-Beuve s'était borné à une discussion politique, nous n'aurions pas à nous en émouvoir. Nul ne pourrait s'étonner que, partisan de la démocratie disciplinée par la force, il repoussât les opinions de Chateaubriand comme étant la satire des siennes : tout au plus serions-nous tenté de sourire en songeant à ce

satisfait d'aujourd'hui, qui n'a trouvé ni Louis-Philippe ni Chateaubriand assez libéraux pour lui. Mais M. Sainte-Beuve ne discute pas ou discute peu les idées générales : ce n'est pas sa manière; il procede par biais, par insinuations personnelles; il s'attaque surtout à l'homme, s'ingéniant à faire paraître l'homme inconséquent et petit, afin que ses doctrines se rappetissent et se déconcertent avec lui. Pour atteindre ce but détourné, il compulse, il interroge, il remue, non-seulement des pièces existantes et des témoignages authentiques, mais des pièces qui n'existent pas encore, des témoignages qui n'ont pas rompu le silence. Il demande qu'on publie telle lettre de M. Joubert, qui coule à fond, dit-il, la psychologie de Chateaubriand. Il invoque les Mémoires inédits de M. Viennet, les souvenirs intimes de M. de Pongerville, « qui tient l'histoire d'un vieil avocat *de considération*, » afin de donner quelque consistance à une anecdote relative au mariage de M. de Chateaubriand, anecdote bien vieille, attribuée déjà au maréchal de Richelieu, au chanteur Jélyotte et à bien des gens. Jusqu'à présent on avait respecté le chapitre des finances de Chateaubriand : cette fière et glorieuse pauvreté apparaissait comme une harmonie de plus dans l'ensemble de cette vie. Nous tous, grands et petits, que la littérature n'enrichit guère, et qui perdons souvent pour l'amour d'elle l'occasion de nous enrichir, nous aimions à trouver dans le plus grand écrivain de notre siècle ce type suprême du mépris de l'argent, passé de mode, hélas! plus encore que la prose d'*Atala;* et lorsque, dans le dernier volume des *Mémoires d'outre-tombe,* une page inimitable nous l'avait montré causant avec le vieux roi Charles X et ces deux royautés échangeant les comptes de leur indigence, bien des yeux s'étaient mouillés de larmes, et il lui avait été beaucoup

pardonné. M. Sainte-Beuve ne le laisse pas même intact de ce côté-là. Il trouve moyen de faire coup double aux dépens de deux gloires, en affirmant, d'après M. de Lamartine, que M. de Chateaubriand, à chacune de ses réconciliations avec le pouvoir, se fit payer ses dettes. Depuis, M. Sainte-Beuve a sans doute connu et aimé des souverains qui n'ont pas eu à payer les dettes de leurs serviteurs, lesquels n'étaient pas, j'en conviens, des Chateaubriand : cette fois c'est aux Mémoires de M. de Vitrolles, Mémoires qui n'ont pas paru, que notre infatigable chercheur demande un surcroît d'éclaircissements et de lumières. C'est ce que l'on pourrait appeler une procédure en règle, poursuivie avec toute la sagacité minutieuse d'un juge d'instruction servi par des rapports de police. Prenez garde ! vous engagez la littérature dans un mauvais sentier : vous faites pour Chateaubriand ce que M. Michelet a fait pour Louis XIV ; vous plongez la poésie dans la fange du réalisme, comme il y a plongé l'histoire. En admettant comme vrai tout ce que vous ramassez ainsi à grand renfort de documents, de confidences, de mémoires nés ou à naître, savez-vous ce que vous produirez avec cet ensemble de misérables vérités ? Quelque chose de faux, de bas et de grimaçant, comme toute ressemblance prise par le détail, du côté vulgaire et grossier : cette ressemblance n'est pas la vérité, parce qu'elle n'est pas la beauté ; sans quoi le dernier des photographes serait supérieur au plus merveilleux des peintres. Les portraits de Raphaël, de Titien, de Léonard, vivent, ils sont immortels, ils sont vrais, et tant pis pour la réalité s'ils ne l'étaient pas ! La photographie du coin ne sera plus qu'un chiffon ignoble, dès que le modèle aura vieilli ou disparu. Si vous avez le malheur de ne plus croire à rien d'infini et de divin, vous devez croire du

moins aux lettres, à l'art qui vous a fait ce que vous êtes. Eh bien, cet art, ces lettres, vous les rabaissez, vous les humiliez dans le passé, vous les fourvoyez dans l'avenir, en leur enseignant à dépouiller de tout idéal ceux qui en ont été, malgré leurs fautes ou leurs défaillances, les plus nobles représentants. Il n'y a pas, dit-on, de héros pour son valet de chambre ; mais pourquoi se faire volontairement valet de chambre quand on a tout ce qu'il faut pour être maître? Du moins, quand les valets se vengent de leur domesticité forcée en publiant leurs indiscrétions dénigrantes, il s'y mêle une vulgarité, une bassesse de langage, qui rétablit les distances, qui réduit à leur juste mesure le plaisir qu'on y trouve et la confiance qu'ils inspirent. Ce qui est pis, c'est un talent fin, exquis, supérieur, mis au service de ce travail de décomposition qui a l'air de ne s'exercer que sur un homme, mais qui, dans le fait, atteint les sentiments, les croyances, les vérités, la cause que cet homme a défendus avec éloquence ou personnifiés avec éclat. Triste et dangereux enseignement, surtout à une époque de scission et de rupture, où le professeur prêche à des convertis, où la société nouvelle, la jeune littérature, ne sont que trop portées à prendre au pied de la lettre ces leçons de mésestime, à accepter comme dernier mot du débat cette réduction ou cette flétrissure, à supprimer à la fois toutes les grandeurs de l'individu et toutes les sources de ces grandeurs ! Chateaubriand démoli, la brèche faite, démolissons aussi l'honneur, le dévouement, la fidélité, la poésie, la passion, l'amour chevaleresque, tout, jusqu'aux beautés de pensée et de langage. On discrédite tout ensemble l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* et ses opinions en montrant qu'elles n'ont pas toujours servi de règle à sa conduite, qu'il a parfois agi, vécu autrement qu'il n'a pensé,

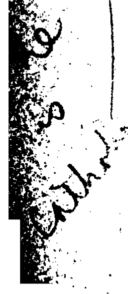
parlé ou écrit. Patience ! la génération qui nous pousse et dont vos opérations anatomiques flattent tous les instincts, mettra dans ses idées, dans ses mœurs, dans ses sentiments, dans ses écrits, dans son style, un si parfait accord, qu'elle épargnera aux *Saumaise futurs*, ou plutôt aux Sainte-Beuve de l'avenir, tout embarras, tout travail de réduction et de triage !

Les chicanes adressées au Chateaubriand chrétien méritent, selon nous, des reproches du même genre. Elles sont d'autant plus inopportunes, que Chateaubriand, sur cet article, ne s'en est jamais fait accroire, qu'il n'a jamais affecté ni les grimaces de l'hypocrite, ni les exagérations du fanatique. L'histoire de sa conversion est simple et touchante. Entraîné d'abord par les premières ardeurs de sa jeunesse combinées avec les égarements de son époque, il apprend tout à coup que sa mère est morte en déplorant ses erreurs : il est foudroyé ; il tombe à genoux ; il pleure, il prie, il croit : sans doute dans une révolution pareille le sentiment tient plus de place qu'une conviction solide et raisonnée ; mais ce sentiment une fois réveillé ne se dément plus ; il subsiste à travers les inconséquences ou les faiblesses de cette longue vie, et au moment suprême le père de Ravignan le retrouve intact au chevet de l'illustre agonisant. M. Sainte-Beuve appelle Chateaubriand un *épicurien à l'imagination catholique*. C'est ingénieux, mais inexact ; il serait plus juste de l'appeler un catholique à l'imagination romanesque. Les vérités religieuses lui apparaissaient dans une sorte de nimbe éclatant et mouvant plutôt que sur le roc inébranlable ; mais sa foi, pour n'être pas toujours réfléchie ni conséquente, n'en était pas moins sincère, et s'en étonner, ce serait méconnaître ces fluctuations, ces sinuosités du cœur humain, que M. Sainte-Beuve connaît si bien quand il le

veut. Où en serions-nous, grand Dieu ! où en serait notre débile et infirme nature, s'il fallait absolument être impeccable pour avoir le droit d'être croyant, que dis-je? pour ne pas démonétiser en sa personne ses croyances les plus chères et les plus sacrées? Cette alternative d'aspirations et de chutes, d'élans vers le ciel et de retours vers la terre, c'est proprement l'homme, c'est la misérable créature que la main divine peut seule relever et soutenir; cent fois plus misérable encore si l'on parvenait à lui persuader que chacune de ses fautes la condamne à se passer de Dieu et à ne pas y croire. Et à qui imposeriez-vous cette loi draconienne qui refuserait le titre de chrétien à quiconque ne serait pas infaillible? Au plus grand artiste de son siècle, à un homme incessamment tourmenté et ballotté en sens contraires par son génie, par son imagination, par ses rêves: c'est exactement comme si vous vous étonniez de ne pas trouver la sécurité du port et la solidité des rochers en pleine mer, au milieu des récifs et des tempêtes de l'Océan!

Au reste, nous le répétons, ce n'est pas là la vraie question pour M. Sainte-Beuve : peu lui importe que Chateaubriand ait été, dans sa foi religieuse, plus ou moins consistant et convaincu; peu lui importe, pour tout dire, le christianisme de Chateaubriand : c'est le christianisme en général qu'il s'agirait de compromettre dans ces questions de personnes. Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Victor Hugo, puis, un peu plus bas, Armand Carrel, Béranger... La pente est glissante, et l'on arriverait vite au Dieu des bonnes gens ou même au Dieu absorbé dans le panthéisme. Quelques-uns de nos contemporains célèbres ayant, à un moment donné, rompu avec cette religion des humbles dont s'accommodait mal leur orgueil, la thèse de M. Sainte-Beuve est celle-ci : M. de Chateaubriand, après

avoir, au commencement de ce siècle, défendu en poëte le christianisme, l'a non-seulement senti chanceler dans son âme, mais il l'a vu s'affaiblir autour de lui; subissant ainsi sa défaite dans la partie religieuse de sa tâche comme dans la partie politique. Ici M. Sainte-Beuve s'appuie sur le témoignage d'un homme d'État autrichien, de M. le comte de Fiquelmont, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en cette affaire : « M. de Chateaubriand, nous dit le comte de Fiquelmont, a vu les principes du christianisme s'affaiblir chaque jour davantage, et sa voix ne s'est si fort élevée que pour masquer davantage son impuissance. » — Nous en sommes fâché pour la perspicacité de l'homme d'État tudesque et pour celle du critique athénien; mais ceci n'est pas une erreur, c'est le contraire de la vérité. Prétendre que le christianisme s'est affaibli en France et dans le monde pendant le demi-siècle qui va de 1802 à 1852, de la publication du livre de M. de Chateaubriand au lendemain du coup d'État, c'est vouloir lutter contre une invincible évidence. C'est à cette dernière époque, si nous ne nous trompons, que M. de Montalembert publia son bel ouvrage *Des intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, et aucun de nos lecteurs, j'en suis sûr, n'a oublié le merveilleux effet de consolation et d'allégement que produisit, au milieu des déceptious et des angoisses publiques, ce vigoureux tableau de la différence des situations entre la veille du concordat et la veille du 2 décembre. Hier encore une voix éloquente, interrompue par la mort, celle de M. de Vatimesnil, nous redisait, avec la double autorité de la science et de la vertu, ce que c'était que le christianisme en France au moment du concordat, avant les conférences de Frayssinous. Quant à ce qu'il est aujourd'hui, les hommes tels que M. Sainte-Beuve ne veulent pas et ne peuvent pas le savoir. Ils n'assistent pas



au travail de cette vie intérieure, de cette âme intime et féconde du christianisme, de la grande famille chrétienne, qui ne se produit pas au dehors, qui n'écrit pas de roman ni de poëme, mais qui couvre silencieusement la terre de ses œuvres bienfaisantes, multiplie les obscurs sacrifices, s'assied au foyer domestique, purifie les mœurs, s'étend à des profondeurs inconnues, crée une société régénérée par la foi, l'immolation, la charité et le devoir, à côté des désordres et des rumeurs de la société extérieure. De temps à autre ils voient un esprit superbe se détacher avec bruit comme ces hautes branches que la séve abandonne, que le soleil dessèche et que le vent fait tomber; et ils croient que c'est l'arbre même qui tombe et qui meurt : ce qui le fait vivre, ce qui en couvre, chaque printemps, d'une écorce nouvelle le tronc mutilé, ce qui en épaissit les rameaux, ce qui en ranime la verdure, ce qui en affermit les racines, ils ne le voient pas, ils ne le croient pas, ils ne le savent pas. Au lieu de les accuser, il faut les plaindre.

Nous serons plus bref sur le chapitre délicat où M. Sainte-Beuve paraît tellement se complaire, celui des faiblesses de M. de Chateaubriand et des romanesques victimes qui se sont laissé *dévorer*, *consumer* par l'ardent et mobile René. Nous l'avouons, elles nous paraissent tout aussi étrangères aux œuvres, au génie, à la gloire, à l'influence de l'auteur des *Martyrs*, qu'Adrienne Lecouvreur à la bataillle de Fontenoy ou la Fornarina à la *Transfiguration*. La vraie critique, la véritable histoire littéraire, n'ont rien à voir dans ces commérages, proches voisins de cette littérature clandestine, de ces chroniques scandaleuses, honteuses abdications de l'art, signes suprêmes de la dégradation d'une société et d'un temps. Pour nous, les *femmes* de M. de Chateaubriand se nomment Atala, Cymodo-

cée, Amélie, Velléda, Bianca; elles ne se nomment ni madame de C..., ni madame de B..., ni la duchesse de M..., ni cette indiscrète madame Hortense A..., dont les mémoires inédits sont le bouquet final et comme le dessert de cette alléchante lecture. Celles-là, je ne les connais pas, je ne veux pas les connaître, et je suis forcé de faire remarquer à M. Sainte-Beuve que, s'il s'était avancé d'un pas de plus dans cette voie mauvaise, il aurait, lui homme grave, lui écrivain éminent, rendu à la mémoire de Chateaubriand le même office que rendaient récemment à un jeune et infortuné poëte des femmes auteurs, devenues les héroïnes de leur propre histoire et les conteuses de leur propre roman. Cette exploitation de la galanterie apocryphe, de la curiosité sensuelle qui tourne à la monomanie chez un certain public, n'a plus rien de commun avec le noble métier des lettres, et l'on n'est plus digne de les aimer quand on se permet en leur nom de telles licences. Qui nous dit d'ailleurs que plusieurs de ces dames ne se sont pas vantées? Voilà, par exemple, madame Hortense A..., que M. Sainte-Beuve appelle Hortense tout court, sans doute pour mieux nous convaincre des rapports d'intimité et de partage qui existent entre René et Amaury. En admettant l'authenticité de ces mémoires, qui m'assure de la véracité de ces aveux? Une femme d'esprit, grande connaisseuse en pareille matière, madame Sophie Gay, a parlé, dans une page assez piquante, d'un revirement bizarre qui a lieu de nos jours dans les mœurs mondaines, et d'après lequel les femmes *coquettes* (pardon de ce vieux style) en sont venues à intervertir les rôles, à *compromettre* les hommes à la mode. Si le fait est vrai pour de séduisants personnages dont le mérite le plus clair est de bien mettre leur cravate, que serait-ce pour ces glorieux porteurs d'auréole que leur génie poétique et passionné désigne aux empressements des

filles d'Ève? J'indique, bien entendu, sans rien affirmer, et surtout sans trop m'attarder dans cette atmosphère où tout le monde n'est pas aussi bien acclimaté que M. Sainte-Beuve. Si je me trompe, je dis : tant pis! non pas pour l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, qui seul est en cause, mais pour l'homme privé, qui devait échapper à ces révélations inutiles, et qui, sincère admirateur de la Bible, ne se doutait pas qu'il y avait un Cham dans l'auditoire si soigneusement trié de l'Abbaye-aux-Bois. Je dis : tant pis pour Chateaubriand, comme je dis tant pis pour lui, s'il a eu réellement le malheur d'appeler un jour M. de Lamartine *grand dadais!* mais tant pis aussi pour M. Sainte-Beuve qui, en relevant ces tristes détails, a abaissé d'un cran la valeur littéraire et morale de son livre!

C'est dommage pourtant! Si nous avions, ce qu'à Dieu ne plaise! des intentions hostiles contre M. Sainte-Beuve, ce n'est pas sous des critiques, mais sous des louanges que nous voudrions l'accabler : nous essayerions du moins, par nos éloges, par nos citations, de le rendre plus coupable aux yeux de nos lecteurs et aux siens. Je cueille au hasard, dans le premier volume, cette page délicieuse, écho lointain d'Amélie : « J'ai souvent pensé que les sœurs de grands hommes, d'hommes distingués, quand la nature les a faites les dignes sœurs de leurs frères, leurs égales par l'esprit et par le cœur (ce qui s'est vu plus d'une fois), se trouvent plutôt supérieures à eux à d'autres égards : elles se maintiennent plus aisément à la hauteur première. Je m'explique : la nature, comme ici dans cette famille de dix enfants, produit un homme de génie, et elle crée en même temps un *génie-femme* comme Lucile. Et bien! le génie-femme sera ou restera plus volontiers supérieur et meilleur moralement, poétiquement. Les

hommes, à un certain jour, font leur métier d'hommes; ils sortent du nid paternel : ils se prennent à tous les buissons ; la poussière du chemin les ternit ; s'ils ne se perfectionnent beaucoup en avançant, ils se gâtent ; cela arrive souvent. Les femmes, si elles restent ce qu'elles doivent être, gardent le foyer, et aussi, dans toute sa délicatesse, elles y gardent le culte de l'idée première, de l'idéal (s'il y a poésie) ; elles sont comme les prêtresses domestiques de cette chose sacrée que nous allons dissipant, dépensant, exploitant au profit souvent ou de notre ambition, ou de notre amour-propre, de ce que l'on appelle la gloire. Elles restent fidèles avec religion, avec discrétion et mystère : elles ont un dépôt jusqu'à la fin et accroissent plutôt de leurs larmes le premier trésor. Ainsi fit Lucile en regard de René. On la définirait bien d'un mot : c'est le génie de son frère, dégagé de tout alliage d'auteur, de toute complication littéraire, mondaine, politique et vaine, le pur génie avant qu'il ait revêtu ou après qu'il aura rejeté l'enveloppe mortelle. »

Plus loin, dans la belle étude sur Chênedollé, sérieux poëte qui ne sut pas saisir son moment, quoi de mieux senti et de mieux dit que ce passage : « Les événements de juillet 1830 avaient été une douleur pour ce cœur ami du passé. Il avait demandé bien peu à la Restauration : il la regretta beaucoup. Quand Charles X, dans son voyage de Paris à Cherbourg, passa par ce canton de Normandie, Chênedollé fut présent sur son passage : famille d'un poëte saluant celle d'un roi sur la route de l'exil !... Ainsi que je l'ai assez marqué, Chênedollé, dans le cours de sa vie, en venant trop tard et le lendemain, manqua souvent l'occasion : qu'on n'aille pas dire que cette fois il la manqua encore : noble poëte, il l'avait trouvée ! » Comment, dirons-nous à notre tour, comment, lorsque l'on sait

écrire et penser ainsi, fait-on descendre sa littérature dans la société de ces dames qui connaissent si bien la couleur des yeux de Guglielmo et celle des yeux d'Ottavio, et des yeux de Henry, et des yeux de Raoul, et des yeux de René? (Tome II, page 404.) Comment, quand on pourrait être Quintilien ou Addison, ou mieux encore quand on pourrait être Sainte-Beuve, consent-on à être Tallemant des Réaulx?

Encore une fois, c'est là le châtiment et la conséquence de certaines situations volontairement acceptées. M. Sainte-Beuve, en rompant ses grandes et légitimes amitiés littéraires, s'est trouvé en présence d'autres mœurs, d'une autre littérature, d'un autre langage : perdant ses alliés naturels, il a, pour ne pas rester seul, contracté, subi, resserré des alliances incroyables chez un homme d'un goût aussi fin. C'est ainsi que dans ce livre où abondent des traits de malveillance ou de rancune à peine voilée contre nos maîtres les plus incontestés, il salue, en passant, d'un hommage, qui?... M. Barbey d'Aurevilly, un *ultra-catholique* qui a écrit des romans libertins, un critique hebdomadaire qui défraye la gaieté des petits journaux et fait de chacun de ses articles un défi, une gageure contre le bon sens et la langue française. Se brouiller avec M. Cousin, s'incliner devant M. Barbey, quelle pénitence! C'est ainsi que, dans une autre circonstance, M. Sainte-Beuve, l'écrivain exquis, l'académicien éminent, se vit amené, par sa haine contre le véritable groupe académique, à présider et à juger un concours littéraire pour des prix décernés par un ex-pharmacien, et à écouter, à couronner sérieusement je ne sais quel comparse de la société des gens de lettres, auteur d'un panégyrique de M. de Balzac, de ce même Balzac, l'homme qui s'est le plus cruellement moqué de M. Sainte-Beuve et que M. Sainte-



Beuve a le plus profondément détesté. Tout se paye ; c'est une loi morale qu'en littérature comme ailleurs les petits ont le droit de rappeler lorsque les grands l'oublient.

Oui, tout se paye, mais ce n'est pas M. Sainte-Beuve seulement qu'il sied de remettre en face de cette loi sévère. Si la gloire des grands écrivains de notre époque est exposée à de semblables atteintes, ce sont eux qui ont ouvert la porte et donné l'exemple. Ils sont punis parce qu'ils sont coupables. S'ils n'avaient pas eux-mêmes introduit le public dans leur vie privée, s'ils n'avaient pas étalé aux regards curieux et profanes les secrets de leur cœur, les mystères de leur famille, les images sacrées de l'aïeul, de la sœur et de la mère, s'ils n'avaient pas livré à tous venants le commentaire réel de leurs créations poétiques, l'idée ne serait venue à personne de fouiller après eux dans leurs souvenirs, de compléter leurs révélations, de suppléer à leurs réticences. Ils ont voulu que la portion intime et cachée de leur existence entrât en partage de gloire et de bénéfices avec leur vie publique ; ils se sont placés tout au long sous la vitrine des libraires : dès lors quiconque les avait connus, approchés, encensés, flattés, enviés, haïs, femmes, critiques, amis, ennemis, indifférents, a pu se croire autorisé à venir prendre leur mesure et mettre la main à l'étalage. Il y a telle page du livre de M. Sainte-Beuve qui eût été impossible, si telle autre page des *Mémoires d'outre-tombe* n'existait pas. Ce n'est pas tout encore : les croyances ou les sentiments qui élevèrent leur génie et inspirèrent leurs ouvrages n'auraient jamais été révoqués en doute, s'ils n'eussent fait à leur passion de popularité d'impardonnables sacrifices, s'ils n'eussent tendu la main à des hommes qui avaient froissé ces sentiments et insulté ces croyances. Pour nous, qui avons appris à

lire et à écrire dans les œuvres de Chateaubriand, qui avons fait de notre admiration pour l'illustre poëte une partie de notre éducation, une des ivresses de notre jeunesse, pour nous qui amnistions ses fautes politiques, qui détournons nos regards de ses faiblesses romanesques, qui tenons pour sincères et certaines ses convictions religieuses, et qui, malgré tout, l'aimons encore, il y a un détail dans sa vie que nous ne lui pardonnerons jamais. Sa vive et publique amitié pour Béranger, pour Armand Carrel, a été un antécédent déplorable et un funeste exemple : elle a permis aux sceptiques, aux malveillants, au vulgaire, de se demander ce qu'il y avait de sérieux dans les doctrines de ce ministre promoteur de la guerre d'Espagne, qui courtisait le déserteur du drapeau français de 1823; dans la religion de cet apologiste du christianisme, qui coquetait avec le chantre de la *gaudriole :* elle a fait douter des principes mêmes en laissant douter de l'homme; elle a suggéré cette idée dissolvante que, pour ces grandes et hautaines intelligences, ces vérités n'étaient que jongleries, bonnes à éblouir, sous des plumes brillantes, les niais et les dupes : enfin elle a été cause que, plus tard, lorsque des écrivains sortis des mêmes rangs, mais sans autorité et sans gloire, ont voulu discuter Béranger, lui demander compte du mal qu'il avait fait et réduire ce prétendu Pindare à sa taille de chansonnier, ils ont été traités d'iconoclastes, de sauvages et de barbares, rompant, pour faire un peu de bruit, le pacte de famille entre les hommes séparés par leurs opinions, mais rapprochés par leur talent; le grand nom de Chateaubriand leur a été jeté à la face comme une condamnation sans appel. Singulier retour pourtant! aujourd'hui une réaction injuste, mais évidente, s'accomplit contre Chateaubriand : Béranger est démoli par ceux que

leurs opinions sembleraient devoir ranger parmi ses admirateurs, et c'est le même homme, M. Sainte-Beuve, leur ancien courtisan à tous deux, qui, après avoir discrètement donné le signal de la prise d'armes contre l'un, compte maintenant les misères et les inconséquences de l'autre. Ainsi tombent ensemble ces deux popularités si soigneusement conservées et qui n'auraient jamais dû s'unir. Il y a là de quoi consoler les humbles et faire réfléchir les illustres. A ceux-là, s'il en existe encore, nous dirons comme conclusion finale : « Ne vous révélez au public que par vos ouvrages. Soyez toujours et avant tout de votre religion, de votre monde, de votre parti. Ne faites pas à votre popularité des sacrifices que payerait un jour votre gloire. Voyez ce qui arrive pour les plus grands de ceux qui vous ont précédés ; ils sont châtiés par où ils ont péché, et de la même main qui leur avait tressé des couronnes. Vous êtes libres de ne pas honorer outre mesure les instruments de cette punition tardive ; mais la leçon est bonne et vous ferez bien de la méditer. »

XVII

M. EDGAR QUINET

Oiseaux bleus, couleur du temps! oiseaux gris, couleur de la pluie! chimères aux ailes de soie! licornes vagabondes qui ne dormez jamais, en cela bien différentes des lecteurs de certains ouvrages! aurochs mystérieux, cigognes fatidiques, pesantes autruches, sacrés ibis, nocturnes chouettes, phosphorescents phallènes, corneilles séculaires, bavardes perruches, vampires sanguinaires, formes indécises, vagues fantômes, larves ébauchées, visions confuses du sabbat et de Walpurgis, vous qui aidez l'homme à traverser les heures stériles, soit que vous amusiez l'attente en lui offrant *Ahasvérus*, soit que vous trompiez la douleur en lui récitant *Prométhée*, soit que vous semiez la torche des vers luisants sous les pas de celui à qui *Merlin l'enchanteur* fait la route ténébreuse, ne pouvez-vous venir à mon aide? ne pouvez-vous me trouver un livre?

[1] *Merlin l'Enchanteur.*

— Voici *Merlin*, le fameux *Merlin*, Merlin l'*enchanteur*, me répondirent en chœur ces fantastiques légions du cauchemar et du rêve. Abracadabra ! si tu n'es pas *enchanté* avant la huit centième page, c'est que tu seras rétif aux enchantements, et nous n'aurons plus qu'à t'abandonner à cette muse bourgeoise qui n'a jamais connu ni Taliesin ni Epistrophius. Si tu veux absolument comprendre *Merlin*, c'est que tu n'es pas digne de le lire ; si tu crois l'avoir compris, c'est que tu n'es pas digne de l'avoir lu. N'essaye pas de soulever ces voiles, de pénétrer ces arcanes, de percer ces ombres, d'éclaircir ces symboles, d'approfondir ces mystères, de porter une irrévérente lumière dans ces obscurités saintes : incline-toi ! adore ! humilie le fini, c'est-à-dire ton intelligence, devant l'infini, c'est-à-dire l'enchanteur Quinet : abaisse le *moi*, c'est-à-dire le *toi*, devant le *non moi*, c'est-à-dire la grotte sibylline de Merlin ; sans quoi tu seras condamné à ce sommeil d'airain dont il est parlé au vingtième livre ; châtiment allégorique réservé par le poëte à ses lecteurs de mauvaise volonté : tu seras changé en statue sans sel, et tu te réveilleras au bout de dix mille ans, avec les cinq sous d'Ahasvérus dans ta poche ; à moins que tu n'aimes mieux réciter, pour ta pénitence, les vingt-cinq mille vers des Triades.

— Fort bien, licornes vagabondes ! Fort bien, chimères aux ailes de soie ! Mais un pauvre critique est obligé d'expliquer ce qu'il a lu ; et comment voulez-vous qu'il explique ce qu'il n'a pas compris ?

— Ah ! le vieil arriéré ! comme on voit bien que tu es rivé à ce parti rétrograde qui croit à la souveraineté du pape, et se cabre contre le fait accompli ! — Eh bien ! soit : cache tes ailes de pigeon, et écoute : voici une recette qui pourra soutenir ton imbécillité. Nos plus fins

critiques ont rendu compte de *Merlin l'enchanteur* avec ces égards que l'on doit à Edgar, avec ces ménagements que l'on refuse aux évêques, mais que l'on ne peut refuser au panégyriste de Marnix. Trop respectueux pour comprendre M. Quinet, trop spirituels pour rester court, ils l'ont traduit à leur guise, et la glose a paru plus claire que le texte. Imite ces ingénieux modèles : regarde dans l'œuvre de M. Quinet comme dans le verre d'un kaléidoscope; dis ce que tu y vois : tes lecteurs ne peuvent te demander davantage, et tout le monde sera content.

— Oiseaux bleus, licornes et chimères, je me prosterne et j'obéis.

Merlin, c'est l'esprit français : il naquit, dans une nuit d'orage, du mariage morganatique d'un petit démon avec une grande sainte. Cette double origine explique les prodigieuses antithèses qui se sont révélées en lui pendant le cours des siècles : tour à tour doux et violent, docile et rebelle, tapageur comme un enfant terrible, rangé comme une pensionnaire, crédule et sceptique, pensif et railleur, ramassant aujourd'hui les morceaux des assiettes qu'il a cassées hier, insurgé ce matin, agenouillé ce soir, chassant ses précepteurs, adorant ses maîtres, impatient du fil de soie qui le conduit, résigné au joug de fer qui l'opprime, échangeant son repos contre une liberté dont il ne sait pas se servir, sacrifiant sa liberté à un repos dont il abuse; éveillé comme un page de cour, endormi comme un lecteur de M. Quinet, capricieux et sensé, routinier et mobile, vif jusqu'à la démence, indolent jusqu'à l'apathie, insupportable et irrésistible, irritant et charmant, se méfiant de toutes les sagesses, se prêtant à toutes les folies, tel enfin qu'on ne peut ni le haïr sans regret ni l'aimer sans trouble, et qu'il semble constamment prêt à nous chanter un hymne des anges mis en

musique par les diables. Tel fut Merlin : mais, ainsi qu'il arrive souvent aux jeunes gens de bonne maison, il offrit, pendant sa belle adolescence, plus de trait de ressemblance avec sa mère, la fille des cieux, qu'avec son père, le prince des abîmes. D'ailleurs, dès ses premiers pas dans le monde, il eut le bonheur de rencontrer Viviane et de la choisir pour fiancée : Viviane, c'est la raison légère, aimable et souriante, éprise de lumière et de foi, délicate, ailée, aérienne, butinant les fleurs comme l'abeille, laissant comme elle son aiguillon sous son miel, vivant dans la rosée, buvant ses gouttelettes sur la pointe lustrée des herbes printanières. Or, comme tout dépend pour un jeune cœur de la première femme qu'il aime, Merlin ne voulut plus sentir et penser qu'avec l'âme de Viviane. Ce fut un beau moment et un beau couple! Voyez-les, Viviane et Merlin, errant, les mains entrelacées, au sein de cette belle nature dont ils ont la fraîcheur et la grâce, l'éclat et la jeunesse. C'est le matin de la vie et de la société chrétienne; c'est l'heure où tout sourit sur la terre et dans le ciel, où l'azur est plus bleu, le rayon plus doux, la feuille plus épaisse, les fleurs plus parfumées, la brise plus suave, les oiseaux plus joyeux, où le souffle de Dieu passe incessamment sur le monde, éveillant toutes les splendeurs et toutes les harmonies. Viviane et Merlin s'accordaient admirablement avec ce poétique ensemble : ils étaient les figures vivantes de ce frais tableau. Ils aimaient à se promener au bord des lacs, à s'enfoncer dans les futaies mystérieuses, à se perdre dans les sentiers voilés de verdure et d'ombre, à s'agenouiller au pied des croix dressées le long des chemins. Merlin créait des œuvres pieuses et charmantes, et quand Viviane les avait bénies, il était fier de son ouvrage. Si Viviane ramassait dans les prés des trèfles symboliques, si elle les

montrait en souriant à Merlin, le lendemain ces trèfles épanouissaient leurs merveilles sculptées sur le front de nos églises, et Merlin, après avoir bâti, allait prier. Si Viviane, au plus touffu de la forêt, faisait remarquer à Merlin tout ce que ces troncs et ces branches, ces voûtes de rameaux et de feuillages semblaient cacher de religieux mystères, bientôt des cathédrales et des chapelles plongeaient leurs racines dans le sol, lançaient leurs arceaux et leurs flèches, et abritaient la prière sous l'ombre de leurs piliers. Sur les hauteurs voisines du ciel, dans les vallées inaccessibles aux bruits du monde, Merlin, à un signe de Viviane, édifiait des monastères et des cloîtres. Penché sur les livres de la sagesse divine et de la science humaine, il hésitait parfois et s'arrêtait dans sa lecture, se demandant tout bas laquelle de ces deux sagesses devait prévaloir, et écoutant dans le lointain les murmures railleurs de son père. Mais il sentait sur son épaule l'haleine embaumée de Viviane, qui lisait derrière lui : elle posait le doigt sur la page, et il voyait, comme par enchantement, ses doutes s'évanouir dans la parole de vérité, comme des atomes dans un rayon de soleil. Puis, quand Viviane lui demandait s'il se croyait émoussé par cette vie d'amour et de foi, s'il se trouvait assez savant et assez riche, si quelque chose manquait à son bonheur et à ses lumières, Merlin lui montrait le ciel, les collines surmontées d'une croix qui dominait l'horizon, les foules prosternées sur les dalles des églises gothiques, et il embrassait Viviane : les amoureux ne sauraient trouver une meilleure réponse, et les docteurs même voudraient bien en trouver une aussi bonne.

Hélas! cette lune de miel eut un terme : quelques siècles s'étaient écoulés, et, un matin, Merlin jugea que Viviane vieillissait : rien de plus faux, car la beauté de

Viviane est immortelle comme sa jeunesse; mais, la veille, Merlin avait rencontré, dans un champ mêlé de bon grain et d'ivraie, Isoline, c'est-à-dire la science profane, cueillant des coquelicots et des bluets. Elle avait eu pour lui des regards provocants et de coquets sourires : Merlin passait outre pourtant, car il ne songeait pas encore à trahir Viviane. Mais voici qu'à l'angle du chemin il se heurta nez à nez avec Fantasus, Taliesin et Griselidis, vieille commère qui avait, comme Alcine, le privilége de paraître jeune en se fardant : Fantasus, c'est-à-dire le caprice; Taliesin, c'est-à-dire le sophisme; Griselidis, c'est-à-dire l'hérésie : vous voyez que je suis plus naïf ou moins discret que M. Edgar Quinet, et que je vous donne tout de suite la clef de mes allégories.

On put voir là combien la mauvaise compagnie est dangereuse pour les esprits faibles. Fantasus, avec sa marotte bariolée, sa toque de satin changeant dont la plume insolente défiait les nuages, son justaucorps, mi-partie de velours fané et de paillettes en or faux, éblouit le bon Merlin, dont la tête n'était pas très-forte. Taliesin, avec sa robe noire, lui fit l'effet d'un grand savant. Griselidis fut assez effrontée pour lui dire qu'elle l'aimait depuis son enfance, et il eut l'ingénuité de la croire. Pendant qu'il écoutait ces propos, il voyait sur un fond lumineux, verdoyant et fleuri comme un décor de théâtre, Isoline, dans des attitudes voluptueuses, lui tendant une coupe d'or remplie de vieux falerne, et lui montrant du doigt, en un poétique mirage, des déesses et des nymphes. C'était trop de séductions pour Merlin; il avait écouté et regardé; il but, s'enivra et s'endormit. Quand il se réveilla, Isoline et Griselidis lui affirmèrent qu'il venait de renaître, et le pauvre ensorcelé les crut si bien, que longtemps il parla de sa renaissance. Tout ce que souffrait Viviane à l'aspect

de ces infidélités bruyantes, toutes les larmes qu'elle répandait, toutes les prières qu'elle répétait pour essayer de rompre le charme fatal, je vous le laisse à penser.

Cependant Merlin, comme presque tous les mauvais sujets et les maris qui se dérangent, était dans le fait un assez bon diable. Il y avait en lui un fond de droiture naturelle et un reste d'amour pour Viviane. Il eut un jour à payer les dettes de Fantasus chez le tavernier du coin : Taliesin, se promenant avec lui en tête-à-tête, lui donna sournoisement un croc-en-jambe qui le fit tomber à la renverse avec d'affreux étourdissements : il découvrit une ride sur la tempe gauche d'Isoline et crut deviner que Griselidis avait de fausses dents. Il se dégrisélida et revint à Viviane, qui, toujours tendre et dévouée, sécha ses pleurs et pardonna. Mais, instruite par le malheur, elle comprit qu'il fallait désormais à Merlin un régime moins simple, moins primitif et moins sévère : elle sut dérober à ceux et à celles qui l'avaient tant fait souffrir quelques-uns de leurs secrets.

Viviane n'eut pas de peine à persuader à Merlin que tout ce qui n'était pas elle n'était bon qu'à le rendre malheureux, à altérer son naturel, et, en lui ôtant la clarté, à le priver du meilleur de ses avantages. Ce fut une réconciliation charmante. Jamais Merlin n'avait été si brillant, si vif, si content de Viviane et de lui-même : ses défauts étaient devenus des qualités, et il avait su trouver jusque dans ses erreurs de nouveaux moyens de plaire. Hélas ! encore hélas ! les réconciliations durent moins que les premières tendresses. Les temps s'assombrirent, les cœurs s'endurcirent, les esprits s'égarèrent. Viviane se voila la face, et Merlin, n'étant plus éclairé par ses beaux yeux, eut la funeste idée d'allumer les candélabres de l'orgie. Un matin, à cette heure douteuse où les flam-

beaux pâlissants luttent avec le crépuscule, Merlin, l'œil fixé sur les roses flétries, les coupes vides et les débris du festin, vit s'asseoir près de lui un jeune vieillard aux manières engageantes, qui, s'exprimant en termes choisis, lui parla excellemment de l'humanité, de la société, de la liberté et de la nature. Il s'appelait Epistrophius, et faisait profession de philosophie. Merlin fut séduit par ses beaux discours, par un agréable mélange de sensibilité et de finesse, de raisonnement et de moquerie : il s'y trompa d'autant plus aisément qu'Epistrophius, dans ses écrits et dans son langage, affectait plusieurs de ces qualités que Merlin savait être chères à Viviane ; la netteté, l'enjouement, le naturel, l'atticisme, l'éloquence. Il se livra donc corps et âme à son nouveau professeur ; mais Merlin ne s'était pas assez souvenu que lui-même, en d'autres temps, il avait eu pour disciple et parfois pour compagnon de route un nommé Jacques Bonhomme, espèce de gros garçon en sabots, aux mains calleuses, à la voix rude, aux appétits violents, qui, humble et timide d'abord, avait singulièrement grandi. Après de longues années de jeûne, de travail et de souffrance, Jacques Bonhomme, émancipé et endoctriné, ne voulait plus jeûner, ne voulait plus travailler, ne voulait plus souffrir. Epistrophius le disert finissait à peine sa dernière leçon de philosophie ; il achevait à peine la dernière tirade de son dernier discours sur la nature et l'humanité, que Jacques Bonhomme se rua sur la scène sans s'annoncer à la cantonnade, cria, brûla, hurla, brisa, saccagea, pilla, démolit, tua, massacra, le tout au grand désespoir de Merlin et à la grande surprise d'Epistrophius, qui trouva, ce jour-là, la nature bien dénaturée et l'humanité bien inhumaine. Merlin, frappé au cœur, entouré de décombres, spectateur de sa propre ruine, eut encore une idée

lucide : il revint derechef à Viviane, qui, persécutée, proscrite et captive, ne demandait qu'à lui tendre les bras et à se consoler avec lui. Un moment on put croire qu'une adversité commune avait resserré pour jamais et consacré leurs liens ; qu'une nouvelle ère allait commencer, aussi lumineuse, aussi féconde, aussi bienfaisante que l'avaient été les fiançailles et la réconciliation de Viviane et de Merlin. Mais, grand Dieu ! voici que, du fond de la forêt Noire, du haut des burgs démantelés, du seuil des écoles ténébreuses que le Rhin enveloppe de ses brouillards, Merlin vit accourir maître Gâchisius, le margrave Gaëli-Mathias, la sorcière Alifantina, la princesse Tedesca, la fée Ostrogothe, groupe bizarre dont la marche pesante soulevait une poussière opaque, dont le souffle éteignait les lumières, dont le regard terne changeait la baguette légère de Merlin en une lourde massue de chêne druidique. Leurs voix caverneuses s'entre-choquaient dans une langue qui semblait avoir pensé allemand avant de parler français. Leurs discours hérissés de syllogismes, encombrés de panthéisme, cuirassés de hégelisme, lardés de strausisme, bigarrés de vers symboliques, émaillés d'images allégoriques, brodés de prose poétique, troublaient les cerveaux, embrouillaient les idées, jetaient l'âme dans un de ces vagues malaises où l'on ne sait pas si l'on dort ou si l'on veille, si l'on a un caillou sur l'estomac ou un gnome au chevet de son lit, si l'on sort du collége de France ou des Petites-Maisons, si l'on tient un livre entre les mains ou si l'on entend un somniloque haranguant un somnambule. Ils passaient, ils passaient comme les *Djinns* de M. Victor Hugo :

On doute,
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit...

Tout passe :
L'espace
Efface
Le bruit.

Merlin n'eut que le temps de se cacher : M. Edgar Quinet, moins avisé et plus lourd, reçut toute l'averse : l'hallucination fut si complète, qu'il crut Merlin enveloppé avec lui par cette cohorte germanique. Mais Merlin s'était enfermé à double tour pour laisser se dissiper cette bourrasque, et pendant que M. Edgar Quinet écrivait les deux gros volumes du faux *Merlin l'enchanteur*, le vrai Merlin enchanté relisait Montaigne et Molière, Hamilton et Lesage, *Zadig* et *Gil Blas;* et il se promettait formellement d'être toujours français pour rester clair, ou d'être toujours clair pour rester français ; ce qui revient exactement au même. Je vous conseille de faire comme lui.

LE LA FONTAINE DES VIEILLARDS ET LE LA FONTAINE DES ENFANTS

XVIII

MM. TAINE ET LOUIS RATISBONNE[1]

Notre tâche serait facile et brève, s'il ne s'agissait que de juger, chez M. Taine, la question de talent; car il nous semble impossible d'en avoir davantage. Éclat, vigueur, don du pittoresque, richesse de l'image, sentiment d'artiste échauffant et colorant les facultés du critique, style plein de saveur et d'accent, nerfs en saillie bien que recouverts de chair vive, séve débordante, sang jeune courant à fleur de peau, rien ne manque à ce vaillant écrivain qui a su donner à un genre paisible, froid et rassis, le mouvement et le feu de l'action et de la vie. Si le talent de M. Taine n'est pas précisément de ceux qui corrigent ou rassérènent les littératures en décadence, il est au moins de ceux qui réveillent les littératures assoupies : et cependant j'éprouve, en le lisant, une impression que je suis forcé d'avouer. Pendant les vingt premières pages, c'est

[1] *La Fontaine et ses Fables. — La Comédie enfantine.*

un charme, un entraînement irrésistibles. Puis vient l'éblouissement, puis la fatigue. Rigault, Prévost-Paradol, Sainte-Beuve, Emile Montégut, Cuvillier-Fleury (je rapproche tout exprès des manières bien diverses), me délectent et m'instruisent sans m'accabler; Taine m'écrase. Auprès d'eux, je ne me sens pas incapable de renouer l'alliance de l'art nouveau avec la société polie et le vieil esprit français, de me rattacher, par exemple, à ce spirituel abbé de Feletz qui m'a toujours paru le plus aimable trait d'union entre la causerie de salon et la critique de journal. Avec M. Taine, je suis dépaysé, et je reconnais que le fil est rompu. Puisqu'il aime à *illustrer* ou plutôt à illuminer sa pensée, qu'il me permette une comparaison. Quand je le lis, il me semble que je me trouve dans un appartement somptueux, un peu encombré, plein de magnifiques objets d'art, non sans un certain mélange de bric-à-brac. On allume une douzaine de bougies; je regarde, j'admire, je suis ravi : puis on en allume trente autres; c'est trop déjà; la lumière est trop crue, trop violente : l'or des cadres, la soie des tentures, l'émail des potiches, l'ébène des dressoirs, les rosaces des tapis, les glacis des tableaux, la blancheur des statuettes, le scintillement des cristaux, tout cela rayonne, flamboie, ruisselle, resplendit, éblouit, se heurte dans un merveilleux pêle-mêle de clartés et de couleurs. Mais voici le maître de la maison, qui juge que la salle n'est pas encore assez éclairée : et en avant le grand lustre, les torchères et les candélabres ! C'en est fait, mon admiration devient presque une souffrance, et mon extase une migraine : je gagne à la hâte le petit boudoir où une lampe discrète veille sous son globe d'albâtre, et où j'aperçois, à travers une ombre transparente, un doux et timide visage penché sur un bouquet de violettes; ou mieux encore j'ouvre la

fenêtre, j'aspire une gorgée d'air pur, et mes yeux se reposent en regardant les étoiles.

Je ne dirai pas que, devant M. Taine, je me sens petit comme M. Perrichon devant le Mont-Blanc; mais plutôt que je me trouve pauvre comme quand je quitte mon humble cabinet de travail pour entrer dans le magasin de Monbro.

Ceci posé, M. Taine, si admirablement doué, par exemple, pour parler de Saint-Simon ou du moderne Balzac, était-il aussi bien appelé à écrire sur la Fontaine? C'est ce qui me ramène à mon sujet.

On s'est plaint souvent que le merveilleux génie de la Fontaine fût défloré par les enfants, à cet âge où l'esprit ne peut saisir le sens intime de cette épopée familière et ne voit rien au delà de ces surfaces à peaux de bêtes. Il faudrait lire la Fontaine à trente ans, à ce moment de la vie où l'expérience, déjà commencée, laisse pourtant à l'imagination et à l'âme cette fleur sans laquelle certaines beautés, toutes de nuances délicates et d'idéale harmonie, ne peuvent être complétement goûtées et comprises. On se trouverait alors dans les dispositions les meilleures pour jouir de cet art caché, incomparable, qui n'appuie jamais, qui glisse sur toutes choses sans même y laisser le dard envenimé de Voltaire; qui se compose d'ingénuité et de malice, d'échappées et de réticences, et qui mieux encore que Molière, bien plus puissant d'envergure, nous donne l'expression exquise et suprême des hardiesses de l'esprit dans une société réglée et sous un gouvernement absolu. On aurait, pour lire la Fontaine, les yeux d'Alceste sous le binocle de Philinte. Est-ce bien pour cet âge moyen, pour cette douce et sage température intellectuelle que M. Taine a écrit son livre, si remarquable d'ailleurs? Nous ne le croyons pas : c'est

à une société vieillie, à des sens blasés, à des esprits à la fois raffinés et endurcis que s'adresse cette méthode impitoyable, aussi voisine de l'anatomie que de l'analyse, et qui, comme le scalpel et le bistouri, semble toujours prête à faire crier les chairs et saigner les fibres de l'humanité. C'est, en d'autres termes, le la Fontaine des vieillards que nous donne M. Taine. Il faut vraiment être arrivé au déclin d'un siècle sexagénaire, perclus de révolutions et de rhumatismes, pour qu'un homme d'un talent supérieur puisse écrire le gros mot *anthropologie* à la huitième page d'un livre sur l'auteur des *Animaux malades de la peste* et de *la Cigale et la Fourmi*. — « Anatomistes et physiologistes, que me voulez-vous? » s'est écrié M. Sainte-Beuve avec cette finesse de tact qui ne l'abandonne jamais, mais sans s'apercevoir que lui-même, en ces derniers temps, il nous avait poussés dans cette voie. Il marquait, par cette parole de maître, des différences que la nouvelle école oublie trop. Non, l'analyse n'est pas l'anatomie, pas plus que l'esprit n'est le corps; les confondre, c'est matérialiser la critique au moment même où on cherche à lui infuser un sang jeune et une vie nouvelle. L'anatomie coupe (M. de la Palisse ne dirait pas mieux), l'analyse délie; elle procède par infiltrations et non par coups de couteau : immatérielle et impalpable comme les objets dont elle s'occupe et les éléments dont elle dispose, son triomphe est de pénétrer sans faire grincer les portes, de vaincre, d'assouplir ou de dissoudre par une lente et secrète assimilation entre sa propre essence et tout ce qu'elle touche. Maintenant, il est possible, — car je ne me donne pas pour un docteur, — que l'analyse, telle que je l'indique et que je la regrette, avec ses allures insinuantes et discrètes, ne soit plus praticable dans un temps comme le nôtre, et qu'une critique

à laquelle je reproche de manquer d'air soit en complet accord avec une société où l'air manque. On l'a déjà remarqué, sous une forme bien plus littéraire, avec un art bien plus parfait, M. Taine tient, dans la critique, une place analogue à celle que M. Dumas fils occupe au théâtre, à celle que M. de Balzac a léguée, dans le roman, aux trois ou quatre conteurs réalistes qui se partagent la pourpre tachée d'Alexandre. C'est bien là le règne de la démocratie, dans les lettres comme partout, mais d'une démocratie soumise à des conditions particulières, qui ne triomphe et ne gouverne qu'en dessous et au dedans, en un travail mystérieux et permanent, et qui, en de hors et au-dessus, se sent domptée, gênée, disciplinée, assujettie, satisfaite à la fois et mécontente, assouvie et inquiète. Si M. Taine eût écrit son livre en 1828 ou en 1845, sous un régime de liberté parlementaire et de monarchie libérale, j'imagine qu'à talent égal il l'aurait écrit autrement. Aujourd'hui, par une sorte de mirage très-singulier, mais fort explicable, il a pu, lui, écrivain démocrate, enfant d'une philosophie positiviste plutôt qu'éclectique, se croire le contemporain de la Fontaine, penser et sentir comme lui sur ces grandes iniquités humaines, ces grandes inégalités sociales qui, sous Louis XIV, ne pouvaient être attaquées que de biais, par insinuations, par allégories, avec des pattes de mouche écrites par des pattes de singe : mais, dans cet anachronisme volontaire, dans cette *fusion* de sa pensée avec celle du fabuliste, il a apporté les idées, les allures, les vivacités, j'allais dire les violences de l'esprit le plus moderne, les façons rudes et cassantes d'un disciple d'Armand Carrel et d'Auguste Comte. Il a poussé au noir la Fontaine, et, sous prétexte de ne pas s'en tenir à la lettre, il a, nous le croyons, dépassé l'esprit. Ces chapitres si saisissants, si

vivants, *l'Homme*, *le Roi*, *le Courtisan*, *la Noblesse*, *le Bourgeois*, *les Dieux*, *les Bêtes*, qui vous pincent et vous poignent comme des tenailles d'acier, me font l'effet d'une photographie merveilleuse, mais implacable, substituée à de fines et délicates esquisses de Lancret ou de Chardin. La Fontaine n'y est pas seulement traduit, interprété de main de maître ; il y est transpercé, et, au delà du bonhomme, j'aperçois tout un monde mélangé de démocratie et d'absolutisme, où les abus, les mœurs, les types du dix-septième siècle sont jugés d'après les idées les plus *avancées* du nôtre. Là où la Fontaine n'a mis que des malices, j'aperçois des haines. Là où sa plume a rivalisé de légèreté et de grâce aérienne avec le papillon et l'abeille, où la satire joue et s'envole dans l'espace comme la bulle de savon irisée par le soleil, j'aperçois le robuste outil démocratique, habile à creuser la terre et à percer les montagnes, mais incapable d'effleurer sans déchirure ces fins et souples tissus que le génie du grand siècle a créés de son souffle, animés de son sourire et brodés de ses mains blanches. Chose remarquable ! je pourrais, pour préciser et autoriser ma critique, renvoyer M. Taine à son propre livre ; car, s'il a, selon moi, assombri, aggravé, alcoolisé, envenimé la Fontaine, parfois aussi il l'a supérieurement peint : — « Rien de si fin que cet agrément : toutes les grâces de ce style sont légères ; il s'est comparé lui-même à l'abeille, au papillon qui va de fleur en fleur et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments, chez lui, sont tour à tour effleurés, puis quittés : un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable visage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin. Il se moque

sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas ; il ne dit qu'à demi les choses, etc., etc..... » — Oui, c'est bien cela; mais c'est cela que je regrette de ne pas trouver toujours chez son commentateur, si ingénieux à tout exprimer et à tout peindre. Un peu plus loin, M. Taine ajoute : « Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. Quand Grandville, pour illustrer la Fontaine, a mis sous nos yeux ses bêtes en habits d'homme, il a tout gâté. » — Rien de plus vrai : mais M. Taine, toute proportion gardée, n'a-t-il pas fait un peu comme Grandville? N'a-t-il pas, lui aussi, mis des habits d'hommes aux bêtes de la Fontaine ; des habits d'ancien régime, coupés et brodés par un tailleur d'aujourd'hui? Les bêtes de la Fontaine avaient déjà bien de l'esprit : celles de M. Taine en ont trop. Les unes n'avaient fait que des épigrammes ; les autres ont fait des révolutions.

Il faut, nous le répétons, des lecteurs vieillis, des cerveaux usés, une société chagrine, pour se plaire complètement à ce la Fontaine transposé : s'ensuit-il que le véritable puisse être compris et aimé par les enfants? Assurément non, et c'est ici que se place naturellement l'œuvre charmante de M. Louis Ratisbonne. M. Ratisbonne, l'énergique traducteur du plus viril des poëtes, a eu l'excellente idée de se faire en famille le fabuliste, le la Fontaine de cet âge heureux à qui on ne doit pas apprendre trop tôt que les loups croquent les moutons et que les lions sont moins innocents que les ânes. Cette *Comédie enfantine* (remarquez que nous ne disons pas *puérile*), écrite pour quatre délicieuses petites filles qui l'ont si bien inspirée et qui la récitent si bien, a, par un beau soir d'automne, six semaines avant le jour de l'an, passé du foyer domestique qui voulait la retenir, entre

les mains d'un éditeur assez spirituel pour comprendre qu'à un pareil livre il ne s'agissait pas de créer un public, mais de multiplier une famille. *Illustré* à ravir, et tout à fait dans le sentiment de cette poésie naïve, par MM. Gobert et Froment, ce beau volume nous arrive, présenté et patronné par Stahl en personne, cet *humoriste* qui n'est jamais de mauvaise humeur, ce ravissant esprit qui a du Musset en prose, du Henri Heine attendri et souriant. Il faut lire, dans l'aimable préface de Stahl, comment cette *Comédie enfantine* est venue au monde, sous les yeux d'une heureuse mère, pour le bon plaisir de roses et fraîches actrices de quatre à huit ans, tout étonnées aujourd'hui et toutes contentes que leur comédie leur échappe pour aller faire le tour de ce petit monde qui joue à la corde, jase et gazouille dans les jardins du Luxembourg et des Tuileries; pour aller réjouir, instruire, faire sourire et rêver ces milliers de frères et de sœurs dont les pères ne sont pas poëtes. Nous ne déflorerons pas par des citations ces jolies fables qui sont, pour les enfants, d'une morale plus claire, plus immédiate, plus pratique et plus douce que celles de la Fontaine; et, sans vouloir établir de comparaison impossible, nous avouerons que, tout en admirant l'adorable fabuliste, nous nous sommes parfois demandé si les enfants pouvaient trouver beaucoup de charme et de profit dans l'œuvre d'un homme à qui ont évidemment manqué toutes les vertus de la famille. Dans cette préface qui vaut, à elle seule, un gros livre, Stahl nous démontre, avec autant de raison que de grâce, tout ce qu'il y a d'illusoire dans la plupart des livres destinés officiellement à la jeunesse et à l'enfance, dans cette littérature des enfants, telle que la professent et la pratiquent des écrivains, souvent médiocres, suant sang et eau pour mettre leurs pensées d'hommes au niveau des jeunes

esprits qui doivent les lire. Non, ce n'est pas ainsi que doit se faire cette littérature que j'appellerai volontiers légère et sacrée comme le poëte de Platon. Un père de famille a ses enfants sur ses genoux : il voit s'attacher sur lui ces regards limpides et profonds derrière lesquels il y a des mondes : mondes mystérieux où des clartés soudaines sillonnent des ombres lumineuses, où des solutions imprévues s'accrochent à des questions indiscrètes, où passent des poupées et des géants, des sylphes et des fantômes, des lutins et des anges, des énigmes et des sphinx. De la rencontre, du choc de ces deux regards, le regard du père qui réfléchit et celui de l'enfant qui songe, jaillit une étincelle, une flamme douce et flottante entre la réalité et la fantaisie. Que le père s'en empare et la fixe; voilà la vraie littérature, la vraie poésie des enfants; voilà la *Comédie enfantine* de M. Louis Ratisbonne : voilà aussi ce que dit la préface de Stahl bien mieux que je ne vous l'ai dit et que je ne saurais vous le dire.

XIX

M. VICTOR DE LAPRADE[1]

Je croirais manquer de respect à M. Victor de Laprade si je traitais ses beaux vers comme on traitait autrefois les œuvres de poésie, en discutant les hémistiches, en proclamant les beautés, en signalant les défauts, en justifiant par des citations mes éloges ou mes critiques. Il y a dans son talent tant d'élévation et de grandeur, sa forme austère et pure couvre un tel fond de virile et généreuse pensée, qu'on se sent entraîné par son souffle, emporté avec lui vers ces cimes où sa poésie vit à l'aise comme l'aigle dont elle a l'envergure et la force. J'ai parlé ailleurs de *Psyché*, de ce poëme où la plus charmante des fables du polythéisme est devenue, sous la plume de M. de Laprade, un trait d'union entre ces mystérieux symboles et les plus hautes vérités du spiritualisme chrétien. Aujourd'hui c'est sur les *Poèmes évangéliques* que je voudrais surtout ramener l'attention de

[1] *Poëmes évangéliques.*

mes lecteurs. Couronnés par l'Académie française, précédés et suivis de ces admirables strophes filiales, qu'un malheur récent rend plus irrésistibles encore et plus émouvantes, présentés cette fois au public avec une préface qui est à elle seule un chapitre de Poétique chrétienne, ces *Poëmes* nous livrent, pour ainsi dire, M. de Laprade tout entier. Ils nous le révèlent du moins tel que nous aimons à nous le figurer; chrétien sincère avec ce grain d'indépendance qui va si bien aux nobles âmes et qui donnait aux chrétiens du dix-septième siècle tant de caractère et d'accent; cherchant sous les voiles divins l'humanité dans ce qu'elle a de plus vivifiant, de meilleur, de plus conforme à sa céleste origine; l'amour, la liberté, le sacrifice, les tendresses domestiques, la douleur surtout, cette grande loi devinée par les stoïques, appliquée et pratiquée par le christianisme; s'efforçant enfin, avec autant de fermeté que de succès, de réconcilier l'orthodoxie et l'art, ces deux antagonistes dont on a si souvent envenimé les contradictions et les querelles. C'est principalement sur ce dernier point que M. Victor de Laprade nous appelle à le juger : en effet, toute la question est là : une fois que nous l'aurons résolue en l'honneur du poëte, notre tâche sera bien facile; il ne nous restera plus qu'à saluer cette poésie tour à tour simple et savante, énergique et tendre, majestueuse et touchante, écrite en marge des Évangiles sans jamais en altérer le texte. Nous n'aurons plus qu'à nous passer de main en main ce *beau vase athénien,* rempli *des fleurs du Calvaire.*

Un écrivain que l'on s'est remis à admirer, — j'avoue ne pas savoir pourquoi, — M. Edgar Quinet a dit quelque part : « Non, l'art n'est pas l'orthodoxie et le poëte n'est pas le prêtre : en élaguant ce qu'il désespère d'assouplir,

l'artiste arrive fatalement à défigurer le dogme. » — S'il fallait prendre au pied de la lettre ce rigoureux arrêt, il serait permis de se demander par quels secrets les artistes du moyen âge, y compris Michel-Ange et Raphaël, ont su, non-seulement ne pas altérer les pages sacrées dont ils s'inspiraient, mais les faire entrer plus profondément encore dans les imaginations et dans les âmes; comment les chrétiens les plus scrupuleux peuvent avoir sans remords dans leurs bibliothèques le Tasse, Dante, Milton et Chateaubriand. M. Victor de Laprade, dans les premières pages de sa remarquable préface, a excellemment établi la distinction entre les parties du divin livre auxquelles il serait imprudent de toucher, et celles que le poëte, comme le peintre, peut méditer avec une émotion religieuse et humaine tout ensemble; émotion qui peut à son tour se traduire sur le papier comme sur la toile. Il distingue, avec non moins de justesse et de goût, ce qu'il y a de dangereux, — je dirais volontiers d'absurde, — dans l'emploi du *merveilleux chrétien*, tel que l'ont adopté d'illustres poëtes, et ce qu'il y a de légitime, d'irréprochable et, dans la difficulté même, d'attrayant à s'approcher respectueusement des livres saints, à y chercher des sujets de récits poétiques, de méditations fécondes, d'applications consolantes à la vie, à la conscience, au cœur, aux joies et aux afflictions de l'âme. Autant nous professons d'antipathie contre ces grandes machines de l'épopée chrétienne, ces *ciels*, ces *enfers*, ces *purgatoires*, qui font l'effet de sermons de curés de village, versifiés ou coloriés par des hommes de génie, autant nous sommes disposés à accepter et à admirer ce poëte choisissant parmi les chapitres de l'Évangile ceux qui peuvent revêtir les formes de la poésie française sans y rien perdre de leur mystique parfum. L'arbre de la croix,

— c'est M. de Laprade qui nous le dit dans son beau langage, — plonge ses racines en des profondeurs infinies où l'esprit humain ne doit pas le suivre : mais ses vivaces rameaux ont des fleurs qu'il n'est pas défendu de contempler, des fruits qu'il est permis de toucher et de cueillir.

Nous sommes donc parfaitement d'accord avec M. de Laprade, et son volume d'ailleurs est le plus excellent plaidoyer en faveur de sa thèse. Qu'il nous permette seulement d'indiquer une légère nuance que nous suggèrent les dernières pages de sa préface, et qui, loin d'affaiblir nos sympathies, nous servira à les préciser. Ici ce n'est peut-être entre lui et nous qu'une question de dates. Tacite a dit que quinze ans formaient un grand espace dans la vie humaine : il y a des époques où quinze mois peuvent rivaliser avec les quinze années de Tacite et amener sur certains points des modifications singulières : Or la préface de M. de Laprade est du mois d'août 1859, et nous sommes en novembre 1860.

La poésie chrétienne, telle que l'ont comprise et pratiquée Chateaubriand et Lamartine, a eu, au commencement de notre siècle et jusqu'au seuil de la Révolution de 1830, des conditions heureuses. Au sortir des abattoirs de la Terreur et des bourbiers du Directoire, il y avait, d'une part, dans les âmes un tel besoin de croire, de l'autre, dans les intelligences une telle table rase, que nul ne songea à chicaner l'auteur du *Génie du christianisme* et ses imitateurs pour des ouvrages où le sentiment religieux, plus attrayant que raisonné, s'adressait surtout à l'imagination. Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, nous dit que, partout où le promenait sa vie aventureuse, les curés lui arrivaient sur la foi du *Génie du christianisme*. Plus tard, lorsque les églises, après s'être

relevées, s'éclairèrent, le contrôle ne fut ni plus sévère ni plus étroit. Le spiritualisme libéral où se ravivaient toutes les sources de la pensée comportait une sorte d'enthousiaste confiance, incompatible avec les objections méticuleuses et rigoristes. On a beaucoup parlé du mal involontaire que la Restauration fit à la religion catholique en la protégeant trop; et en effet nous avons vu depuis comment les gouvernements peuvent être les bienfaiteurs du catholicisme par des moyens contraires. Sans entrer dans le vif de la question, et en restant dans notre spécialité littéraire, remarquons du moins que cette protection même, cette sécurité, ce contentement et ce respect extérieurs, s'accordaient assez bien avec une largeur d'idées dont profitait la littérature chrétienne pour vivre à la fois en bonne intelligence avec le monde, le succès et la stricte orthodoxie. C'est la période qui va des *Martyrs* aux *Harmonies* en passant par les *Méditations* et les *Odes et Ballades*. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que cette philosophie spiritualiste et libérale n'aboutissait pas précisément au catéchisme, et que le romantisme avait un tout autre but que de s'agenouiller sous les ogives des vieilles cathédrales. La lune de miel était finie; les dissentiments s'aggravèrent : une révolution s'accomplit, dont les caractères antichrétiens firent descendre dans les rues ce qui avait commencé dans les idées. En même temps, sous ces funestes influences, la religion se sentit abandonnée ou trahie par plusieurs de ces beaux talents dont les débuts l'avaient glorifiée et consolée. Une génération nouvelle, plus orageuse, plus hostile, plus profondément travaillée des ferments révolutionnaires, succéda à ces écrivains, à ces poëtes qui s'étaient d'abord associés à la renaissance chrétienne. Cette situation produisit ce qu'elle de-

vait produire. L'air et l'espace, la puissance et le bruit appartenant désormais à des œuvres empreintes de l'esprit de révolte et de désordre, le groupe des fidèles se resserra, se renferma de plus en plus dans le sanctuaire ou dans la maison; il devint plus facile à alarmer, plus difficile à satisfaire. Le malheur a des pruderies que n'a pas la prospérité. Le temps était passé où l'on pouvait être accepté comme un défenseur de la foi, après avoir écrit *René*, l'épisode de Velléda et certaines pages des *Études historiques*. Pour ces consciences plus ombrageuses, plus rigides, moins disposées à pactiser avec l'art, naquit, dans les derniers temps, cette littérature chrétienne ou plutôt dévote dont se plaint, non sans raison, M. Victor de Laprade, et qui a, en effet, l'inconvénient de créer dans les lettres une petite Église, d'amoindrir l'idéal chrétien, de rebuter les jeunes imaginations, de faire tenir dans l'étroit espace d'une sacristie ce qui est assez grand pour remplir la distance de la terre au ciel. Mais notre poëte est-il aussi juste en y voyant un signe de l'amollissement des âmes jusque dans les rangs catholiques, en signalant ce petit art merveilleux et coquet, ces sucreries à la Vert-Vert, comme répondant, même chez les plus fidèles, à un besoin de jouissances et de bien-être, à une sorte de sybaritisme pieux, à de serviles complaisances pour tout abus du succès et de la force qui promet une trompeuse et humiliante sécurité? Nous ne le croyons pas, et peut-être M. de Laprade ne le croit-il plus lui-même : peut-être a-t-il confondu le scrupule avec la mollesse, les imaginations volontairement bornées avec les consciences énervées, de chagrines méfiances contre les séductions de l'art avec l'affaiblissement des âmes trop débiles pour vivre de la moelle des lions, du régime des livres saints et des Pères. Non, les ressorts énergi-

ques ne sont pas brisés, les sources de l'héroïsme ne sont pas taries dans les cœurs catholiques. Ne leur reprochez plus je ne sais quelle poésie de pralines à l'eau bénite, je ne sais quelle littérature de sacristains confiseurs : ils viennent d'ajouter un chant d'Homère aux livres des Machabées !

Si nous avons insisté sur cette légère dissidence, c'est qu'elle ne conclut rien, — bien au contraire, — ni contre les *Poëmes évangéliques* de M. Victor de Laprade, ni contre ses belles pages de poétique chrétienne. S'il est vrai, et je le crois, que la poésie religieuse du commencement de ce siècle ne fut trop souvent qu'une sorte de religiosité poétique destinée tôt ou tard à se perdre dans un sentimentalisme vaporeux ou un romantisme agressif; s'il est prouvé, et je le crains, que les procédés et le domaine de l'art chrétien fussent récemment devenus trop étroits pour suffire aux imaginations, n'est-il pas temps d'inaugurer une poésie libre et forte, nourrie des sucs vivifiants de l'Évangile, également éloignée des rêveries romantiques et des minuties rigoristes, telle enfin qu'elle convient à une génération éprouvée par de cruels mécomptes, revenue d'illusions dangereuses, sachant à ses dépens ce que la foi perd au contact de la servitude, et trop profondément frappée dans toutes les choses humaines pour ne pas remonter droit aux choses de Dieu? Cette poésie, chère à la liberté sans être suspecte à l'orthodoxie, c'est celle de M. Victor de Laprade. Je la reconnais à chaque page des *Poëmes évangéliques;* elle y éclate en traits d'austère grandeur, elle s'y épanche en flots de suave mansuétude. Elle me raconte, à l'ombre de la croix, la tentation du Sauveur, la résurrection de Lazare, la Samaritaine, le repentir de Madeleine. De ses yeux levés vers le ciel coulent ces larmes qui fécondent la terre ; des mystiques

blessures de son beau sein jaillit ce sang dont les gouttes précieuses font germer la divine moisson. Si la main respectueuse du poëte la détache un moment de son cadre sacré, c'est pour la placer au milieu de nous, pour en faire le texte de ses prières, le sujet de ses méditations, l'enseignement de sa vie, le refuge de ses douleurs, la sainte joie de la famille et du foyer. Son âme fière, un peu hautaine peut-être, s'attendrit à cette école de toute tendresse, s'humanise sous cette douce étreinte du Dieu fait homme.

Ce que l'on a parfois remarqué d'un peu sauvage dans son talent, d'un peu enclin aux escarpements et aux solitudes, s'assouplit et s'apprivoise dans sa pieuse intimité avec ce livre où la suprême grandeur appelle à soi les humbles, les petits et les faibles, où Dieu, dans un miracle d'amour, se donne à l'humanité pour l'instruire, la régénérer et la sauver. Cet unique reproche que j'adressai autrefois à M. Victor de Laprade sur sa tendance à s'isoler, je le rétracte aujourd'hui après avoir lu ses *Poëmes évangéliques* : eh! qui ne le rétracterait en lisant une fois encore ces deux pièces qui commencent et terminent son recueil, *Dédicace* et *Consécration*, toutes deux adressées par le poëte à sa mère, toutes deux pleines d'une émotion pathétique et pénétrante qui arracherait des larmes aux plus indifférents?

Quand je pouvais encor vous voir et vous entendre,
Quand, parmi vos travaux, ma mère, et vos douleurs,
Mon cœur de fils pouvait à vos pieds se répandre,
Et faire éclore en vous de la joie ou des pleurs;

Avant l'heure où brisant le bonheur domestique,
Dieu vous plaça plus haut que vos amours humains,
Lorsque ma lèvre encor s'appuyait sur vos mains,
Lorsque vous étiez là sur ce fauteuil antique,

Trop souvent de mon cœur j'ai retenu la voix;
Je vous ai trop peu dit, c'est là ma peine amère,
Ces choses qu'un bon fils doit dire mille fois
Pour payer, s'il se peut, les peines d'une mère...

Toute cette pièce, ainsi que la *Dédicace*, est de la plus touchante et de la plus *humaine* beauté. Tous les fils, — et c'est là l'office suprême de la poésie, — tous les fils qui ne sont pas poëtes, mais dont les cœurs ont saigné de la même blessure, dont les yeux ont versé les mêmes pleurs, doivent ici saluer et remercier Victor de Laprade comme un frère, un frère doué de la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentent, de donner à leurs sanglots une voix mélodieuse et immortelle. Pour nous, la poésie et les œuvres de M. de Laprade, *Psyché*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques*, les *Poëmes évangéliques*, toutes ces pages, si fières et si pures, nous apparaissent encadrées entre ces adorables strophes à sa mère et cette merveilleuse satire *pro aris ac focis*, qui nous le montra l'hiver dernier entrant d'un pas si ferme au milieu de ces foules qu'on l'accusait de trop dédaigner, et leur parlant un langage que ne leur parlent ni leurs flatteurs ni leurs maîtres. Ainsi le fils et le citoyen ont rapproché de nous le poëte : le fils, ai-je dit? Pourrais-je, après avoir rappelé les vers de Victor de Laprade à sa mère, ne rien dire de la nouvelle douleur qui vient de le frapper? Pourrais-je me taire auprès de cette tombe à peine fermée, sur laquelle une voix amie et bien éloquente a exprimé l'admiration et les regrets d'une grande ville, d'une société tout entière, a redit les modestes grandeurs d'une belle vie, les vertus de M. Richard de Laprade? J'éprouve une tristesse profonde en songeant que ces pages consacrées à un talent, à un caractère que j'admire et que j'aime, ne seront pas lues

par celui qui fut pour Victor de Laprade le meilleur des amis, le plus dévoué des guides, par celui qui, humble pour lui-même, ne connut que l'orgueil paternel. Ah ! que ce regret ajoute, pour le noble poëte, sinon au prix de la louange, au moins à la sincérité de l'hommage !

2 novembre 1860.

LE RÉALISME EN MAINS PROPRES

XX

MM. PAUL PERRET ET PAUL DELTUF

Quand on songe que les premiers romans ont commencé ainsi : « Il y avait une fois un roi et une reine », on est tenté de redire le mot célèbre de M. Lainé : « Les rois s'en vont. » Le roman, sous ce rapport comme sous bien d'autres, prend ses avances sur la politique et sur l'histoire. Quel chemin n'a-t-il pas parcouru depuis le bon temps où les aventures royales lui semblaient seules dignes de nous être racontées? Après les rois et les reines, il s'est rabattu sur les princes, les princesses et les grands seigneurs, et il est allé, avec mademoiselle de Scudéry, les chercher en Perse ou en Cappadoce, plutôt que de déroger : puis, avec madame de Souza, il est descendu aux simples gentilshommes, mais en gardant toutes les élégances et toutes les exquises façons de l'ancienne cour. Ensuite est venue cette société un peu mêlée que comportent les temps de révolution ; patriciennes et courtisanes, mousquetaires et rapins, nobles et bourgeois, bohêmes et

grisettes, reîtres et bandits; le tout parlant à peu près la même langue et attestant mieux qu'un article de loi ou une page d'annuaire le déclassement social qui s'opérait sous nos yeux. A présent, nous voici en rase campagne, en présence de vrais paysans; non plus de ces villageois d'opéra-comique, soufflés et habillés par Florian ou par Berquin, et exprimant, sous le pseudonyme de Lubin ou de Colette, des sentiments tout aussi raffinés que ceux de Citalise ou de Dorante, mais des paysans *réels*, pris sur le fait, étudiés d'après nature, et ne ressemblant pas plus à leurs devanciers florianesques que les paysages de Daubigny ne ressemblent à ceux de Bertin ou de Bidault : le roman entreprend de nous intéresser aux malheurs de la famille Bongenoux, aux méfaits de Pierre Magloire, aux coups d'État des meuniers de Précy-le-Sec; et il y réussit, c'est incontestable! Les deux récits de M. Paul Perret, les *Bourgeois de campagne* et l'*Histoire d'une jolie femme*, ont d'autant plus de droits aux attentions de la critique, qu'il faut s'y reprendre à deux fois pour en apprécier tous les mérites. Les personnages y sont en général peu attrayants; l'humanité ou, si l'on veut, la rusticité n'y est pas peinte en beau; l'action marche lentement; les incidents sont rares; on y chercherait en vain une de ces scènes à effet, qui suffisent souvent au succès d'un volume; enfin, chose plus grave! la morale la plus sévère n'y trouverait pas deux lignes à retrancher. Aussi, peu s'en faut qu'après une lecture superficielle on ne déclare ennuyeux les deux romans de M. Paul Perret : mais, en y regardant de plus près, on reconnaît tout ce que le jeune écrivain possède déjà de qualités réservées d'ordinaire à l'âge mûr : solidité, sûreté de main, observation pénétrante, faculté rare de poser d'un trait des figures qui vivent et qu'on n'oublie pas,

art de *faire vrai*, cet art indépendant de toutes les diversités de systèmes et d'écoles; car les brutalités réalistes peuvent être tout aussi fausses que les mièvreries du genre troubadour. En outre, M. Paul Perret est paysagiste, non pas à tout propos et à outrance, mais dans une juste mesure et en maintenant une proportion excellente entre le tableau et le cadre. Ses descriptions sont sobres, légèrement et finement enlevées d'un pinceau délicat, qui indique tout et n'alourdit rien. Son style a les mêmes dons de justesse et d'harmonie; point de notes criardes, pas de ces tons éclatants qui attirent l'œil, mais qui le fatiguent; çà et là des pensées s'éclairant dans une image heureuse, telle que celle-ci: — « La solitude est la diète de l'âme, qui d'abord y trouve un secours et bientôt un irritant. » — En un mot, M. Paul Perret, dans ces deux ouvrages publiés à quelques mois de distance, s'annonce comme un romancier et un écrivain de bon aloi. Ceci posé et hors de cause, qu'il me permette quelques réserves et quelques remarques, inspirées par des contrastes, j'allais dire des disparates entre son public, sa manière, son talent, et les sujets qu'il affectionne.

Lorsque la société d'avant 89 lisait *Manon Lescaut* ou *Marianne*, la *Nouvelle Héloïse* ou *Paul et Virginie*, lorsque la génération, assombrie par de formidables catastrophes lisait *Werther* ou *René*, lorsque la jeunesse enthousiaste d'innovations, de conquêtes littéraires et sociales, lisait *Notre-Dame de Paris*, *Indiana* ou *Eugénie Grandet*, le succès de ces œuvres si diverses ne résultait pas seulement de leur mérite, mais du parfait accord où se confondaient, pour ainsi dire, l'auteur, son siècle, ses personnages et ses lecteurs. Évoquez au hasard, dans la longue série des romans célèbres, ceux qui ont marqué leur date et laissé une trace dans l'esprit des contempo-

rains : partout vous reconnaîtrez ce caractère, cette alliance intime et souvent cette attraction magnétique entre l'écrivain, ses lecteurs et ses héros. Je ne veux pas dire pour cela que, tant que le roman se maintint dans les sphères aristocratiques, il ne fut lu et apprécié que par ses pairs. Non : mais quiconque lit une œuvre d'imagination, aspire naturellement à monter, cherche à entrevoir, fût-ce confusément, un idéal plus élevé et plus distingué que lui ; et c'est si vrai, que, quand les artisans ou les petits bourgeois se donnent une récréation littéraire ou théâtrale, il leur arrive presque toujours de choisir de l'héroïque ou du chevaleresque. Aujourd'hui la société a bien pu se faire démocratique, et la littérature l'a suivie en tournant au réalisme, c'est-à-dire à la démocratie dans l'art : mais de pareilles évolutions ne s'achèvent pas en quelques jours, ni même en quelques années : le pli est pris, et il faudra du temps pour que la moyenne des lecteurs s'intéresse à Marcel Bongenoux, au berger Choblet ou au meunier Coqueret, comme elle s'intéressait à Eugène de Rothelin, à lord Nelvil, à d'Artagnan ou à Charles de Vandenesse. En d'autres termes, dans l'ancien système du roman, depuis madame de la Fayette jusqu'à M. de Balzac, les lecteurs d'éducation démocratique ou plébéienne avaient, pour se mettre au niveau de leur lecture et s'y complaire, à s'imposer tant bien que mal une éducation nouvelle, plus élégante et plus raffinée. Maintenant, avec des récits tels que ceux de M. Paul Perret, nous avons, nous autres lettrés ou hommes du monde, à opérer un mouvement tout contraire, à reculer, à descendre, à nous faire bourgeois de campagne ou de très-petite ville, afin de goûter complétement tout ce qu'il y a, dans ces livres remarquables, de finement peint et d'exactement observé. Il en résulte des solutions de con-

tinuité et, en quelque sorte, des *hiatus* entre l'auteur et son public, et tout son talent ne suffit pas à les combler. Que dis-je? M. Paul Perret lui-même, qui n'est pas, j'imagine, un paysan, mais un écrivain, un artiste de très-pure race et de fort délicate culture, peut bien s'astreindre à étudier et à peindre les meuniers de Précy-le-Sec et les fermiers du Josas; mais il ne peut pas s'identifier avec eux, vivre de leur vie, les faire penser, sentir, parler avec lui et comme lui. Que fait-il? Comme il a très-judicieusement rompu avec le vieux type du villageois naïf, sentimental et vertueux, comme il encadre, au contraire, dans ses paysages rustiques d'exécrables petites passions, poussant d'horribles petits caractères à d'affreuses vilenies, il est logiquement amené à concentrer l'intérêt sur des personnages plus sympathiques, et alors, malgré lui, malgré son aptitude à *faire vrai*, malgré son horreur pour le faux et le convenu, il a parfois recours à l'ancien moule; il prête à ses héros des sentiments, des délicatesses, des nuances, où une critique chagrine peut trouver d'autant plus à redire, que le paysage, les figures et les costumes sont plus fidèlement dessinés. Je lui citerai deux détails : Marcelle, la riche paysanne du Josas, dans les *Bourgeois de campagne*, a une armoire, et dans cette armoire une cassette où elle enferme « les plus chers et les plus vivants de ses souvenirs. » Or cette cassette contient « une mèche grise des cheveux de Marcel Bongenoux, » son père. Je ne sais pourquoi, mais cette mèche de cheveux gris d'un paysan normand, cette mèche qui a passé soixante ans sous un bonnet de coton malpropre, produit sur moi un effet désagréable, une velleité d'ironie à laquelle je n'aurais pas songé, si Marcelle eût été une paysanne *classique*, vêtue comme mademoiselle Lefebvre dans l'*Épreuve villageoise*. D'autre part, Jacques Bonge-

noux, son cousin, un vigoureux et rude gaillard qui finit par s'adoucir et par l'épouser, est beaucoup trop préoccupé d'une légère peccadille qu'il a commise en Californie. Se faisant justice lui-même, il a tué un homme qui l'avait volé, incident presque journalier au début de la colonie californienne, et qui ne devait pas peser beaucoup plus à la conscience de ces hardis aventuriers que le meurtre d'un chien suspect dans les états de service d'un garde champêtre! Eh bien! non-seulement Jacques Bongenoux a des remords poignants, mais ce péché véniel lui est reproché, comme une ignominie, par ses anciens compagnons d'aventures, de vils scélérats qui ont probablement fait cent fois pis. On le voit, l'artiste le plus amoureux du vrai est sujet à le dépasser ou à le chercher *à côté*, lorsqu'il l'étudie du dehors et à distance, lorsqu'il est obligé, pour le peindre, à un continuel effort d'observation et de pinceau. A cela M. Paul Perret répondra que les romans rustiques de George Sand sont aussi remplis de choses qu'on ne trouverait pas dans la réalité. Oui, mais ils réparent tout par un sentiment admirable et profondément poétique. Hier encore, dans la *Ville Noire*, madame Sand a su élever jusqu'à la grandeur un groupe d'ouvriers armuriers ou forgerons. Oh! quelle femme! quel artiste! Et comment la critique ne rendrait-elle pas les armes devant cette incroyable faculté de renouvellement et de vie! Que M. Paul Perret compare le personnage de Tonine, de la *Ville Noire*, à celui de Marcelle, des *Bourgeois de Campagne*, qui lui fait pourtant le plus grand honneur. Puisque j'ai déjà emprunté une comparaison à la peinture, je dirai à M. Paul Perret, en guise de conclusion, que je préfère Daubigny à Bidault, mais que je préfère le Poussin à Daubigny.

En se montrant plus éclectique, moins absolu dans le

choix de ses sujets et de ses cadres, M. Paul Deltuf a évité les inconvénients que je signale à M. Perret, et qui n'ôtent rien d'ailleurs à mon estime pour son talent. Depuis ses débuts dans le roman, M. Paul Deltuf est constamment en progrès. Après avoir énergiquement jeté sa gourme dans des récits où l'invention dominait trop pour que la vérité y eût assez de place, le jeune et ingénieux conteur a trouvé sa veine, et, à dater des *Pigeons de la Bourse*, chaque coup de pioche a donné son filon. Aujourd'hui, nous pouvons ranger dans le même rayon de bibliothèque portative (ce sont les meilleures) les trois derniers ouvrages de M. Paul Deltuf, trois charmants volumes : les *Aventures parisiennes*, les *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, et, finalement, cette *Mademoiselle Fruchet*, qui, malgré la modestie de ses goûts et ses allures, a passé, en librairie, à l'état de grande dame. C'est à l'auteur de *Mademoiselle Fruchet* qu'on peut redire ce que M. Royer-Collard disait à M. de Rémusat, de cet air doctoral dont il ne pouvait se départir : « Je vous ai relu, monsieur! » Et j'ajouterai même que ce n'est pas connaître ces gracieuses créations que de se borner à les lire sous la forme, si défavorable aux écrivains délicats, du roman-feuilleton. Il n'y a rien de plus pénible, en littérature, que de subir les conditions mauvaises d'un genre dont les bonnes n'existent plus. Du moment que le feuilleton-roman ne fait plus partie essentielle, intégrante d'un journal, qu'il n'y a plus sa place marquée, à jours fixes, et, jusqu'à un certain point, inamovible, du moment qu'il n'y est plus que toléré, de loin en loin, dans les intervalles de chômage politique, le mieux serait d'y renoncer. Quoi qu'il en soit, nul, plus que M. Paul Deltuf, ne gagne à être lu de suite, dans un livre qui n'a pas besoin de nous dire : *la suite à demain*, pour que l'intérêt se soutienne

depuis la première page jusqu'à la dernière. Comme son mérite consiste surtout dans la finesse du trait, dans la justesse des *tons moyens*, dans la vérité des caractères, dans ces demi-teintes où les sentiments se jouent sous une main légère et se noient sous une main rude, on ne peut bien l'apprécier que par une lecture attentive et d'ensemble. M. Deltuf, quoiqu'on puisse le ranger parmi les mélancoliques, a de remarquables instincts de comédie. Chez lui, comme chez les bons romanciers anglais, la raillerie est tempérée par ce sentiment humain qui en adoucit l'amertume sans en amoindrir la portée. Quelles excellentes figures, dans *Mademoiselle Fruchet*, que celles de Colombel et de du Verney, ces deux martyrs de l'élégance et du *paraître*, que l'on dirait avoir posé en chair et en os devant le malin conteur! Comme la douce et aimable physionomie d'Henriette Fruchet se détache bien sur ce fond sombre et froid, cette rue de Savoie ou le soleil ne pénètre jamais, cette maison morne et triste où l'ennui glace de sa pluie la jeunesse et ses sourires! Quelle jolie scène que celle où Henriette et son amie, madame Rose, égarées dans le bois de Meudon, demandent asile au charmant ermitage de Léon Ferrary, rapprochant ainsi, sans s'en douter, deux destinées qui devraient se confondre et qui ne se retrouvent qu'au dénoûment! Et, dans les *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, avec quelle rare délicatesse l'auteur a saisi et rendu les gradations lentes par lesquelles passent tous ces cœurs blessés, Anna, Victor, Robert, Élise, meurtris d'abord, prêts à la révolte, presque coupables, et finissant par trouver le bonheur, après une lutte courageuse, dans le déplacement de leurs primitives tendresses! La donnée était périlleuse, et M. Paul Deltuf s'en est tiré d'une main leste et sûre, sans migriardise, sans marivaudage, en laissant la préséance au devoir, et en ne lui permettant de dis-

tribuer les récompenses qu'après avoir mesuré les sacrifices. Les *Aventures parisiennes*, moins connues de nos lecteurs, méritent une attention toute particulière. Nous y avons remarqué deux nouvelles : la *Famille Percier* et le *Mariage de Caroline*, qui, dans leurs petites dimensions, nous semblent supérieures à beaucoup de gros romans. Le personnage d'Irène Percier, la vieille fille sacrifiée, et celui de Valérie, la tante de Caroline, sont vraiment touchés de main de maître. M. Paul Deltuf excelle à peindre, à varier ces existences mortifiées, déshéritées, anormales, qu'une injustice du sort ou une infirmité naturelle prive de leur place au soleil, de leur part dans les joies communes. Résignées, comme Irène Percier, comme le Smith des *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, ces figures sont attendrissantes, et, quand le drame les emporte ou les brise dans ses rouages, elles s'élèvent jusqu'au pathétique. Légèrement nuancées de comédie comme Valérie Ronnepont, elles ont la verdeur plaisante des meilleures esquisses de Charles de Bernard. En somme, je ne vous dirai pas comme Diderot : « Oh ! mes amis, *Mademoiselle Fruchet*, les *Petits Malheurs d'une jeune Femme*, les *Aventures parisiennes* sont trois grands drames. » M. Paul Deltuf me ferait taire avec ce sourire fin et doucement ironique qui lui va si bien; mais je vous dirai : Ce sont de charmants récits, qui, lus morceau par morceau dans un journal décacheté par votre concierge, aux blafardes clartés d'une matinée de la rue Saint-Lazare, peuvent paraître çà et là un peu ternes, un peu grisâtres, mais qui centuplent de valeur si on les emporte avec soi pour les lire à la campagne, en face d'un beau paysage, sous la feuillée renaissante des peupliers et des tilleuls. Ils s'associent parfaitement à toutes ces harmonies printanières, et la note triste qui y revient de temps à autre

n'est qu'une harmonie de plus; car le cœur de l'homme est ainsi fait, que, s'il manquait un coin de tristesse à ses sensations les plus douces, il ne s'y reconnaîtrait plus. J'ai choisi pour cette fois, au milieu d'autres estimables ouvrages, les romans de M. Paul Perret et de M. Paul Deltuf, parce que, portant l'étiquette et la date d'une génération littéraire qui n'est pas la mienne, ils révèlent l'essai d'un art nouveau auquel manque jusqu'à présent la grandeur, mais non pas la vérité. Quand le réalisme n'est qu'un prétexte pour faire accepter d'ignobles débauches d'imagination et de mauvais goût, il sied de le traiter comme un misérable charlatan dont les drogues n'auraient pas cours s'il ne les soutenait à grand renfort de grosse caisse et de chanson libertine. Mais quand le réalisme se prend au sérieux, quand il se propose de ramener au réel et au vrai l'art que nous avions égaré sur les vagues hauteurs du romantisme, il mérite que l'on compte avec lui. La critique doit désormais compter avec l'auteur des *Bourgeois de Campagne* et avec l'auteur de *Mademoiselle Fruchet*. Surtout qu'ils se gardent bien d'être assez humbles pour reconnaître et suivre comme leurs chefs les prétendus maîtres du genre! Qu'ils imitent plutôt nos gardes nationales du Midi, où il n'était pas rare de voir les soldats commander à leurs capitaines!

XXI

M. OCTAVE FEUILLET

AUTEUR DRAMATIQUE[1]

Il y a deux ans, lorsqu'un engouement excessif accueillit le *Roman d'un jeune homme pauvre*, récit très-attrayant sans doute, mais incapable de résister à la plus indulgente analyse, nous crûmes devoir indiquer ce qu'il y avait, selon nous, de dangereux pour M. Octave Feuillet dans ce succès même, au moment où l'ingénieux écrivain semblait disposé à exagérer sa manière. Pour ses admirateurs de plus en plus nombreux et fervents, ses qualités exquises, devenues presque des défauts, ne perdaient rien de leur charme, bien au contraire! Elles s'accentuaient davantage ; elles contractaient je ne sais quel arome particulier, subtil et pénétrant, l'odeur des tubéreuses, plus enivrante, mais moins saine que celle des violettes. A nos yeux, cette tendance visible de son talent, se combinant avec sa vogue toujours croissante, amenait

[1] *Dalila.* — Le *Roman d'un jeune homme pauvre.* — La *Tentation.* — *Rédemption.*

dans sa vie littéraire ce que lui-même, en son aimable langage, a appelé une *Crise;* car les intelligences délicates ont leurs *crises* comme ces âmes féminines dont il a si finement étudié les évolutions et les nuances. Jusqu'alors, en effet, la physionomie de M. Octave Feuillet, volontairement voilée dans une sorte de lointain et de clair-obscur, offrait de réelles analogies avec ces intérieurs paisibles, ces amours honnêtes, ces poésies du foyer domestique, dont il décrivait avec tant de grâce les sécurités et les douceurs. On l'avait intitulé, avec plus de malice que de justesse, le Musset des familles; il eût été plus exact de l'appeler le Musset de province, dans la meilleure acception de ce mot, qui ne sera jamais sous notre plume ni une injure, ni une épigramme. Plus d'estime que de bruit, plus de sérénité que d'éclat, un contentement intime, le rayonnement d'un bonheur égal dans une imagination apaisée, tout cela se retrouvait dans le genre de succès et d'existence choisi par l'auteur lui-même, comme dans les œuvres qu'il nous présentait, comme dans les sujets où il semblait se complaire. Pour nous, au milieu de ces ardents tumultes qui font trop souvent ressembler la littérature actuelle à un marché en rumeur ou à un théâtre en plein vent, nous ne connaissions rien de plus salutaire et de plus charmant que l'exemple donné par ce poëte, recueilli et abrité dans une vieille ville normande, rêvant et travaillant à ses heures, savourant ces félicités tranquilles dont il s'était fait le panégyriste, nous envoyant de temps à autre quelque délicieux ouvrage, et heureux d'obtenir de loin le suffrage du petit nombre, le *sourire mouillé* dont parle Homère, l'hommage reconnaissant des femmes d'élite et des jeunes cœurs. Nous redoutions d'avance pour lui tout ce qui l'éloignerait de cet idéal, tout ce qui lui dé-

roberait quelques-uns de ces discrets avantages, même pour lui donner en échange des ovations plus retentissantes et de plus riches couronnes : c'est pour cela qu'au milieu de son succès le plus éclatant, nous osâmes exprimer nos affectueuses alarmes.

Deux ans se sont écoulés, et nos prévisions n'ont été que trop justifiées. Voilà M. Octave Feuillet en plein Paris, en plein théâtre, occupant les cent bouches de la renommée, tenant l'affiche, faisant recette, héros de premières représentations comme M. Dumas fils ou M. Barrière. Le propice demi-jour qui lui servait d'auréole s'est dissipé à la corrosive clarté du gaz. Aux fuyantes perspectives, aux complaisants paysages qui s'harmoniaient si bien avec ces personnages un peu artificiels, avec ces sentiments un peu quintessenciés, ont succédé les tons crus des décorations, l'horizon borné de la toile de fond, les contours inflexibles de l'optique théâtrale. Sur ce nouveau terrain, plus dangereux pour lui que pour tout autre, M. Octave Feuillet a cherché, non pas un renouvellement, une seconde manière, mais l'application de sa première manière, en y ajoutant ce verre grossissant du théâtre, qui ne sied pas à tous les visages. Enfin, comme pour préciser encore plus et compléter cette défection imprudente, le voilà exploitant, avec récidive, ce sujet qui traîne depuis dix ans sur toutes les planches dramatiques, ce sophisme, frotté de lieu commun, de la courtisane réhabilitée par l'amour ; circonstance d'autant plus aggravante que ce drame de *Rédemption*, quoi qu'en ait dit une critique amie, nous semble, à commencer par son titre, plus choquant, plus paradoxal, plus inadmissible, et, pour tout dire, plus immoral que les chefs-d'œuvre du genre, les *Dame aux Camélias*, les *Diane de Lys* et les *Demi-Monde*.

Telle est aujourd'hui la situation de M. Octave Feuillet. Qu'a-t-il gagné, qu'a-t-il perdu à cette métamorphose? C'est ce qu'il convient d'examiner. Mais, avant de parcourir les quatre grandes pièces qu'il vient de faire jouer en trop peu de temps, qu'on nous permette quelques réflexions générales.

Si l'on nous demandait quels sont les deux plus grands ennemis de la littérature contemporaine, nous répondrions sans hésiter : le théâtre et l'argent; non pas que nous songions à nous étonner ou à nous plaindre que la littérature dramatique, si populaire en France, si favorable au contact immédiat de l'auteur avec le public, ait plus de séductions que toute autre pour les imaginations bien douées; non pas que nous demandions aux écrivains modernes de résister à tous les courants du siècle, de s'accommoder du brouet noir et du grenier classique, de trouver bon que des intrigants et des imbéciles s'enrichissent en quelques jours, pendant que se continuerait la tradition séculaire des beaux esprits crottés et des poëtes à l'hôpital. Non, nous ne sommes pas aussi puritain que cela! Ce que nous voulons dire, c'est que, d'une part, la question d'argent dominant partout et toujours la question d'art, de l'autre le théâtre offrant de plus grands bénéfices que le livre, les talents les plus exquis et les plus purs peuvent, à un moment donné, être fatalement amenés à violenter leur vocation, à méconnaître leurs aptitudes, à grossoyer ou à pousser au noir leurs délicatesses, pour se porter de préférence du côté où les applaudissements se traduisent en beaux écus sonnants. Ce que nous voulons dire encore, c'est que le théâtre, avec ses éblouissements et ses rumeurs, avec la vie tout en dehors qu'il implique et qu'il impose, avec les affinités qu'il crée entre l'auteur et les comédiens, finit par de-

venir, à notre époque, non-seulement un genre littéraire, mais une habitude de l'existence, une sorte d'état normal où les sensations, les sentiments, les idées, les pudeurs de l'âme et du cœur, prennent involontairement des formes plus accusées, mieux ajustées en vue du public, où la plupart de nos illustres, prodigues de confidences, jaloux d'attirer les regards, aimant à renouveler sans cesse le bruit qui s'attache à leurs pas, arrivent à être des *personnages*, dans le vieux sens latin du mot, à ressembler constamment à des acteurs en représentation. Des tempéraments dramatiques, tels que MM. Dumas, par exemple, aguerris de bonne heure au feu de la rampe, nourris dans le sérail dont ils connaissent les détours, n'y perdent rien; ils y rencontrent au contraire un excitant qui double leurs forces. De cet accord parfait entre cette atmosphère et le jeu de leurs poumons peuvent résulter des œuvres, sinon très-délicates, au moins très-vivantes. Mais ce que doit y perdre une nature fine, élégante, subtile, un peu féminine, habituée à l'étude psychologique plutôt qu'au mouvement extérieur, accoutumée à s'éclairer en dedans plutôt qu'à éclater au dehors, voilà ce que je vous laisse à conclure, et ce qui me ramène à mon sujet.

Si les transformations que M. Octave Feuillet a fait subir à sa pensée pour l'accommoder au théâtre s'étaient bornées à *Dalila*, nous n'aurions qu'à applaudir. Là, mais là seulement, M. Feuillet a posé en termes exacts et vrais la question éternellement pendante entre l'amour chaste et l'amour coupable, entre les orages de la passion et l'azur limpide du foyer domestique. André Roswen personnifie admirablement l'artiste à son début, à son premier succès, à ce moment décisif où il dépend de lui d'être un grand homme ou un malheureux fou, suivant

qu'il se décidera pour l'art vrai ou pour l'art factice, pour le succès sérieux ou pour la vogue passagère, pour l'amour sincère ou pour l'enivrement frelaté. Le vieux compositeur Sertorius et sa fille Marthe représentent, non pas la prose, encore moins le *Pot-au-feu*, mais la poésie véritable, la sécurité dans l'amour ce bonheur suave, recueilli, inspirateur, que M. Octave Feuillet était si digne de chanter. Il ne s'agit pas pour Roswen de couper les ailes de la Muse, mais de les replier doucement auprès d'une compagne aimée, pour s'élancer de là avec plus de puissance et de charme vers les pures régions de l'idéal. C'est une figure bien heureuse que celle de ce vieux musicien qui a du génie, mais dont le génie n'a pas su trouver son expression mélodieuse, et qui ne demande qu'à s'incarner dans son élève préféré, à chanter par les doigts et les lèvres d'André les mélodies qu'il entend dans son âme, et à l'appeler son fils pour mieux s'absorber en lui. Bien qu'il y ait un grain d'exagération dans le dilettantisme enragé du prince Carnioli et dans la coquetterie infernale de la princesse Léonora, pourtant ces deux personnages s'accordent assez bien avec cette optique grossissante dont nous parlions tout à l'heure. Les situations étant vraies, les caractères en saillie, les incidents logiquement déduits, la pièce écrite avec une ampleur, un mouvement assez rares sous la plume de M. Octave Feuillet, il n'a eu qu'à transporter son œuvre sur la scène sans qu'elle y perdît rien ou presque rien de ses beautés : si les hommes du métier ont signalé quelques fautes commises contre les lois vulgaires de la charpente dramatique, l'émotion du public a traité comme non avenus ces défauts secondaires. Tout s'est réduit à des détails matériels d'arrangement et de mise en scène. Ajoutons que le tableau final, le convoi funèbre de Marthe menée par son vieux père, pendant

qu'au loin, sur le lac, s'exhale une mélodie de Roswen, chantée dans les bras de Léonora par un ténor à la mode, appelait, pour ainsi dire, le théâtre : le lecteur avait pu pressentir l'effet irrésistible que ce tableau produirait sur le spectateur. Au point de vue dramatique comme au point de vue littéraire, *Dalila* reste et restera longtemps encore le chef-d'œuvre de M. Octave Feuillet.

En consentant à faire une pièce avec le *Roman d'un jeune homme pauvre*, M. Feuillet a réellement commencé la série de ses torts envers cette littérature de l'élite et des délicats, dont il a été, dont il pourrait être encore l'auteur favori. Ce qu'il y avait d'exagéré et de dangereux dans la vogue de son livre ne nous apparut jamais plus clairement que lorsque nous vîmes les gens de théâtre s'abattre sur cette œuvre charmante et fragile, et, au nom de je ne sais quels intérêts de direction ou de recette, décider l'heureux poëte à y découper des actes et des tableaux absolument comme l'eussent fait MM. Dumas et Maquet. L'entreprise de M. Octave Feuillet était cette fois d'autant plus imprudente, que tout semblait se combiner pour l'engager à maintenir son récit dans sa forme primitive. Ce qui avait fait surtout le succès du roman, c'était cette gageure hardie, continuellement perdue devant le bon sens et la vraisemblance, continuellement gagnée devant l'imagination des lecteurs et la sensibilité des lectrices. Mais comment l'auteur l'avait-il gagnée? Par des moyens dont les uns devaient disparaître sur la scène, les autres s'y tourner contre lui. Ainsi l'irrécusable prestige des détails, les finesses de l'exécution, la grâce poétique des paysages, la délicieuse promenade avec Marguerite sur la rivière, l'épisode du chien et du mouchoir, le morceau de pain donné à Maxime par sa sœur et dévoré en cachette; enfin le personnage absurde, mais ravissant, de la vieille demoi-

selle de Porhoët avec sa cathédrale et son héritage, tout cela — et j'en oublie bien d'autres! — a été avalé d'une bouchée par ce minotaure dramatique qui, à l'instar de son terrible devancier, n'aime à engloutir que des choses délicates, de fraîches images et des idées virginales. Toutes ces séductions — et c'étaient les meilleures — ont été nécessairement sacrifiées; les unes parce que les beautés descriptives n'ont pas cours au théâtre, les autres parce que ce qui n'était que paradoxal dans le roman eût été impossible dans la pièce. Quant aux parties qui demeuraient intactes ou légèrement modifiées dans ce second travail, c'était encore pis. Sous cette clarté impitoyable de la scène, qui permet bien d'être faux mais faux à sa manière, tous ces fils de soie sont devenus des ficelles, toutes ces ficelles des câbles. Acte par acte, on pourrait signaler ce qui avait charmé dans le roman, ce qui, dans le drame, paraît gauche, artificiel, parasite, vulgaire, embarrassé, inadmissible. Ainsi, dans le *journal* de Maxime, — bien que cette forme ne soit pas précisément originale, — on avait lu avec une vive émotion les détails qu'ils nous donne sur son adolescence, sur l'intérieur de sa maison, sur le contraste des angoisses de sa mère avec les prodigalités de son père, sur cette ruine suprême qui termine le martyre de l'une et commence le châtiment de l'autre. Grâce à l'illusion que cause cette entraînante lecture, il semble à chaque lecteur que Maxime le prend pour son seul confident et que ses secrets de famille ne seront pas déflorés. Mais au théâtre, lorsque M. de Champcey raconte toutes ces choses intimes et douloureuses à un ami, que dis-je? à une simple connaissance de club et de boulevard, parce qu'il faut bien que le public les apprenne, l'effet est pénible: on en veut à Maxime de n'avoir pas le courage de garder pour lui ces

images sacrées des remords paternels et des douleurs maternelles. Dès cette première scène, on assiste à l'altération volontaire de cette fleur, de ce duvet, de ce velouté qu'avait su conserver, dans son expression primitive, la pensée de l'auteur : on sent se déchirer ces voiles dont elle pouvait d'autant moins se passer qu'elle était moins forte pour supporter le hâle et le soleil. Dans un autre genre, le saut périlleux de Maxime du haut de la tour d'Elven, si émouvant, si pittoresque dans le roman, où la scène se développe tout entière aux yeux du lecteur, perd presque tout son effet au théâtre, où le cadre forcément se resserre au point de ne plus laisser voir que deux personnages et un balcon. C'est ici que l'on peut constater tout ce que cette refonte dramatique a eu de défavorable à la distribution et à l'intérêt de l'ensemble. Cette scène de la tour d'Elven, si amoindrie qu'elle soit, est encore la scène capitale, après laquelle les scrupules de Maxime et les méfiances de Marguerite ne peuvent plus être ni acceptés ni compris : or elle est placée à la fin du second acte, et nous en avons trois autres à subir avant d'arriver au dénoûment. Ce défaut existait déjà dans le récit, où, après la chute et la blessure de Maxime, le lecteur sent bien que tout est fini, que le reste n'est plus, entre l'auteur et ses héros, qu'affaire d'entêtement, un tour de force, quelque chose de pareil à ces variations brillantes auxquelles se croient obligés les virtuoses célèbres pour nous éblouir après nous avoir charmés. Mais le défaut est bien moindre : notre émotion n'a pas le temps de se refroidir : tout se réduit à deux chapitres, l'agonie du vieux Laroque et l'héritage de mademoiselle de Porhoët. Cette agonie mélodramatique, avec son cortége de cauchemars et de confessions déshonorantes, ne sert pas tout à fait, comme dans la pièce, de *deus ex machina*. Ce n'est qu'un

incident, une invraisemblance de plus, à demi sauvée par ce qui précède, et l'auteur a eu le secret de nous intéresser si passionnément, que nous acceptons sans contrôle tout ce qui prépare ou accélère le dénoûment désiré et prévu. Dans la pièce, c'est à la mort de Laroque, à ses aveux, à son testament, à ses remords, qu'est réservé l'honneur de réunir enfin les deux amants, qui, en conscience, n'y ont mis tant de façons que pour faire plaisir à l'auteur. Le vieux forban meurt sur le théâtre : on voit, on entend le râle de son agonie. Ce pénible spectacle nous rejette en plein boulevard, et l'importance capitale qu'il acquiert dans l'économie du drame le fait paraître plus invraisemblable encore et plus extravagant. Que serait-ce si nous suivions l'auteur pas à pas, si nous montrions, par exemple, comment l'épisode du dîner apporté par la femme du concierge, pathétique et poignant dans le livre, est écourté et mesquin sur la scène? En vérité, si un Zoïle, un critique envieux ou taquin, exaspéré par la vogue du roman de M. Feuillet, se fût amusé à en nier les beautés, à en grossir les défauts, à montrer du moins combien ces défauts sont proches parents de ces beautés, on pourrait dire que M. Feuillet, en transplantant son récit sur le théâtre, s'est étudié à justifier toutes ces injustices, à donner raison aux violences de ce trouble-fête. Sa pièce est la plus amère satire, la plus sérieuse parodie de son livre. Tous ceux qui, comme nous, déplorent l'influence de la question d'argent sur les œuvres de la pensée, tous ceux qui se plaignent de voir nos auteurs à la mode tirer deux moutures d'un même sac et tailler à coups de ciseaux une pièce dans un roman, tous ceux enfin qui contestent à M. Octave Feuillet les aptitudes dramatiques, ne sauraient trouver de meilleur argument que cette transformation si malheureuse du *Roman d'un jeune homme pauvre.*

Dans la *Tentation*, M. Octave Feuillet a eu du moins le mérite d'écrire directement pour le théâtre. Quoique la *Tentation* ne semble pas destinée à laisser une trace bien profonde dans le répertoire de l'auteur, quoique le souvenir de la *Crise*, de *le Pour et le Contre*, etc., ait fait tort à cet ouvrage en lui donnant l'air d'un tableau composé avec des miniatures, il serait injuste de ne pas tenir compte à M. Octave Feuillet de ses efforts pour modifier sa manière d'après la différencedes procédés. Évidemment M. Feuillet, cette fois, s'était débarrassé de ses lunettes bleues: il avait essayé de regarder fixement ses personnages, découpés sur ce fond lumineux du théâtre, si peu semblable à ce crépuscule psychologique où le poëte de la *Clef d'or* découvre de si blanches lueurs et de si charmants mystères. Le rôle d'Achille de Kérouare, — âme d'un Roméo avec le physique d'un notaire, — est très-agréable et ferait honneur à un auteur dramatique de profession. Les silhouettes des deux belles-mères sont très-finement et très-gaiement indiquées. Mais les objections que soulève la *Tentation* pourraient servir de pendant ou plutôt d'envers aux critiques que nous a suggérées la pièce d'*Un jeune homme pauvre :* cette différence de procédés, sur laquelle on ne saurait assez insister, a dû tour à tour se révéler à M. Octave Feuillet, là, par la nécessité de gâter après coup, pour les ajuster à la scène, les choses ravissantes qu'il avait trouvées comme romancier; ici, par l'obligation de se priver *à priori* de ses plus sûrs moyens de succès, ceux qui consistent à créer le naturel dans le maniéré et le vrai dans l'invraisemblable, à amener, par des gradations savantes, par des merveilles d'analyse intérieure, une harmonie relative entre les sentiments de ses lecteurs, ceux de ses personnages et la donnée de son œuvre. Le prin-

cipal défaut de la *Tentation*, ce qui l'a empêchée de s'emparer du public et de prendre pied sur les planches, c'est le manque absolu de proportion entre les causes et les effets; c'est l'impossibilité, pour le spectateur, d'admettre que telle situation ait pu se déduire de telle autre, qu'une si mince traînée de poudre puisse produire des explosions si violentes, que de si vigoureuses péripéties puissent s'accomplir au milieu de caractères si effacés. Ces solutions de continuité eussent été admirablement remplies ou déguisées par M. Octave Feuillet, s'il n'avait eu à songer qu'à ses lecteurs, qui consentiraient à le suivre à tâtons plutôt que de le laisser en chemin. Ce *beau ténébreux*, ce Trévélyan, qui aime Camille sans l'avoir vue, qui se fait aimer d'elle pour quatre mauvais vers laissés dans sa corbeille à ouvrage, est inacceptable, quasi-grotesque au théâtre, sous les traits d'un gros acteur de second ordre : il eût été mystérieux, poétique et charmant à la lecture, à demi baigné dans la vapeur du soir, perdu dans les profondes allées du parc, répondant de loin aux vagues soupirs, aux aspirations romanesques de la belle délaissée. La plume ingénieuse de M. Feuillet eût délicieusement étudié, expliqué, rendu probable, presque réel, cet amour *en l'air*, aspiré en même temps, comme le parfum d'une même fleur, par deux âmes qu'unissent des affinités préventives, des similitudes de situations, de tristesses et de désirs. Au théâtre, on ne se résigne pas à voir Gontran de Vardes, sans préparation aucune, se changer en Othello, au moment même où il vient de trahir sa femme, et lorsque le public ne le connaît encore que par ses allures de *sportsman* et de vieux viveur, par ces détails de meutes et de vénerie dont M. Feuillet, par parenthèse, a singulièrement abusé. L'auteur, s'il avait eu, pour peindre ce personnage, toutes

les aises du roman ou du spectacle dans un fauteuil, aurait, sans nul doute, approfondi les contrastes de ce caractère partagé entre les habitudes de la vie mondaine et le sentiment ombrageux de l'honneur surexcité par une passion inavouée pour cette femme que Gontran néglige et offense. Enfin on ne peut s'empêcher de trouver bien brusque, bien imprévu, le tendre retour d'Hélène vers son cousin Achille, — le Roméo à figure de notaire, — qu'elle avait traité jusque-là comme un *patito* sans conséquence et qu'elle finit par épouser. Que de jolies choses l'Octave Feuillet d'autrefois n'aurait-il pas imaginées pour attendrir peu à peu et fixer cette âme légère, pour absorber ces étalages d'étourderie dans ces trésors de dévouement! En somme, ces deux pièces d'*Un jeune homme pauvre* et de la *Tentation* méritent un même blâme sous un double aspect : la critique peut s'attaquer à l'une pour des certitudes, à l'autre par des conjectures.

Toutefois ces deux échecs avaient, après tout, pour excuse, celui-ci l'enivrement du succès, celui-là la ferme volonté de s'accommoder aux exigences du théâtre. Rien, absolument rien ne justifie l'essai d'acclimatation dramatique de *Rédemption*. A l'époque où cette œuvre parut dans une *Revue*, cette vieille donnée de la *Courtisane amoureuse* infestait bien déjà la littérature : on avait la *Marion Delorme* et l'*Esméralda* de M. Victor Hugo, l'*Esther* de M. de Balzac, la *Fernande* de M. Dumas, la *Goualeuse* de M. Eugène Sue. Mais du moins M. Octave Feuillet arrivait avant que le débat fût publiquement posé sur la scène, avant que nos dramaturges eussent pris à tâche de nous émouvoir ou de nous indigner en faveur ou aux dépens de ces pécheresses qui méritaient bien cette indignité, mais non pas cet honneur. En outre, M. Octave Feuillet, dans cette première expression de sa

pensée, traitait la question à un point de vue psychologique et spiritualiste, qui pouvait obtenir grâce pour le sujet même. Le vieux curé de Saint-Étienne, consulté par Madeleine, qui se dénonçait à lui comme atteinte d'un mal inconnu et implacable, lui répondait : « Ce mal, ma fille, est le suprême bien, et son nom est l'âme. » — L'âme! ce mot suffit pour donner la nuance et le ton. Pourvu que ce vieux curé ne fût pas un prêtre du Dieu des bonnes gens, pourvu qu'il fût digne de cet habit que le livre admet, mais qui choque sur le théâtre, ces paroles, dans sa bouche, ne pouvaient signifier que ceci : « C'est à l'âme à racheter le mal qu'elle a laissé faire : or l'âme malade ou souillée ne peut avoir qu'un consolateur, qu'un rédempteur, c'est Dieu. Ensuite, si, après l'expiation, le repentir et les larmes, vous rencontrez un honnête homme que n'épouvante pas votre passé, votre conscience vous dira si vous avez le droit de lui tendre la main. S'il vous donne, à vous, créature avilie, mais régénérée, son amour et son nom, le monde pourra vous repousser encore : la religion ne refusera pas de vous bénir. » — L'ouvrage de M. Octave Feuillet s'accordait-il bien, dans son ensemble, avec ces conclusions évangéliques? Pas précisément; mais on pouvait s'y prêter moyennant un léger effort d'indulgence; et qui l'eût refusé alors à l'aimable écrivain? Enfin, — car il faut tout dire, — ce titre, aujourd'hui impardonnable, de *Rédemption*, ce titre qui, sur une affiche, fait l'effet d'une profanation, était à peu près tolérable dans des pages discrètes où le gros public ne pénétrait pas.

Maintenant, pour qu'il nous fût possible d'amnistier cette nouvelle *Rédemption*, dramatisée et augmentée, il faudrait que M. Octave Feuillet, en revenant sur ce scabreux sujet, que nous avons vu, dans ces derniers temps,

se reproduire à satiété en des variantes innombrables, en eût dit le mot suprême et décisif, qu'il y eût apporté l'autorité d'un juge, que son œuvre ressemblât à ces résumés où un président de tribunal met d'accord les plaidoyers et les réquisitoires. Est-ce là ce qu'il a fait? Ses amis l'affirment ou ont l'air de le croire : nous osons, nous, penser exactement le contraire. On vient de voir à quelles conditions nous aurions reconnu dans sa pièce ces caractères de moralité et d'équité qui seuls peuvent clore un débat; or, non-seulement il ne les a pas remplies, mais il s'en est de plus en plns écarté. Sous tous les rapports, nous préférons à cette comédie de *Rédemption*, telle qu'elle est aujourd'hui, les ouvrages où nos auteurs en renom se sont tristement obstinés à nous montrer ces ignobles héroïnes du demi-monde. Quand ils les ont flagellées, le scandale de ces honteux spectacles trouvait, en quelque sorte, sa compensation dans les flétrissures infligées par ces mains de connaisseurs sur ces joues fardées et plâtrées. Lorsqu'ils ont plaidé la thèse contraire et essayé de réhabiliter le vice par l'amour, on a su du moins à quoi s'en tenir, et la franchise du tableau en a presque atténué l'immoralité. Lorsqu'un drame célèbre met en présence, dans un joyeux souper, une courtisane et un jeune étourdi, je puis m'intéresser un moment à leurs tendresses folles, mais sincères, et quand plus tard la paupre fille expie ses fautes par l'humiliation et par la mort, je ne refuse pas à ses malheurs une larme de pitié. Ce n'est pas moral, mais c'est presque vrai, presque naïf, et ainsi va ce monde de joies fugitives, de plaisirs faciles et d'effroyables naufrages ! Dans *Rédemption*, la prétention spiritualiste, nous allions dire chrétienne, nous met tout d'abord en méfiance, et si l'auteur, en me proposant la solution du problème, ne réussit qu'à me le faire pa-

raître plus insolable, je lui en veux de ses efforts mêmes pour donner le change à la conscience et au goût. Madeleine, tourmentée d'un incurable ennui où l'orgueil a plus de part que tout le reste, vient consulter, non plus le curé de Saint-Étienne, mais le vieux prieur des Franciscains. Passons condamnation sur cette robe blanche portée par un comédien : la morale de ce prieur est celle d'un moine de l'abbaye de Thélème. Qu'il s'intéresse aux choses de théâtre, à la pièce nouvelle que Madeleine doit jouer le soir, passe encore, bien que ce souvenir mondain soit quelque peu déplacé chez un aussi saint homme ! Mais qu'il fasse luire aux yeux de la comédienne l'espoir d'un amour honnête et pur comme un moyen de se guérir de son ennui et de se laver de ses souillures ; qu'il promette à Madeleine encore impénitente, au lieu d'un désert ou d'un cloître, les joies du cœur et de la famille, voilà ce qui ne se peut supporter.

Ministre de Dieu, ce prieur sait très-bien que les désordres de la courtisane ne peuvent se *racheter* que par le repentir, l'humiliation et la prière ; homme du monde, il sait que cet amour honnête, si Madeleine le rencontrait au bout de ses ignominies, ne pourrait être pour elle qu'une faute de plus ou un affreux châtiment; chrétien, il ne peut ignorer que Madeleine, placée en face d'un homme digne de lui inspirer une de ces pures tendresses qui devraient être réservées à l'innocence, n'aura que le choix entre une nouvelle chute, moins honteuse, mais peut-être plus coupable que les autres, et un mariage qui serait un déshonneur pour lui, un supplice pour elle, un enfer pour tous deux. En promettant au vice ce qui ne doit être que la récompense de la vertu, ce prieur commet une énormité qui a bien pu passer inaperçue pour le public spécial de la première représentation, mais que la

robe qu'il porte, la sainteté qu'on lui attribue, les prétentions évangéliques du titre et de la pièce, les tendances élevées et délicates du talent de l'auteur, rendent encore plus offensante pour la vraie morale. Comment ne serions-nous pas attristé en voyant M. Octave Feuillet subir toutes les influences de cette atmosphère, accepter toutes les conditions de cette littérature? En laissant paraître sur une affiche le mot sacré de *Rédemption*, il a sacrifié à cette horrible manie du style moderne, où les idées les plus profanes, quelquefois même les plus impures et les plus impies, s'habillent des lambeaux du vocabulaire chrétien et jouent hardiment avec les vases de l'autel. En faisant prêcher à une femme de théâtre, par un prêtre de théâtre, une morale de théâtre, il est tombé dans une de ces vulgarités paradoxales que nous tolérerions chez ses confrères comme une conséquence de leurs habitudes intellectuelles, mais qui, chez lui, nous blessent comme une dissonance. Plus il est fin, distingué, immatériel, plus sa pièce révèle l'envie de considérer son sujet du côté spiritualiste et idéal, plus aussi ses conclusions sont de nature à froisser ceux qui croient et à égarer ceux qui doutent. Il a fait plus qu'une faute de goût; il a fait presque ce que j'appellerai une faute de conscience. Il n'en est pas, en effet, de la conscience comme du goût. En matière d'art, on peut très-bien préférer, — et M. Octave Feuillet en a recueilli le bénéfice, — une beauté de convention à une laideur avouée : dans les questions plus sérieuses, touchant de plus près aux forces vives de l'âme, nous préférons un matérialisme avéré à un faux spiritualisme.

Par malheur, le dernier acte de *Rédemption* ne répond que trop bien à la morale du prieur des Franciscains. Madeleine et Maurice semblent tout disposés à pratiquer ce que le prieur a prêché. Eh quoi! voilà une femme qui

se dénonce elle-même comme une créature dégradée, avilie, endurcie, incrédule, perverse : le souffle divin se ranime en elle ; une étincelle de foi se rallume dans son âme comme ces clartés tremblotantes que l'on voit poindre au bout d'une galerie souterraine ; elle aspire à croire et à aimer ; elle croit et elle aime : et comment exprime-t-elle cette croyance? Comment se rend-elle digne de ce amour? Comment arrive-t-elle à ce *rachat* de son âme, qui devra lui ouvrir une vie nouvelle? Par une tentative de suicide d'abord ; puis, quand ce suicide a avorté, en tombant dans les bras d'un jeune homme très-austère et très-sincèrement épris, j'y consens, mais qui n'est pas son fiancé, et qui peut-être ne sera jamais son mari : car M. Octave Feuillet avait trop de tact pour essayer de trancher une difficulté insurmontable, pour chercher une issue dans une impasse, pour prononcer, même du bout des lèvres et derrière la toile, le mot officiel, celui que la vraie morale réclame, mais qui placerait réciproquement Maurice et Madeleine dans une situation fausse et ridicule. Dans ces occasions-là, les rideaux de théâtre ont d'heureuses complaisances : ils tombent sur un dénoûment inachevé et impossible, laissant les spectateurs maîtres d'arranger à leur gré les événements ultérieurs. Je dois avouer à M. Octave Feuillet que la plupart de mes voisins de stalle ne penchaient pas pour le mariage ; quelques-uns même affirmaient que Madeleine et Maurice, s'ils se mariaient, feraient un bien mauvais ménage, et j'étais, malgré moi, de leur avis. Encore une fois, est-ce là un résumé de magistrat, un arrêt décisif, un dernier mot, une solution, une *Rédemption?* N'est-ce pas plutôt une épreuve manquée d'une gravure affichée à la porte de toutes nos librairies et de tous nos théâtres? Non, le rachat d'une âme ne se traite pas ainsi, entre une vie de

désordres et une heure de réveil ; on ne se rachète pas des ignominies de l'amour vénal par les ivresses de l'amour heureux. La justice divine et la morale humaine mettent à un autre prix la rançon de ces belles captives de l'opprobre et du vice. Dire le contraire, c'est donner une leçon dangereuse et proposer un mauvais exemple.

Nous n'avons jusqu'ici discuté que la moralité de *Rédemption* : quant à l'exécution dramatique, elle est très-défectueuse, et la froideur du vrai public en a dit là-dessus à l'auteur beaucoup plus que toutes nos critiques. Le prologue, qui est glacial et funèbre, ne tient à l'action que par un fil imperceptible. Les actes ne sont pas enchaînés l'un à l'autre, mais juxtaposés. Rien de plus mystérieux et de plus saisissant, dans l'œuvre originale, que le tableau de l'église, la première rencontre de Maurice et de Madeleine à travers l'ombre religieuse des piliers et des arceaux. Rien de plus banal et de plus faux, au théâtre, que cette cour du couvent, ces mendiants grotesques, ce moine qui ressemble aux figurants de l'Opéra dans le quatrième acte de la *Favorite*. La scène chez l'alchimiste Mattéus est horriblement déplaisante. Ce vieux mécréant et son entourage sont trop repoussants pour être gais, trop malpropres pour être terribles. Le contraste entre les exhortations pieuses et consolantes du prieur et les brutales boutades de l'athée serait peut-être compris et apprécié à la lecture ; il est absolument perdu pour le spectateur, qui n'y voit qu'un prétexte à longueurs. Le drame ne se relève, l'émotion n'arrive enfin qu'au troisième acte, dans cette scène du paravent où Madeleine entend, sans être vue, les invectives et les anathèmes que Maurice lance contre elle. Mais d'abord c'est un succès d'actrice plutôt encore que d'auteur ; ensuite on ne peut s'empêcher de remarquer que tout le monde, dans *Ré-*

demption, écoute aux portes : le comte Jean, dans le prologue; Maurice, au second acte ; Madeleine, au troisième. La scène du souper est froide et lugubre, comme le sont du reste, dans le répertoire moderne, toutes ces orgies où des courtisanes spirituelles et des viveurs éblouissants sont censés jeter à la face du ciel et de la terre la mousse petillante de leur vin de Champagne et de leurs bons mots. Nous ne connaissons rien de plus triste que ces pauvres comparses en habit râpés représentant le faste et les magnificences du *high life* de Saint-Pétersbourg, de Paris et de Londres, et racontant leurs folies galantes à raison d'un franc par soirée. Nous avons dit ce que nous pensions de la scène finale, celle où Madeleine vide le flacon de Mattéus qu'elle croit empoisonné, et où Maurice, désarmé par cette preuve d'amour et de *spiritualisme*, abjure ses dédains et ses rudesses pour tomber aux pieds de la comédienne, en murmurant ces mots que ne renieraient pas les plus intrépides dramaturges du boulevard : « Oui, va... je te crois, je t'aime!... J'unis pour jamais ma main à ta main... mon âme à ton âme... Sois heureuse, pauvre ange!... »

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée!

On nous permettra de trouver plus spiritualiste et même plus dramatique le dénoûment de *Polyeucte*.

Peut-être aurons-nous paru sévère envers un talent que nous aimons, que la société polie a adopté comme sien, et que nous avions placé, dans notre estime, bien loin, bien au-dessus des célébrités bruyantes qui flattent le goût public pour le conquérir et acceptent le joug honteux de la littérature démocratique. Mais il ne s'agissait pas seulement de savoir si M. Octave Feuillet est ou

n'est pas doué des aptitudes dramatiques ; — *Dalila* et le troisième acte de *Rédemption* plaideraient pour l'affirmative. — Il s'agissait surtout de protester contre les dangereuses tendances d'une pièce qui, tout en affectant des allures magistrales et des aspirations chrétiennes, ne vaut pas mieux, au fond, et même vaut moins que la plupart de ses égales, les légendes brutales ou mielleuses du vice mis au ban de la société ou réhabilité par l'amour. Il s'agissait de montrer par quelles attractions funestes un esprit fin, délicat, exquis, peut se laisser entraîner dans une voie où il perdra nécessairement presque tous ses avantages, où il restera inférieur à des esprits plus vulgaires, mais plus vigoureux, rompus de plus longue main à ce rude contact d'une pensée individuelle avec le *tout Paris* du premier soir et la multitude des lendemains. Abstraction faite de cette morale dont se moquent les raffinés, de ces signes de *race* intellectuelle et littéraire que M. Octave Feuillet ne perdra jamais complétement, au seul point de vue de l'art, du respect de l'artiste pour ses succès et son nom, si nous avions aujourd'hui à choisir entre M. Dumas fils, publiant tous les deux ans une œuvre patiemment et spécialement écrite pour le théâtre, et M. Octave Feuillet, improvisant tous les six mois une pièce découpée dans un livre, ce n'est pas pour M. Feuillet que nous nous déciderions. Ce rapprochement involontaire est plus éloquent que toutes les remontrances.

L'exempe d'Alfred de Musset ne prouve rien : les deux seules *comédies* de M. de Musset qui aient réussi et mérité de réussir au théâtre sont justement les deux dernières, le *Caprice* et une *Porte ouverte*, celles où, fatigué déjà et épuisé, il était resté plus terre à terre et se rapprochait tout simplement des auteurs ordinaires : car, dût-on nous accuser de blasphème, nous

déclarons n'avoir jamais vu en quoi le *Caprice* et une *Porte ouverte* étaient très-supérieurs au Scribe du bon temps et à Marivaux. Quant aux fantaisies shakespeariennes, vraiment ravissantes, d'Alfred de Musset, elles sont restées, selon nous, injouables, surtout depuis que l'on a essayé d'en jouer quelques-unes, et c'est sur la foi de cette renommée tardive et charmante que le public les a tolérées ou applaudies. Oui, les deux genres sont distincts, souvent contraires, et jamais l'on ne nous persuadera qu'une œuvre écrite pour le lecteur puisse émigrer sur la scène sans que ses qualités les meilleures s'évaporent en chemin. C'est pourquoi les amis véritables de M. Octave Feuillet doivent lui poser nettement la question : Veut-il persister à travailler pour le théâtre, à *faire du théâtre*, comme on dit dans cet argot? Alors qu'il renouvelle complétement sa manière ; et, certes, il est assez jeune, il a assez de talent pour que cette tentative ne semble pas désespérée. Veut-il continuer à tourner dans le même cercle, à *surmener* ses succès, à déflorer, tantôt ce qu'il pourrait faire, comme dans la *Tentation*, tantôt ce qu'il a fait, comme dans le *Roman d'un Jeune homme pauvre?* Alors il descendra peu à peu de ces zones éthérées et sereines, de ces brumes lumineuses où ses admiratrices aimaient tant à l'aller chercher : il cessera d'être lui-même sans devenir autre que ce qu'il est : il se confondra de plus en plus avec le groupe des habiles, des faiseurs, des privilégiés du tour de faveur et de la prime ; il aura le plaisir ou le chagrin d'être comparé à l'auteur d'un *Père prodigue* ou à l'auteur des *Effrontés*, jusqu'à ce qu'il tombe un beau soir d'inanition et de lassitude, entre le trépignement d'un claqueur et le gémissement d'un caissier; ces deux rois du théâtre contemporain. Puisse l'événement démentir ces prédictions importunes !

Au milieu de tristesses plus générales et plus sérieuses auxquelles nous avons dû nous arracher en traitant une simple question littéraire, la décadence, ou, pour parler plus juste, la *vulgarisation* de M. Octave Feuillet compterait parmi nos griefs contre notre temps; et ces griefs sont, hélas! assez nombreux pour qu'il nous semble bien pénible de les multiplier encore.

20 novembre 1860.

XXII

M. LOUIS VEUILLOT [1]

Conteur, voyageur, poëte, je ne veux aujourd'hui rien chercher de plus sous ce nom habitué à éveiller des idées moins pacifiques. M. Louis Veuillot nous le dit lui-même : « Au milieu de la guerre, souvent inquiet, ne voyant aucun avantage à soutenir la conversation politique avec certains vaillants d'écritoire, j'ai demandé refuge à la littérature. J'ai fui en esprit vers la campagne, vers la mer. J'ai évoqué Mozart, et le vent, et les vagues, pour moins entendre les journaux. Voilà l'occasion de mon Décaméron. » — Décaméron chrétien, aussi chaste, aussi pur que celui de Boccace était licencieux et effronté ! Et nous, le laisserons-nous passer sous nos yeux sans le saluer d'un hommage ? Tout ce qu'il y a, dans ces deux volumes, d'esprit, de verve, de sève puissante, de fine raillerie, de sensibilité profonde, de piété douce ou véhémente, de poésie vraie, de sel gaulois, on le sait, tout le monde le

[1] *Çà et là.*

dit, personne ne l'ignore : quel motif aurions-nous de le taire ? Je suppose un étranger, un provincial, un curieux de bonne foi, avide de se mettre au courant de nos faits et gestes littéraires, et assez naïf pour me consulter : — Il y a, lui répondrais-je, de bons et de mauvais livres, des brochures bonnes et mauvaises, une bonne et une mauvaise littérature : Nous avons la découverte de la *Mer* et les amours des coquillages, des turbots et des dorades, par M. Michelet, professeur d'histoire naturelle et de galanterie française ; les *Fleurs du Mal*, par M. Charles Baudelaire, poésies qui ont eu des démêlés avec la justice, mais que les critiques attitrés du *Moniteur* n'en recommandent pas moins vivement à l'admiration de leurs contemporains. Nous avons la *Comédie funèbre*, pièce en plusieurs actes, jouée par les bohêmes qui vivent sur le cercueil des bohêmes qui meurent, avec accompagnement de grosse caisse, de souscriptions, de monuments et de réclames. Nous avons enfin l'*Histoire en pantoufles* par cet illustre Pierre de l'Estoile, qui a de l'esprit, non pas seulement comme Voltaire tout court, mais comme *le roi Voltaire* ; jeune et irrésistible Lindor de cinquante ans, dont la chevelure blonde et le style bleu exhalent des senteurs de pommade à la rose, et que les raffinés de la démocratie ont chargé de leur apprendre le genre Pompadour et les belles manières ; littérateur enrichi, se croyant quelqu'un parce qu'il possède quelque chose ; poëte manqué, fantaisiste pesant, chroniqueur ennuyeux causeur insipide, surnuméraire de lettres passé chef de division et profitant de son privilége pour profaner de sa prose prétentieuse et plate la place consacrée par madame de Girardin ; courtisan révolutionnaire, se moquant des absolutistes dans les antichambres impériales ; capable de tout pour plaire au prince Napoléon, même de

tourner en ridicule la bravoure du roi de Naples. Mais nous avons aussi de jolis romans, de belles poésies, de belles histoires, d'éloquents plaidoyers pour la vérité et la justice. Nous avons — car il faut être juste —*Le Marquis de Villemer*, de George Sand, une merveille, un charme, le chef-d'œuvre d'un talent que l'on admire sans l'amnistier, chaque fois qu'il nous prouve combien il avait peu besoin, pour nous intéresser et nous émouvoir, de plaider des doctrines dangereuses et de surexciter des passions coupables ; nous avons les *Épitres rustiques*, de Joseph Autran, une œuvre sérieuse et charmante, un livre de haute portée philosophique et morale, abrité dans un nid de verdure. Nous avons les admirables satires de M. Victor de Laprade ; les beaux discours de M. Guizot et du Révérend Père Lacordaire ; les livres de M. Villemain et de M. Cousin, de M. de Montalembert et de M. de Broglie ; les pages indélébiles de monseigneur l'évêque d'Orléans ; les courageuses polémiques de MM. de Riancey et Laurentie ; tous parfaitement en état de tourner une phrase française et d'écrire une page de prose aussi bien que M. Arthur de la Guéronnière ou même que M. Paulin Limayrac. Nous avons, en un mot, comme toujours, le bien et le mal en littérature ; le bien, que je vous recommande de toute mon âme ; le mal, que je voudrais pouvoir étouffer de mes anathèmes ou mieux encore de mon silence. A présent, vous êtes renseigné : allez, choisissez, et que Dieu vous garde des mauvaises lectures ! — Est-ce là tout ? — Oui... c'est-à-dire non : il y a bien encore un livre amusant, poétique, édifiant ; un livre catholique et dévot, et cependant plus agréable à lire que nos œuvres les mieux pourvues d'épices voltairiennes ou galantes ; un livre où on respire à pleins poumons l'amour de Dieu, du beau, de toutes les grandes perspectives de

l'art et de la nature ; où circulent les plus suaves parfums de la Bretagne chrétienne, les plus salubres aromes de l'Océan et de ses plages ; où de beaux vers s'épanouissent, non pas comme une broderie ou une parure, mais comme les fleurs de ces plantes agrestes, fécondées par la rosée du ciel. Satire, prière, paysage, élégie, cantique, églogue, légende, sonnet, roman, ballade, sermon, il y a de tout cela dans ce *Çà et là*, dans cette école buissonnière où se joue, en mille frais sentiers jalonnés de croix, un des plus vigoureux esprits qui aient jamais flagellé le sophisme, l'impiété et le mensonge : maintenant mettez que je ne vous en ai rien dit, et que je n'en ai pas même entendu parler. Voyez-vous d'ici l'étonnement naïf de mon questionneur, écarquillant de grands yeux et cherchant le mot de cette énigme ? — Mais alors, monsieur, vous avez découvert dans ce livre un fond d'immoralité ? — Pas le moindre : il est publié par M. Gaume. — Ou bien c'est que l'auteur est un de ces chrétiens *pour rire* qui vont achever leurs homélies dans les coulisses de l'Opéra ? — Lui ! il va tous les jours à la messe, et l'intérieur de sa maison a les calmes austérités d'un couvent. — Ah ! j'y suis : l'auteur est un de ces personnages, comme on assure qu'il en existe, qui, après s'être solennellement qualifiés de catholiques, ont déchiré le sein maternel de l'Église et grossi les rangs des spoliateurs du saint-siége ? — Encore moins. — Allons, décidément, je m'y perds. — Eh bien ! ne vous y perdez plus ; car, grâce à mon cadre tout littéraire, à l'oubli de certaines dissidences qui nous semblent aujourd'hui contemporaines de Romulus ou de Constantin, et, le dirai-je ? à un de ces énormes orages qui effacent la trace légère des giboulées d'avril, je puis, je veux et je viens vous parler de *Çà et là*.

Essayons d'étudier, non pas le talent, — il est immense,

— mais la physionomie et la situation de M. Louis Veuillot dans la littérature de notre époque. La presse irréligieuse et révolutionnaire a trouvé commode de créer un Veuillot légendaire, une sorte d'Alcide du Nord, trempé d'eau bénite, n'ayant d'autre arme que la massue, d'autre force que l'injure ; ou bien encore un Rabelais de sacristie, gouailleur, *fort en gueule*, expert aux gros mots, un composé de moine et d'inquisiteur, prêchant, jurant, sacrant, vouant au fagot les hérétiques et les tièdes, mettant une dévotion grivoise au service d'une dévotion féroce, parlant et écrivant l'écume à la bouche, sans qu'on sache bien si c'est celle d'un fanatique en colère ou d'un tapageur en goguettes. Or, toutes les fois que M. Veuillot s'est dérobé à la polémique où sa verve exubérante donnait parfois un prétexte à ces grossières peintures toutes les fois que, cherchant une forme moins agressive et plus littéraire pour ses impressions de chrétien, de paysagiste, de poëte, il a laissé parler son imagination et son cœur, on a pu reconnaître, à travers les austérités volontaires de sa pensée et de son style, tout un fond de tendresse, de sentiment, d'émotion contenue, mais vivace, une primitive nature poétique et passionnée, ayant eu à se combattre, à se dompter pour être plus propre à la lutte, comme le soldat s'efforce d'oublier sa fiancée, sa sœur et sa mère pour que rien ne l'amollisse sur le champ de bataille. La religion ne refroidit pas les sentiments humains qu'elle touche ; elle leur donne une saveur mystérieuse, particulièrement attrayante pour les esprits délicats, comme tout ce que l'on devine, tout ce qui porte en soi l'empreinte du combat et du sacrifice. Nos modernes illustres ont tellement abusé du procédé contraire, tellement mis à l'étalage leurs passions présentes ou anciennes, véritables ou chimériques,

ils se sont livrés à de tels efforts pour exprimer plus qu'ils n'avaient ressenti, qu'on éprouve un singulier charme à découvrir dans une âme apaisée et mortifiée par le christianisme le feu conservé sous la cendre, et devenu, en se consacrant, plus lumineux et plus pur. Ç'a été une des erreurs, non-seulement morales, mais littéraires, de notre temps, de se figurer que la poésie, l'amour, la tendresse, s'agrandissaient en se désordonnant, qu'il leur suffisait, pour enrichir leur domaine, d'exagérer leur langage. C'est au contraire une loi, supérieure même aux lois du goût, que, l'idéal de la beauté des sentiments humains se formant de leur lutte contre eux-mêmes en présence du devoir qui les exalte et les domine, plus ce devoir part de haut, plus il est précis et sévère, plus aussi le spectacle de cette lutte et de cette victoire est grandiose et pathétique. Cette jouissance délicate que j'essaye d'indiquer, on la rencontre souvent dans ce que j'appellerai, faute de mieux, les œuvres d'imagination de M. Louis Veuillot ; dans ses romans, ses récits de voyage, sa *Petite Philosophie,* dans bien des pages où le publiciste guerroyant se retire au second plan pour faire place à l'homme; à l'homme, qui, en sanctifiant les sources de la douleur, de l'amour et des larmes, ne les a ni glacées ni taries. Dans *Çà et là,* cette impression est plus fréquente encore et plus vive. Quelle tendresse chrétienne, quelle finesse de sentiment et de nuance, quelle flamme intérieure dans *Madeleine* ! « Écoutez, Madeleine, écoutez ! etc. » Quoi de plus touchant, de plus émouvant que cette page où l'on devinerait, si on l'osait, le cœur brisé de l'époux, le cœur reconnaissant du frère? « J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards comme aux regards des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, toi qui par amour de Dieu t'es refusée au service de Dieu,

et qui par charité te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là tu restes comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir. Tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie; tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants... Oh ! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs.» Et, en un tout autre genre, quelle gracieuse malice dans ce sonnet que je choisis au milieu d'autres poésies bien remarquables, parce qu'il vaut un long poëme — et qu'il est moins long !

A UNE ÉPLORÉE.

Cachez vos pleurs, madame, et votre épaule
Si vous voulez; — mais là, sincèrement. —
Que le bon Dieu calme votre tourment;
Ne chantez plus la romance du *Saule!*

C'est la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement,
Et de rogner trop sur le vêtement :
Leur deuil n'est triste, hélas! que de son rôle.

Donc il faudrait qu'un ange vînt des cieux
Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux?...
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile!

Dame, Dieu fit les anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait.

Que serait-ce, à présent, si je citais d'autres passages, *Dans la montagne*, *Paysages bretons*, *Miron*, *la Vie du château*, presque tous les vers, et les neuf dixièmes de la prose? On y reconnaîtrait une rare variété d'inspirations et de couleurs. Dans cet homme que l'on représente comme n'ayant d'autre génie que celui de la haine et de l'insulte, on découvrirait, je le répète, une veine poétique et descriptive, une sensibilité (pardon du mot, vieilli, mais non remplacé) d'autant plus vraie qu'elle est plus sobre, quelque chose comme un trésor conservé et mis sous clef au milieu des orages de la polémique, mais visité et retrouvé aux heures d'apaisement et de silence. On songerait alors à ces poëmes de chevalerie qui nous montrent, dans un coin de forêt ou de paysage, un guerrier à la sombre armure, se reposant à l'ombre près d'une source vive, entr'ouvrant sa visière et sa cuirasse pour laver dans cette eau limpide la poussière du combat ou le sang de ses blessures. Est-ce une goutte de sueur, est-ce une larme que j'aperçois sous cette visière à demi baissée? Je l'ignore, mais voilà que le clairon sonne; l'armure se rajuste, et malheur aux infidèles! On le voit, nous sommes loin de ce Pantagruel fanatique et enragé auquel certains coryphées de la révolution et de la bohème se sont obstinés à réduire le talent de M. Louis Veuillot, probablement pour s'indemniser de ces terribles *volées de bois vert* dont ils portent encore et porteront longtemps les meurtrissures. Comment se fait-il pourtant que ce portrait de fantaisie, ce type légendaire garde encore quelque créance, non-seulement auprès des intéressés, mais de bon nombre

d'indifférents? Je crois pouvoir l'expliquer par un effet d'optique, de proportion relative entre M. Veuillot, son temps, ses adversaires, l'arme, le combat, l'arène ; et cette explication me servira finalement à indiquer quelques réserves, à demander à l'auteur de *Çà et Là* quelques retouches, quelques ratures pour ses éditions prochaines.

Au dix-septième siècle, dans une société profondément aristocratique, la littérature sacrée était représentée par des évêques, des prédicateurs, des religieux, des solitaires, dont le génie avait pour auxiliaire l'ordre social lui-même, et dont l'autorité était si imposante, si incontestée, que la littérature profane, parfois leur antagoniste, jamais à visage découvert, était obligée de se faire humble, discrète, respectueuse, pleine de précautions et de réticences : parfois même, cédant au penchant universel des âmes, elle se rapprochait d'eux par la foi ou le repentir, et devenait leur alliée. La polémique restait dans les plus hautes régions de la controverse et n'avait pas besoin de descendre. Ce n'étaient pas des athlètes de la vérité et de l'erreur échangeant leurs coups et mesurant leurs forces ; c'étaient des maîtres, des docteurs, des apôtres, accablant, au nom d'une vérité souveraine, des égarés et des rebelles. Au siècle suivant, la scène change ; les rôles sont intervertis, mais le caractère de la lutte reste encore aristocratique. Voltaire, aristocrate des griffes aux dents, n'a ou du moins ne pourrait avoir d'adversaires sérieux que des évêques, des magistrats, des hommes investis d'une puissance quelconque, religieuse, sociale ou politique, si par malheur l'Église de France, lasse de produire des merveilles de génie, de science et de vertu, n'était entrée dans une phase d'épuisement et de faiblesse, si un souffle d'irréligion et de ruine n'avait fait de toutes les puissances

terrestres autant de complices de ces influences destructives qui commençaient par attaquer le cerveau avant de s'emparer du corps tout entier. Quant à des cuistres tels que Fréron ou Desfontaines, de mœurs presque aussi décriées que celles de leurs ennemis, on me permettra de ne pas les compter. Enfin, au commencement de ce siècle, après cette formidable enjambée qui va de 1789 au Consulat, un nouvel aspect se produisit dans la polémique religieuse, philosophique et littéraire. Le succès, le haut du pavé, le côté des rieurs appartint un moment aux défenseurs de la vérité, aux détracteurs de l'impiété philosophique et de l'esprit révolutionnaire : mais à quel prix? dans quelles conditions? entre les mains de quels hommes? La lutte et la victoire semblaient commandées d'avance et réglées dans les bureaux de ministères, par ordre, avec autorisation, patente et privilége : les apôtres, les apologistes, les chefs de cette réaction chrétienne contre Voltaire, Diderot et Jean-Jacques s'appelaient Dussault, Geoffroy, Féletz; des gens d'esprit qu'on eût aimé à croire convaincus, mais qui, fort probablement, n'en étaient pas eux-mêmes très-sûrs. Cette croisade d'après coup ne s'adressait pas à des convictions, mais à des rancunes : elle fut courte et à peu près stérile. L'esprit français, toujours mobile, changea encore une fois de courants et de pente : on sait ce qui en advint. Des révolutions nouvelles furent à la fois le châtiment et la conséquence de l'oubli de Dieu; leur effet le plus clair, le plus positif, en dehors de toutes les vicissitudes de royauté, de république et d'empire, fut de *démocratiser* la société. C'est donc sur une table rase, sur un terrain nivelé par la démocratie moderne, sans aucun caractère officiel, sans autre pouvoir qu'une plume, à un poste d'avant-garde que ne pouvaient occuper ni les évêques, ni les prêtres,

ni même, — il faut savoir tout dire, — les *aristocrates* du catholicisme, c'est là que l'on a vu pour la première fois un laïque, catholique ardent, maximant ses pratiques, pratiquant ses maximes, combattant corps à corps, avec des armes plus fortes que les siennes, l'irréligion voltairienne; mais l'irréligion descendue de plusieurs degrés, s'étant faite, elle aussi, bourgeoise d'abord, puis démocratique, et prompte à recouvrir d'un habit noir, d'une blouse ou d'un oripeau les broderies et le velours de Voltaire. La tâche dont ce laïque s'acquittait, l'épiscopat et le sacerdoce ne pouvaient pas l'accomplir. Dans les occasions solennelles, en face des grands périls, sur les questions capitales, en présence d'adversaires manifestes ou cachés dont l'intervention a le caractère d'un événement, la grande voix de l'épiscopat doit s'élever, et certes, ni l'éloquence ni le courage ne font défaut à l'accomplissement de ce devoir. Mais on ne peut pas exiger d'un évêque qu'il descende tous les matins dans la lice politique et littéraire pour dire à M. A... qu'il est un sot, à M. B... qu'il est un hâbleur, à M. C... qu'il est un drôle, et cependant il faut que la chose se dise; car cette hâblerie, cette drôlerie, cette sottise, ont cinquante mille abonnés, cinq cent mille lecteurs, des millions de crédules, d'admirateurs et de partisans; et c'est de cette collection de sottises, de hâbleries, de drôleries, d'admirations et de crédulités que se forment la corruption, la dégradation et la ruine d'un pays. Il faut que la chose se dise, et nul ne l'a dite mieux, plus haut, plus fort, plus vertement que M. Louis Veuillot. Ces vérités, adressées à des démocrates, en pleine démocratie, en plein nivellement révolutionnaire, il les a parfois dites en démocrate, sinon, à Dieu ne plaise! de sentiment et de principes, au moins d'allures et de ton. Pouvait-il faire autrement? Je ne le

crois pas : mettre des manchettes, des gants jaunes ou un jabot de dentelles pour se battre contre une littérature en chemise sale, recourir aux malicieuses élégances d'académie et de salon pour confondre les vulgarités du mensonge et du vice, c'eût été un métier de dupe. Il fallait, non pas précisément riposter aux gens dans leur langue (elle est trop laide !), mais raviver, regaillardir la langue française, débilitée par trois siècles de bel-esprit et de belles-lettres, remonter aux sources, se refaire Gaulois plutôt qu'Athénien, remplacer notre prose désossée par une prose plus ferme, dont les arêtes, les saillies et les nervures entrassent plus profondément et fissent saigner à la fois la chair et l'épiderme. Voilà, et bien mieux encore, ce qu'a été le Louis Veuillot de la polémique, et c'est celui-là qui a prévalu dans l'opinion de ses lecteurs, abusés d'ailleurs par les rancunes de ses victimes. L'autre, le poëte, l'artiste, l'écrivain délicat et charmant de bien des chapitres de *Çà et Là*, est resté secondaire, reconnu seulement et salué par quelques esprits plus attentifs. M. Louis Veuillot s'y attendait; il s'y résignait, et ç'a été là un des sacrifices de cet énergique talent à sa tâche vengeresse.

Cependant n'y a-t-il rien à dire? Pour que cette figure si accentuée, cette plume si vigoureuse, cette puissance si redoutable ne rencontrât plus devant soi et contre soi que ses ennemis naturels, n'y aurait-il rien à faire ? Nous répondrons sans sortir de nos attributions et de ce livre, dont le mérite et le succès ne pouvaient être passés sous silence. En combattant démocratiquement des passions, des sophismes, des sottises, des ignominies démocratiques, M. Louis Veuillot a contracté certains plis qui tiennent aux habitudes mêmes de la lutte, au caractère de ses antagonistes plutôt qu'à ses propres tendances. Il oublie parfois que l'ensemble des vérités qu'il

défend a besoin d'une notion générale de respect et d'autorité dont on ne saurait offenser la moindre partie sans faire tort au reste; que toute irrévérence envers les images du passé, envers les grandeurs trois fois consacrées par la tradition, la vertu et le malheur, entr'ouvre une porte, et qu'il suffit d'une porte entr'ouverte pour que l'armée des démolisseurs y passe et ruine l'édifice. Cest ainsi que, dans *Çà et Là*, je voudrais effacer une anecdote qui n'ajoute pas beaucoup de prix au livre, et où il est question du général de Coëtlosquet, de Saint-Cloud et de 1830[1]. Je voudrais aussi qu'il fît abnégation de je ne sais quels ressentiments personnels peu dignes de lui et qu'il cessât de réunir, dans ses attaques meurtrières, des noms qui ne devraient pas se rencontrer ensemble. Puisqu'il est bien convenu que nous nous réconcilions dans une même émotion de douleur et d'angoisse, évitons désormais tout ce qui pourrait rendre le raccommodement moins complet et moins durable. En lui adressant cette cordiale prière, j'obéis à la fois à un intérêt général et à une pensée égoïste : Il y a en effet un plaisir plus vif encore que celui d'admirer; c'est de voir s'amoindrir et disparaître les nuances qui nous séparent de ceux que nous admirons et que nous aimons.

[1] M. Louis Veuillot, dans les éditions suivantes, a bien voulu me sacrifier cette page.

XXIII

EUGÈNE SCRIBE

Lorsque l'on apprit la mort si soudaine de M. Eugène Scribe, il fut aisé de prévoir que les agressions violentes qui avaient poursuivi, dans ces derniers temps, l'infatigable écrivain, allaient être immédiatement réparées et rachetées par l'excès contraire. On le sait, l'esprit français, l'esprit parisien surtout, a de ces variations, de ces réactions subites; mais elles ne se produisent pas toujours dans le même sens, et il serait peut-être assez triste de rechercher les causes de ces différences. C'est ainsi que nous avons rappelé récemment, à propos d'un homme de génie — il ne s'agissait pas de M. Scribe, — comment une vieillesse trop longue, trop solennellement imposée à l'admiration et à la louange publique, trop soigneusement maintenue dans une atmosphère factice, avait pu préparer à la gloire de M. de Chateaubriand, pour ses premières années *d'outre-tombe*, non pas, grand Dieu! une déchéance, mais une sorte d'éclipse passagère et de déchet. C'est que M. de Chateaubriand,

pendant les quinze ans qui précédèrent sa mort, était un prestige, une autorité, un monument, un ancêtre : il n'était déjà plus un chiffre. Les *jeunes* ou soi-disant tels pouvaient être importunés du bruit qui s'attachait à son nom ; ils ne le rencontraient plus sur leur chemin ; il ne leur prenait pas leur place au soleil. Sa mort les débarrassait d'une admiration, mais non pas d'une concurrence. Avec M. Scribe ç'a été tout le contraire. Jusqu'à la fin, jusqu'à la veille de cette mort subite, tous ceux (et le nombre en est grand) qui travaillent ou aspirent à travailler pour le théâtre avaient en M. Scribe un concurrent redoutable, et se figuraient volontiers que, s'il n'eût pas existé, ils seraient arrivés plus facilement et plus vite. La place qu'il occupait, et que personne très-probablement ne sera capable d'occuper après lui, leur semblait prise en détail sur l'espace qu'ils convoitaient. Son nom obstruait toutes les affiches ; ils se heurtaient à ses manuscrits sur le seuil de toutes les directions théâtrales, et ces portes, fermées pour eux, s'ouvraient pour lui. Son activité prodigieuse, que l'on a tant vantée, et qui, selon nous, n'était plus en harmonie avec son âge, avec sa célébrité, sa fortune, avec ce sérieux qui sied au déclin des carrières brillantes et bruyantes, cette activité désespérait tous ceux qui avaient plus besoin que lui de se faire jouer et applaudir : il n'est donc pas étonnant qu'ils aient cherché à la longue sa condamnation dans leur supplice. M. Scribe lui-même — et nous sommes loin de l'en blâmer, — en contribuant plus que tout autre à faire du théâtre une branche de revenu aussi productive que les maisons ou les terres, en organisant le budget et le ministère des finances de la littérature dramatique, aurait pu quelquefois reconnaître son propre ouvrage dans ces âpretés de concurrence qui font songer aux rivalités commerciales et ajoutent

aux mobiles ordinaires de la vanité et de l'envie la valeur positive et chiffrée d'une question d'argent. De là, contre cet homme si inoffensif, et, dit-on, si aimable, ces attaques passionnées, ces émeutes d'étudiants en révolte contre leur professeur, ces colères sans cesse soulevées par sa persistance à produire, et à demi justifiées, il faut en convenir, par la faiblesse de ses dernières productions. Mais aussi, dès que l'on a su que M. Scribe, qui ne pouvait être forcé à l'inaction que par la mort, allait se reposer pour toujours, dès qu'à la place de cet obstiné travailleur on n'a plus vu qu'un cercueil, colères et railleries ont disparu : on s'est accusé d'injustice et d'ingratitude envers cet amuseur (ne disons pas cet enchanteur ; réservons ce mot pour Lamartine ou pour Rossini), à qui nous devions tant d'heures charmantes, tant d'agréables soirées. Puis, l'émotion du regret, l'exagération de l'amitié se mettant de la partie, sont venues les grandes phrases de génie et de vertu ; si bien qu'un étranger, un provincial, trompé par cet enthousiasme funèbre, aurait pu croire, en ce premier moment, que nous venions de perdre à la fois, dans le même grand homme, un Vincent de Paul et un Corneille.

La nuance vraie — est-il besoin de le dire ? — se trouve, comme toujours, entre ces deux extrêmes, et nous allons essayer de la chercher. Nous ne prétendons pas, bien entendu, offrir à nos lecteurs la biographie de M. Scribe, ni l'exacte appréciation de son talent et de son genre, ni le dénombrement de ses ouvrages ; un volume ne suffirait pas à la plus sèche nomenclature ! Nous voudrions plutôt, dans cette vie si pleine, dans ce répertoire si immense, dans cette physionomie si populaire, saisir quelques traits distinctifs qui pourraient servir un jour à recomposer l'ensemble de la figure. Nous voudrions sur-

tout, même en face de ce regain de popularité et de *gloire*, sauvegarder les droits de l'idéal, de la poésie, de l'art vrai, de la vraie littérature, de la vraie morale, de celle qui ne s'occupe pas d'empêcher la fille d'un boutiquier de se faire enlever par un commis de magasin, et qui dédaigne de combattre de petites passions par de petits calculs mis au service de petits intérêts et de petites causes.

Pour rendre notre tâche plus facile et plus brêve, nous grouperons par masses cette vie et ces œuvres; nous les suivrons parallèlement aux trois époques que M. Scribe a traversées : la Restauration, où il eut le théâtre de Madame pour centre et point culminant de ses succès; le régime de 1830, où il s'étudia à suivre le courant de l'esprit public, où il chercha à agrandir ses cadres et s'essaya dans la comédie historique et politique; enfin les années qui ont suivi la Révolution de février, et où il multiplia, éparpilla à droite et à gauche les produits d'un talent, tout aussi vivace peut-être, mais désormais moins puissant sur le public, que l'heureux auteur avait trop mis dans la confidence de ses procédés, de ses surprises, des fils de soie de ses marionnettes, des merveilles de ses prestidigitations dramatiques.

C'est dans ses jolies pièces du Gymnase, dont un gracieux patronage avait fait le *Théâtre de Madame*, que M. Scribe s'est révélé dès l'abord tout entier; c'est là qu'il a été tout à fait lui-même, presque original, presque créateur, et c'est cette partie de son répertoire que nous n'hésitons pas à préférer aux autres, en y ajoutant cependant, comme chefs-d'œuvre du genre, quelques *poëmes* d'opéra et d'opéra-comique. On a beaucoup parlé, et souvent en fort bons termes, de la politique de la Restauration: peut-être resterait-il quelque chose à dire de la société

d'alors. Composée d'éléments bien divers, parfois même bien contraires, resserrée entre un passé de la veille qu'elle ne pouvait ni aimer ni oublier, et un avenir imminent qu'elle pressentait sans pouvoir le conjurer, cette société brillante et éphémère n'eut pas le temps de se fondre en un tout homogène : elle naquit, régna, lutta et mourut, sans que ses traits fugitifs et mobiles eussent pu se former, s'accentuer, se fixer en physionomies, en caractères, en personnages saisissables pour l'observateur et le poëte comique. Nous aurions défié Molière et Lesage eux-mêmes, s'ils étaient venus à ce moment, de s'y reconnaître, d'opérer le triage, de faire passer dans l'immortelle galerie humaine ces frêles tableaux de lanterne magique. Aussi, tandis que, dans cette période féconde, les autres branches de l'art se ravivaient tout à coup et se couvraient d'éclatante verdure, pendant que la rêverie et l'histoire, la poésie et le roman, la philosophie et l'éloquence, se retrempaient à des sources nouvelles et y puisaient de nouvelles magnificences, la comédie contemporaine était d'une pauvreté incroyable : la comédie des Duval, des Étienne, des Andrieux, des Picard, des Casimir Bonjour, échappe à l'analyse. Ses personnages, ses Dupré, ses Dermont, ses Derville, ses Saint-Phar, ses Saint-Clair, ne sont plus les Clitandre et les Célimène, les Dorante et les Araminte, ces types prêtés à l'observation par la fantaisie, ces souples et vivantes personnifications de nos ridicules et de nos vices ; ils ne sont pas encore les hommes et les femmes de notre temps ; ils n'appartiennent à aucune époque, à aucune société, à aucune classification possible. Ce sont des mannequins habillés de costumes de transition et chargés de réciter des dialogues et des tirades pour le plaisir de spectateurs bénévoles et assoupis. L'art et le bonheur de M. Scribe furent de comprendre que la co-

médie de son temps n'était pas là; il ne se sentit pas de force à la créer, à la porter tout entière : il en détacha un fragment et se l'appropria avec une adresse incomparable; il devina qu'elle devait procéder par réductions, que, pour plaire également à tous au milieu de ces partis irrités, de ces plaies vives, de ces vanités saignantes, de ces dépits, de ces rancunes, de ces *castes* en méfiance ou en colère l'une contre l'autre, il fallait émousser les aspérités, arrondir les angles, adoucir les saillies, rapetisser les tailles et les figures de façon à les rendre réciproquement supportables, installer en un mot des miniatures dans une bonbonnière. Tout ce petit monde coquet et charmant, vu en diminutif sous un verre rose, ces généraux, ces banquiers, ces colonels, ces grognards, ces notaires, ces élégants, ces amoureux, ces ingénues, ces grandes dames, ces veuves, ces diplomates, tous d'une vérité très-contestable à les regarder séparément, devenaient, en se rassemblant dans cet étroit espace, d'une vérité relative : ils s'expliquaient, s'éclairaient, s'enjolivaient, *s'harmonisaient,* se rendaient probables les uns par les autres. Les originaux se seraient querellés ou tout au moins se fussent tourné le dos dans un salon ou dans la rue; ils se réconciliaient, se trouvaient mutuellement agréables et de bonne humeur dans ces portraits sur ivoire, assez flattés pour leur paraître ressemblants. Le conflit, un moment ravivé, entre la noblesse et la bourgeoisie, s'oubliait dans ces attrayants marivaudages, dans les gracieux méandres de ces intrigues finement arrangées, où la gaieté se contentait de sourire, où la sensibilité s'arrêtait à sa première larme. Une part convenable était faite au sentiment national, surexcité et attristé par nos récentes défaites. On a dit, avec beaucoup trop d'emphase, que M. Scribe avait consolé et vengé par

ses couplets et ses refrains la France vaincue. Dieu merci ! la France eut, à cette époque, des consolations plus sérieuses et meilleures. Les *lauriers*, les *guerriers*, les *succès*, les *Français* de M. Scribe, tels que les lui rappela malicieusement M. Villemain dans une circonstance solennelle, ne prétendaient venger ni consoler personne : ils amusaient innocemment cette petite manie patriotique et militaire que nous conservons même en temps de paix, et qui se rallume machinalement au feu de la rampe : ils étaient aux chansons de Béranger ce qu'un fleuret moucheté est à une lame d'acier poli. Les jeunes officiers de la garde royale pouvaient parfaitemeut fraterniser avec les *brigands de la Loire* en présence de ces militaires de fantaisie qui n'avaient à changer ni d'uniforme, ni de cocarde, ni de langage, pour passer de la Bérésina au Trocadéro. Le grain de libéralisme et de partialité bourgeoise répandu çà et là sur ces amusantes esquisses comme pour donner le ton et la date, faisait tout au plus l'effet de ces contradictions légères qui ajoutent à la conversation plus de piquant et d'entrain : nous ne pensons pas que l'auguste protectrice du théâtre où régnait M. Scribe se soit jamais préoccupée de ces velléités sans amertume et sans conséquence. Somme toute, il y eut là, pour M. Scribe et son public, une dizaine d'années charmantes, une gerbe de fleurs, un peu fanées aujourd'hui, mais qui eurent leurs saisons de fraîcheur, d'éclat et de parfum ; une riche et nombreuse famille de petits prodiges d'ingéniosité, de souplesse, de curiosité, d'enjouement, de finesse et de grâce : citons au hasard le *Mariage de Raison*, la *Demoiselle à marier*, l'*Héritière*, la *Marraine*, *Michel et Christine*, le *Charlatanisme*, les *Premières Amours*, le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Menteur véridique*, le *Diplomate*, *Simple Histoire*, la *Mansarde des Artistes*, la *Qua-*

rantaine, et beaucoup que je ne sais ou que j'oublie. Ce fut le printemps de M. Scribe, et nous serions tenté d'ajouter que c'était aussi le nôtre. Plusieurs de ces jolies pièces, chauffées par les beaux yeux de mademoiselle Léontine Fay, jouées à ravir par des acteurs qui semblaient faits exprès pour elles, comptent encore, dans nos lointains souvenirs, entre un chapitre de Walter Scott, une ode de Victor Hugo et une cavatine de madame Malibran. Qu'y avait-il, dans ce printemps, d'artificiel ou de vrai? de quoi étaient faites ces fleurs et ces charmilles? n'était-ce pas, dans une feuillée de toile peinte que gazouillaient ces oiseaux jaseurs? Et ces oiseaux eux-mêmes n'avaient-ils pas des gosiers à ressorts et des ailes de carton? Nous l'ignorons, et nous n'avons pas envie de nous en assurer : celui qui chicane trop les doux mensonges de sa jeunesse ne mérite pas d'avoir été jeune.

Dans ce répertoire si varié, M. Scribe déployait déjà cette précieuse faculté d'assimilation qui ne lui fit jamais défaut. Il profitait de l'esprit d'autrui comme du sien ; il imprimait à la collaboration son empreinte personnelle, la vivifiait de son contact et lui ôtait, en la faisant sienne, la plupart de ses inconvénients. Il était sans cessé aux écoutes, attentif à la nouvelle du jour, à l'anecdote de la matinée, au ridicule ou à la mode du moment. Il récoltait et engrangeait, pour ses provisions d'automne ou d'hiver, les bons mots ensemencés dans les journaux, les Mémoires et les recueils d'*anas*. Comme Molière, et ce fut le seul point de ressemblance, il prenait d'avance son bien où il le trouvait. Surtout il tirait parti des excès grotesques du faux lyrisme, du faux romantisme d'alors, qui préludait à ses luttes et à ses victoires par des folies d'adolescent. Fidèle représentant de l'esprit français dans ce qu'il a de sensé, de moqueur

et parfois d'un peu vulgaire, M. Scribe rencontra dès lors une sorte d'originalité approximative en traitant au rebours et par les contraires certaines exagérations sentimentales et romanesques, bon nombre d'idées reçues, de données toutes faites et passées, au théâtre ou dans les livres, à l'état de lieu commun et de dogme à l'usage des âmes sensibles. Cette poétique à l'envers eut un grand succès, et l'heureux auteur, sans pédantisme aucun et sans rigorisme, faillit y gagner la réputation d'un moraliste. L'insurmontable empire d'une première tendresse, les mariages d'inclination, le rêve d'*une chaumière et son cœur*, la raison battue par le sentiment, l'exaltation d'un jeune cœur prenant ses premiers battements pour le dernier mot de sa destinée, le héros fascinateur, l'héroïne en quête de son idéal, le beau ténébreux, la passion échevelée menaçant d'un suicide la pauvre fille d'Ève qu'elle épouvante et subjugue, tout cela était contredit, sapé, démoli, mais d'une façon si adroite et d'une main si légère, que les intéressés eux-mêmes applaudissaient à cette ruine charmante de leurs songes et de leurs chimères. Avocat du bon sens contre le roman, M. Scribe trouvait moyen d'avoir pour lui les accusés, les plaideurs, le public et les juges. Jusqu'à quel point fallait-il prendre au sérieux cet essai de moralisation par le couplet, cette école de sagesse par le vaudeville? On a rappelé récemment, pour notre édification, l'histoire de cette jeune fille qui, sortant d'une représentation de *Malvina*, se jeta en pleurant dans les bras de sa mère, lui avoua qu'elle devait s'enfuir, le soir même, avec un Lovelace inédit, et ajouta que, grâce à M. Scribe, elle était à jamais guérie des enlèvements et des coups de tête; si bien que, le lendemain, la mère et la fille allèrent faire une visite de remercîment au prédica-

teur vaudevilliste. — « Sauvée, mon Dieu! sauvée! » durent-ils s'écrier en chœur sur un air de Boïeldieu ou d'Adolphe Adam. C'est très-attendrissant, mais peut-être ne faudrait-il pas, en thèse générale, trop se fier à ce moyen de conversion : un peu de catéchisme n'y aurait probablement rien gâté. Pour épuiser ce chapitre et en finir avec cette partie désagréable de notre étude, c'est ici le lieu d'apprécier la moralité du théâtre de M. Scribe, ou plutôt ce que nous appellerions son *immoralité*, si ce gros mot ne nous répugnait horriblement à propos d'un si aimable esprit, si la crainte d'appuyer trop fort ne devait toujours se mêler à l'envie de frapper juste. Mais enfin il faut être conséquent, en morale plus que dans tout le reste ; trop d'indulgence sur un point ne pourrait que discréditer trop de sévérité sur un autre. Que George Sand, par exemple, et Balzac soient immoraux, nous le savons, et nous croyons l'avoir assez dit; pourtant la grandeur de l'œuvre, la splendeur du talent, sont là comme des préservatifs, insuffisants sans doute, mais réels ; le danger en est, sinon conjuré, au moins ennobli : involontaire ou prémédité, le travail du corrupteur disparaît ou peut disparaître dans l'admirable travail de l'artiste. A cette *immoralité* grandiose, s'exhalant dans un vaste espace, en face de larges horizons qui en allégent les miasmes, je ne préférerai jamais celle qui vit terre à terre, se compose de ménagements et de transactions, s'accommode à la faiblesse, ou, qui pis est, à la sagesse humaine, et règle elle-même ses bienséances, ses euphémismes, ses supercheries et ses limites. Chute pour chute, j'aime mieux tomber du haut d'une montagne dans un abîme que d'un troisième étage sur un pavé. Du moins, avant de périr, j'aurai respiré l'air des Alpes, la saveur des neiges et l'arome des plantes sauvages.

L'*immoralité*, chez M. Scribe, n'est pas, à Dieu ne plaise ! un désir réfléchi d'égarer ou de corrompre : elle est plutôt le fait d'une organisation particulière, exceptionnelle, pour qui rien n'existait qu'au théâtre, pour le théâtre et par le théatre. Dès le début, M. Scribe se mit en contact intime et continuel avec son public, ne songea plus qu'à lui, non pas pour le dominer, le combattre, le précéder dans la bonne voie, l'arrêter dans la mauvaise, mais pour lui plaire, pour se tenir au courant de ses goûts, de ses idées, de ses caprices, et l'amener à s'applaudir lui-même en l'applaudissant. Le succès et le public, deux mots magiques qui furent tout le vocabulaire, toute la grammaire, toute la philosophie, toute la politique, tout le *credo* de M. Scribe. Pour séduire l'un et obtenir l'autre, tout lui était bon, dût-il pencher un peu trop du côté que lui désignaient les préjugés et les erreurs de ce puissant souverain, qu'il flattait, comme tous les courtisans, pour en faire son esclave. Sa vie, son œuvre, son système dramatique, ne furent qu'une joute constante avec le parterre ; joute courtoise, amusante, curieuse, fertile en évolutions de toutes sortes, en tours de force et surtout d'adresse, mais dont le secret consistait dans la connivence du vainqueur avec les vaincus. Dès lors, que lui importait-il? d'éclairer ce public, de le rendre meilleur, d'assainir ses instincts, de l'intéresser aux nobles causes, de lui donner d'utiles leçons? Hélas ! non, mais de lui tâter constamment le pouls, afin de savoir jusqu'où on pouvait aller sans l'effaroucher. M. Scribe traita la morale comme l'histoire, les consciences comme les événements et les personnages. L'*immoralité* fut pour lui quelque chose de pareil à l'invraisemblance : une difficulté à créer pour le plaisir de la résoudre, une gageure à proposer pour le plaisir de la gagner. Les données les

plus scabreuses, les mots les plus risqués, les situations les plus hasardées, devenaient entre ses doigts agiles, non pas des moyens de corruption ou de vulgaires amorces, mais des écheveaux un peu plus embrouillés que les autres et qu'il y avait plus de mérite à dévider, des cartes nouvelles à introduire dans un jeu connu afin d'en varier les combinaisons et d'en rendre les péripéties plus piquantes. Imperturbable dans cette partie qui a duré près de cinquante ans, et qu'il a si rarement perdue, très-peu soucieux, excepté dans leurs rapports avec le théâtre, des événements et des catastrophes du dehors, M. Scribe aura offert ce singulier phénomène : un homme très-populaire, très-actif, assez influent, très-riche, très-charitable, ayant traversé un demi-siècle tout rempli de révolutions et d'orages, ayant eu entre ses mains un instrument d'une portée universelle et ne paraissant pas se douter que le théâtre, à certains moments de péril, de crise et de folies, pût avoir à remplir une tâche, à prendre une initiative de conseils et de remontrances. Ses amis ont raconté à sa louange, et comme preuves de cette vocation souveraine, deux détails qui peuvent trouver place ici. Dans un voyage en Suisse, entrepris pour sa santé et pour se remettre de ses premières fatigues, M. Scribe, surveillé de près par un camarade ou un médecin spécialement chargé de l'empêcher de travailler, n'avait emporté qu'un petit *agenda* de poche, sur lequel il écrivait çà et là quelques notes au crayon, dictées, semblait-il, par ses inspirations du moment et les magnificences du paysage. Au retour ces notes furent rassemblées : c'étaient les deux charmants actes du *Mariage de raison*. Vingt-quatre ans après, pendant les journées de Février, au plus fort de cette fusillade et de ces barricades où la démocratie, semblable à l'ours de la fable, écrasa la

liberté sous ses pavés, M. Scribe, dans son cabinet de travail, tissait paisiblement un *libretto* d'opéra, qui fut joué plus tard avec un grand succès sur un de nos théâtres lyriques. Archimède, dit-on, en avait fait autant, mais Archimède n'écrivait pas de vaudevilles. Sans chercher là un sujet d'admiration ni de blâme, on peut dire que de pareils traits expliquent et précisent cette physionomie, telle que nous croyons la connaître et que nous essayons de l'esquisser. Peut-on s'étonner ou se plaindre que l'homme qui, en face de la Yung-Frau ou du Righi, se détachait assez complétement de ses émotions pittoresques pour ne songer qu'aux amours de Bertrand et de Suzette, l'homme qui, au milieu des hurlements de l'insurrection triomphante, savait assez bien s'abstraire de ses angoisses politiques pour filer une scène de ténor et de première chanteuse, en ait agi avec les vérités morales comme avec les montagnes de l'Oberland et les barricades de Paris ?

Quels que fussent les événements, les écarts de la conscience publique, les dangers de cette société qui avait prodigué à M. Scribe, en échange de ses plaisirs, la célébrité et la gloire, il suivit constamment le courant au lieu d'essayer parfois de le remonter. On peut même rappeler que ce fut aux approches et à la suite de la Révolution de 1830, dans cette phase si critique qui va de la fin du ministère Martignac à la mort de Casimir Périer, que M. Scribe se fit plus particulièrement le complaisant de ces préventions, de ces idées hostiles qui renversèrent le roi des Tuileries et ébranlèrent le roi du Gymnase. Le théâtre de M. Scribe a tellement couvert de son éclat le reste de ses œuvres, que personne, malgré la popularité de son nom, n'a prêté la moindre attention à ses romans, et c'était assurément le plus grand service à rendre à sa

gloire; car nous ne connaissons rien de plus insignifiant et de plus misérable que *Piquillo Alliaga*, *Maurice*, *Fleurette*, *Noëlie*, et autres productions ensevelies dans le feuilleton du *Siècle* et du *Constitutionnel*. Il y a pourtant un petit volume, édité par Charles Gosselin en 1840, qui mérite une mention, ne fût-ce qu'à titre de renseignement. Ce volume est intitulé *Proverbes et Nouvelles*, et se compose de morceaux publiés, pour la plupart, dans la *Revue de Paris*. Au printemps de 1829, M. Véron fonda, on le sait, cette première *Revue de Paris*, qui popularisa les noms de MM. Mérimée, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Jules Janin, Philarète Chasles, Loève-Weimar, etc. Il appela à lui tous les talents à la mode, et M. Scribe, entre autres, répondit à son appel. Seulement, les pièces *injouables* (c'est le mot) qu'il publia dans ce recueil ne semblaient écrites que pour faire accepter par le lecteur, à l'aide des mêmes stratagèmes et des mêmes équivoques, ce que les spectateurs n'auraient pas pu supporter. Les bienséances, alors plus respectées, eussent assurément fait bannir de la scène des gravelures telles que *Un Ministre sous Louis XV*, le *Jeune Docteur*, *Potemkin*, la *Conversion*, le *Tête-à-tête*, et l'on eût dit que M. Scribe ne les imprimait que faute de pouvoir les représenter. Il y avait quelque chose de triste à voir un auteur, déjà célèbre et populaire, arrivé à sa seconde jeunesse, dépenser à ce libertinage la menue monnaie de son esprit, et essayer, à plus forte dose, sur le public des livres, ces escamotages qu'il appliqua si souvent au public des théâtres. Dans ces esquisses où la gaze était plus indécente que le *nu*, M. Scribe se faisait, en outre, le complice ou l'écho de fausses rumeurs, d'opinions fâcheuses qui allaient bientôt se traduire en désordres et en violences. Dans la *Conversion*, il attaquait la confession et le célibat

des prêtres; dans le *Tête-à-tête*, je retrouve ces lignes, qui donneront une idée de l'esprit du moment et de la façon dont M. Scribe le courtisait :

Un postillon : — « Voilà la maison de campagne de « l'archevêque (Conflans, à Mgr de Quélen), et à côté « le séminaire : ils sont là une bande de malins qui « s'en donnent joliment... Des séminaristes, il y en a « partout, et heureusement, car toutes les routes qui « conduisent chez eux sont toujours soignées et ré- « parées » (nous le croyons bien : une route royale, à la porte de Paris ! « Tenez, voilà les corbeaux qui sor- « tent... ôtez donc votre chapeau, not' bourgeois... « Hein ! En v'là-t-il? sont-ils gros et gras ! tous jeunes « gens ! quels beaux soldats ça aurait fait pour Alger ! » (Juin 1830 !)

Quelques années après, M. Scribe publia dans le feuilleton de la *Presse* une nouvelle intitulée *Judith ou une loge d'Opéra*, qui se trouve aussi dans ce petit volume, et dont il fit plus tard, sous le titre de la *Figurante* (1838), un opéra-comique, mis en musique par M. Clapisson. Ce récit, dont l'auteur avait eu cependant assez de temps et de révolution pour réfléchir, nous montrait un jeune homme de haute naissance, neveu d'un prélat tout puissant à la cour, et que son oncle, en dépit d'une vocation militaire très-prononcée, voulait forcer à entrer au séminaire, sous prétexte qu'en 1829 l'Église menait à tout et que l'épaulette ne menait à rien : comme si un jeune gentilhomme, un brillant officier, plein d'esprit, de feu et de bravoure, n'eût pas fait son chemin sous un régime qui combla de dignités et d'honneurs même les anciens généraux de l'Empire, et dont les homme d'État s'appliquèrent avant tout et réussirent à se refaire une armée ! On le voit, M. Scribe continuait, même après coup, ces

petites adulations au profit des lieux communs et des préjugés populaires : ce ne fut pas précisément héroïque, mais ce fut habile, et, encore une fois, cela se traduisait dans une langue qui n'avait que deux mots, deux synonymes : le public et le succès.

Ce succès pourtant eut une ou deux années d'interrègne et de lassitude après 1830. Le romantisme, qui ne s'appelait plus Ipsiboé ni Jean Sbogar, mais Cromwell et Hernani, menaçait d'envahir et de saccager des ses rudes mains ce joli parc, éclairé au gaz, planté d'acajou et de palissandre, où une comédie musquée promenait en souriant ses amoureux en souliers vernis et ses ingénues à tablier de soie. La révolution politique hâtait et envenimait la révolution littéraire. Les grosses voix d'Antony et de Buridan, mises au diapason de l'émeute, étouffaient les gazouillements légers de Frédéric et d'Henriette, de Gustave et d'Ernestine, de Malvina et de madame Pinchon. Toujours docile au fait accompli, toujours prêt à suivre le goût public, parfaitement dégagé de toute doctrine personnelle, aimant mieux tirer parti des événements qu'en gémir ou leur résister, M. Scribe essaya quelques concessions, quelques échappées romantiques, ou, comme on dirait aujourd'hui, réalistes. Les vieux archivistes de théâtre se souviennent d'un certain drame de *Dix Ans ou la vie d'une Femme*, où l'auteur du *Mariage de raison* avait aventuré le talent de madame Dorval en des lieux où le marivaudage n'a rien à faire. Cette équipée lui réussit peu, et M. Scribe, averti par cet échec, trop spirituel pour récidiver, comprenant d'ailleurs que les excès allaient mal à son tempérament, chercha et trouva une nouvelle issue. Il se dit, cette fois avec raison, que la fièvre romantique, comme la fièvre démagogique, n'aurait qu'un temps ; qu'il ne pouvait pas,

en définitive, lui, le créateur, le représentant le plus exquis de la comédie bourgeoise, être détrôné par une révolution qui inaugurait ou précisait le règne de la bourgeoisie ; que ce n'était pas logique, et que la logique, bien qu'elle n'eût pas toujours gourverné ses vaudevilles, devait gouverner le monde. Il ne s'agissait que d'imaginer d'autres cadres, de les élargir au besoin, d'appliquer les mêmes instruments d'optique à d'autres points de vue mis en relief par cette révolution, d'ajuster à la politique et à l'histoire ces procédés de réduction ingénieuse et de contradiction piquante qui s'étaient primitivement exercés sur les illusions et les exagérations du sentiment. Par respect pour ces nouveaux sujets, M. Scribe crut devoir monter en grade et passer au Théâtre-Français, où il n'avait fait jusque-là que de très-courtes haltes ; car *Valérie* n'existait que par la douce voix de mademoiselle Mars, et le *Mariage d'argent* (1828) n'avait obtenu qu'un médiocre succès. Dans *Bertrand et Raton*, l'*Ambitieux*, le *Verre d'eau*, la *Camaraderie*, le *Fils de Cromwell*, la *Calomnie*, le *Puff*, M. Scribe crut peut-être s'être renouvelé, avoir changé et agrandi sa manière : par le fait, il resta le même. Ses personnages, au lieu de se vêtir en banquiers, en militaires, en jeunes veuves, en pensionnaires, en tuteurs, en marraines, s'habillèrent en princes, en princesses, en hommes d'État, en ministres, en ambassadeurs. Ils furent conduits par les mêmes ressorts pour arriver aux mêmes effets. Le roman, ou, pour parler plus juste, l'*idéal* politique et historique, joua ce même rôle sacrifié qu'avait précédemment joué l'idéal romanesque. Ce n'étaient plus les songes radieux de la vingtième année, la poésie juvénile, l'exaltation du cœur, les élans de l'imagination, les mystérieuses ardeurs de la passion, toutes ces belles et

chères folies, que le spirituel auteur immolait sous forme d'un traité de paix entre le sentiment et le bon sens; c'était un mélange de crédulités et de croyances, d'erreurs généreuses et de vérités générales, un ensemble d'aspirations, de doctrines, de souvenirs, assez vivace, assez absolu pour résister ou survivre à la défaite, que l'on offrait en sacrifice à un traité d'alliance entre l'intérêt et le succès. École de sagesse, si l'on veut, mais aussi école de scepticisme, et, au fond, enseignement triste, spectacle pénible contre lequel protestent la conscience et l'âme pendant que l'esprit y adhère et s'y amuse. Ces grandes comédies (sans couplets) de M. Scribe ne sont pas très-vivantes; elles sont encore moins gaies : le sourire y pince les lèvres, jamais ce bon rire épanoui et confiant que font éclater la comédie vraie et même — qu'on nous le pardonne! — la bouffonnerie réussie. Il arrive toujours dans ces pièces un moment, vers le troisième ou le quatrième acte, où une sorte de contrariété, sinon d'ennui, s'empare du spectateur, où l'on sent que le souffle manque, que toute l'habileté de l'auteur échoue contre la sécheresse de son système et ne suffit plus à combler les vides qu'il a creusés. Ses bons mots, pris un peu partout, fatiguent à la longue comme des redites. Quant au style, nous n'en parlerons pas, de peur d'abuser du proverbe : les absents ont tort. En somme, malgré leurs ingénieuses allures, ces comédies n'ont pas plus de valeur littéraire que les vaudevilles de la première manière; elles ont l'inconvénient d'être plus longues, et l'on n'y rencontre plus cette fraîcheur de ton, cet air de jeunesse, que, même en un genre faux, le talent sait toujours donner à sa première expansion, à ses floraisons printanières. Et cependant telle est la sûreté de main de M. Scribe, tel est le pouvoir du bon

sens mis au service de l'esprit, telle est aussi la pauvreté du théâtre contemporain, que la plupart de ces ouvrages sont restés au répertoire : l'on y revient, après avoir épuisé des programmes plus fastueux, subi des *individualités* plus superbes. Là encore, et pour la seconde fois, l'heureuse étoile de M. Scribe l'a fait triompher par comparaison. Lors de ses débuts, il avait dû à l'inanité de la comédie dite de la Restauration de voir ses vaudevilles accueillis avec enthousiasme par les gens du monde et même par les lettrés, et salués comme la seule comédie du moment. Sous le régime suivant et jusqu'à la veille de la Révolution de février, les défaillances, les apostasies ou les excès des romantiques le maintinrent ou le ramenèrent au premier plan, sur cette scène où l'on nous avait promis des Shakspeare et où l'on nous donnait des *Burgraves*. Ce ne fut pas une des moindres singularités de notre époque féconde en surprises, que cet immense déploiement de forces conjurées pour révolutionner de fond en comble l'art dramatique, aboutissant aux triomphes d'une jeune fille dans les tragédies de Corneille et de Racine et aux succès d'un auteur dont le genre pourrait se définir l'antipode du romantisme. Puisque M. Scribe a réalisé, à son profit et à son honneur, le type longtemps fabuleux de l'écrivain propriétaire, qu'on nous permette une comparaison qui ne nous éloignera pas trop de notre sujet et surtout de notre temps. Dans la littérature moderne, il nous fait l'effet d'un homme riche sans excès, sage sans génie, ne livrant rien au hasard, possédant une fortune bien nette en immeubles ou en rentes sur l'État, ne dépensant que son revenu, ayant un train de maison plus *comfortable* que magnifique, mais qui sera tel, dans un an, qu'il l'est aujourd'hui : ses équipages sont parfois un peu fanés, ses chevaux un peu

vieux, son cuisinier se répète, les tentures de son appartement datent de la saison dernière; ses habitués savent par cœur ses collections, ses tableaux et ses potiches : oui, mais tout cela dure et fait bonne contenance; on est sûr, si l'on va lui demander à dîner demain, de retrouver sa maison, ses gens, son argenterie et sa table à la même place. Pendant ce temps, les millionnaires poussent à la Bourse comme les champignons au soleil; ces insolents favoris de la prime et de l'agiotage traitent notre homme de pauvre et de routinier : ils l'étourdissent de leur cliquetis et l'éclaboussent de leur luxe : où est-il? on ne le voit plus, on ne le connaît plus; il a disparu dans ces tourbillons de poudre d'or : patience! un nuage crève, petite pluie abat grand vent : le tourbillon se dissipe : notre propriétaire est toujours là, souriant et paisible, et ceux qui se moquaient de lui sont à Clichy, à Mazas ou en Belgique : voilà l'histoire de M. Scribe : elle fait l'éloge de son talent et de sa sagesse : elle fait surtout la satire de ses contemporains.

Parmi ces comédies en cinq actes pour lesquelles on m'aura peut-être trouvé trop sévère, il en est une pourtant qui m'a toujours paru très-supérieure aux autres et qui n'a rien à démêler avec la politique et l'histoire : c'est *Une Chaîne*. Le sujet de cette pièce, pris au cœur même de la société et de ses misères, a été traité par M. Scribe avec une adresse inouïe, avec un remarquable mélange de hardiesse et de convenance : à tout moment, il semble que la comédie va tomber dans le drame, que le drame va se briser contre les récifs dont se hérissent ces dangereux parages. C'est là qu'excelle M. Scribe, et il faut même lui pardonner de s'exagérer un peu du côté où il excelle. Un coup de rame ou de gouvernail donné à propos relève la barque au moment

même où elle penchait sur le gouffre, sauve les passagers et épargne aux spectateurs la vue d'un naufrage. Si la pièce révélait quelque souci d'écrivain, si l'horizon s'ouvrait et se rehaussait de temps à autre, si un semblant de poésie se mêlait parfois à ces réalités de la vie mondaine, *Une Chaîne* occuperait le premier rang dans le répertoire moderne. L'autre soir, en assistant à une représentation des *Effrontés*, de M. Emile Augier, joués, pour la cinquantième fois, devant une salle pleine, en retrouvant dans la partie dramatique et romanesque de cette œuvre des points de ressemblance avec *Une Chaîne*, je me sentais, je l'avoue, fort disposé à amnistier, que dis-je? à admirer cet *ancien* que nos nouveaux-venus les plus vantés imitent sans l'égaler, et je me demandais si la nouvelle école du bon sens ne fournirait pas, par hasard, après la comédie de la Restauration et la faillite du romantisme, un troisième sujet de parallèle tout à la gloire de M. Scribe.

Après la Révolution de février, cette gloire eut encore une éclipse, et celle-là fut plus décisive. Cette fois, l'alliée, l'amie, la muse de M. Scribe, la bourgeoisie était vaincue, et de la plus sotte des défaites, celle que l'on s'attire par imprévoyance et que l'on subit par surprise. La démocratie entrait en scène, et, avec elle, un monde nouveau, très-peu sensible à l'art délicat qui débrouille les pelotons de fil, aimant autant les voir casser, prêt à demander aux auteurs plus de couleur que de nuances, plus de saillie que de souplesse, des tons plus crus, des types plus accentués, une lutte plus brutale avec le réel, qui est au vrai ce que le corps est à l'âme. A dater de ce moment, M. Scribe nous échappe, non pas, hélas! qu'il ait cessé de produire, mais parce que ses productions n'offrent plus aucun trait, aucun caractère où puisse se

rattacher une étude d'ensemble. Il persiste, il se prodigue, il écrit des rôles pour mademoiselle Rachel, des comédies pour le Théâtre-Français, des pièces pour les théâtres de genre, des opéras pour Meyerbeer et pour Auber. Son nom se multiplie sur les affiches et au bas des feuilletons ; mais le charme est rompu ; les attractions magnétiques qui ont si longtemps existé entre le public et lui n'agissent plus qu'à de rares intervalles ; on dirait un magicien, un Robert-Houdin dramatique, ayant vidé son *sac à malices* et répétant ses tours, de mémoire, pendant que les curieux gagnent la porte et que la salle se vide. M. Scribe aurait pu peut-être retarder cette décadence, ranimer sa verve, donner du moins, en guise de succès, plus de dignité à cette phase de sa carrière s'il était enfin sorti de son indifférence, si, prenant parti pour la société menacée, il avait flagellé de ses bons mots les mensonges et les ridicules révolutionnaires. Il ne parut pas y songer, et il eût souri sans doute si on y avait songé pour lui. Au plus fort des tempêtes socialistes, il fit jouer *Adrienne Lecouvreur*, un drame où l'actrice domine la duchesse, où la noblesse de France, personnifiée dans une anecdote apocryphe, est livrée à l'indignation et aux risées de la foule. Plus tard, il écrit les *Doigts de Fée*, une comédie qui apprend aux duchesses pauvres à se faire couturières riches afin d'épouser leurs cousins, et qui sollicite aux dépens de la noblesse de province les mêmes éclats de rire qu'*Adrienne Lecouvreur* aux dépens de la noblesse de cour et d'ancien régime. Bientôt M. Scribe expie ces derniers succès, d'assez mauvais aloi. La *Czarine*, la *Fille de trente ans*, les *Trois Maupin*, *Feu Lionel*, *Manon Lescaut*, sont les *Pertharite* et les *Agésilas* de cette liste qui ne compte pas de *Cinna* ni de *Polyeucte*, mais qui se rattrape de la qualité sur la quantité. Le

dirons-nous ? les bravos prodigués, comme par pressentiment, huit jours avant sa mort, à sa dernière pièce, à la *Circassienne*, ne diminuent pas, bien au contraire, le sentiment pénible que nous inspire le déclin de cette carrière. Nous ne partageons point l'opinion de ceux qui signalent comme un suprême bonheur de cette heureuse existence cette mort soudaine, *repentinam inopinatamque*, cette gloire d'être mort debout, un manuscrit de théâtre dans une main, un laurier de théâtre dans l'autre. Il ne s'agit pas d'invoquer ici ces vérités chrétiennes, auxquelles l'incrédulité elle-même rend un hommage involontaire,. en désirant mourir sans avoir le temps de s'en effrayer. A tous les points de vue, ne fût-ce que par respect pour cette intelligence, pour cette âme, émanation divine de l'être divin, par égard pour cette gravité de la vieillesse et de la mort, qui n'admet pas le vaudeville en cheveux blancs, il est triste de s'être amusé à habiller M. Montaubry en femme et à exhiber le personnel d'un sérail peu d'heures avant celle où tout finit, où tout commence. N'insistons pas : M. Scribe, si bon, si obligeant, si serviable, menant une vie si honorable et si bien réglée, intéressé dans toutes les bonnes œuvres par une douce et charmante influence, méritait mieux que cela : il méritait d'avoir quelques années, quelques mois du moins de recueillement et de repos entre la vie et la mort, entre la comédie et dénoûment.

Cette pensée mélancolique ne doit pas nous rendre injuste envers une partie du répertoire de Scribe, que nous avouons placer très-haut dans l'ensemble de ses ouvrages Puisqu'il est bien convenu qu'en parlant de lui on ne parle pas tout à fait littérature, qu'aucune de ses œuvres n'a de valeur littéraire dans la complète acception du

mot, pourquoi nous interdirait-on, un peu au-dessous des vaudevilles de son bon temps, une préférence pour ses *poëmes* d'opéra et d'opéra-comique? Ils renferment, nous le savons bien et il le savait aussi, d'incroyables licences de versification et de grammaire, dont il riait tout le premier; ils s'accordent assez mal avec un idéal d'académicien. Académicien! M. Scribe aurait pu dire en variant le mot de M. Michaud marié : « Je le suis si peu! » En revanche, ils sont admirablement conçus, distribués et coupés, non-seulement pour éveiller la verve du compositeur, mais pour soutenir ou exciter l'intérêt du public. *Robert-le-Diable*, les *Huguenots*, la *Juive*, la *Muette*, le *Prophète*, et, dans un genre plus badin, la *Dame-Blanche*, *Fra-Diavolo*, la *Fiancée*, le *Domino noir*, les *Diamants de la Couronne*, intéressent ou amusent par eux-mêmes, et pourraient presque se jouer sans musique, s'il le fallait absolument. Je n'ose pas dire à quel point *Robert-le-Diable*, entre autres, me semble un chef-d'œuvre, tout en reconnaissant que Meyerbeer n'y a pas nui. Là M. Scribe est sans rival, et, pour apprécier sa supériorité, il suffit de lui comparer tout ce qui s'est écrit d'insipide dans ce genre avant, pendant et après lui. Dans ces pièces, outre le mouvement, l'intrigue, les incidents, les situations, l'art de tenir sans cesse la curiosité en éveil, de s'embarrasser à plaisir pour se débrouiller à souhait, on sent, pour ainsi dire, une vitalité musicale si puissante, que même les profanes, comme nous, comprennent le parti qu'a dû en tirer le compositeur, et ne pourraient plus se figurer cette musique séparée de ces paroles. Nous serait-il possible d'indiquer cette impression souvent ressentie, sans saluer d'un hommage la fraternelle alliance, si profitable à nos plaisirs, la collaboration presque toujours heureuse de MM. Scribe et

Auber? Pendant trente-huit ans, de la *Neige* à la *Circassienne,* ces deux inspirations ont été presque inséparables et elles se sont constamment porté bonheur. Ces deux esprits sont si bien acclimatés l'un à l'autre, qu'on les distingue à peine dans l'œuvre commune, et que l'on se demande si ce n'est pas le musicien qui a écrit et l'écrivain qui a chanté : même absence de passion et de poésie, même note railleuse, se mêlant à tout propos aux sentiments tendres ou aux émotions dramatiques; même haine des formules pédantes, des *Tannhauser* de la littérature et de la musique; même bonhomie spirituelle et narquoïse; même talent d'amuser sans éblouir, de plaire sans agiter, de donner de bonnes soirées sans mauvaises nuits; chez tous les deux, un je ne sais quoi de svelte, d'ingénieux, de leste, de pimpant, aussi éloigné du violent que du sublime, aussi à l'aise avec les cavernes de brigands qu'avec les caquetages de salons, et prêt, s'il le faut, à faire un salon d'une caverne, à faire chanter et danser un bandit comme un homme du monde; qualités toutes françaises, exclusivement françaises, et par cela même universelles, puisque le génie français, par sa grâce expansive, accommodante et familière, a le don de pénétrer et de séduire ceux qui s'en éloignent le plus et qui sembleraient devoir lui être le plus antipathiques; témoin les Allemands, passionnés pour la musique de M. Auber et même pour les pièces de M. Scribe, que le grave et savant Schlegel préférait germaniquement à *Tartuffe* et au *Misantrope.* Ne terminons pas ce chapitre sans exprimer le regret que M. Scribe n'ait pas été le *librettiste* de Rossini. S'il avait écrit les paroles de *Guillaume Tell,* le succès de cette partition merveilleuse n'eût pas été entravé et retardé par un poëme idiot, et peut-être le maître immortel ne fût-il pas rentré sous sa tente, avant quarante ans, dans

toute la force de l'âge et du génie, le lendemain de son chef-d'œuvre.

Maintenant, que peut-on, que doit-on conclure de cette rapide esquisse? Une conclusion serait difficile, une appréciation ne pourrait être qu'incomplète. M. Scribe n'a été ni un poëte ni un écrivain que l'on puisse juger d'après les conditions ordinaires. On a classé, subdivisé de bien des manières les hommes dont la pensée se mêle avec plus ou moins d'autorité, de séduction et d'influence, à la pensée de leur temps ou de tous les temps, de leur pays ou de tous les pays. Il y aurait lieu peut-être de les partager en trois classes : ceux qui s'isolent et se renferment dans leur œuvre, l'élaborent lentement, s'y incarnent à force de patience et de génie, lui donnent une immense valeur *intrinsèque*, en font un monument de l'intelligence et forcent le public à venir les y chercher ; travail long, chanceux, difficile, mais qui, lorsqu'il s'accomplit, réalise, dans son idéal le plus élevé, le type de l'écrivain, l'action d'une âme sur toutes les âmes. Il y a ensuite l'homme qui, sans complaisance comme sans dédain pour la foule, fidèle aux grandes lois de l'art, aux vraies notions du beau, aux recherches patientes du détail et du style, jaloux de donner à son ouvrage le degré de correction ou de perfection qu'il croit pouvoir atteindre, n'abdiquant jamais sa physionomie personnelle, se soumet pourtant à un contrôle, à un contact fréquent avec ses auditoires ou ses lecteurs, étudie, consulte le goût public pour le dompter, le guider ou l'assouplir, et, imposant à la foule plus de concessions qu'il ne lui en fait, trouve dans cette espèce de royauté représentative l'élément d'un succès légitime et durable. Il y a enfin l'homme qui, peu soucieux de la ciselure, médiocrement épris de l'idéal et du beau, admirablement organisé pour le travail expédi-

tif et la production facile, merveilleusement doué de qualités secondaires, mais innombrables, dont l'ensemble forme la collection ou le miroir de milliers d'esprits prêts à se reconnaître et à se complaire dans le sien, s'infuse dans la pensée générale, s'identifie avec la société de son époque, avec les goûts de ses contemporains au point d'y perdre sa valeur précise, de ne plus offrir aux regards de contours bien arrêtés, d'œuvre bien distincte, mais de regagner en revanche tous les avantages que cette assimilation assure au chef de la communauté. Il cesse d'être un écrivain *sui generis* pour devenir quelque chose de moins et de plus; une force, une puissance, un instrument de propagande populaire, vivant de la vie collective et imprimant à cette vie ses propres trésors de fécondité, d'activité, d'impulsion. Tel est M. Scribe. Jugé isolément, aucun de ses ouvrages n'a d'importance et ne mérite d'être placé haut dans la hiérarchie littéraire : réunis, ils s'appellent le théâtre de Scribe, c'est-à-dire un œuvre et un plaisir qui ont pris les proportions d'une gloire et d'une richesse nationales. C'est un régiment *démocratique*, dont le colonel n'est pas mieux vêtu que ses soldats, mais qui n'en a pas moins fait le tour du monde comme les drapeaux d'Arcole et d'Aboukir. A Paris, dans certains centres de bel esprit et de littérature, tel critique méticuleux ou profond a pu faire en masse le procès des œuvres de M. Scribe, réduire à néant son talent et son répertoire, se moquer agréablement de son style, signaler ses *bévues* historiques et grammaticales; mais faites un voyage à Saint-Pétersbourg ou à Philadelphie, à Stockolm ou à Calcutta : partout où vous rencontrerez un théâtre, fût-ce une masure avec deux paravents pour décor et un flageolet pour orchestre, vous trouverez le nom, les pièces, les couplets de M. Scribe. A

l'étranger, on lui attribue les ouvrages mêmes qu'il n'a pas écrits, comme on attribuait à M. de Talleyrand les bons mots qu'il n'avait pas dits : usurpation légitime et caractéristique, qui prouve que, dans l'opinion universelle, M. Scribe, comme les vieux types de l'ancienne comédie, n'était plus un individu, mais un symbole, la personnification de l'esprit français dans ses rapports avec le théâtre, le vaudeville fait homme et parcourant d'un pied léger le monde moderne pour le distraire de ses affaires et de ses ennuis. Le domaine de tout auteur célèbre a sa surface et sa profondeur, et souvent la surface est d'autant plus petite, que la profondeur est plus grande. Chez M. Scribe c'est le contraire : la profondeur est imperceptible ; la surface est immense.

C'est surtout de M. Scribe que l'on a pu dire que sa vie était tout entière dans ses ouvrages : il y aurait de l'injustice à ne pas faire remarquer tout ce que cette discrétion, cette réserve, ces habitudes d'ordre et de régularité ont ajouté de valeur et presque de sérieux à cette vie, enfermée, semblait-il, dans les choses de théâtre, absorbée dans ces futilités brillantes. Là encore et par l'effet des contrastes et du voisinage, la juste considération obtenue par M. Scribe s'accroissait de tout ce que perdaient des célébrités plus ambitieuses, des génies plus grandioses, tombés du haut de leurs rêves superbes dans toutes les misères d'une existence déréglée, discrédités par leurs efforts mêmes pour rester populaires, pour ramener sans cesse et réveiller l'attention publique autour de leur nom, pour nous mettre dans le secret, non-seulement de leurs œuvres et de leur talent, mais de tous les détails de leur intérieur, de tous leurs portraits de famille, de tous les souvenirs de leur enfance, de tous les faits et gestes de leur vie privée. Chose remarquable !

M. Scribe, homme de théâtre, c'est-à-dire ayant demandé ses succès à un genre qui n'existe que par son contact avec le public, qui constitue forcément une sorte d'exhibition et d'estrade permanente, a su se maintenir dans cette pénombre discrète, aussi favorable à la dignité de la vie qu'à la fécondité du travail, aussi propice à la coquetterie qu'à la pudeur : il a su garder sa personne et ne se livrer que dans ses ouvrages : et, pendant ce temps, des renommées acquises dans un ordre de littérature plus élevée, plus méditative, mieux accoutumée aux silencieux hommages de la lecture, s'éparpillaient en plein vent et contractaient ce je ne sais quoi de théâtral qui met un personnage à la merci de la curiosité banale des indifférents et des badauds. M. Scribe n'a jamais publié, que nous sachions, ni manifeste, ni mémoires, ni confidences, ni préface. Il n'a jamais pris la plume pour formuler ses théories ou pour expliquer ses œuvres. Dans l'intérêt de son amour-propre comme de tout le reste, il fit du public son chargé d'affaires. Longtemps même, il s'abstint de lire les innombrables articles où l'on parlait de lui, et, s'il finit, dit-on, par déroger à cette excellente habitude, ce fut dans ces dernières années, pendant cette phase critique où les vaudevillistes de Paris peuvent ressembler aux archevêques de Grenade. Ce n'est pas tout, et il manquerait un trait essentiel à cette physionomie, si nous n'ajoutions à cet essai d'étude littéraire et morale un mot d'arithmétique. Tandis que l'argent se fondait dans d'autres mains tout aussi productives, tout aussi largement payées que les siennes, M. Scribe comprenait et pratiquait, avec honneur et bonheur, ces conditions nouvelles de la société moderne, qui, isolant chaque classe dans l'état et chaque individu dans sa classe, délivrant l'homme de lettres de toute dépendance, mais le privant de tout

patronage, lui défendent de se conduire désormais avec la prodigalité ou l'imprévoyance d'un pupille surveillé par ses tuteurs et l'engagent à s'occuper lui-même de ses intérêts et de sa fortune. Il sut s'appliquer et appliquer aux autres la loi du travail conduisant à la richesse, l'emploi de la richesse acquise par le travail, et se déversant, à son tour, sur les pauvres, sur les naufragés, sur ceux qui, plus malheureux ou plus faibles, ont défailli et sont tombés en chemin. La bienfaisance, toujours si douce à exercer, l'est mille fois plus encore lorsqu'elle opère sur l'argent que l'on a vaillamment gagné, qui représente pour nous notre pensée, notre œuvre, les peines et les joies de la création intellectuelle : cet argent est mieux à nous ; nous l'aimons davantage, et nous avons, par conséquent, plus de plaisir à le donner. Il nous semble qu'en l'offrant à ceux qui souffrent nous leur offrons quelque chose de nous-mêmes, un peu de notre esprit et de notre âme, et que cette intime union qui s'établit entre le bienfaiteur et l'obligé en devient plus étroite et plus tendre. Ce n'est plus une aumône, c'est un partage, admirablement conforme à la laborieuse destinée de l'homme en ce monde et à l'égalité chrétienne du riche et du pauvre devant Dieu. Pour M. Scribe surtout, si fécond et si constamment applaudi, ce plaisir de donner greffé sur la joie de réussir, cette consécration du succès répondant tout ensemble aux satisfactions légitimes de l'amour-propre et aux élans chaleureux de la charité, ces contributions volontaires levées chaque soir sur l'oisiveté par le travail au bénéfice de l'indigence, durent être la source de jouissances exquises. Non-seulement il fit le bien, mais il l'organisa : transportant dans cette sphère cet esprit vif et délié qui avait si bien prospéré ailleurs, il créa, entre autres, cette Société des auteurs dramatiques, qui est, dit-on, le mo-

dèle du genre, le triomphe du théâtre dans ses rapports avec les affaires. Grâce à lui, les auteurs seront désormais obligés de le faire exprès pour finir à l'hôpital, et, ce qui vaut mieux encore, ils échapperont à ces humiliations qui abaissaient autrefois le poëte devant l'acteur et rendent si comiques et si tristes certaines pages de *Gil Blas*. Pourquoi faut-il que les meilleures choses humaines, quand elles ne sont qu'humaines, aient leur côté vulnérable? Cette organisation administrative et commerciale de l'art dramatique, avec règlements, patentes et conseil judiciaire, donne parfois à cette partie de la littérature, et, par contagion, à la littérature tout entière, un air de ressemblance avec la Bourse ou le tribunal de commerce. La propriété d'une idée, le revenu d'une scène, l'usufruit d'un couplet étant traduisibles en bons écus sonnants, deviennent aussi matière à des débats, à des calculs où l'art et l'idéal sont nécessairement un peu sacrifiés. On se demande alors si le Parnasse (vieux style) est une montagne de la basse Normandie, et l'on s'étonne de la quantité de procès que peut renfermer un vaudeville. Ces mœurs de comptoir et de basoche alourdissent l'inspiration, gênent l'essor de la Muse, ôtent au métier des lettres cette liberté d'allures, cette insouciance des intérêts matériels, qui figuraient autrefois parmi les attributions du talent; mais que voulez-vous? M. Scribe est de son temps : il en a connu et flatté les instincts : il a voulu qu'un art bourgeois, destiné à une société bourgeoise, fût bourgeoisement enrichi par elle, et il a fait faire à la littérature un mariage de raison. C'est le complément naturel d'un théâtre fondé sur l'alliance de l'utile et de l'agréable : *Utile dulci*.

Nous nous sommes efforcé, dans tout le cours de cette étude, de rester impartial, et, l'avouerons-nous? de lutter

contre un sentiment qui n'est pas de l'antipathie, mais de l'indifférence. On peut rendre justice à une vie honorable et active, à une série d'œuvres ingénieuses et amusantes, à un talent remarquable par l'heureux équilibre et l'habile emploi de ses facultés, sans se croire obligé, pour cela, de brûler ce que l'on a adoré, d'adorer ce que l'on a brûlé, d'oublier que l'on a aimé, admiré, espéré tout autre chose que ce que ce talent a pratiqué et servi. Les années décisives de notre jeunesse se sont passées à poursuivre un idéal, à croire aux promesses d'un art diamétralement contraire à celui du *Bertrand et Raton* où du *Verre d'eau*, et dont le naufrage a fait la place si large au théâtre de M. Scribe. D'un côté, l'enthousiasme poétique, le lyrisme passionné, l'aspiration ardente vers les espaces infinis, vers les cimes inconnues, le goût des aventures et des sentiers difficiles, la confiance en des forces nouvelles qui allaient, pensions-nous, régénérer et retremper, dans toutes leurs profondeurs, la vie intellectuelle et sociale, la philosophie et l'histoire, la poésie et la critique, la littérature et le monde; de l'autre, le chemin battu, l'ironie enjouée, le sourire sceptique aux dépens de tous les efforts de l'homme vers quelque chose de plus grand que lui, une main légère accrochant les grands effets aux petites causes, un dissolvant imperceptible, mais actif, appliqué à toutes les facultés admiratives, à tout ce qui console du mal et du vulgaire par le pressentiment de l'idéal et du mieux; la poésie métamorphosée en un songe de pensionnaire, la passion tournant dans un cercle étroit, soulevant et apaisant ses tempêtes dans une pièce d'eau; le culte du succès, du fait accompli; le soin d'ajuster aux nécessités de la vie, aux laideurs de la réalité l'intelligence et le cœur. Entre ces deux inspirations opposées notre choix est fait et nous y persistons:

l'une a réussi, l'autre s'est égarée, peu importe : le procès n'est pas vidé, parce que l'une des deux parties a compromis sa cause par ses égarements et ses folies. Nous avions rêvé, soit; mieux valait le rêve que le réveil. Était-ce un rêve d'ailleurs? Était-ce un mensonge? De ce que la société moderne n'a pas été plus capable de porter le romantisme que le libéralisme, de ce qu'elle a laissé sombrer l'un dans le matérialisme réaliste et l'autre dans la démocratie servile, doit-on en conclure que le romantisme vrai, que le libéralisme sincère, étaient des erreurs et des chimères? Parce qu'il ne nous est resté que le corps, doit-on dédaigner et insulter l'âme? Doit-on surtout s'incliner à jamais devant ce que l'on nous a donné à la place de ces chers et nobles objets de nos premières amours, de nos jeunes espérances? Non : il faudrait désespérer de toute croyance, étouffer la voix intérieure qui nous pousse vers le beau et vers le bien, anéantir en nous cette mystérieuse inquiétude qui est notre supplice et notre force, s'il suffisait du fait pour détruire l'idée, s'il suffisait des extravagances et des fautes de quelques esprits superbes, prêtres apostats de leur propre culte, pour renverser le temple ou l'ouvrir aux débitants d'imaginations au rabais, d'inventions réglées d'après l'ordonnance d'une société qui ne sait plus ni aimer, ni rêver, ni croire, ni même se tromper noblement. C'est pourquoi soyons sans rancune envers la mémoire d'un homme aimable; tenons-lui compte des bons moments que nous devons à son infatigable esprit : applaudissons même, de temps à autre et sans trop de conséquence, ses agréables pastels, avant que les variations du goût public aient achevé de les effacer; mais relisons Corneille et Shakspeare, *Polyeucte* et le *Roi Lear;* n'oublions pas, n'oublions jamais que celui-là seul satisfait aux grandes et vraies

conditions de l'art, qui, au lieu de l'abaisser à notre niveau et de le rendre notre complice, nous prend dans notre petitesse et dans notre misère pour nous élever vers lui au nom de la beauté suprême, de la vérité immortelle.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY



Clichy. — Impr. P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.